This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

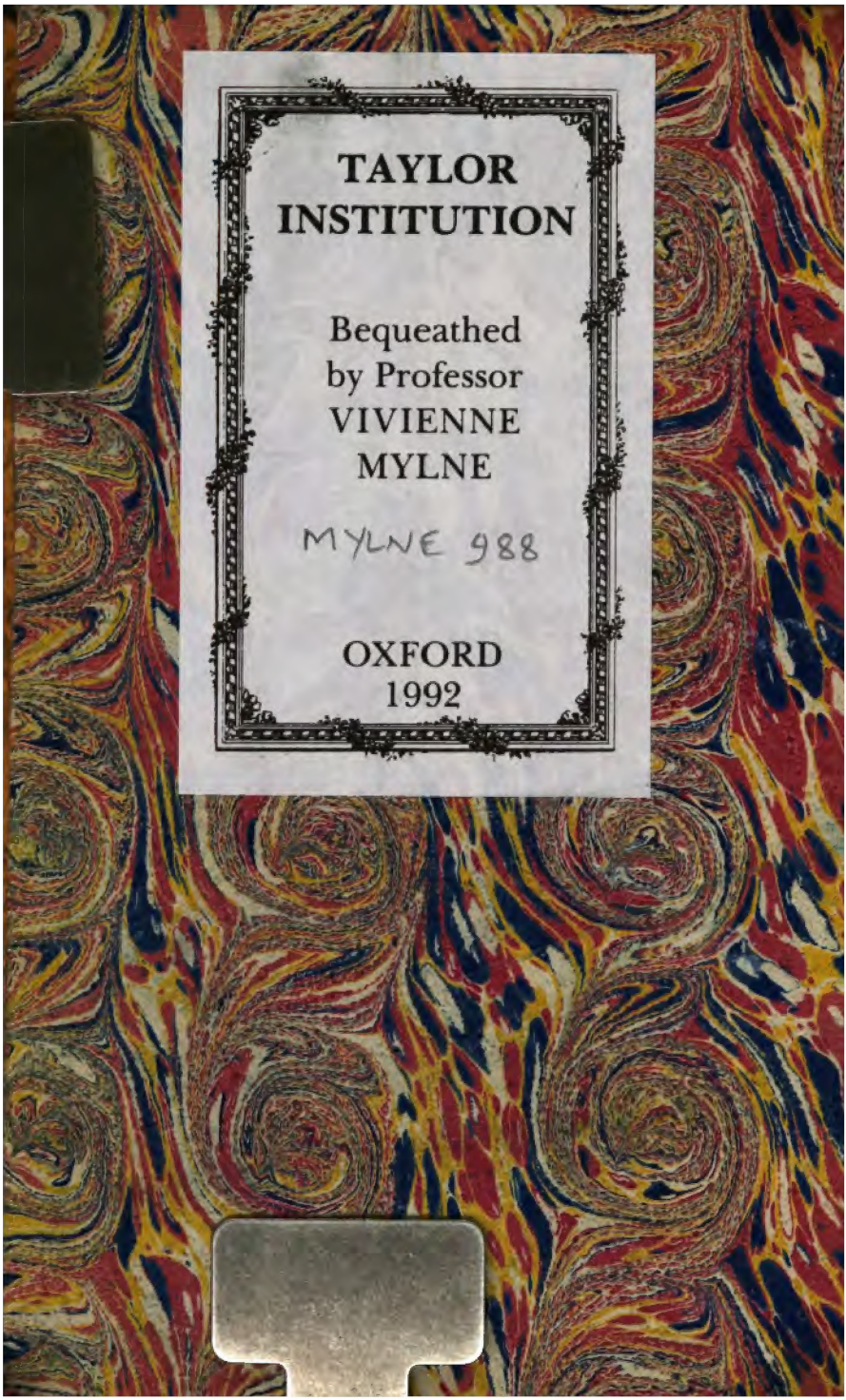
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 988

OXFORD
1992

ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ PRÉVOST,
AVEC FIGURES.

TOME VINGT-UNIÈME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A AMSTERDAM;
& se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XCII.

M. LOVELACE à JOSEPH LÉMAN.

Samedi, 8 avril.

ENFIN, mon chef Joſéph, votre jeune & chère demoiſelle conſent *à ſe délivrer elle-même* de la cruelle perſécution qu'elle ſouffre depuis ſi long-tems. Elle ſe rendra au jardin, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y eſt engagée. Elle m'a confirmé cette promeſſe. Grâces au ciel, elle me l'a confirmée!

J'aurai un carroſſe à ſix chevaux dans le chemin

détourné qui eſt le plus voiſin du mur, & je ſerai accompagné de pluſieurs de mes amis & de mes gens, bien armés, qui ſe tiendront un peu à l'écart pour la ſecourir au premier ſigne, ſi l'occaſion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes ſortes d'accidens fâcheux. Vous ſavez que c'eſt toujours mon premier ſoin.

Ma ſeule crainte eſt qu'au dernier moment, la délicateſſe de ſes principes ne ſoit capable de la faire balancer, & qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique ſon honneur ſoit le mien, comme vous ſavez, & que l'un réponde de l'autre. Si malheureuſement elle refuſoit de partir, je la perdrois pour toujours, & tous vos ſervices paſſés deviendroient inutiles. Elle ſeroit alors la proie de ce maudit Solmes, à qui ſa ſordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domeſtique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête Joſeph, ni du zèle avec lequel vous ſervez un homme d'honneur qu'on outrage, & une jeune demoiſelle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, ſur-tout dans cette importante occaſion, où votre aſſiſtance peut couronner l'œuvre; car ſi mademoiſelle balance, nous aurons beſoin de quelque petite ruſe innocente.

Ainſi, faites bien attention aux articles ſuivans. Tâchez de les apprendre par cœur. Ce ſera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi juſqu'à notre mariage. Alors vous devez être ſûr que nous aurons ſoin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Perſonne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les articles, honnête Joſeph.

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, ſous quelque déguiſement, s'il eſt poſſible, & ſans être apperçu de mademoiſelle. Si le verrou de la porte de derrière eſt tiré, vous connoîtrez par-là que je ſuis avec elle, quand vous ne l'aurez pas vue ſortir. La porte ne laiſſera pas d'être fermée; mais j'aurai ſoin de mettre ma clé à terre, en dehors, afin que, s'il eſt beſoin, vous puiſſiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, juſqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois *hem*, *hem*! Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne ſoit reconnu pour un ſignal. Peut-être qu'en m'efforçant de perſuader ma chère compagne, j'aurai l'occaſion de frapper du coude ou du talon contre les ais pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme ſi vous vouliez

ouvrir; vous agiterez fortement le verrou, vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer; enſuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire ſauter la ſerrure, vous vous mettrez à crier, comme ſi vous voyiez paroître quelqu'un de la famille; à moi, vîte à moi, les voici, les voici, vîte, vîte; & mêlez-y les noms d'épées, de piſtolets, de fuſils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai ſans doute alors, quand elle ſeroit encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'eſt impoſſible de la déterminer, ma réſolution eſt d'entrer dans le jardin avec elle, & d'aller juſqu'au château, quelles qu'en puiſſent être les ſuites. Mais, dans la frayeur que vous lui cauſerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorſque vous nous croirez aſſez éloignés, & que, pour vous le faire connoître, j'élèverai la voix en preſſant ſa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clé; mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fuſſions pas encore aſſez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'apperçût de la part que vous aurez à cette petite entrepriſe, par la conſidération extrême que j'ai pour vous.

Auſſi-tôt que vous aurez ouvert la porte,

ôtez-en votre clé, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne que vous mettrez dans la ſerrure, du côté du jardin, afin qu'il paroiſſe que c'eſt elle-même qui aura ouvert, avec une clef qu'on ſuppoſera que je lui ai procurée, & que nous ne nous ſommes pas embarraſſés de fermer la porte. On conclura qu'elle ſera partie volontairement; & dans cette penſée, qui fera perdre toute eſpérance, on ne ſe hâtera point de nous pourſuivre. Autrement, vous ſavez qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clé, que dans la ſuppoſition que nous ne ſoyons interrompus par l'arrivée de perſonne. Si quelqu'un paroiſſoit, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, ſi cette envie leur prend, ſoit en briſant la porte, ſoit avec ma clé, qu'ils trouveront à terre, s'ils veulent prendre la peine de paſſer par-deſſus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, & ſi vous ſortez par le moyen de votre clé, ſuivez-nous à une juſte diſtance, en levant les mains, avec d'autres geſtes de colère & d'impatience, tantôt avançant, tantôt retournant ſur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous; mais comme ſi vous apperceviez quelqu'un qui

accourt après vous, criez : au ſecours, vîte ; n'épargnez pas les cris. Nous ne ſerons pas long-tems à nous rendre au carroſſe.

Dites à la famille, que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à ſix chevaux, eſcorté d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mouſqueton à la main, autant que vous en avez pu juger ; & que nous avons pris un chemin tout oppoſé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête Joſeph, avec quel ſoin je veux éviter les fâcheux accidens.

Obſervez de garder une diſtance qui ne lui permette pas de diſtinguer votre viſage. Faites de grandes enjambées, pour déguiſer votre marche, & tenez la tête droite ; je réponds, honnête Joſeph, qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la contenance des hommes, que dans leurs phyſionomies. Arrachez un grand pieu dans la paliſſade voiſine, & feignez qu'il réſiſte à vos efforts, quand il viendroit facilement. Cette vue, ſi elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, & lui fera juger pourquoi vous ne nous ſuivez pas plus vîte. Enſuite, retournant au château avec cette arme ſur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, ſi vous avies pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune

demoiſelle ne fût enlevée par un.... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, & me maudire hardiment. Cet air de colère vous fera paſſer pour un homme courageux qui ſe ſeroit expoſé de bonne foi. Vous voyez, honnête Joſeph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de riſque à me ſervir.

Mais ſi notre entretien duroit plus long-tems que je ne le déſire, & ſi quelque perſonne de la maiſon cherchoit mademoiſelle avant que j'aie crié deux fois *hem, hem;* alors, pour vous mettre à couvert, ce qui eſt, je vous aſſure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé; mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé auſſi, avec votre clé. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être ſans clé; & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite proviſion de gravier, de la groſſeur d'un pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la ſerrure; ce qui empêchera que leur clé ne puiſſe tourner. Prudent comme vous êtes, mon cher Joſeph, vous ſavez que dans les occaſions importantes il faut avoir pourvu à toutes ſortes d'accidens. Alors, ſi vous appercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au lieu du cri que je vous ai marqué lorſque vous

ferez du bruit à la porte, criez : monſieur ou madame (ſuivant la perſonne que vous verrez venir), hâtez-vous, hâtez-vous; M. Lovelace! M. Lovelace! & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je ſerai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'étoit Betty, & Betty ſeule, je n'aurois pas ſi bonne opinion, monſieur Joſeph, de votre galanterie (*) que de votre fidélité, ſi vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuſer, & de lui faire prendre le change.

Vous lui direz que votre jeune demoiſelle vous a ſemblé courir auſſi légérement que moi. Ce ſera leur confirmer que les pourſuites ſeroient inutiles, & ruiner enfin les eſpérances de Solmes. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour ſe réconcilier avec elle, que pour la pourſuivre. Ainſi, vous deviendrez l'heureux inſtrument de la ſatisfaction commune, & quelque jour ce grand ſervice ſera recompenſé par les deux familles. Alors vous ſerez le favori de tout le monde; & les bons domeſtiques ſe croiront honorés, à l'avenir, d'être comparés à l'honnête Joſeph Léman.

(*) On a vu ci-deſſus, que Joſeph Léman étoit amoureux de Betty.

Si mademoiſelle vous reconnoiſſoit, ou venoit dans la ſuite à vous découvrir, j'ai déjà penſé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, & qui, préſentée dans l'occaſion, vous rétablira parfaitement dans ſon eſtime.

Je vous demande, pour la dernière fois, autant de ſoin & d'attention que de zèle. Songez que ce ſervice mettra le comble à tous les autres; & comptez, pour la récompenſe, ſur l'honneur de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Betty. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne ſera pas trop mal aſſortie, quoiqu'elle ſoit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'inſolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre Joſeph; tu ſeras le maître dans ta maiſon. Si ſon humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'eſpace d'un an, & cela dans toutes les règles de l'honnêteté, ſans quoi le ſecret ne ſeroit pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques arrhes de ma libéralité future.

LETTRE XCIII.

A M. ROBERT LOVELACE.

Dimanche, 9 avril.

MONSIEUR,

(*) Je ſuis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroît bien fort. Dieu me pardonne & vous auſſi, monſieur! vous m'avez engagé dans une grande affaire; & ſi la mèche étoit découverte..... Mais dieu aura pitié de mon corps & de mon ame, & vous me promettez de me prendre ſous votre protection, & d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne hôtellerie; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté auſſi pour notre jeune demoiſelle, que je recommande à dieu. Tout le

(*) L'auteur, s'attachant à garder les caractères, pouſſe ici la fidélité juſqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage & d'orthographe, qui ſont ordinaires dans la condition de Léman. Mais le goût de notre nation n'admet pas de ſi groſſières peintures. Il ſuffira de conſerver ici un ſtyle & des traits de ſimplicité qui puiſſent faire connoître un valet.

monde n'en doit-il pas avoir pour le beau ſexe ?

J'exécuterai vos ordres le plus fidellement qu'il me ſera poſſible, puiſque vous dites que vous la perdriez, ſi je ne le faiſois pas, & qu'un homme auſſi avare que M. Solmes ſeroit aſſez capable de la gagner. Mais j'eſpère que notre jeune demoiſelle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je ſuis perſuadé qu'elle tiendra parole.

Je ſerois bien fâché de ne pas vous rendre ſervice, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire de mal à perſonne. J'avois cru, avant que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaiſe. Mais je trouve qu'il en eſt tout autrement. Vous êtes franc comme or fin, & même, autant que je le vois, vous ne ſouhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais auſſi; car, quoique je ne ſois qu'un pauvre domeſtique, j'ai la crainte de dieu & des hommes, & je profite des bons diſcours & des bons exemples de notre jeune demoiſelle, qui ne va nulle part ſans ſauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainſi, me recommandant à votre amitié, & vous priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous ſervirai bien dans cette eſpérance. Vous en trouverez de reſte, ſi vous

cherchez bien ; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne ſont pas des héritages ; & j'eſpère que vous ne me regarderez pas comme un mal-honnête homme, parce qu'il peut paroître que je vous ſers contre mon devoir : avec une bonne conſcience, on ne craint pas les mauvaiſes langues. Cependant je ſouhaiterois, ſi vous avez cette bonté, que vous ne m'appelaſſiez pas ſi ſouvent *honnête Joſeph*, *honnête Joſeph*. Quoique je me croie fort honnête, comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoiſſent pas mes intentions ; & vous avez auſſi l'humeur ſi facétieuſe, qu'on ne ſait pas ſi vous dites ces choſes-là ſérieuſement. Je ſuis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des ſeigneurs : ainſi vous ne ſerez pas ſurpris, ne vous déplaiſe, ſi je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour mademoiſelle Betty, j'ai cru d'abord qu'elle avoit des vues au-deſſus de moi. Cependant je vois qu'elle s'apprivoiſe peu-à-peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, ſi elle étoit meilleure pour notre jeune demoiſelle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'eſprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du compte, quoiqu'il ne ſoit pas trop honnête de battre une femme, je ne ſouffrirai jamais qu'elle me mette le pied ſur la gorge. Cette recette, que vous avez

la bonté de me promettre, me donnera du courage ; & je crois qu'elle ſeroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela ſe paſſe honnêtement comme vous l'aſſurez, à peu-près dans l'eſpace d'une année. Cependant, ſi mademoiſelle Betty ſe tourne bien, je pourrois ſouhaiter que cela dure un peu plus long-tems ; ſur-tout lorſque nous aurons à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue & une tête malicieuſe ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paroître impertinent avec un ſeigneur de votre qualité. C'eſt vous-même auſſi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour rire ; & puis vous m'avez ordonné de vous écrire familièrement tout ce qui me vient à l'eſprit : ſurquoi vous demandant pardon, je vous promets encore une fois toute diligence & toute exactitude, & je demeure votre obéiſſant ſerviteur, prêt à tous vos commandemens,

JOSEPH LÉMAN.

LETTRE XCIV.

LOVELACE à M. BELFORD.

A Saint-Albans, lundi au ſoir.

TANDIS que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques momens au mien, pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle pourſuite; & je t'aſſure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inſpirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie auſſi parfaite que la mienne. Mais laiſſe-moi jeter les yeux un moment ſur ce qui ſe paſſe: l'ange ne ſeroit-il pas diſparu?

Ah! non. Pardonne mes inquiétudes. Elle eſt dans l'appartement voiſin du mien. Elle eſt à moi! pour toujours à moi.

« O tranſports! Mon cœur, preſſé de joie & » d'amour, cherche à s'ouvrir un paſſage pour » s'élancer dans ſon ſein (*) ».

Je ſavois que toutes les combinaiſons de ſa ſtupide famille étoient autant de machines qui

(*) Vers d'*Otway*.

ſe remuoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tous pour moi, comme de miſérables taupes qui s'agitent ſous terre, & plus aveugles que les taupes même, puiſqu'ils travailloient pour moi ſans le ſavoir. J'étois le directeur de tous leurs mouvemens, qui s'accordoient aſſez avec la malignité de leurs cœurs, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie eſt parfaite? Non, non : elle eſt diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je ſupporter l'idée que je dois plus aux perſécutions de ſes proches, qu'à ſon penchant pour moi, ou qu'au moindre ſentiment de préférence? C'eſt du moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore. Mais je veux écarter cette penſée. Si je m'y abandonnois trop, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouiſſons-nous qu'elle ait *paſſé le Rubicon*; que le retour lui ſoit devenu impoſſible; que, ſuivant les meſures que j'ai priſes, ſes implacables perſécuteurs croient ſa fuite volontaire; & que, ſi je doute de ſon amour, je puiſſe la mettre à des épreuves auſſi mortifiantes pour ſa délicateſſe, que flatteuſes pour mon orgueil; car, je ne fais pas difficulté de te l'avouer, ſi je pouvois croire qu'il reſtât la moindre incertitude au fond de ſon cœur ſur

la préférence qu'elle me doit, je la traiterois ſans pitié.

Mardi à la pointe du jour.

Je retourne, ſur les aîles de l'amour, aux pieds de ma charmante; qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvemens me font juger qu'elle eſt déjà ſortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil pendant une heure & demie que j'ai invité le ſommeil. Il ſemble que je ſois trop élevé au-deſſus de la matière, pour avoir beſoin d'une réparation ſi vulgaire.

Mais, pendant la route, & depuis notre arrivée, pourquoi, chère Clariſſe! n'ai-je entendu de toi que des ſoupirs & des marques de douleur? Pouſſée par une injuſte perſécution, menacée d'une horrible contrainte, & ſi vivement affligée, néanmoins, après une heureuſe délivrance, garde-toi.... garde-toi bien.... C'eſt dans un cœur jaloux que l'amour t'élève un temple!

Cependant il faut accorder quelque choſe aux premiers embarras de ſa ſituation. Lorſqu'elle ſe ſera un peu familiariſée avec les circonſtances, & qu'elle me verra religieuſement ſoumis à toutes ſes volontés, ſa reconnoiſſance lui fera mettre quelque diſtinction, ſans doute, entre

la

la priſon d'où elle eſt ſortie, & la liberté qu'elle ſe réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient! elle vient! Le ſoleil ſe lève pour l'accompagner. Toutes mes défiances ſe diſſipent à ſon approche, comme les ténèbres de la nuit à l'aſpect du ſoleil. Adieu, Belford. Avec la moitié ſeulement de mon bonheur, tu ſerois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.

LETTRE XCV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOVE.

Mercredi, 12 avril.

JE reprends ma triſte hiſtoire.

Ainſi traînée juſqu'à la voiture, il auroit peu ſervi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma frayeur pour me lever entre ſes bras. A l'inſtant, les chevaux partirent au grand galop, & ne s'arrêtèrent qu'à Saint-Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus pluſieurs fois prête à tomber ſans connoiſſance. Je levai mille fois les yeux & les mains, pour implorer le ſecours du ciel. Grand dieu! protégez-moi,

m'écriai-je ſouvent. Eſt-ce moi ! eſt-il poſſible ! deux torrens de larmes ne ceſsèrent pas d'inonder mon viſage : & mon cœur oppreſſé pouſſoit des ſoupirs auſſi involontaires que ma fuite.

Cruelle différence dans l'air & les diſcours du miſérable, qui triomphoit viſiblement du ſuccès de ſes artifices, & qui, dans le raviſſement de ſa joie, m'adreſſoit tous les complimens qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occaſions ! Cependant, le reſpect ne l'a pas abandonné dans ſes tranſports. Les chevaux ſembloient voler. Je crus n'appercevoir qu'on leur avoit fait faire un grand circuit, pour déguiſer apparemment nos traces. Je fus trompée auſſi, ſi pluſieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles, aux deux côtés du carroſſe, & qui paroiſſoient au-deſſus de la condition ſervile, n'étoient pas autant de nouvelles eſcortes qui avoient été diſpoſées ſur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer ; & malgré toutes ſes flatteries, j'étois trop abîmée dans mon indignation & ma douleur, pour lui faire la moindre queſtion.

Figurez-vous, ma chère, quelles furent mes réflexions, en deſcendant de la voiture, ſans aucun domeſtique de mon ſexe, ſans autres habits que ceux que j'avois ſur moi, & qui étoient ſi peu convenables à un long voyage,

ſans coiffe, avec un ſimple mouchoir ſur le cou, déjà mortellement fatiguée, & l'eſprit encore plus abattu que le corps! Les chevaux étoient ſi couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, me voyant ſortir ſeule du carroſſe avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de ſa famille. Je ne m'en apperçus que trop, à leur étonnement, aux diſcours qu'ils ſe tenoient à l'oreille, & à la curioſité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La maîtreſſe du logis, à qui je demandai un appartement ſéparé, me voyant prête à m'évanouir, ſe hâta de m'y apporter divers ſecours. Enſuite je la priai de me laiſſer ſeule l'eſpace d'une demi-heure. Je me ſentois le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, ſi j'en avois pu regretter la perte. Auſſi-tôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte, je me jetai dans un fauteuil, & je donnai paſſage à un violent déluge de larmes, qui me ſoulagèrent un peu.

M. Lovelace fit remonter, plus tôt que je ne l'aurois ſouhaité, la même femme, qui me preſſa, de ſa part, de recevoir mon frère ou de deſcendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois ſa ſœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon attente, de la maiſon

d'un ami, où j'avois paſſé l'hiver, pour rompre un projet de mariage dans lequel je penſois à m'engager ſans le conſentement de ma famille; & que, ne m'ayant pas donné le tems de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainſi, ma chère, votre franche, votre ſincère amie, fut forcée d'entrer dans le ſens de cette fable, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que, n'ayant pu retrouver de quelque tems le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon ſilence & mon abattement durent paſſer pour un accès de mauvaiſe humeur.

Je me déterminai à deſcendre dans une ſalle baſſe, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois paſſer la nuit. L'hôteſſe m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi reſpectueuſement, mais avec une politeſſe qui n'excédoit pas celle d'un frère, dans les lieux du moins où les frères ſont polis. Il me nomma ſa chère ſœur. Il me demanda comment je me trouvois, & ſi j'étois diſpoſée à lui pardonner, en m'aſſurant que jamais un frère n'avoit eu pour ſa ſœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le miſérable! qu'il lui en coûtoit peu pour ſoutenir naturellement ce caractère, tandis que j'étois ſi violemment hors du mien!

Une femme qui n'eſt pas capable de réflexions,

trouve quelque ſoulagement dans la petiteſſe même de ſes vues. Elle ne ſort point du tourbillon qui l'environne. Elle ne voit rien au-delà du préſent. En un mot, elle ne penſe point. Mais, accoutumée, comme je le ſuis, à méditer, à jeter les yeux devant moi, à peſer les vraiſemblances, & juſqu'aux poſſibilités, quel ſoulagement puis-je tirer de mes réflexions?

Il faut que je trace ici quelque détail de notre converſation pendant le tems qui précéda & qui ſuivit notre ſouper.

Auſſi-tôt qu'il ſe vit ſeul avec moi, il me ſupplia, du ton à la vérité le plus tendre & le plus reſpectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même & avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & de tendreſſe qu'il m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés. Il me demanda la permiſſion de me propoſer ſi je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ſes tantes.

Je demeurai en ſilence. J'ignorois également, & ce que je devois faire, & comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander ſi j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voiſinage de ces deux dames, comme j'en avois eu l'intention?

Mon ſilence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de milord M....., celle de Berkshire, ou celle du comté où nous étions ?

Tout lieu me ſera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y ſoyiez pas.

Il s'étoit engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi lorſque je ſerois à couvert des pourſuites, & cette promeſſe étoit un lien ſacré. Mais ſi j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroiſſoit la plus sûre de toutes les retraites. Les dames de ſa famille ne manqueroient pas de s'y rendre, auſſi-tôt que je ſerois diſpoſée à les recevoir. Sa couſine Charlotte Montaigu s'attacheroit particulièrement à moi, & deviendroit ma compagne inſéparable. Je ſerois toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez ſa tante Lawrance, qui ſe croiroit trop heureuſe de me voir près d'elle : il la nommoit plus volontiers que ſa tante Sadleir, qui étoit une femme aſſez mélancolique.

Je lui dis que ſur le champ, & dans l'équipage où j'étois, ſans eſpérance d'en pouvoir ſi tôt changer, je ne ſouhaitois pas de paroître aux yeux de ſa famille ; que ma réputation demandoit abſolument qu'il s'éloignât ; qu'un logement particulier, le plus ſimple, & par conſéquent le moins ſuſpect, parce qu'on ne pourroit

me croire partie avec lui, ſans ſuppoſer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur & à ma ſituation; que la campagne me ſembloit propre pour ma retraite, la ville pour la ſienne; & qu'on ne pouvoit ſavoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En ſuppoſant, répliqua-t-il, que je fuſſe déterminée à ne pas voir tout d'un coup ſa famille, ſi je lui permettois d'expliquer ſon opinion, il inſiſtoit ſur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au ſecret. Dans les provinces, un viſage étranger excitoit auſſi-tôt de la curioſité. Ma jeuneſſe & ma figure la rendroient encore plus vive. Les meſſages & les lettres étoient une autre occaſion de ſe trahir. Il n'avoit pas fait entrer un logement dans ſes précautions, parce qu'il avoit ſuppoſé que je me déterminerois, ſoit pour Londres, qui offre à tous momens les commodités de cette nature, ſoit pour la maiſon de l'une ou l'autre de ſes tantes, ſoit pour la terre de milord M.... dans le comté d'Hertford, où la concierge, nommée madame Greme, étoit une femme excellente, à peu-près du caractère de ma Norton.

Aſſurément, repris-je, ſi j'étois pourſuivie, ce ſeroit dans la première chaleur de leur paſſion; & leurs recherches ſe tourneroient d'abord

vers quelque terre de ſa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, lorſque je me ſerois arrêtée à quelque réſolution; que ma ſûreté faiſoit ſon unique inquiétude; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne penſoit point à me le propoſer, parce qu'il comprenoit bien quelles ſeroient mes objections..... Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tous ſes efforts à me perſuader que rien n'étoit ſi éloigné de ſes idées & même de ſes déſirs. Il répéta que mon honneur & ma ſûreté l'occupoient uniquement, & que ma volonté ſeroit ſa règle abſolue.

J'étois trop inquiète & trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui ſortoit de ſa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuſe; je ne ſavois à quoi me déterminer. Perdue ſans doute de réputation, ſans un ſeul habit avec lequel je puſſe me montrer, mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me regarder, & leur faiſant juger néceſſairement que j'avois été ſurpriſe avec avantage, ou que j'en avois donné quelqu'un ſur moi, & que, dans l'un ou l'autre cas, j'avois auſſi peu de pouvoir ſur ma volonté que ſur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même

chagrin, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir; qu'il avoit pris ſes meſures ſur ma foibleſſe, ſur la crédulité de mon âge & ſur mon défaut d'expérience; que je ne pouvois me pardonner à moi-même cette fatale entrevue; que mon cœur ſaignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon père & ma mère; que je donnerois le monde entier, & toutes mes eſpérances dans cette vie, pour être encore dans la maiſon de mon père, à quelque traitement que j'y fuſſe réſervée; qu'au travers de toutes ſes proteſtations, je trouvois quelque choſe de bas & d'intéreſſé, dans l'amour d'un homme qui avoit pu faire ſon étude d'engager une jeune fille au ſacrifice de ſon devoir & de ſa conſcience, tandis qu'un cœur généreux doit faire la ſienne de l'honneur & du repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écoutée attentivement, ſans penſer à m'interrompre. Sa réponſe, qui fut méthodique ſur chaque point, me fit admirer ſa mémoire.

Mon diſcours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave; & c'étoit dans cette diſpoſition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé juſqu'au fond du cœur, d'avoir fait ſi peu de progrès dans mon eſtime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il me devoit de la ſincérité ; elle ne pouvoit être auſſi bleſſée, de la moitié, par la démarche qui me cauſoit tant de regret, que par mon empriſonnement, & par l'injuſte & folle perſécution que j'avois eſſuyée de la part de mes proches. C'étoit le ſujet public des entretiens. Le blâme tomboit particulièrement ſur mon frère & ma ſœur, & l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir écrit pluſieurs fois, que mes amis s'attendoient eux-mêmes à me voir ſaiſir quelque occaſion de me délivrer de leurs violences ; ſans quoi, auroient-ils jamais penſé à me renfermer ? Mais il n'étoit pas moins perſuadé que l'opinion établie de mon caractère l'emporteroit ſur leur malice, dans l'eſprit de ceux qui me connoiſſoient, qui connoiſſoient les motifs de mon frère & de ma ſœur, & qui connoiſſoient le miſérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que dans les circonſtances, j'en puſſe avoir d'autres que ceux dont j'étois couverte au moment de mon départ ? Toutes les dames de ſa famille feroient gloire de fournir à mes beſoins préſens ; & pour l'avenir, les plus riches étoffes, non-ſeulement d'Angleterre, mais du monde entier, ſeroient à ma diſpoſition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit se l'imaginer aussi, n'étoit-il pas en état de m'en offrir ? Plût au ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis ! Il tenoit un billet de banque, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes : mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-il, étoit inexprimable, comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il étoit venu à la porte du jardin, suivant mes ordres confirmés, (le misérable ! me faire ce reproche !) pour me délivrer de mes persécuteurs, fort éloigné de croire que j'eusse pu changer de sentiment, & qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au jardin avec moi, & de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie ; mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Actuellement même, à la vue de mon excessive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eût-il dû s'at-

tendre à périr par l'aſſaſſinat, ou à recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'ennemis dans ma famille, le déſeſpoir où je l'aurois jeté par mon retour l'auroit porté à me ſuivre juſqu'au château.

Ainſi, ma chère, tout ce qui me reſte eſt de gémir ſur mon imprudence, & de me reconnoître inexcuſable d'avoir accordé cette malheureuſe entrevue à un eſprit ſi audacieux & ſi déterminé. Je doute peu, à préſent, qu'il n'eût trouvé quelque moyen de m'enlever, ſi j'avois conſenti à lui parler le ſoir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la penſée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finiſſant ce diſcours, que, ſi je l'avois mis dans la néceſſité de me ſuivre au château, il ſe flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit ſatisfait tout le monde, & lui auroit procuré la permiſſion de renouveler ſes viſites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que, ſi je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la réſolution de rendre à ma famille une viſite de cette nature, accompagné à la vérité de quelques fidelles amis; & qu'elle n'auroit pas été remiſe plus loin que le même jour, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paiſiblement le mercredi, ſans avoir fait tous ſes

efforts pour apporter quelque changement à ma ſituation. Quel parti avois-je à prendre, ma chère amie, avec un homme de ce caractère?

Ce diſcours me réduiſit au ſilence. Mes reproches ſe tournoient ſur moi-même. Tantôt je me ſentois effrayée de ſon audace. Tantôt, portant les yeux ſur l'avenir, je ne voyois que des ſujets de déſeſpoir & de conſternation dans les plus favorables perſpectives. L'abattement où me jetèrent ces idées, lui donna le tems de continuer d'un air encore plus ſérieux.

A l'égard du reſte, il eſpéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner; mais il ne pouvoit me diſſimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en élevant la voix & changeant même de couleur, de ſe voir dans la néceſſité d'obſerver que je regrettois de n'avoir pas couru le riſque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir en état de récompenſer un homme qui, ſi je lui permettois de le dire, avoit ſouffert autant d'outrages pour moi que j'en avois eſſuyés pour lui, qui avoit attendu mes ordres, & les *mouvemens variables* de ma plume (pardonnez, ma Clariſſe,) à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes ſortes de tems, avec une ſatisfaction, une ardeur qui ne peut être inſpirée que par la plus fidelle & la plus reſpectueuſe paſſion..... (ce

langage, chère miſs Howe, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) & tout cela, chère miſs, dans quelle vue? (que mon impatience redoubla ici!) dans la ſeule vue de vous délivrer d'une indigne oppreſſion.....

Monſieur, monſieur! interrompis-je d'un air indigné..... Il me coupa la parole; ſouffrez que j'achève, très-chère Clariſſe! j'ai le cœur ſi plein, qu'il demande à ſe ſoulager..... & pour fruit de mes adorations, j'oſe dire de mes ſervices, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentiſſent encore à mes oreilles, & font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier & toutes vos eſpérances dans cette vie, pour être encore dans la maiſon d'un père cruel*.....

Pas un mot contre mon père! je ne le ſouffrirai jamais....

A quelque traitement que vous y fuſſiez réſervée? Allez, mademoiſelle, vous pouſſez la crédulité au-delà de toute vraiſemblance, ſi vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai pouſſée *au ſacrifice de votre devoir & de votre conſcience?* Quoi! vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette? La réſiſtance que vous avez oppoſée juſqu'au dernier moment à vos perſécuteurs, ne met-elle pas votre con-

ſcience à couvert de tous les reproches de cette nature ?

Il me ſemble, monſieur, que votre délicateſſe eſt extrême ſur les mots. C'eſt une colère fort modérée que celle qui s'arrête aux expreſſions.

En effet, ma chère, j'ai penſé depuis, que ce que j'avois pris d'abord pour une véritable colère, ne venoit point de cette chaleur ſoudaine qu'il n'eſt pas toujours aiſé de réprimer ; mais que c'étoit plutôt une colère de commande, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit : Pardon, mademoiſelle, j'achève en deux mots. N'êtes-vous pas perſuadée vous-même que j'ai haſardé ma vie pour vous délivrer de l'oppreſſion ? Cependant ma récompenſe, après tout, n'eſt-elle pas incertaine & précaire ? N'avez-vous pas exigé (loi dure, mais ſacrée pour moi !) que le terme de mes eſpérances ſoit reculé ? Ne vous êtes-vous pas réſervé le pouvoir d'accepter mes ſoins, ou de les rejeter entiérement s'ils vous déplaiſent ?

Voyez, ma chère ! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à préſent il dépende de moi de ſuivre votre conſeil, quand je croirois, comme vous, que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie ? Et ne m'avez-vous pas même déclaré, con-

tinua-t-il, que vous renonceriez à moi pour jamais, ſi vos amis faiſoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle? Malgré de ſi rigoureuſes loix, j'ai le mérite de vous avoir ſauvée d'une odieuſe violence. Je l'ai, mademoiſelle, & j'en fais ma gloire, quand je devrois être aſſez malheureux pour vous perdre..... comme je n'obſerve que trop que j'en ſuis menacé, & par le chagrin où je vous vois, & ſur-tout par la condition ſur laquelle vos parens peuvent inſiſter. Mais je répète que ma gloire eſt de vous avoir rendue maîtreſſe de vous-même. C'eſt dans cette qualité, que j'implore humblement votre faveur, aux ſeules conditions ſous leſquelles j'en ai formé l'eſpérance; & je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatiguée par des explications qu'un cœur d'auſſi bonne foi que le mien n'auroit pu renfermer ſans une extrême violence.

Le fier perſonnage avoit mis un genou à terre, en prononçant la fin de ſon diſcours. Ah! levez-vous, monſieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce ſoit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant je vous demande en grâce de ne pas continuer ſur le même ton. Vous avez pris ſans doute beaucoup de peine en ma faveur; mais ſi vous m'aviez

m'aviez fait plutôt connoître que vous vous proposiez des récompenses aux dépens de mon devoir, je me serois efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne pense à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettrez de vous dire que, si vous ne m'aviez pas engagée, malgré moi, dans une correspondance où je me suis toujours flattée que chaque lettre seroit la dernière, & que je n'aurois pas continué si je n'avois cru que vous aviez reçu de mes amis quelques sujets de plainte, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, & mon frère n'auroit pas eu de fondement sur lequel sa mauvaise volonté pût s'exercer.

Je suis fort éloignée de croire que, si j'étois demeurée chez mon père, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon père m'aime au fond du cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir, & celle de me faire entendre. Un délai étoit la moindre grâce que je me promettois de l'épreuve dont j'étois menacée.

Vous vantez votre mérite, monsieur. Oui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissois toucher par d'autres motifs, au désavantage de Solmes ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même : & si c'étoit par d'autres vues que vous vous crussiez préfé-

rable au pauvre Solmes, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maiſon de mon père : mais je vous le dis nettement, la cauſe de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres, que je puiſſe approuver ; ſans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, ſemblables ici à nos premiers pères, moi du moins, qui ſuis malheureuſement chaſſée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez ſouffert & de ce que vous avez mérité; de *toutes vos heures*, de *toutes vos ſortes de tems*. Comptez qu'auſſi long-tems que je vivrai, ces grands ſervices ſeront préſens à ma mémoire; & que s'il m'eſt impoſſible de les récompenſer, je ſerai toujours prête à en reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je déſire uniquement de vous, c'eſt de me laiſſer le ſoin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez le carroſſe pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le beſoin de votre aſſiſtance ou de votre protection, je vous le ferai ſavoir, & je vous devrai de nouveaux remercîmens.

Il m'avoit écoutée avec une attention qui le

rendoit immobile. Vous vous échauffez, ma chère vie! me dit-il enfin? Mais, en vérité, c'eſt ſans ſujet. Si j'avois des vues indignes de mon amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations; & recommençant à prendre le ciel à témoin, il alloit s'étendre ſur la ſincérité de ſes ſentimens. Mais je l'arrêtai tout court : je vous crois ſincère, monſieur. Il ſeroit bien étrange que toutes ces proteſtations me fuſſent néceſſaires pour prendre cette idée de vous (ce langage parut le faire rentrer un peu en lui-même, & le rendre plus circonſpect). Si je croyois qu'elles le fuſſent, je ne ſerois pas, je vous aſſure, aſſiſe ici près de vous, dans une hôtellerie publique; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'eſt-à-dire, monſieur, par des artifices dont le ſeul ſoupçon m'irrite contre vous & contre moi-même. Mais c'eſt ce qu'il n'eſt pas tems d'approfondir. Apprenez-moi ſeulement, monſieur (en lui faiſant une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaiſe humeur), ſi votre deſſein eſt de me quitter, ou ſi je ne ſuis ſortie d'une priſon que pour entrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici? *Que je vous apprenne*, mademoiſelle, ſi vous n'êtes ſortie d'une priſon que pour entrer dans

une autre ! en vérité, je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avoit en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque choſe de charmant dans les marques de cette ſurpriſe, vraie ou contrefaite.) Eſt-il donc néceſſaire que je réponde à des queſtions ſi cruelles ? Vous êtes maîtreſſe abſolue de vous-même. Et qui vous empêcheroit de l'être ? Au moment que vous ſerez dans un lieu de ſûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition ; permettez que je vous ſupplie d'y conſentir : c'eſt qu'il vous plaiſe, à préſent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promeſſe que vous avez déjà faite volontairement, *volontairement*, ſans quoi je n'aurois pas la préſomption de vous la demander ; mais, quoique je ne ſois pas capable d'abuſer de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promeſſe, mademoiſelle, c'eſt que, dans quelque traité que vous puiſſiez entrer avec votre famille, vous ne ſerez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je ſerai au monde & que je ne prendrai pas d'autre engagement ; à moins que je ne ſois aſſez méchant pour vous donner quelque véritable ſujet de déplaiſir.

Je n'héſite pas, monſieur, à vous le confirmer, & dans les termes que vous m'allez dicter.

vous-même. De quelle manière ſouhaitez-vous que je m'explique ?

Je ne déſire, mademoiſelle, que votre parole ?

Eh bien, monſieur, je vous la donne.

Là-deſſus, il eut la hardieſſe (j'étois en ſon pouvoir, ma chère,) de me dérober un baiſer, qu'il nomma le ſceau de ma promeſſe. Son mouvement fut ſi prompt que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colère. Cependant je ne pouvois être ſans chagrin, en conſidérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un eſprit ſi audacieux & ſi entreprenant. Il dût s'appercevoir que j'étois peu ſatisfaite. Mais, paſſant, d'un air qui lui eſt propre, ſur tout ce qui étoit capable de le mortifier, c'eſt aſſez, c'eſt aſſez, très-chère Clariſſe ! Je vous conjure ſeulement de bannir cette furieuſe inquiétude, qui eſt un tourment cruel pour un amour auſſi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie ſera de mériter votre cœur, & de vous rendre la plus heureuſe femme du monde, comme je ſerai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refuſai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ſes gens. La maîtreſſe de l'hôtellerie me procura un meſſager,

qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à madame Greme, concierge de milord M... dans ſon château de Hertfordshire. La crainte d'être pourſuivis nous obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit cette route qu'il vouloit prendre, dans le deſſein de changer le carroſſe de ſon oncle, pour une chaiſe à deux chevaux, qu'il avoit laiſſée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux ſur le fond de mes richeſſes, & je ne trouvai dans ma bourſe que ſept guinées & quelque monnoie. Le reſte de mon tréſor conſiſte en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyois poſſéder, lorſque ma ſœur m'a reproché l'uſage que je faiſois de mon argent. Je les ai laiſſées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût ſi proche.

Au fond, la ſituation où je ſuis ne me préſente que des circonſtances choquantes pour ma délicateſſe. Entr'autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui ſont ſur moi, & ne pouvant lui cacher que je vous faiſois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me diſpenſer de lui apprendre comment ce dépôt ſe trouve chez vous; de peur qu'il ne s'imaginât que je penſois de longue main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit ſouhaité ardemment, me

répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère m'eût accordé ſa protection; & je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-deſſus, qu'il parloit de bonne foi.

Comptez, chère miſs Howe, qu'il y a quantité de petites bienſéances auxquelles une jeune perſonne eſt forcée de renoncer, lorſqu'elle eſt réduite à ſouffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me ſemble que je pourrois donner à préſent vingt raiſons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui eſt capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, & que l'homme qui l'y pouſſe doit paſſer à ſes yeux pour le plus vil & le plus intéreſſé des ſéducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtellerie vint m'avertir que mon frère m'attendoit dans la ſalle d'en-bas, & que le déjeûner étoit prêt. Je deſcendis, le cœur auſſi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôteſſe, quantité de remercîmens & de félicitations ſur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même (car à quoi pouvoit-

il me ſervit d'en avoir alors, après en avoir manqué lorſqu'elle m'étoit néceſſaire ?) de m'acheter un chapeau de velours & un mantelet fort riche, ſans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôteſſe & ſes filles, de ſe récompenſer de ſes ſoins, & d'embraſſer ſon aimable ſœur, quoique un peu chagrine. Le ruſé perſonnage prit ſa récompenſe, & ſe vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'aſſurant du même ton que je n'avois rien à redouter de mes parens, qui m'aimoient avec une tendreſſe extrême. Quel moyen d'être complaiſante, ma chère, pour un homme de cette eſpèce?

Auſſi-tôt que nous fûmes en marche, il me demanda ſi j'avois quelque répugnance pour le château de milord M.... dans Hertfordshire? Milord, me dit-il, étoit dans ſa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portoit point à paroître ſi tôt dans ſa famille; que ce ſeroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, & que je le priois de ſe tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre ce que mes amis auroient penſé de ma fuite. Dans ces circonſtances, ajoutai-je, je me flattois peu d'une prompte réconciliation; mais s'ils apprenoient que je me fuſſe jetée ſous ſa protection, ou,

Clarisse Harlowe.

Le vieux personnage prit sa main gauche et la mania de manière même une lettre.

ce qu'ils regarderoient du même œil, ſous celle de ſa famille, il falloit renoncer à toute eſpérance.

Il me jura qu'il ſe gouverneroit entiérement par mes inclinations. Cependant Londres lui paroiſſant toujours l'aſile qui me convenoit le mieux, il me repréſenta que, ſi j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit ſe retirer au château de M..... Mais lorſque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il ceſſa de me preſſer.

Il me propoſa, & j'y conſentis, de deſcendre dans une hôtellerie voiſine de Median; c'eſt le nom du château de ſon oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, & je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avois commencé à Saint-Albans. J'écrivis auſſi à ma ſœur, dans la double vue d'informer ma famille que j'étois en bonne ſanté, ſoit qu'elle y prenne intérêt ou non; & de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, & les cinquante guinées que j'ai laiſſées dans mon tiroir. M. Lovelace, à qui je ne déguiſai pas le ſujet de ma ſeconde lettre, me demanda ſi j'avois penſé à marquer une adreſſe à ma ſœur. Non aſſurément, lui répondis-je; j'ignore encore... Je l'ignore de

même, interrompit-il, & c'eſt le haſard qui m'y a fait penſer; (la bonne ame, ſi je l'en voulois croire!) mais, mademoiſelle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes abſolument déterminée contre le ſéjour de Londres, il ne laiſſe pas d'être à propos que votre famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'eſpérance de vous trouver. Marquez à votre ſœur qu'on peut adreſſer ce qui ſera deſtiné pour vous à M. Oſgood, place de Soho. C'eſt un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; & cette voie eſt très-propre à les amuſer.

Les amuſer, ma chère! amuſer! qui? mon père! mes oncles! mais c'eſt un mal néceſſaire. Vous voyez qu'il a des expédiens tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude eſt de ſavoir quelle réponſe je recevrai, ou ſi l'on daignera me faire une réponſe En attendant, c'eſt une conſolation de penſer que, de quelques duretés qu'elle puiſſe être remplie, & fût-elle de la main de mon frère, elle ne ſauroit être plus rigoureuſe que les derniers traitemens que j'ai reçus de lui & de ma ſœur.

M. Lovelace s'abſenta l'eſpace d'environ deux heures; &, rentrant dans l'hôtellerie, ſon im-

patience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre autant de fois, que j'étois occupée, &, pour la dernière, que je ne ceſſerois pas de l'être juſqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il? celui de le faire avancer : je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grâce contre le cuiſinier & les domeſtiques.

C'eſt une autre de ſes perfections. Je haſardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre ſon valet-de-chambre, dont il étoit content d'ailleurs : c'eſt une triſte profeſſion, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas ſi triſte, je m'imagine. Quoi! mademoiſelle, croyez-vous qu'une profeſſion où l'on mange & où l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des hôtelleries un peu diſtinguées, ſoit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'eſt la néceſſité où l'on s'y trouve de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart ſont des ſcélérats abandonnés. Bon dieu! continuai-je, quels termes j'entendois à l'inſtant, de l'un de ces braves défenſeurs de la patrie, qui s'adreſſoit, autant que j'en ai pu juger par la réponſe, à un homme fort doux & fort mo-

deſte ? Le proverbe me paroît juſte ; *jurer comme un ſoldat.*

Il ſe mordit les lèvres. Il fit un tour ſur ſes talons ; & s'approchant du miroir, je crus lire ſur ſon viſage les marques de ſon embarras. Oui, mademoiſelle, me dit-il, c'eſt une habitude militaire. Les ſoldats ſont des jureurs effrénés. Je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un ſévère châtiment, répliquai-je, car ce vice eſt indigne de l'humanité. Celui des imprécations ne me paroît pas moins odieux. Il marque tout-à-la-fois de la méchanceté & de l'impuiſſance ; celui qui s'y livre ſeroit une *furie*, s'il avoit le pouvoir de remplir ſes déſirs.

Charmante obſervation, mademoiſelle ! je m'engage à dire au premier ſoldat que j'entendrai jurer, qu'il n'eſt qu'un miſérable.

Madame Greme vint me rendre ſes devoirs, comme il plut à M. Lovelace de nommer ſes civilités. Elle me preſſa beaucoup d'aller au château, en s'étendant ſur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, non-ſeulement à milord M..... mais à ſes deux nièces & à toute la famille, & ſur l'eſpérance dont ils ſe flattoient depuis long-tems de recevoir un honneur qu'elle ne croyoit plus éloigné. Ses diſcours me cau-

tèrent quelque ſatisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. Lovelace m'avoit dit.

A l'occaſion d'un logement ſur lequel je jugeai à propos de la conſulter, elle me recommanda ſa belle-ſœur, qui demeuroit à ſept ou huit milles de-là, & chez laquelle je ſuis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaiſir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui, de ſon propre mouvement, lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaiſe, tandis que, montant à cheval avec deux hommes à lui, & un écuyer de milord M....., il nous ſervit d'eſcorte juſqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du ſoir.

Mais je crois vous avoir dit, dans ma lettre précédente, que les logemens n'y ſont pas commodes. M. Lovelace, peu ſatisfait, ne diſſimula point à madame Greme, qu'il les trouvoit au-deſſous de la peinture même qu'elle nous en avoit tracée; que la maiſon étant éloignée d'un mille du bourg voiſin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât ſi tôt à cette diſtance de moi, dans la crainte de quelques accidens contre leſquels nous n'étions point encore raſſurés; & que les chambres, néanmoins, ſe touchoient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi.

Vous vous perſuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans ſa bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la chaiſe, une longue converſation avec madame Greme. Ses réponſes à toutes mes queſtions, furent libres & naturelles. Je lui trouvai un tour d'eſprit ſérieux qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduiſis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'intendant congédié, auquel mon frère s'étoit adreſſé; & j'en conclus que tous les domeſtiques ont à peu-près la même opinion de M. Lovelace.

« Elle me dit qu'au fond c'étoit un homme » généreux; qu'il n'étoit pas aiſé de décider s'il » étoit plus redouté que chéri de toute la maiſon » de milord M..... que ce ſeigneur avoit » une extrême affection pour lui; que ſes deux » tantes n'en avoient pas moins; que ſes deux » couſines Montaigu étoient deux jeunes per- » ſonnes du meilleur naturel du monde. Son » oncle & ſes tantes lui avoient propoſé diffé- » rens partis, avant qu'il m'eut rendu des » ſoins, & même depuis, parce qu'ils déſeſ- » péroient de mon conſentement & de celui » de ma famille. Mais elle l'avoit entendu » répéter fort ſouvent qu'il ne penſoit point à » ſe marier, ſi ce n'étoit avec moi. Tous ſes » proches avoient été fort choqués des mau-

» vais traitemens qu'il avoit reçus des miens;
» cependant ils avoient toujours admiré mon
» caractère; & loin de ſe refroidir pour notre
» alliance, ils m'auroient préférée, ſans un ſou,
» à toutes les femmes du monde, dans l'opinion
» que jamais perſonne n'auroit tant d'aſcendant
» ſur ſes inclinations & tant d'influence ſur ſon
» eſprit. On ne pouvoit diſconvenir que M.
» Lovelace fût un homme fort diſſipé; mais
» c'étoit une maladie qui ſe guériroit d'elle-
» même. Milord faiſoit ſes délices de la com-
» pagnie de ſon neveu, lorſqu'il pouvoit ſe la
» procurer; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne
» ſe querellaſſent ſouvent; & c'étoit toujours
» l'oncle qui ſe voyoit forcé de prendre le parti
» de la ſoumiſſion. Il avoit comme peur de lui:
» auſſi ſe conformoit-il à toutes ſes volontés ».
Cette bonne femme regrettoit beaucoup que ſon jeune maître (c'eſt ainſi qu'elle le nommoit) ne fît pas un meilleur uſage de ſes talens.
» Cependant, me dit-elle, avec de ſi belles
» qualités, il ne falloit pas déſeſpérer de ſa
» réformation. Un heureux avenir feroit oublier
» le paſſé; & tous ſes proches en étoient ſi
» convaincus, qu'ils ne ſouhaitoient rien avec
» tant d'ardeur que de le voir marié ».

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frère dit de lui.

Les perſonnes qui occupent cette maiſon, paroiſſent des gens d'honneur. La ferme eſt en bon état, & ne manque de rien. Madame Sorlings, belle-ſœur de madame Greme, eſt une veuve qui a deux grands fils, ſages & laborieux, entre leſquels je vois une ſorte d'émulation pour le bien commun; & deux jeunes filles fort modeſtes, qui ſont traitées plus reſpectueuſement par leurs frères que je ne l'ai été par le mien. Il me ſemble que je pourrois m'arrêter ici plus long-tems que je ne l'avois eſpéré à la première vue.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu votre obligeante lettre avant que d'arriver ici. Tout eſt charmant de la part d'une amie ſi chère. Je conviens que mon départ a dû vous cauſer beaucoup d'étonnement, après la réſolution à laquelle je m'étois ſi fortement attachée. Vous avez vu juſqu'ici combien j'en ſuis étonnée moi-même.

Tous les complimens de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ſes proteſtations. Il me dit de trop belles choſes. Il en dit de trop belles de moi. Il me ſemble que le reſpect ſincère & la véritable eſtime ne conſiſtent pas dans le choix des termes. Ce n'eſt point par des paroles que les ſentimens s'expriment. L'humble

ſilence

ſilence, les regards timides, de l'embarras même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que Shakeſpéar nomme les *bruyantes ſaillies d'une audacieuſe éloquence.* Cet homme ne parle que de tranſports & d'extaſes. Ce ſont deux de ſes mots favoris. Mais je ſais trop, pour ma confuſion, à quoi je dois véritablement les attribuer : à ſon triomphe, ma chère; je le dis en un mot qui ne demande pas d'autre explication. En déſirer davantage, ce ſeroit tout à la fois bleſſer ma vanité & condamner ma folie.

Nous avons été fort alarmés par quelques ſoupçons de pourſuite, fondés ſur une lettre de Joſeph Léman. Que le changement des circonſtances nous fait juger différemment d'une action! On la condamne, on la ſanctifie, ſuivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel ſoin par conſéquent ne devroit-on pas ſe former des principes ſolides, des diſtinctions entre le bien & le mal, qui ſoient indépendantes de l'intérêt propre? J'ai traité de baſſeſſe la corruption d'un domeſtique de mon père : aujourd'hui je ne ſuis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curioſité qui me fait demander ſans ceſſe à M. Lovelace ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la manière dont mes amis ont pris ma fuite. Elle doit ſans doute

leur paroître concertée, téméraire, artificieuſe. Quel malheur pour moi! Dans la ſituation où je ſuis, néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclairciſſemens?

Il me dit qu'ils ſont vivement pénétrés, mais que juſqu'à préſent ils ont fait éclater moins de douleur que de rage; qu'il a peine à ſe modérer, en apprenant les injures & les menaces que mon frère vomit contre lui. Vous jugez bien qu'enſuite il me fait valoir ſa patience.

Quelle ſatisfaction ne me ſuis-je pas dérobée, ma très chère amie, par cette imprudente & malheureuſe fuite! Je ſuis en état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offenſent & ceux qui ſont offenſés. Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire qu'on me fait injuſtice, & que je n'en fais à perſonne; que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, & que je ſuis fidelle à mes loix pour ceux à qui je dois du reſpect & de la ſoumiſſion?

Je ſuis une miſérable, d'avoir pu me réſoudre à voir mon ſéducteur! Quelque bonheur qui puiſſe m'arriver à préſent, je me ſuis préparé une ſource de remords pour le reſte de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'eſt que chaque fois qu'il faut le revoir, je ſuis plus embarraſſée que jamais de

te que je dois penſer de lui. J'obſerve ſa contenance. Je crois y découvrir des ſignes extrêmement profonds. Il me ſemble que ſes regards ſignifient plus qu'ils n'avoient accoutumé. Cependant ils ne ſont pas plus ſérieux, ni moins gais. Je ne ſais pas véritablement ce qu'ils ſont ; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Cependant je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à préſent avec une ſorte de crainte, parce que je connois le pouvoir que mon indiſcrétion lui a donné ſur moi. Il peut ſe croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorſqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'impoſant dans une perſonne accoutumée à ſe voir reſpecter, qui, ſentant déſormais ſon infériorité, ſe reconnoît vaincue, & comme ſoumiſe à ſon nouveau protecteur.

Le porteur de cette lettre ſera un porte-balle du canton, qui ne peut faire naître aucun ſoupçon, parce qu'on eſt accoutumé à le voir tous les jours avec ſes marchandiſes. Il eſt chargé de la remettre à M. Knolles, ſuivant l'adreſſe que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque choſe qui regarde mon père & ma mère, & l'état de leur ſanté, ou qui puiſſe me faire juger de la diſpoſition de mes amis,

vous autiez la bonté de m'en inſtruire en deux mots, du moins ſi vous pouvez être avertie que le meſſager attend votre réponſe.

Je crains de vous demander ſi la lecture de mon récit me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CL. HARLOVE.

LETTRE XCVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi & mercredi, 11 & 12 avril.

TU veux que j'exécute ma promeſſe, & que je ne te diſſimule rien de ce qui s'eſt paſſé entre ma déeſſe & moi. Il eſt vrai que jamais un plus beau ſujet n'exerça ma plume. D'ailleurs, j'ai du tems de reſte. Si j'en croyois toujours *la dame de mes affections*, l'accès me ſeroit auſſi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble eſclave auprès d'un monarque de l'orient. Il ne me manqueroit donc que l'inclination, ſi je refuſois de te ſatisfaire; mais notre amitié, & la fidelle compagnie que tu m'as tenue au *cerf-blanc*, me rendroient inexcuſable.

Je te quittai, toi & nos camarades, avec la ferme réſolution, comme tu ſais, de vous

rejoindre, ſi mon rendez-vous manquoit encore; pour nous rendre enſemble chez le ſombre père des Harloves, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractère; pour tenter, en un mot, par des voies honnêtes, de lui inſpirer de meilleures idées, & le porter à traiter ſa fille avec moins de barbarie, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit les raiſons qui m'avoient empêché de prendre la lettre de ma déeſſe. Je ne me trompois pas. J'y aurois trouvé un contre-ordre; & le rendez-vous auroit manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'inſiſterois pas ſur ſa promeſſe; & que je ne trouverois pas le moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de ſoins à l'y engager?

Auſſi-tôt que j'entendis remuer le verrou du jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit treſſaillir. Mais lorſqu'il fut ſuivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout d'un coup d'un déluge de lumière, je marchai ſur l'air, & je me regardai à peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la deſcription de ce ſpectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, & tel que j'eus enſuite le tems de le mieux obſerver. Tu ſais quel critique je ſuis, pour tout ce qui regarde l'agrément,

la figure & l'ajuſtement des femmes. Cependant il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui ſurpaſſe tout ce qu'on peut ſe repréſenter. Elle orne ce qu'elle porte, plus qu'elle n'en eſt ornée. N'attends donc qu'une foible eſquiſſe & de ſa perſonne & de ſa parure.

L'effort qu'elle avoit fait ſur elle-même, pour tirer le verrou, ayant comme épuiſé ſa hardieſſe, un trouble charmant, qui ſuccéda auſſi-tôt, me fit remarquer que le feu naturel de ſes yeux ſe tournoit en langueur. Je la vis trembler. Je jugeois que la force lui manquoit, pour ſoutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé ſi difficile à gouverner. En effet, elle étoit prête à s'évanouir, & je fus obligé de la ſoutenir dans mes bras. Précieux moment! Que mon cœur, qui battoit ſi près du ſien, partagea délicieuſement une ſi douce émotion!

Son habillement m'avoit fait juger, au premier coup-d'œil, qu'elle n'étoit pas diſpoſée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me ſervir de ſes mains, que je tenois dans les miennes, pour la tirer doucement après moi. Ici commença une diſpute, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaindrois, cher ami, ſi tu ſavois combien cette

aventure m'a coûté. Je priai, je conjurai. Je priai & je conjurai à genoux. Je ne ſais ſi quelques larmes n'eurent point part à la ſcène. Heureuſement que, ſachant fort bien à qui j'avois à faire, mes meſures étoient priſes pour toutes les ſuppoſitions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il eſt sûr que j'aurois manqué mon entrepriſe; mais il ne l'eſt pas moins que, renonçant à ton ſecours & à celui de tes camarades, je ſerois entré dans le jardin, j'aurois accompagné la belle juſqu'au château; & qui ſait qu'elles auroient été les ſuites?

Mon honnête agent entendit mon ſignal, quoique un peu plus tard que je ne l'euſſe ſouhaité, & joua fort habilement ſon rôle. Ils viennent, ils viennent! Fuyez, vîte, vîte, ma chère ame, m'écriai-je en tirant mon épée d'un air redoutable, comme ſi j'avois été réſolu d'en tuer une centaine; &, reprenant ſes mains tremblantes, je la tirai ſi légèrement après moi, qu'à peine étois-je auſſi prompt avec les aîles de l'amour, qu'elle avec l'aiguillon de la crainte. Que veux-tu de plus? Je devins ſon monarque.

Je te ferai ce détail, la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de mes peines, & de ſa perverſité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe ſur une femme ſi pénétrante & ſi réſervée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce

paſſage d'un amour à l'autre ? Fuir des amis qu'on étoit réſolue de ne pas quitter pour ſuivre un homme avec lequel on étoit réſolue de ne pas partir. Tu ne ris pas, Belford ? dis-moi donc, connois-tu rien de ſi comique ? O ſexe ! ſexe ! charmante contradiction ! tiens, l'envie de rire me prend. Je ſuis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me ſatisfaſſe, tandis que je ſuis dans l'accès.

Ma foi ! Belford, je ſuis trompé ſi mes coquins de valets ne me croient fou. J'en viens d'appercevoir un qui a paſſé la tête à ma porte, pour voir avec qui je ſuis, ou quelle manie m'agite. L'impudent m'a ſurpris dans un éclat de rire, & s'eſt retiré en riant lui-même. Oh ! l'aventure eſt trop plaiſante ! j'en veux rire encore..... ſi tu pouvois te la repréſenter comme moi, tu ſerois forcé d'en rire auſſi ; & je t'aſſure, mon ami, que ſi nous étions enſemble, nous en ririons une heure entière.

Mais, vous, charmante perſonne ! n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruſes par leſquelles vous ſoupçonnez que votre vigilance a pu ſe laiſſer ſurprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres qui pourroient être plus dignes de vous. Si votre monarque a réſolu votre chute, vous tomberez. Quelle imagination, ma chère,

de vouloir attendre, pour votre mariage, que vous ſoyez convaincue de ma réformation! Ne craignez rien; ſi tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais, au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuſes. La prudence, la vigilance, qui défendront généreuſement la place, ſortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre ſexe & tout le mien conviendront, en apprenant mes ſtratagêmes & votre conduite, que jamais forteresſe n'aura été mieux défendue, ni forcée plus noblement.

Il me ſemble que je t'entends dire : quoi! vouloir rabaiſſer une divinité de cet ordre, à des termes indignes de ſes perfections? Il eſt impoſſible, Lovelace, que tu aies jamais eu deſſein de fouler aux pieds tant de ſermens & de proteſtations ſolennelles.

C'eſt un deſſein que je n'ai pas eu; tu as raiſon. Que je l'aie même aujourd'hui, mon cœur, le reſpect que j'ai pour elle, ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon averſion pour toutes ſortes d'entraves? N'eſt-elle pas au pouvoir de ſon monarque?

Et ſeras-tu capable, Lovelace, d'abuſer d'un pouvoir que tu dois....?

A quoi? nigaud. Oſeras-tu dire à ſon conſentement?

Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurois pas, ſi elle ne m'avoit eſtimé plus que tous les autres hommes. Ajoute que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, ſi je ne l'avois aimée plus que toute autre femme. Juſques-là, Belford, nos termes ſont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel? S'il eſt mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance? & quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle? Tu ſais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom; & je ſuis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de ſa part; les plus abjectes humiliations de la mienne; obligé de prendre un air de réformation, que tous, autant que vous êtes, vous avez craint de me voir adopter ſérieuſement. Toi-même, n'as-tu pas ſouvent obſervé qu'après m'être approché du jardin de ſon père à la diſtance d'un mille, & ſans avoir eu l'occaſion de la voir, je ne retournois pas de bonne grâce à nos plaiſirs ordinaires? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine? Réduire un honnête homme à l'hypocriſie, quelle tyrannie inſupportable!

D'ailleurs, tu ſais fort bien que la friponne m'a joué plus d'une fois, & qu'elle n'a pas fait

ſcrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai reſſentie ? N'ai-je pas juré, dans mes emportemens, d'en tirer vengeance? &, parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à ſon attente qu'en ſuivant mes inclinations, ne ſuis-je pas en droit de dire comme Cromwel : « Il s'agit de la tête du roi ou de la mienne, » & le choix eſt en mon pouvoir ; puis-je héſiter » un moment. » ?

Ajoute encore que je crois appercevoir, dans ſa circonſpection & dans ſa triſteſſe continuelle, qu'elle me ſoupçonne de quelque mauvais deſſein : & je ſerois fâché qu'une perſonne que j'eſtime fût trompée dans ſon attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit penſer ſans remords à ſe rendre coupable de la moindre offenſe, contre une créature ſi noble & ſi relevée ? qui n'auroit pas pitié? ..... Mais, d'autre part, ſi lente à ſe fier à moi, quoiqu'à la veille de ſe voir forcée de prendre un homme dont la ſeule concurrence eſt une diſgrâce pour ma fierté ! & d'une humeur ſi chagrine, à préſent qu'elle a franchi le pas ! quel droit a-t-elle donc à ma pitié, ſur-tout à une pitié dont ſon orgueil ſeroit infailliblement bleſſé ?

Mais je ne prends pas de réſolution. Je veux

voir à quoi ſon inclination ſera capable de la porter, & quel mouvement je recevrai auſſi de la mienne. Il faut que le combat ſe faſſe avec égalité d'avantage. Malheureuſement pour moi, chaque occaſion que j'ai de la voir me fait ſentir que ſon pouvoir augmente, & que le mien s'affoiblit.

Cependant, quelle folle petite créature, de vouloir attendre, pour m'accorder ſa main, que je ſois un homme réformé; & que ſes implacables parens deviennent traitables, c'eſt-à-dire qu'ils changent de nature!

Il eſt vrai que, lorſqu'elle m'a prefcrit toutes ces loix, elle ne penſoit guère que, ſans aucune condition, mes ruſes la *feroient ſortir hors d'elle-même.* C'eſt l'expreſſion de cette chère perſonne, comme je te le raconterai dans un autre lieu. Quelle eſt ma gloire, de l'avoir emporté ſur ſa vigilance & ſur toutes ſes précautions! j'en ſuis plus grand de la moitié, dans ma propre imagination. Je laiſſe tomber mes regards ſur les autres hommes, du haut de ma grandeur & d'un air de ſupériorité ſenſible; ma vanité approche de l'extravagance. En un mot, toutes les facultés de mon ame ſont noyées dans la joie. Lorſque je me mets au lit, je m'endors en riant. Je ris, je chante à mon réveil. Ce-

pendant je ne ſaurois dire que j'aie rien en vue de fort proche : & pourquoi ? Parce qu'on ne me trouve point encore aſſez réformé.

Je t'ai dit dans le tems, ſi tu t'en ſouviens, combien cette reſtriction pouvoit tourner au déſavantage de la belle, ſi je pouvois l'engager une fois à quitter la maiſon de ſon père, & ſi je me trouvois diſpoſé à la punir tout enſemble & des fautes de ſa famille, & des peines infinies que je l'accuſe elle-même de m'avoir cauſées. Elle ne s'imagine guère que j'en aie tenu le compte ; & que, lorſque je me ſentirai trop attendri en ſa faveur, je n'ai qu'à jeter les yeux ſur mon mémoire, pour m'endurcir autant qu'il ſera convenable à mes vues.

O charmante Clariſſe ! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, je ne crois pas que ta ſincérité te puiſſe tenir lieu d'excuſe. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguiſemens affectés de ton ſexe te puiſſent ſervir beaucoup, avec un cœur auſſi fier & auſſi jaloux que le mien. Souviens-toi d'ailleurs que tous les péchés de ta famille ſont raſſemblés ſur ta tête.

Mais, Belford ! lorſque je vais revoir ma déeſſe, lorſque je me retrouverai ſous les rayons

brûlans de ſes yeux, que deviendront toutes ces vapeurs, qui ſe forment de l'incertitude de mes idées & de la confuſion de mes tyranniques ſentimens?

Quelles que puiſſent être mes vues, ſa pénétration m'oblige d'avancer *à la ſape*. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle ſera ma femme, quand je le voudrai : c'eſt un pouvoir que je ne ſaurois perdre. Les premières études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au collége, font diſtinguer la différence de leur génie, & découvrir d'avance le juriſconſulte, le théologien, le médecin. Ainſi la conduite de ma belle me fera décider ſi c'eſt en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penſerai au mariage, lorſque je ſerai réſolu de me réformer. Il ſera tems alors pour l'un, dit la belle : moi, je dis pour l'autre.

Où s'égare mon imagination? C'eſt le maudit effet d'une ſituation, dans laquelle en vérité je ne ſais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à meſure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour & le contre. Mais il me ſemble qu'étant ſi loin de mon ſujet, il eſt trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occaſion pourra m'offrir; & je trouverai, par intervalles,

le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'attends pas à beaucoup d'exactitude & de liaiſon dans mon ſtyle. Il te ſuffit d'y reconnoître ma volonté ſuprême, & le ſceau de ton chef.

LETTRE XCVII.

Miſs HOWE *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au ſoir, 12 avril.

VOTRE récit, ma chère, ne me laiſſe rien à déſirer. Vous êtes toujours cette ame noble qui ne mérite que de l'admiration; ſupérieure au déguiſement, à l'art, au déſir même de diminuer ou d'excuſer ſes fautes. Votre famille eſt la ſeule au monde qui ſoit capable d'avoir pouſſé une fille telle que vous à de telles extrêmités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes parens. Vous faites tomber ſur vous le blâme, avec tant de franchiſe & ſi peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A préſent, que je ſuis informée du détail, je ne ſuis pas ſurpriſe qu'un homme ſi hardi, ſi entreprenant... On vient m'interrompre.

Vous avez réſiſté avec plus de force & plus

long-tems.... J'entends encore une mère jalouſe, qui veut ſavoir de quoi je ſuis occupée.

Votre reſſentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas ſans reproche dans l'origine? A l'égard de votre première faute, qui eſt d'avoir répondu à ſes lettres, vous étiez la ſeule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorſque ſon *héros* s'étoit engagé ſi follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre mère, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un ſeul qui ait le ſens commun?

Pardon encore une fois, ma chère.... j'entends arriver ce ſtupide mortel, votre oncle Antonin; un petit eſprit, le plus entêté & le plus déciſif....

Il vint hier, d'un air bouffi, ſoufflant, s'agitant; & juſqu'à l'arrivée de ma mère, il fut un quart-d'heure à frapper du pied dans la ſalle. Elle étoit à ſa toilette. Ces veuves ſont auſſi empeſées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le voir en déshabillé. Que peut ſignifier cette affectation?

Le motif qui amenoit M. Antonin Harlove étoit de l'exciter contre vous, & de vomir devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau

cerveau voulut entretenir ma mère à part. Je ne ſuis point accoutumée à ces exceptions dans toutes les viſites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermèrent ſoigneuſement, la clé tournée ſur eux, fort près l'un de l'autre; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre diſtinctement, quoiqu ils paruſſent tous deux pleins de leur ſujet.

La penſée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter ſur ma modération, j'aurois demandé pourquoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permiſſion, je ne fuſſe capable d'oublier que la maiſon étoit à ma mère. J'aurois propoſé ſans doute de chaſſer ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maiſon d'autrui, pour ſe livrer à ſon emportement! pour accabler d'injures ma chère, mon innocente amie! & ma mère y prêter une longue attention! tous deux apparemment pour ſe juſtifier; l'un, d'avoir contribué au malheur de ma chère amie; l'autre, de lui avoir refuſé un aſile paſſager, qui auroit pu produire une réconciliation que ſon cœur vertueux lui faiſoit déſirer, & pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit ſe faire un honneur d'employer ſa médiation! Comment aurois-je conſervé de la patience?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette viſite. Auſſi-tôt que le *vieux maſque* fut ſorti (vous devez me permettre tout, ma chère), les premières apparences, du côté de ma mère, furent un air de réſerve, dans le goût des Harloves, qui, ſur quelques petits traits de mon reſſentiment, fut ſuivi d'une rigoureuſe défenſe d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes ſonges; car, la nuit & le jour, ma chère, vous m'êtes également préſente.

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effet que cette défenſe a produit ſur moi me diſpoſeroit à vous paſſer votre correſpondance avec Lovelace. Mon amitié en eſt augmentée, s'il eſt poſſible; & je me ſens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, ſi j'étois capable d'abandonner dans ſa diſgrâce une amie telle que vous. Je mourrois plutôt.... Auſſi l'ai-je déclaré à ma mère. Je l'ai priée de ne pas m'obſerver dans mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage ſon lit tous les jours, comme elle s'eſt

accoutumée depuis quelque tems à le désirer. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la Betty Harlove, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, & sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnoissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma mère. Ce sont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y aie répondu vingt fois. Bon dieu ! quelle doit avoir été la vie de mon père ! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce singe, toujours actif & mal-faisant, ce Lovelace, a pu pousser l'artifice.... Mais voici ma mère qui m'appelle. Oui, maman, oui; mais, de grâce, un instant, s'il vous plaît : vous n'avez que des soupçons : vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh! pour grondée, je suis sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin Harlove vous a fort bien appris... Dieu! quelle impatience!.... Il faut absolument, ma chère, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

Le charmant dialogue que je viens d'avoir avec ma mère ! il s'eſt reſſenti, je vous aſſure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de deſcendre. Mais vous aurez une lettre qui ſe reſſentira auſſi de tant de fâcheuſes interruptions. Vous l'aurez ; c'eſt-à-dire lorſque j'aurai moi-même l'occaſion de vous l'envoyer. A préſent que vous m'avez donné votre adreſſe, M. Hickman me trouvera des meſſagers. Cependant, s'il eſt malheureuſement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la Harlove, comme ſa trop patiente maîtreſſe.

Jeudi, 13 avril.

Il m'arrive deux bonheurs à la fois ; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins obſervée par mon argus de mère.

Chère amie ! que je me repréſente vivement votre embarras ! une perſonne de votre délicateſſe ! un homme de l'eſpèce du vôtre !

Votre homme eſt un fou, ma chère, avec tout ſon orgueil, toutes ſes complaiſances, & tous ſes égards affectés pour vos ordres. Cependant ſon eſprit, fécond en inventions, me le fait redouter. Quelquefois je vous conſeillerois volontiers de vous rendre chez miladi Lawrance. Mais je ne ſais quel conſeil vous donner. Je

haſarderois mes idées, ſi votre principal deſſein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils ſont implacables, & je ne vois pour vous aucune eſpérance de leur côté. La viſite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre ſœur vous fait réponſe, j'oſe dire qu'elle vous en donnera de triſtes confirmations.

Quel beſoin aviez-vous de me demander ſi votre récit rendoit votre conduite excuſable à mes yeux? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte; & je répète que tous vos chagrins & toutes les perſécutions conſidérées, je vous crois exempte de blâme; plus exempte du moins qu'aucune jeune perſonne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chère amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuſer. Cette démarche n'eſt pas de vous. Pouſſée d'un côté, peut-être trompée de l'autre... Qu'on me nomme ſur la terre une perſonne de votre âge, qui, dans les circonſtances où je vous ai vue, ait réſiſté ſi long-tems, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la ſéduction; je lui pardonne tout le reſte.

Vous jugez avec raiſon que toutes vos connoiſſances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent, à la vérité, contre vous,

les admirables diſtinctions de votre caractère ; mais perſonne n'excuſe & ne peut excuſer votre père & vos oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre frère & de votre ſœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque réſolution extrême, quoique avec peu d'eſpérance de ſuccès. Ils ſavoient que, ſi vous rentriez en grâce, l'affection ſuſpendue en reprendroit plus de force, & que vos aimables qualités, vos talens extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruſes. Aujourd'hui, j'apprends qu'ils jouiſſent de leur malignité.

Votre père eſt furieux, & ne parle que de violence. C'eſt contre lui-même aſſurément qu'il devroit tourner ſa rage. Toute votre famille vous accuſe de l'avoir jouée avec un profond artifice, & paroît ſuppoſer que vous n'êtes occupée à préſent qu'à vous applaudir du ſuccès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Votre mère avoue qu'on auroit pris avantage de votre ſoumiſſion ſi vous vous étiez rendue ; mais elle prétend que, ſi vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faiſiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laiſſent pas de convenir que le miniſtre devoit être préſent ; que

M. Solmes ſe ſeroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ſes ſervices; & que votre père auroit commencé par l'eſſai de ſon autorité, pour vous faire ſigner les articles : autant d'inventions romaneſques qui me paroiſſent ſorties de la tête inſenſée de votre frère. Il y a beaucoup d'apparence que s'il eût été capable, lui & Bella, de ſe prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait ſi long-tems leur étude.

A l'égard de leurs premiers mouvemens, lorſqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les repréſenter. Il paroît que votre tante Hervey fut la première qui ſe rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la viſite de votre chambre étoit finie. Betty la ſuivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles prirent vers la caſcade, où vous aviez fait entendre que vous aviez deſſein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrèrent un domeſtique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit Joſeph Léman) qui revenoit en courant vers le château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit pourſuivi long-tems M. Lovelace, & qu'il vous avoit vue partir avec lui.

Si ce domeſtique n'étoit autre que Léman ; & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper, & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du miſérable avec qui vous êtes ? Fuyez, ma chère, ſi ce ſoupçon eſt confirmé pour vous ; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui : ou, ſi vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il eſt clair que lorſque votre tante & tous vos amis reçurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'aſſemblèrent tous, ils coururent vers la porte du jardin, & quelques-uns, ſans s'arrêter, juſqu'aux traces du carroſſe. Ils ſe firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonſtances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expreſſions de la douleur & de la rage, ſuivant les caractères & le fond des ſentimens. Enfin ils revinrent comme des fous, ainſi qu'ils étoient partis.

Votre frère demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous pourſuivre. Solmes & votre oncle Antonin devoient être de la partie. Mais votre mère & madame Hervey combattirent ce deſſein, dans la crainte d'ajouter mal ſur mal, & perſuadées que Lovelace n'auroit pas manqué de prendre des meſures pour le ſoutien de ſon

entrepriſe ; ſur-tout lorſque le domeſtique eut déclaré qu'il vous avoit vu fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de diſtance le carroſſe étoit environné de cavaliers bien armés.

J'AI eu l'obligation de l'abſence de ma mère à ſes ſoupçons. Elle s'eſt défiée que les Knolles prêtoient la main à notre correſpondance ; & ſur le champ elle s'eſt déterminée à leur rendre une viſite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choſes à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune lettre de nous, ſans ſa participation.

Mais Hickman à mis dans nos intérêts un laboureur nommé Filmer, aſſez voiſin de notre maiſon, qui nous rendra plus fidellement le même ſervice. C'eſt-là que vous adreſſerez déſormais vos lettres, ſous enveloppe : *A M. Jean Soberton* ; Hickman ſe chargera lui même de les prendre, & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occaſion de me rendre un ſi grand ſervice. Il en paroît déjà fier. Qui ſait s'il n'en prendra pas droit de ſe donner bientôt d'autres airs ? Il feroit mieux de conſidérer qu'une faveur à laquelle il aſpiroit depuis long-tems, le met dans une ſituation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut déſobliger

auſſi. Mais il eſt heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenſer.

Je prendrai patience quelque tems, ſi je le puis, pour voir ſi tous ces mouvemens de ma mère s'appaiſeront d'eux-mêmes ; mais je vous jure que je ne ſouffrirai pas toujours la manière dont je ſuis traitée. Je ſuis quelquefois tentée de croire que ſon deſſein eſt de me chagriner volontairement, pour me faire ſouhaiter plus tôt un mari. Si j'en étois sûre, & ſi je venois à découvrir qu'Hickman fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruſe que je ſoupçonne le vôtre ; plût au ciel que vous fuſſiez mariée ! c'eſt-à-dire en état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occaſion qui pourra s'offrir honnêtement.

Voici les importunités de ma mère qui recommencent.

Nous nous ſommes vues d'un air aſſez froid, je vous aſſure. Je lui conſeille de ne pas prendre long-tems avec moi *cet air d'Harlove*. Je ne le ſouffrirai pas.

Que j'ai de choſes à vous écrire ! à peine

ſai-je par où commencer. J'ai la tête ſi pleine, que mon eſprit ſemble rouler ſur tant de ſujets. Cependant j'ai pris le parti, pour être libre, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces mères ! s'imaginent-elles que c'eſt par leurs ſoupçons, par leur vigilance & leur mauvaiſe humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'eſt mis dans la tête ? Elles réuſſiroient bien mieux par la confiance. Une ame généreuſe ſeroit incapable d'en abuſer.

Le rôle que vous avez à ſoutenir avec votre Lovelace, me paroît extrêmement délicat. Il n'a ſans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains ! vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes ; cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il ſoit capable d'abuſer de votre confiance, je ſuis d'avis que vous devez feindre du moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas diſpoſée à prendre ſi tôt le parti du mariage, j'approuve la réſolution de vous fixer dans quelque lieu qui ſoit hors de ſes atteintes. Tant mieux encore s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je ſuis perſuadée que, ſans la crainte que vos parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner ſous le joug.

Je crois qu'à toutes ſortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs teſtamentaires, qu'ils vous mettent en poſſeſſion de votre héritage ? Dans l'intervalle, j'ai ſoixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me ſera facile de vous en procurer davantage avant qu'elles ſoient employées. Ne comptez pas de tirer un ſchelling de votre famille, s'il ne leur eſt arraché. Perſuadés, comme ils ſont, que vous êtes partie volontairement, ils paroiſſent ſurpris, & tout à la fois fort ſatisfaits, que vous ayiez laiſſé derrière vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayiez pas pris de meilleures meſures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raiſon de croire que tous ceux qui ne ſont pas auſſi bien inſtruits que moi, doivent être embarraſſés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel ſens, ma chère, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous ? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorſque vous vous êtes trouvée au rendez-vous ; qui ſe le perſuadera jamais ? Dire qu'un eſprit auſſi ferme que le vôtre ait été perſuadé, contre ſes propres lumières, au moment de l'entrevue ; quelle apparence de vérité ? Dire que vous ayiez été trompée, forcée par la ruſe ; le dire, &

trouver de la diſpoſition à le croire ; comment cette excuſe s'accordera-t-elle avec votre réputation ? Et demeurer avec lui ſans être mariée, avec un homme d'un caractère ſi connu ; où cette idée ne conduit-elle pas la cenſure du public ? Mon impatience eſt extrême de ſavoir quel tour vous avez donné à tout cela dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Aulieu de ſatisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous cauſer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainſi ne faites pas difficulté d'accepter le ſecours que je vous offre. Que ferez-vous avec ſept guinées ? Je trouverai auſſi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les néceſſités préſentes. Je me flatte, ma très-chère miſs Harlove, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe ſur le pied de Lovelace, en refuſant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occaſion, je ſerai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi ; & j'aurai de l'embarras à concilier ce ſentiment avec votre délicateſſe ſur d'autres points.

Informez-moi ſoigneuſement de tout ce qui ſe paſſe entre vous & lui. Mes alarmes continuelles, quoique ſoulagées par l'opinion que j'ai

de votre prudence, me font ſouhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelque choſe que vous euſſiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quelque répugnance que vous ayiez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux meſures de M. Hickman, pour la ſûreté de vos lettres, ſongez qu'un ſpectateur juge mieux du combat que celui qui eſt dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les perſonnes d'importance, vont rarement ſeules; & leur cortège fait quelquefois leur grandeur, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont accompagnées d'une multitude de petites cauſes & de petits incidens, qui peuvent devenir conſidérables par leurs ſuites.

Tout conſidéré, je ne crois pas qu'il vous ſoit libre à préſent de vous défaire de lui quand vous le ſouhaiterez. Je me ſouviens de vous l'avoir prédit. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois feindre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, auſſi long-tems qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicateſſe dont vous êtes, tout ce qui ſera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut ſe dérober à vos obſervations.

S'il en faut croire votre oncle Antonin, qui s'en eſt ouvert à ma mère, vos parens s'attendent que vous vous jetterez ſous la protection

de miladi Lawrance, & qu'elle offrira ſa médiation pour vous. Mais ils proteſtent que leur réſolution eſt de fermer l'oreille à toute propoſition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter, & de toute autre; car je ſuis sûre que votre frère & votre ſœur ne leur laiſſeront pas le tems de ſe refroidir, du moins juſqu'à ce que vos oncles, & peut-être votre père même, aient fait des diſpoſitions qui les ſatisfaſſent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adreſſe, je vous l'envoie par un ami de M. Hickman, ſur la fidélité duquel nous pouvons nous repoſer. Il a quelques affaires dans le voiſinage de madame Sorlings. Il connoît même cette femme; & ſon deſſein étant de revenir ce ſoir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le tems vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, & vous jeter dans la néceſſité de changer vos deſſeins & votre ſituation.

J'entends, du lieu où je ſuis aſſiſe, ma mère qui appelle autour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va ſans doute me demander bientôt où j'étois, & quel emploi j'ai fait de mon tems. Adieu, ma chère. Que le

ciel veille à votre conſervation ! & du côté de l'honneur comme de celui des ſentimens, puiſſe-t-il vous rendre ſans tache aux embraſſemens de votre fidelle amie !

ANNE HOWE.

LETTRE XCVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE à miſs HOWE.

Jeudi, 13 avril, après-midi.

JE ne vous cacherai pas, ma très-chère & très-obligeante amie, que je me reproche, avec une douleur extrême, cette mauvaiſe intelligence entre votre mère & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occaſion. Hélas ! combien d'infortunés j'ai faits à la fois !

Si je n'avois pour ma conſolation le témoignage de mon cœur, & la penſée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderois comme la plus miſérable de toutes les femmes. Avec cette ſatisfaction même, que je ſuis rigoureuſement punie, par la perte de ma réputation, qui m'eſt plus précieuſe que la vie ! & par les cruelles incertitudes qui, ne ceſſant point de combattre mes eſpérances, déchirent mon ame, & la rempliſſent de trouble & d'affliction !

Il

« Il me ſemble, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, & rompre tout commerce avec une ſi malheureuſe créature. Prenez-y garde; vous allez tomber dans le même déſordre, qui eſt la ſource de mon infortune. Elle a commencé par une correſpondance défendue, que je me ſuis cru libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaiſir à faire uſage de ma plume; & ce goût m'a peut-être aveuglée ſur le danger. A la vérité j'avois auſſi des motifs qui me paroiſſoient louables; & pendant quelque tems, j'étois autoriſée par la permiſſion & les inſtances même de tous mes proches,

Je me ſens donc quelquefois prête à diſcontinuer un commerce ſi cher, dans la vue de rendre votre mère plus tranquille. Cependant quel mal peut-elle craindre d'une lettre, que nous nous écrirons par intervalles, lorſque les miennes ne ſeront remplies que de l'aveu & du regret de mes fautes; lorſqu'elle connoît ſi bien votre prudence & votre diſcrétion; enfin lorſque vous êtes ſi éloignée de ſuivre mon malheureux exemple?

Je vous rends grâces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a perſonne au monde à qui je voulusſe avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace ſeroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je penſe à lui donner cette ſorte

de droit ſur ma reconnoiſſance. Mais j'eſpère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refuſera pas de m'envoyer mes habits & la petite ſomme que j'ai laiſſée. Mes amis, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne ſeront point aſſez inconſidérés pour m'expoſer à des embarras ſi vils. Peut-être ne ſe hâteront-ils pas de m'obliger; mais quand ils me feroient attendre longtems cette grâce, je ne ſuis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir diſputer avec M. Lovelace pour la dépenſe du voyage & des logemens, juſqu'à ce que ma retraite ſoit fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette eſpèce même d'obligation.

Il eſt vrai qu'après la viſite que mon oncle a rendue à votre mère, pour l'exciter contre une nièce qu'il a ſi tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de reſſentiment & d'obſtination? Leur colère doit leur paroître juſte, puiſqu'ils ſuppoſent ma fuite préméditée, & qu'on leur a perſuadé que je ſuis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haine. Lorſque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches

à me faire à moi-même. Ces conſidérations me font balancer à ſuivre votre avis par rapport au mariage ; ſur-tout pendant que je vois M. Lovelace ſi fidelle à toutes mes conditions, qu'il appelle mes loix. D'ailleurs, les ſentimens de mes amis, que vous me préſentez ſi déclarés contre la médiation de ma famille, ne me diſpoſent pas à chercher la protection de miladi Lawrance. Je ſuis portée à me repoſer uniquement ſur M. Morden. En m'établiſſant dans un état ſupportable d'indépendance, juſqu'à ſon retour d'Italie, je me promets une heureuſe fin par cette voie.

Cependant, ſi je ne puis engager M. Lovelace à s'éloigner, quels termes de réconciliation propoſer à mes amis ? S'il me quitte, & qu'ils emploient la force pour ſe ſaiſir de moi, comme vous êtes perſuadée qu'ils le feroient s'ils le craignoient moins, leurs plus ſévères traitemens, leurs plus rigoureuſes contraintes ne ſeront-elles pas juſtifiées par ma fuite ? & tandis qu'il eſt avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'obſervez, ſans être mariée, à quelle cenſure ne ſuis-je pas expoſée ? Quoi ! pour ſauver les malheureux reſtes de ma réputation aux yeux du public, il faudra donc que j'obſerve les favorables diſpoſitions de cet homme-là ?

Je vous rendrai compte, auſſi exactement

que vous le ſouhaitez, de tout ce qui ſe paſſe entre nous. Juſqu'à préſent je n'ai rien remarqué dans ſa conduite qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne ſaurois dire que le reſpect qu'il me marque, ſoit un reſpect aiſé, libre, naturel; quoiqu'il ne me ſoit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a ſans doute un fond d'arrogance & de préſomption dans ſon caractère. Il n'eſt pas même auſſi poli qu'on pourroit l'attendre de ſa naiſſance, de ſon éducation & de ſes autres avantages. En un mot, ſes manières ſont celles d'un homme, qui a toujours été trop accoutumé a ſuivre ſa propre volonté, pour ſe faire une étude de s'accomoder à celle d'autrui.

Vous me conſeillez de lui donner quelques marques de confiance. Je ſerai toujours diſpoſée à ſuivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais, trompée, comme je ſoupçonne de l'avoir été par ſes ruſes, non-ſeulement malgré mes réſolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on eſpérer pour lui, que je le traite ſi tôt avec autant de complaiſance que ſi je me reconnoiſſois obligée à ſon zèle, pour m'avoir enlevée? Ce ſeroit lui donner lieu de penſer que j'ai uſé de diſſimulation avant mon départ, ou que j'en uſe depuis.

Ah! ma chère, je m'arracherois volontiers

les cheveux, lorſque, reliſant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devois, je conſidère que j'ai été le jouet d'un vil artifice, & vraiſemblablement par le miniſtère de ce miſérable Léman ! quelle noirceur dans leur méchanceté ! & que cet odieux attentat doit avoir été médité à loiſir ! ne ſeroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractère ? Cependant quelle vie pour un eſprit auſſi ouvert, auſſi naturellement éloigné du ſoupçon, que le mien !

Je dois les plus vifs remercîmens à M. Hickman, pour l'aſſiſtance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a ſi peu d'apparence qu'il ait beſoin de cette occaſion pour augmenter ſes progrès dans le cœur de la fille, que je ſerois extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir nuiſible dans l'eſprit de la mère.

Je ſuis dans un état de dépendance & d'obligation. Ainſi je dois demeurer contente de tout ce que je ne ſaurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger ? Ce pouvoir autrefois ſi précieux pour moi ! ce que je veux dire, ma chère, c'eſt que mon indiſcrétion doit avoir diminué l'influence que j'avois ſur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renon-

cer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je penſe de votre conduite ſur les points que je ne ſaurois approuver.

Permettez donc que, malgré la rigueur de votre mère pour une infortunée qui n'eſt pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcuſable; ſans parler, pour cette fois, de la liberté exceſſive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en ſuis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, ſupprimer les plaintes & les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en ſupplie, pour l'amour de moi. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne ſoit capable de fermenter dans l'eſprit de ſa fille bien-aimée: & cette crainte ne peut-elle pas lui inſpirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma ſœur, & que vous ſouhaitez de lire. Obſervez que, ſans demander formellement ma terre, & ſans m'adreſſer à mes curateurs, je propoſe de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promeſſe, ſi l'offre que je renouvelle étoit acceptée? Je m'imagine que, par quantité de raiſons, vous jugerez

comme moi, qu'il ne convenoit pas d'avouer que j'ai été entraînée contre mon inclination.

CL. HARLOVE.

LETTRE XCIX.

A miſs ARABELLE HARLOVE.

A Saint-Albans, mardi, 11 avril.

MA CHÈRE SŒUR,

Je ne diſconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes les apparences d'une action indiſcrète & contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcuſable à moi-même, ſi j'avois été traitée avec moins de rigueur, & ſi je n'avois eu de trop fortes raiſons de me croire ſacrifiée à un homme dont je ne pouvois ſoutenir l'idée. Mais ce qui eſt fait n'eſt plus en mon pouvoir. Peut-être ſouhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon père & de mes oncles, ſans autre motif néanmoins que mon reſpect infini pour eux. Auſſi ſuis-je diſpoſée à retourner, ſi l'on me permet de me retirer dans ma ménagerie; & je me ſoumets à toutes les conditions que j'ai déjà propoſées.

Dans une occaſion ſi déciſive, je demande au ciel de vous inſpirer pour moi les ſentimens

d'une ſœur & d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me ſuis engagée, me ſera toujours plus chère que ma vie, eſt expoſée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, & faire paſſer nos diſgrâces domeſtiques pour une méſintelligence paſſagère. Autrement, je n'enviſage pour moi qu'une tache éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait eſſuyer.

Ainſi, par conſidération pour vous-même & pour mon frère, qui m'avez pouſſée dans le précipice; par conſidération pour toute la famille, n'aggravez point ma faute, ſi vous jugez, en vous rappelant le paſſé, que mon départ mérite ce nom; & n'expoſez point à des maux ſans remède une ſœur qui ne ceſſera jamais d'être avec affection, votre, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. On me feroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clé. Je vous prie de m'envoyer auſſi mes livres de morale, & quelques mélanges, qui ſont dans la ſeconde tablette de ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamans, ſi l'on juge à propos de m'accorder cette grâce. L'adreſſe, ſous mon nom, chez M. Oſgood, place de Soho, à Londres.

LETTRE C.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MONSIEUR LOVELACE, pour continuer le récit qu'il a commencé dans ſa dernière lettre, raconte à ſon ami tout ce qui s'eſt paſſé entre Clariſſe & lui, dans le voyage & dans les hôtelleries, juſqu'à leur arrivée chez madame Sorlings. Mais, comme ce détail n'ajoute rien à celui de miſs Clariſſe, l'éditeur anglois a retranché ce qui auroit l'air de répétition, & n'a conſervé que ce qui peut ſervir à développer de plus en plus les deux caractères.

Ainſi, en deſcendant le lundi au ſoir à l'hôtellerie de Saint-Albans, M. Lovelace peint les circonſtances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'aſſemblèrent autour de nous, ſembloient marquer, par leur viſage alongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune perſonne, d'une figure charmante & de l'air le plus majeſtueux, arriver, ſans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux & ſuer les valets. J'obſervai leur curioſité & l'embarras de ma déeſſe. Elle jeta un coup-d'œil autour d'elle, avec les marques d'une

douce confuſion ; &, quittant ma main aſſez bruſquement, elle ſe hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoſes. Sur le champ, je la transformai aux yeux de l'hôteſſe, en une petite ſœur, auſſi chagrine qu'aimable, que je ramenois, malgré elle & par ſurpriſe, de la maiſon d'un parent, où elle avoit paſſé l'hiver, pour l'empêcher de ſe marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis), que ſon père, ſa mère, ſa ſœur aînée, & tous ſes chers oncles, ſes tantes & ſes couſines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaiſe humeur de ma belle, ſon dépit contre moi, s'il duroit encore, & ſon habillement, qui n'étoit pas propre au voyage ; ſans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juſte aſſurance de mes vues honorables.

Sur le débat qu'il eut avec elle, particulièrement à l'occaſion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir pouſſée au ſacrifice de ſon devoir & de ſa conſcience, il écrit :

Elle ajouta quantité de choſes, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en ſilence. Mais lorſque mon tour fut venu, je plaidai, je raiſonnai, je

m'efforçai de lui répondre; & m'appercevant que l'humilité ne ſuffiſoit pas, j'élevai la voix, & je fis briller dans mes yeux un air de colère, dans l'eſpérance de tirer avantage de cette douce poltronnerie qui a tant de charmes dans ce ſexe, (quoiqu'elle ne ſoit ſouvent qu'une affectation), & qui avoit peut-être ſervi, plus que tout le reſte, à me faire triompher de cette fière beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup, comme ſi ma réponſe n'eût ſervi qu'à l'irriter. Mais lorſqu'un homme eſt aux mains avec une femme ſur des affaires de cette nature, quelque reſſentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté, s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se reſſent-elle trop vivement de quelque impreſſion hardie, il en ſera quitte pour deux ou trois autres hardieſſes, qu'il doit prononcer avec la même fermeté; ſauf à les adoucir enſuite par des interprétations favorables.

A l'occaſion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eue d'abord à lui écrire, voici ſes réflexions :

J'en conviens, ma précieuſe, & vous deviez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez ſouhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée : & peut-être

regretterez-vous auſſi tant de jolis dédains; tels que de m'avoir aſſuré « que ce n'eſt point en ma » faveur que vous rejetez Solmes; que ma gloire, » ſi je m'en fais une de vous avoir emmenée, » tourne à votre honte; que j'ai plus de mérite » à mes propres yeux qu'aux vôtres ou à ceux de » tout autre; (quel fat elle fait de moi, Belford)! » que vous ſouhaiteriez de vous revoir dans la » maiſon de votre père, quelles qu'en puſſent » être les ſuites.... ». Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces ſouhaits, ces mépris, je ne ſerai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, ſon air & ſes regards, pendant toute cette diſpute, marquoient une eſpèce d'indignation majeſtueuſe, qui ſembloit venir de l'opinion de ſa ſupériorité ſur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as ſouvent entendu badiner ſur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorſque ſa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement, plus de ſens que lui. Je pourrois t'apporter mille raiſons qui ne me permettent pas de penſer à prendre Clariſſe Harlove pour ma femme, du moins ſans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épouſant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes réſolutions; ennemi, comme je l'ai toujours été, des entraves du mariage, que je retombe aiſément dans mon ancien préjugé. Puiſſe le ciel me donner le courage d'être honnête! voilà une prière, Belford. Si malheureuſement elle n'eſt pas écoutée, l'aventure ſera fâcheuſe pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais, comme il ne m'arrive pas ſouvent d'importuner le ciel par mes prières, qui ſait ſi celle-ci ne ſera point exaucée?

Pour ne rien diſſimuler, je ſuis charmé des difficultés que j'enviſage, & de la carrière qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue & le ſtratagême. Eſt-ce ma faute, ſi mes talens naturels ſont tournés de ce côté-là? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens ſur tout le ſexe, ſi j'ai le bonheur d'en ſubjuguer l'ornement? Ne te ſouviens-tu pas de mon vœu? Ce ſont les femmes, tu le ſais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle? Crois-tu, Belford, que j'euſſe fait quartier au bouton de roſe, ſi j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs? Sa grand-mère me demanda grâce. Il n'y a que l'oppoſition & la réſiſtance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable perſonne emploie-t-elle tant de ſoins à me convaincre de ſa froideur? Pourquoi ſon orgueil entreprend-t-il d'hu-

milier le mien ? Tu as vu, dans ma dernière lettre, avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas ſouffert pour elle, & que n'ai-je pas même ſouffert d'elle ? Aurai-je la foibleſſe de m'entendre dire qu'elle me mépriſera ; ſi je m'eſtime plus que ce mépriſable Solmes ?

Dois-je ſupporter auſſi qu'elle m'interdiſe toutes les ardeurs de ma paſſion ? Lui jurer de la fidélité, c'eſt lui faire connoître que j'en doute moi-même, puiſque j'ai beſoin de me lier par des ſermens. Maudit tour qu'elle donne à toutes ſes idées ! ſa cenſure eſt la même aujourd'hui qu'auparavant. Etre en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainſi mes pauvres ſermens ſont étouffés, avant qu'ils oſent ſe préſenter ſur mes lèvres : & que diable un amant peut-il dire à ſa maîtreſſe, s'il ne lui eſt permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques petites ruſes qui ne m'ont pas mal réuſſi. Lorſqu'elle m'a preſſé un peu de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, ſur un point qu'elle ne pouvoit me refuſer ; & j'ai affecté une reconnoiſſance auſſi vive, que s'il eût été queſtion d'une faveur de la plus haute importance. C'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne ſeroit la femme d'un autre hom-

me, tandis que je n'aurois point d'autre engagement, & que je ne lui donnerois aucun juſte ſujet de plainte. Promeſſe inutile, comme tu vois, puiſqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour ſe plaindre, & qu'elle demeure ſeule juge de l'offenſe. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de juſtice & de raiſon dans mes eſpérances, & lui marquer en même tems que je ne penſois point à la tromper.

Auſſi ne ſe fit-elle pas preſſer. Elle me demanda quelle ſûreté je déſirois. Sa parole, lui dis-je, ſa ſeule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promeſſe avoit beſoin d'un ſceau; &, ſans attendre ſon conſentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuſer, je la ſcellai ſur ſes lèvres. Tu me croiras, ſi tu veux Belford; mais je te jure que c'eſt la première fois que je me ſuis échappé à cette hardieſſe, & qu'une liberté ſi ſimple, priſe avec autant de modeſtie que ſi j'étois *vierge* moi-même (afin qu'une autre fois elle croie n'avoir rien à redouter), me parut mille fois plus délicieuſe que tout ce que j'ai jamais gouté de plaiſir avec les autres femmes. Ainſi le reſpect, la crainte, l'idée du péril & de la défenſe, font le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frère, lundi au ſoir, devant l'hôteſſe de Saint-Albans. Je deman-

dai pardon à ma chère ſœur de l'avoir emmenée contre ſon attente & ſans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que ſon retour alloit cauſer à mon père, à ma mère, à tous nos amis; & je pris tant de plaiſir à m'étendre ſur les circonſtances, que, d'un regard, qui me pénétra juſqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuſes, lorſque je me trouvai ſeul avec elle. Mais il me fut impoſſible de découvrir ſi mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je ſuis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver preſqu'en poſſeſſion de mon tréſor, me dévoilent le cœur, & le tiennent comme à découvert. C'eſt ce diable de ſexe, qu'on ne peut guérir de ſa diſſimulation. Si je pouvois engager ma belle à parler auſſi naturellement que moi..... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réſervé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent; mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il eſt poſſible, & je crois que tu m'entends aſſez), pour lui offrir les plus riches étoffes, & toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette propoſition. Cependant mon agent m'aſſure que ſon implacable famille

famille eſt réſolue de lui cauſer toutes ſortes de chagrins.

Il paroît que ces miſérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de ſa fuite ; & qu'ils continuent d'enrager, grâces au ciel ; & que, ſuivant mes eſpérances, leur rage ne ceſſera pas ſi tôt. Enfin mon tour eſt venu ! ils regrettent amèrement de lui avoir laiſſé la liberté de viſiter ſa volière, & de ſe promener au jardin. C'eſt à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occaſion qu'elle a trouvée (quoiqu'ils ne puiſſent deviner comment) de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, diſent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorſque je les ai menacés de la ſecourir, s'ils entreprenoient de la conduire, malgré elle, à la citadelle de ſon oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que, de ſon conſentement, ou ſans ſa participation, je ne priſſe le parti de l'enlever dans leur propre maiſon. Mais l'honnête Joſeph, qui m'avoit informé de leur deſſein, me rendit un ſervice admirable. Je l'avois inſtruit à faire croire aux Harloves que j'ai autant d'ouverture pour mes gens, que leur ſtupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvemens par mon valet-de-chambre ; & l'ayant chargé d'obſerver auſſi ſa jeune maîtreſſe, toute la famille dormit tranquillement, ſur la foi d'un

miniſtre ſi fidelle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raiſon, ma charmante & moi.

Il m'étoit venu à l'eſprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bucher, qui eſt aſſez éloigné du château. Cette entrepriſe auroit infailliblement réuſſi, avec ton ſecours & celui de tes camarades; & l'action étoit digne de nous. Mais la conſcience de Joſeph, comme il l'appelle, fut d'abord un obſtacle, qui ſe réduiſit enſuite à lui faire craindre qu'on ne découvrît la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire ſurmonter ce ſcrupule qu'un grand nombre d'autres, ſi je n'avois compté, dans le même tems, ſur un rendez-vous de ma belle, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; &, dans d'autres tems, ſur les bons offices même de la ſpirituelle famille, qui ſembloit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs j'étois sûr que James & Arabelle ne finiroient pas leurs folles épreuves & leurs perſécutions, qu'à force de la fatiguer ils n'en euſſent fait la femme de Solmes, ou qu'ils ne lui euſſent fait perdre la faveur de ſes deux oncles.

LETTRE CI.

M. LOVELACE au même.

IL me ſemble que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne, en amenant madame Greme pour l'accompagner, & en ſouffrant que, ſur le refus qu'elle a fait d'aller à Médian, cette bonne femme ſe chargeât de lui procurer un logement. Elle obſerve ſans doute que toutes mes vues ſont honorables, puiſque je lui laiſſe le choix de ſa demeure. J'ai remarqué ſenſiblement le plaiſir que je lui faiſois, lorſque j'ai mis madame Greme dans la chaiſe avec elle, & que j'ai pris le parti de l'eſcorter à cheval.

Un autre ſe ſeroit alarmé des explications qu'elle pouvoit recevoir de madame Greme. Mais, comme la droiture de mes intentions eſt connue de toute ma famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, qu'ayant toujours été fort au-deſſus de l'hypocriſie, je ne cherche point à paroître meilleur que je ne ſuis réellement. Quelle néceſſité d'être hypocrite, lorſque je me ſuis apperçu juſqu'à préſent que la qualité de libertin ne m'a pas nui dans l'eſprit des femmes? ma déeſſe elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correſpondance avec moi, quoique ſes parens

euſſent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étois un ? Pourquoi prendre un nouveau caractère, qui ſeroit au fond pire que l'autre ? D'ailleurs, madame Greme eſt une pieuſe matrône, qui n'auroit pas voulu bleſſer la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réformation, lorſqu'on en avoit l'eſpérance. Je doute qu'elle continue cette bonne pratique ; car ſon maître & mon très-honoré oncle ne fait pas ſcrupule, dans l'occaſion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre ; hommes, femmes & enfans. Ce cher oncle, comme tu ſais, manque ſouvent au reſpect qu'il me doit. Oui, Belford, du reſpect : & pourquoi non ? je te prie. Tous les devoirs ne ſont-ils pas réciproques ? Pour madame Greme, la bonne ame ! lorſque ſon maître eſt attaqué de la goutte dans ſon château de Médian, & que l'aumônier ne s'y trouve point, c'eſt elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel étoit donc le danger de laiſſer une ſi bonne eſpèce de femme avec ma charmante ? Je me ſuis apperçu que leur entretien étoit fort animé pendant la marche, & je m'en ſuis même reſſenti ; car je ne ſais pourquoi il m'eſt monté une charmante rougeur au viſage.

Je te répète, Belford, que je ne déſeſpère

pas d'*être honnête*. Mais comme il nous arrive quelquefois, foibles mortels que nous ſommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle Clariſſe dans une parfaite confiance, juſqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maiſon que tu fais, ou dans quelqu'autre lieu qui ne ſoit pas moins sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre ſujet de ſoupçon, ou ſi j'entreprenois de contraindre ſes volontés, elle pourroit implorer des ſecours étrangers, & ſuſciter contre moi tout le canton; ou ſe jeter peut-être entre les bras de ſes parens, aux conditions qu'ils jugeroient à propos de lui impoſer : & ſi j'étois capable à préſent de la perdre, ne ſerois-je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef? Oſerois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon viſage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déeſſe n'oſe avouer qu'elle ſoit partie contre ſon inclination; & j'ai pris ſoin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à ſon conſentement.

Elle a reçu la réponſe de miſs Howe à une lettre qu'elle lui avoit écrite de Saint-Albans. J'en ignore le ſujet; mais j'ai vu ſes beaux yeux couverts de larmes, & l'orage enſuite eſt tombé ſur moi.

Miſs Howe eſt auſſi une créature charmante,

mais d'une pétulance & d'une fierté singulières. Je la redoute. A peine sa mère est-elle capable de la contenir. Il faut que, par l'entremise de mon honnête Joseph, je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, sur la mère de cette dangereuse fille, pour la ménager suivant mes vues, & réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. Madame Howe ne peut souffrir de contradiction. Sa fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'est pas fort à l'aise sous l'empire d'une mère. Belle carrière pour un intrigant! une mère qui fait l'importante, une fille vive, sensible à l'excès! & leur Hickman, qui n'est en vérité rien, une bonne & épaisse machine! si je n'avois pas des vues plus relevées... Il est malheureux seulement que les deux jeunes personnes eussent leur demeure si près l'une de l'autre, & qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il auroit été charmant de pouvoir les ménager toutes deux à la fois!

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins.... lorsque l'homme est tel que toi.

LETTRE CII.

M. LOVELACE au même.

Nous ne quittons pas la plume, la belle Clariſſe & moi. Jamais deux amans n'eurent tant de goût pour l'écriture; & jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à ſe cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre. Je lui en donnerois de plus agréables, pour peu qu'elle voulût s'y prêter. Mais je ne ſuis point aſſez réformé pour un mari. *La patience eſt une vertu*, dit milord M..... *A pas lents, mais ſûrs*, eſt une autre de ſes ſentences. Si je n'avois pas une bonne doſe de cette vertu, je n'aurois pas attendu le tems de la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à ſon amie tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce jour entr'elle & moi. Je donnerai peut-être une belle matière à ſa plume, ſi ſon goût eſt pour le détail comme le mien.

Je ne ſerois point aſſez barbare pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame Howe contr'elle, ſi je ne redoutois les conſéquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes perſonnes de ce caractère; l'une ſi vive, toutes

deux ſi prudentes : qui ne ſe feroit pas une gloire de l'emporter ſur deux filles comme elles, & de les faire tourner autour du doigt ?

Ma charmante s'eſt hâtée d'écrire à ſa ſœur, pour lui demander ſes habits, de l'argent & quelques livres. Dans quel livre apprendroit-elle quelque choſe qu'elle ignore ? C'eſt de moi qu'elle apprendra mille choſes. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout ſon orgueil, elle n'en ſera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miſs Howe, à la vérité, ne manquera point d'empreſſement pour fournir à ſes beſoins. Mais je doute qu'elle le puiſſe ſans la participation de ſa mère, qui eſt l'avarice même ; & l'agent de mon agent, l'oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la mère qui la tiendront en garde contre les ſubſides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réſerve, je puis faire inſpirer à madame Howe de l'emprunter. Ne blâmes pas, Belford, des ruſes qui n'ont que ma généroſité pour fondement. Tu me connois. Je donnerois la moitié de mon bien pour le plaiſir d'avoir obligé ce que j'aime. Milord M..... m'en laiſſera plus que je ne déſire. Ma paſſion n'eſt pas pour l'or, que je n'eſtime, au contraire, qu'autant qu'il eſt utile à mes plaiſirs, & qu'il m'aſſure de l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chère novice, pour mon intérêt comme pour le ſien, dans la crainte que ſes adreſſes de lettres ne fiſſent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ſes habits; du moins ſi l'on ſe détermine à lui accorder une demande ſi juſte. Je ne ſuis point tranquille là-deſſus. Si la réponſe eſt favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, & je ſerai forcé de méditer une ou deux ruſes pour la prévenir : je puis ajouter auſſi, pour éviter les fâcheux accidens; car c'eſt un grand point pour moi, comme j'en ai toujours aſſuré l'honnête Joſeph.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis, qu'en penſes-tu? Mais tous les libertins ne ſont-ils pas autant de démons? & toi, dans la ſphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, tu es plus méchant que moi; car je t'aſſure que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai propoſé, & la belle conſent, que tout ce qui lui viendra de ſa famille te ſoit adreſſé chez ton couſin Ofgood. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un meſſager, qui m'apporte ſur le champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à tranſporter, tu

m'en donnerois avis. Mais je te jure hardiment que ſes proches ne cauſeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens ſi certain, que je ſuis tenté de les abandonner à eux-mêmes. Un eſprit juſte connoît les bornes de ſa défiance, & n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a beſoin.

Mais, tandis que j'y penſe, rappelle ton attention pour deux choſes qui en demandent beaucoup. L'une eſt de m'écrire déſormais en chiffre, comme je t'écrirai moi-même. Savons-nous entre les mains de qui nos lettres peuvent tomber? & ne ſeroit-il pas horrible de nous voir ſauter par une traînée de notre propre poudre? Le ſecond point, que tu ne dois pas oublier, c'eſt que j'ai changé de nom; changé, te dis-je, ſans me ſoucier d'être autoriſé par un acte du parlement. Je me nomme à préſent Robert Huntingfort. Ecris-moi ſous cette adreſſe, à Hertford, pour prendre à la poſte.

Lorſque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel eſt ton caractère. Je t'en ai donné un, beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avois l'air aſſez épais; afin que, s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es pour la figure. Au fond, ton épaiſſeur apparente ne t'eſt pas trop

désavantageuse. Si tu avois la physionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à t'entretenir : au lieu que, te prenant d'abord pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent une distinction que tu ne pourrois espérer autrement.

La maison qui nous sert aujourd'hui de logement, n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre; parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairoit point à ma belle; & je lui ai dit que, si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la laisserois dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parviens à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison & les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre hôtesse, qui se nomme madame Sorlings. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple admiration. Que ce sexe est avide de louanges! La plus jeune, que j'ai vue travailler à la laiterie, m'a

cauſé tant de ſatisfaction par ſa propreté & ſon adreſſe, que j'ai cédé à la tentation de lui donner un baiſer. Elle m'a remercié *de me donné*, par une profonde révérence, elle a rougi, & je me ſuis apperçu, à d'autres marques de ſon embarras, qu'elle ne manque pas plus de ſenſibilité que d'agrémens. Sa ſœur étant ſurvenue, l'impreſſion de ce qui s'étoit paſſé l'a fait rougir encore, avec tant de confuſion, que je me ſuis cru obligé de faire une excuſe pour elle. Mademoiſelle Kitty, ai-je dit à ſon aînée, j'ai pris tant de plaiſir à voir votre laiterie ſi propre, que je n'ai pu m'empêcher de dérober un baiſer à votre ſœur. Vous avez votre part au mérite, j'en ſuis sûr; ainſi vous m'accorderez, s'il vous plaît, la même grâce. Les bons naturels! elles me plaiſent toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme ſa ſœur. J'aime les caractères reconnoiſſans. Pourquoi ma Clariſſe n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante?

Je penſe à prendre une de ces deux filles pour ſervir ma charmante à ſon départ. La mère fait un peu l'importante; mais je lui conſeille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'appercevois que les difficultés vinſſent de quelque ſoupçon, je ſerois capable de mettre une de ſes filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Paſſe-moi un peu de rodomontade, mon cher Belford. Mais réellement mon cœur eſt fixé. Je ne puis penſer, dans la nature, qu'à mon adorable Clariſſe.

LETTRE CIII.

M. LOVELACE au même.

C'EST aujourd'hui mercredi, ce jour terrible où j'étois menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel eſt mon triomphe! avec quelle ſatisfaction & quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, & mordant leur frein au château d'Harlove! Après tout, c'eſt peut-être un bonheur pour eux qu'elle leur ſoit échappée par la fuite. Qui ſait de quoi ils étoient menacés, ſi j'étois entré dans le jardin avec elle; ou ſi, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma viſite, ſuivi de mes *redoutables theſſaliens?*

Mais ſuppoſons que je fuſſe entré avec elle, ſans autre eſcorte que mon courage; je m'imagine qu'il y auroit eu peu de danger pour moi. Tu ſais que les eſprits de la trempe des Harloves, qui ſont délicats ſur la réputation, & qui ſe contiennent par politique dans les bornes des

loix, peuvent être comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorſqu'ils ſentent remuer un de leurs filets par un doigt puiſſant, & qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; au lieu que, s'il y tombe une ſotte mouche qui n'a ni la force ni le courage de ſe défendre, elles accourent audacieuſement, elles tournent autour du pauvre inſecte, elles l'engagent dans leurs liens; & lorſqu'il n'eſt plus en état de remuer les jambes ni les aîles, elles triomphent de leur avantage; & tantôt s'avançant ſur lui, tantôt ſe retirant, elles le dévorent à loiſir. Que dis-tu de cette comparaiſon? Mais, attends, Belford; il me ſemble qu'elle ne conviendroit pas mal, non plus, aux filles qui ſe laiſſent prendre dans nos piéges. Mieux encore, ſur ma foi. L'araignée repréſente fort bien les héros tels que nous. Commence par l'araignée ou par la mouche, tu trouveras l'idée aſſez juſte.

Mais, pour revenir à mon ſujet, tu n'auras pas manqué d'obſerver, comme moi, que les eſprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offenſive, avec des extravagans de notre eſpèce, qui ſe mettent au-deſſus des loix, & qui dédaignent de ſe couvrir du maſque de la réputation. Tu rendrois aiſément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute

que, dans la querelle que j'ai avec les Harlowes, toute la famille n'ignore pas que je ſuis l'injurié. Dans leur propre égliſe, la peur ne les raſſembla-t-elle pas comme un troupeau de moutons, lorſqu'ils me virent entrer ? Ils ne ſurent qui devoit riſquer de ſortir le premier, lorſque le ſervice fut fini. James, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a ſur le viſage une ſorte d'audace qui décèle de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été l'enſeigne de James, ſi j'avois pris le parti de leur rendre une viſite. Lorſque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme & ſerein ; & j'ai laiſſé à ſes amis le ſoin d'appaiſer des emportemens qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie ; ou du moins de ſupportable, ſi tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me ſois pas d'un grand ſecours, pour cette revue de mes bonnes actions ; car je n'ai jamais été ſi méchant que depuis que je te connois. Tâches néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puiſſes te ſouvenir ? Cherche dans ta mémoire, Belfort. Il revient quelque choſe à la mienne ; mais vois ſi tu peux te rappeler quelque trait que j'aie oublié.

Je crois pouvoir dire assez hardiment que la plus grande tache de mon écusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe qui fait le charme & le tourment de ma vie! Il n'est pas besoin que tu me fasses souvenir du bouton de rose. L'aventure m'est présente : & je t'apprendrai même que j'ai eu l'adresse d'en faire passer les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma belle, par le ministère de l'honnête Joseph, quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est le diable, mon cher ami; & telle a toujours été la rigueur de mon sort. Ai-je fait quelque chose de bien? on dit sèchement que j'ai fait mon devoir; tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il juste, Belford? la balance ne devroit-elle pas être égale? que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte? Cependant je dois convenir aussi que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. « Sérieusement une jolie femme est un joyau » qui n'est pas fait pour pendre au cou d'un » misérable (*) ».

Conviens à ton tour que, si je suis coupable

(*) Deux vers d'une comédie angloise.

dans

dans mes adorations pour ce ſexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Auſſi n'y manquent-elles pas, & je les en remercie de bon cœur; à l'exception de quelques petites précieuſes, qui me font enrager par-ci par-là, & qui, ſous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, ſouhaiteroient de me voir à elles excluſivement.

Où je m'égare! tu m'as dit plus d'une fois que tu aimois mes excurſions. Compte que j'aurai le tems de ſatisfaire ton goût; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, & j'aurai beſoin probablement d'une longue patience, avant que je frappe le grand coup, ſi je me détermine à le frapper. Adieu, cher Belford.

LETTRE CIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir, 13 avril.

MA ſituation me donne le tems de vous écrire, & vous expoſe peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu, avec M. Lovelace, un nouveau débat, & des plus vifs, à la ſuite duquel eſt venue l'occaſion que vous m'avez conſeillé de ne pas négliger lorſqu'elle

TAYLOR INST. OXFORD

ſe préſenteroit honnêtement. Il eſt queſtion de ſavoir ſi je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laiſſée ſans effet.

L'impatient perſonnage m'a fait demander pluſieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière lettre, ſans avoir rien de particulier à me dire, & pour me donner apparemment le plaiſir de l'entendre. Il ſemble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité de ſa langue, & que, lorſqu'il a fait ſa proviſion de termes agréables, il ait beſoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un ſoin ſuperflu. Je ne lui fais pas ſouvent la grâce de louer ſon éloquence, ou d'en marquer autant de ſatisfaction qu'il le déſire.

Après avoir fini ma lettre, & dépêché l'homme de M. Hickman, j'allois me retirer dans la chambre que j'occupe; mais il m'a ſuppliée de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer, mais des plaintes, des reproches, d'un air & d'un ton qui m'ont paru approcher de l'inſolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus ſouvent, & ſi je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-deſſus je ſuis entrée avec lui dans une

chambre voiſine, aſſez irritée, pour ne vous rien diſſimuler ; d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maiſon, ſans parler de ſon départ.

Notre chagrine conférence a commencé auſſitôt. Il a continué de m'irriter, & je lui ai répété quelques-uns des propos les plus ouverts que je lui euſſe déjà tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étois plus mécontente & de moi-même & de lui ; qu'il me paroiſſoit de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus ; & que je n'aurois pas l'eſprit en repos, tandis qu'il ne me laiſſeroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le ſurprendre ; mais réellement il m'a paru tout-à-fait décontenancé ; héſitant, & n'ayant rien à dire pour ſa défenſe, ou qui pût excuſer ſes airs impérieux, lorſqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois, & qu'on attendoit ma lettre. Enfin, dans mon reſſentiment, je l'ai quitté avec précipitation, après lui avoir déclaré que je voulois être maîtreſſe de mes actions & de mon tems.... ſans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, juſqu'à la première occaſion qu'il a trouvée de me revoir ; & lorſque je n'ai pu me diſpenſer de le ſouffrir, il s'eſt préſenté de l'air le plus humble & le plus reſpectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même; & que, ſans avoir aucun reproche à ſe faire du côté de l'intention, il ſentoit que ſon impatience avoit pu bleſſer ma délicateſſe; que, faiſant profeſſion d'une extrême franchiſe, il n'avoit pas obſervé juſqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoit pas toujours avec la véritable politeſſe, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatterie & d'hypocriſie, pour leſquelles il me connoiſſoit beaucoup d'averſion; que déſormais je trouverois, dans toute ſa conduite, le changement qu'on devoit attendre d'un homme qui ſe reconnoiſſoit d'autant plus honoré de ma compagnie, que perſonne n'avoit plus d'admiration pour la délicateſſe de mon eſprit & de mes ſentimens.

J'ai répondu à ce compliment, que je lui devois peut-être des félicitations ſur la découverte qu'il venoit de faire, & que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politeſſe & la franchiſe doivent s'accorder toujours; mais qu'un mauvais ſort m'ayant jetée dans ſa compagnie, je regrettois, avec raiſon, que cette connoiſſance lui fût venue ſi tard, parce qu'avec de la naiſſance & de l'éducation, il me paroiſſoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être

conduit aſſez mal pour avoir mérité une réprimande ſi ſévère.

Peut-être lui faiſois-je injuſtice, ai-je repliqué. Mais, s'il en étoit perſuadé, mes reproches pouvoient lui ſervir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon avantage : avec tant de raiſon d'être content de lui-même, il devoit me trouver bien peu généreuſe, non-ſeulement de ne pas paroître plus ſenſible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyoit peut-être ſe rabaiſſer, mais d'être prête en vérité à le prendre au mot.

Comme il étoit en défenſe contre des traits auxquels il s'étoit attendu, ſa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avoit toujours admiré, avec une ſatisfaction infinie, mes talens ſupérieurs, & une ſageſſe qui lui paroiſſoit étonnante à mon âge; que, malgré la mauvaiſe opinion que j'avois de lui, il étoit diſpoſé à trouver juſte tout ce qui ſortoit de ma bouche; & qu'à l'avenir, il ne ſe propoſeroit point d'autre règle que mon exemple & mes avis.

Je lui ai dit qu'il ſe trompoit, s'il me croyoit capable des illuſions ordinaires de l'amour-propre; que, s'attribuant tant de franchiſe, il devoit commencer par être fidelle à la vérité, lorſqu'il me parloit de moi-même; & qu'en ſuppoſant d'ail-

leurs que je méritaſſe une partie de ſes éloges, il n'en avoit que plus de raiſon de s'applaudir de ſes artifices, qui avoient précipité une jeune perſonne de mon caractère dans un ſi grand excès de folie.

Réellement, ma chère, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'eſt-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie? Je tremble qu'il ne le penſe lui-même.

Il étoit ſurpris de m'entendre. Il ne revenoit pas de ſon étonnement. Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me donnât une meilleure idée de ſes principes! Il me ſupplioit du moins de lui apprendre comment il pouvoit ſe rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que ſon abſence; qu'il ne paroiſſoit pas que mes amis fuſſent diſpoſés à me pourſuivre; que, s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes déſirs, & de plus convenable à ma réputation.

C'étoit ſon deſſein, m'a-t-il dit, ſa ferme réſolution, auſſi-tôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, ai-je repliqué, lorſ-

que vous n'y ſerez plus pour troubler mon repos, & pour reſſerrer trop mon logement.

Il ne croyoit pas cette maiſon aſſez ſûre. Comme je n'avois pas eu deſſein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris ſoin de recommander le ſecret à ſes gens, ni à madame Greme, lorſqu'elle m'avoit quittée; ſans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avoit dans le voiſinage trois ou quatre bonnnes maiſons, où ſes gens s'étoient déjà liés avec les domeſtiques. Il ne pouvoit penſer à me laiſſer ſeule dans un lieu ſi mal gardé. Mais je n'avois qu'à choiſir, dans toute l'Angleterre, une demeure sûre & tranquille; & lorſqu'il m'y verroit établie, il choiſiroit la ſienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné; ſi ce ſacrifice étoit néceſſaire à mon repos.

Je lui ai confeſſé nettement que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir vu à la porte du jardin, n'y à lui de m'avoir miſe dans la néceſſité de le ſuivre; que mes regrets ne faiſoient qu'augmenter; que je croyois ma réputation bleſſée, ſans apparence qu'elle pût jamais ſe rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & ma douleur; que tout ce que j'avois à déſirer étoit qu'il me laiſsât le ſoin de moi-même; & que, lorſqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à

quelle réſolution je devois m'arrêter ; & quelle retraite je devois choiſir.

Ce diſcours a paru le jeter dans des réflexions plus profondes. Il auroit ſouhaité, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, que, ſans m'offenſer, & ſans être ſoupçonné de vouloir s'écarter des loix que je lui avois impoſées, il lui eût été permis de me faire une humble propoſition.... Mais le reſpect ſacré qu'il avoit pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant de l'occaſion qu'il avoit eue de me ſervir, lui lioit la langue ; à moins que je ne promiſſe de lui pardonner, ſi je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confuſion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une ſeconde préface, comme ſi ma permiſſion même ne l'eût pas raſſuré ; &, baiſſant les yeux, avec un air de modeſtie qui lui ſied aſſez mal, il m'a propoſé de ne pas différer la célébration. « Elle rétablira tout, » s'eſt-il hâté d'ajouter. Les deux ou trois pre- » miers mois, que vous êtes menacée de paſſer » dans l'obſcurité & dans la crainte, nous les » paſſerons agréablement à viſiter toute ma » famille, & à recevoir des viſites. Nous ver- » rons miſs Howe ; nous verrons qui vous vou- » drez voir ; & rien n'ouvrira mieux le chemin » à la réconciliation que vous avez tant à cœur ».

Il eſt certain, ma chère amie, que votre conſeil m'eſt revenu alors dans toute ſa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ſes raiſons, & dans la vue préſente de ma triſte ſituation. Mais que pouvois-je répondre? J'aurois eu beſoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvois agir tout d'un coup, comme ſi le tems des délicateſſes eût été paſſé. Je n'avois pu ſuppoſer que cette propoſition dût arriver ſi tôt.

Il s'eſt fort bien apperçu qu'elle ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en ſuis sûre; je ſuis demeurée muette; & je m'imagine que j'avois l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je me fuſſe rendue au premier mot? ſon ſexe ne regarde-t-il pas le ſilence du nôtre comme une marque de faveur? D'un autre côté, ſortie depuis trois jours du château d'Harlove, après lui avoir déclaré, par mes lettres, que je ne penſerois point au mariage, ſans l'avoir fait paſſer, en quelque ſorte, par un état d'épreuve, quel moyen de l'encourager tout d'un coup par des ſignes d'approbation, ſur-tout immédiatement après les vivacités auxquelles je venois de m'emporter? Je n'en aurois pas été capable, quand il auroit été queſtion de la vie.

Il m'a regardée d'un œil fixe, malgré ſa mo-

deſtie étudiée, comme s'il eût voulu pénétrer mes diſpoſitions; tandis qu'à peine osois-je lever mes regards ſur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de reſpect. Il tremblait, m'a-t-il dit, que je ne le jugeaſſe pas digne d'une autre réponſe qu'un ſilence mépriſant. Le véritable amour craint toujours d'offenſer. (Prenez garde, Lovelace, ai-je penſé, qu'on ne juge du vôtre par cette règle.) Il auroit obſervé inviolablement mes loix, ſi je ne lui avois permis....

Je n'ai pas voulu l'entendre plus long-tems. Je me ſuis levée, avec des marques très-viſibles de confuſion, & je l'ai laiſſé faire à lui-même ſes complimens inſenſés.

Ce que je puis ajouter, ma chère miſs Howe, c'eſt que, s'il ſouhaite réellement la cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus belle occaſion pour preſſer mon conſentement. Mais il l'a manquée, & l'indignation a ſuccédé. Mon étude à préſent ſera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOVE.

LETTRE CV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

QUE faire avec une femme qui eſt au-deſſus de la flatterie, & qui mépriſe les louanges, lorſqu'elles ne ſont point approuvées de ſon propre cœur ?

Mais pourquoi cette admirable créature preſſe-t-elle ſa deſtinée ? pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle abſolument dépendante ? pourquoi ſouhaiter, devant moi, de n'avoir jamais quitté la maiſon de ſon père ? pourquoi me refuſer ſa compagnie, juſqu'à me faire perdre patience, & me mettre dans le cas d'exciter ſon reſſentiment ? enfin pourquoi, lorſqu'elle eſt offenſée, porte-t-elle ſon indignation au plus haut point où jamais une beauté mépriſante, dans le fort de ſon pouvoir & de ſon orgueil, ait pu la porter ?

Trouves-tu que, dans ſa ſituation, il y ait de la prudence à me dire & à me répéter : « que » d'heure en heure elle eſt plus mécontente & » d'elle-même & de moi ; que je ne ſuis pas » de ces hommes qui gagnent à être mieux con- » nus ; (cette hardieſſe, Belford, te plairoit-elle » dans la bouche d'une captive ?) qu'un mau-

» vais ſort l'a jetée dans ma compagnie; que, » ſi je la crois digne des chagrins que je lui » donne, je dois m'applaudir des artifices par » leſquels j'ai précipité une perſonne ſi extraor- » dinaire dans le plus grand excès de folie; » qu'elle ne ſe pardonnera jamais à elle-même » de s'être rendue à la porte du jardin, ni à » moi de l'avoir forcée de me ſuivre (ce ſont » ſes propres termes); qu'elle veut prendre ſoin » d'elle-même; que mon abſence lui rendra la » maiſon de madame Sorlings plus agréable; & » que je puis aller à Berks, à Londres, ou dans » tout autre lieu, au diable, je ſuppoſe, où » elle m'envoie de tout ſon cœur »?

Qu'elle entend mal ſes intérêts! tenir ce langage à un eſprit auſſi vindicatif que le mien! à un libertin, tel qu'elle me croit! au pouvoir duquel elle eſt actuellement! j'étois indéterminé, comme tu ſais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi ſon penchant pourroit la conduire, & quelles ſeroient mes propres inclinations. Tu vois comment les ſiennes ſe déclarent. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes? ſes fautes n'étoient-elles pas en aſſez grand nombre? pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière?

Je veux examiner cette grande affaire à tête repoſée, & je t'informerai du réſultat.

Si tu ſavois, ſi tu pouvois voir quel vil eſclave elle a fait de moi ! elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour, qui lui faiſoient connoître que je ne pouvois vivre hors de ſa préſence. Elle s'en eſt vengée néanmoins. Elle a pris plaiſir à me mortifier. Elle m'a traité avec un dédain..... par ma foi, Belford, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défenſe. J'ai honte de te dire à quel ſot elle m'a fait reſſembler. Mais dans un autre lieu, où je ne déſeſpère pas encore de la conduire, & dans d'autres circonſtances, j'aurois pu ſur le champ humilier ſon orgueil.

C'eſt donc à ce tems, où je compte qu'elle ne ſera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, & l'eſſai de mes grandes inventions ; tantôt humble, tantôt fier ; tantôt attendant ou demandant ; tantôt me réduiſant à la complaiſance & à la ſoumiſſion, juſqu'à ce qu'elle ſoit fatiguée de la réſiſtance. Je t'en dis aſſez. Je pourrai m'expliquer davantage, à meſure que je me confirmerai dans mes deſſeins. Si je la vois obſtinée à faire revivre ſes mécontentemens.... ſi ſes hauteurs..... mais briſons. Ce n'eſt pas encore le tems des menaces.

LETTRE CVI.

M. LOVELACE au même.

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurai beſoin que de patience pour arriver au pouvoir ſuprême ? qu'aurons-nous à dire ſi toutes ces plaintes d'une réputation bleſſée, ces regrets qui ne ſont qu'augmenter, ces reſſentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne ſignifient que le mariage ; & ſi la véritable cauſe de tant de pétulance & d'inquiétude n'eſt que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article ?

Il m'étoit arrivé une fois de l'effleurer : mais je m'étois cru obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon ſujet auſſi-tôt qu'on s'étoit apperçu de mon intention ; dans la crainte qu'on ne me reprochât d'abuſer des circonſtances, ſur-tout après la défenſe qu'on m'avoit faite de remuer cette corde ſans avoir donné des preuves de ma réformation, & ſans avoir tenté une réconciliation avec les Harloves. Aujourd'hui, que je me vois maltraité, injurié, & ſi fortement preſſé de la quitter, qu'il ne me reſte aucun prétexte pour la retenir s'il lui prenoit

envie de m'échapper ; ſans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourroit ſe jeter ſous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'Harlove, & ſe livrer à Solmes ; j'ai parlé ouvertement, & j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, & même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offenſée, Belford), des raiſons qui devoient la faire conſentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ſes regards baiſſés, ſon ſilence, accompagné d'un tremblement de lèvres, & l'éclat redoublé de ſon teint, m'ont appris éloquemment que l'offenſe n'étoit pas mortelle !

Charmante créature ! ai-je dit en moi-même (garde-toi, Belford, de découvrir mon triomphe à d'autres perſonnes de ce ſexe), en ſuis-je donc ſi tôt à ce point ? ſuis-je déjà maître de la deſtinée de Clariſſe Harlove ? ſuis-déjà cet homme réformé que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement ? eſt-ce ainſi que plus vous me connoiſſez, moins vous trouvez de raiſons de prendre du goût pour moi ? & comment l'art entre-t-il dans un eſprit ſi céleſte ? me bannir, inſiſter ſi rigoureuſement ſur mon abſence, dans la vue de m'approcher plus près de vous & de rendre apparemment le plaiſir plus cher ! vos petites ruſes juſtifient merveil-

leuſement les miennes, & m'excitent à déployer ſur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en ſuppoſant même que vos déſirs ſoient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi, dans une criſe, où votre départ étoit néceſſaire pour éviter un engagement forcé avec un miſérable que vous devez haïr, ſi vous rendez plus de juſtice à votre mérite qu'au mien.

Je ſuis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne ſont pas au-deſſous de vous pour le rang, quoique je n'en connoiſſe point dont le mérite ſoit égal au vôtre. Deviendrois-je le mari d'une femme qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans ſon eſtime? Non, mon très-cher amour. J'ai tant de reſpect pour vos ſaintes loix, que je ne puis ſouffrir qu'elles ſoient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre ſilence & votre rougeur ſuffiſent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reſte de l'inquiétude ſur vos motifs, c'eſt-à-dire, du doute ſi c'eſt amour ou néceſſité qui vous inſpire cette condeſcendance.

Sur ces principes, Belford, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer ſon ſilence

comme

comme une marque de mécontentement? Je lui ai demandé pardon d'une hardieſſe dont tout me portoit à la croire offenſée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon reſpect ſeroit inviolable pour ſes volontés, & que je lui prouverois par toute ma conduite qu'un véritable amour craint toujours de déplaire & d'offenſer.

Et qu'a-t-elle pu répondre? Je m'imagine, Belford, que c'eſt ta demande.

Répondre? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, incertaine; autant que j'en ai pu juger, ſi ſa colère devoit tomber ſur elle-même ou ſur moi. Cependant elle s'eſt tournée, comme pour cacher une larme, qui lui échappoit malgré elle: elle a pouſſé un ſoupir, diviſé en trois ou quatre parties; chacune avec la force qu'il falloit pour ſe faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer: & ſortant enfin, elle m'a laiſſé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politeſſe. Ne me parle point de généroſité. Ne me parle point de compaſſion. Les forces ne ſont-elle pas égales? l'avantage n'eſt-il pas même de ſon côté? ne m'a-t-elle pas fait douter de ſon amour? n'a-t-elle pas pris l'officieuſe peine de me déclarer que ſa haine pour Solmes ne venoit d'aucune conſidération pour moi? & que dois-je penſer du cha-

grin qu'elle reſſent de ſe voir hors de ſes atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du jardin ?

Songes-tu quel ſeroit le triomphe des orgueilleux Harloves, ſi je prenois le parti de l'épouſer à préſent ? une famille inférieure à la mienne ! nul d'entr'eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle ! un bien conſidérable, dans lequel je ſais me renfermer pour éviter toutes ſortes d'obligations & de dépendances ! des eſpérances ſi relevées ! ma perſonne, mes talens, qui ne ſont pas mépriſables aſſurément, & qui n'ont obtenu que le mépris des Harloves ! obligé de rendre des ſoins furtifs à leur fille, tandis que deux maiſons des plus conſidérables du royaume me faiſoient des propoſitions auxquelles je fermois l'oreille, ſoit pour l'amour d'elle, ſoit parce que, déteſtant d'ailleurs le mariage, je ſuis réſolu de n'avoir jamais d'autre femme : me voir forcé de la dérober, non-ſeulement à eux, mais à elle-même ! & ne faut-il pas que je me réduiſe encore à implorer le pardon de ſa famille ? à demander d'être reconnu pour le fils d'un ſombre tyran, qui n'a que ſes richeſſes à vanter ; pour le frère d'un miſérable, qui a conçu contre moi une haine immortelle ; & d'une ſœur indigne de mon attention (ſans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, & ſûrement avec mille fois moins de peine que de

ſa ſœur, qu'elle a barbarement outragée); enfin pour le neveu de deux oncles, qui, n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquiſe, en prendroient droit de m'inſulter, ou voudroient me voir rampant, dans l'attente de leur faveur? Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos deſcendans, qui n'en eſt pas aſſurément le plus mépriſable, s'abaiſſe, rampe, baiſe la pouſſière, pour devenir l'*eſclave d'une femme*!

Je reprendrai tantôt la plume.

LETTRE CVII.

M. LOVELACE du même.

MAIS cette femme, n'eſt-ce pas la divine Clariſſe (ſupprimons le nom d'Harlove, que je mépriſe dans tout autre qu'elle)? n'eſt-ce pas ſur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces? Si la vertu eſt la véritable nobleſſe, que Clariſſe eſt ennoblie par la ſienne! & qu'une alliance avec elle ſeroit capable auſſi d'ennoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle eſt ſortie, & qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la ſonde en main. N'y a-t-il rien eu de répréhenſible juſqu'à préſent

en elle-même ? & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions ſur le paſſé ne me rendront-elles pas malheureux, auſſi-tôt que la nouveauté ſera dépouillée de ſes charmes, & que je ſerai en poſſeſſion du bonheur où j'aſpire ? Un libertin capable de délicateſſe, la pouſſe plus loin que les autres hommes. Comme il eſt rare qu'il trouve les réſiſtances de la vertu dans les femmes avec leſquelles il ſe lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui réſiſte à la perſévérance d'un amant, lorſqu'il ſait proportionner l'attaque aux inclinations : c'eſt-là, comme tu ſais, le premier article du *ſymbole* des libertins.

Eh quoi, Lovelace ? t'entends-je demander avec ſurpriſe : peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes ? doutes-tu de la vertu de Clariſſe ?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'oſe en douter. La religieuſe vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour, ne ſe peut-il pas que le principe de ſa vertu ſoit l'orgueil ? de qui eſt-elle fille ? de quel ſexe eſt-elle ? ſi Clariſſe eſt impeccable, d'où lui vient ſon privilége ? L'idée orgueilleuſe de donner un grand exemple à ſon ſexe peut l'avoir ſoutenue juſqu'à

préſent. Mais cet orgueil n'eſt-il pas abbattu ? connois-tu des hommes ou des femmes qui ſoient capables de réſiſter à l'infortune & à l'humiliation ? Humilie particulièrement une femme, & tu verras, avec très-peu d'exceptions, que l'abaiſſement paſſe juſqu'à l'ame. Miſs Clariſſe Harlove eſt-elle donc le modèle de la vertu ? eſt-ce la vertu même ? Tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on, tous ceux qui la connoiſſent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'eſt-à-dire que le bruit commun eſt en ſa faveur. Mais le bruit commun établit-il la vertu ? la ſienne eſt-elle éprouvée ? où eſt l'audacieux qui ait oſé mettre la vertu de Clariſſe à l'épreuve ?

Je t'ai dit, Belford, que je voulois raiſonner avec moi-même ; & je me trouve engagé dans cette diſcuſſion ſans m'en être apperçu. Pouſſons-la juſqu'à la rigueur.

Je ſais que tout ce qui m'eſt échappé juſqu'ici, & tout ce qui va ſortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant ; mais, en mettant la vertu au creuſet, mon deſſein n'eſt-il pas de l'exalter, ſi je l'en vois ſortir pure & triomphante ? Ecartons, pour un moment, toutes les conſidérations qui peuvent naître d'une foibleſſe à laquelle quelques-

uns donneroient assez mal-à-propos le nom de *gratitude*, & qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévère épreuve; dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme, ce qu'on attend d'elles; & si elles ont à faire à quelque tête sensée & délicate (orgueilleuse, si tu veux), combien elles doivent apporter de soin, par une conduite régulière & constante, à ne pas lui donner occasion de juger désavantageusement de leur caractère, par des faveurs hasardées, qui seront toujours traitées de foiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme? & ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, Belford, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait, encore une fois, puisque je suis tombé sur cette importante question: savoir, si je dois prendre une femme; & si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main? L'examen sera de bonne foi. Je rendrai à cette chère personne, non-seulement une

ſévère, mais une généreuſe juſtice; car mon deſſein eſt de la juger par ſes propres règles, auſſi bien que par nos principes.

Elle ſe reproche d'être entrée en correſpondance avec moi, c'eſt-à-dire avec un homme d'un caractère fort libre, qui s'eſt d'abord propoſé de l'engager dans ce commerce, & qui a réuſſi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ſes motifs pour cette correſpondance? s'ils n'ont pas été d'une nature que ſa délicateſſe puiſſe trouver condamnable, pourquoi ſe les reprocher?

A-t-elle été capable d'erreur? l'a-t-elle été d'y perſiſter? N'importe, qui étoit le tentateur, ou quelle étoit la tentation. C'eſt le fait, c'eſt l'erreur qui eſt maintenant devant nous. A-t-elle perſiſté contre la défenſe de ſon père? C'eſt un reproche qu'elle ſe fait. Jamais une fille, néanmoins, eût-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'autorité paternelle? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir ſur une fille ſi reſpectueuſe? qu'en ai-je dû penſer dans le tems? quelles eſpérances en ai-je dû concevoir?

On dira que ſa principale vue étoit de prévenir des accidens redoutables, entre ſes proches & l'homme qu'ils inſultoient de concert.

Fort bien; mais pourquoi prenoit-elle plus

d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes ? d'ailleurs, la fameuse rencontre n'étoit-elle pas arrivée ? une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes pour la faire passer sur un devoir évident ; sur-tout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

Je crois t'entendre encore : quoi, Lovelace ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur ?

Non, mon ami ; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *foiblesse*, qui est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif ?

Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable ; non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui ?

D'un Lovelace, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un Lovelace au monde ? combien de Lovelaces peuvent avoir senti l'impression d'une

ſi charmante figure & de tant d'admirables qualités ! c'eſt ſa réputation qui a commencé ma défaite; c'eſt ſa beauté & l'excellence de ſon eſprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce ſont toutes ces forces enſembles qui forment un lien comme invincible, & qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il eſt donc vrai qu'il ſe trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché ſous ſon ombre ? de l'affectation, par exemple ? ou, ſi tu veux, de l'orgueil ?

Que réſulte-t-il ? La divine Clariſſe ſeroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle ſeroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement ; &, s'il y a de la vérité dans ces trois ſuppoſitions, la divine Clariſſe ne ſeroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuſer un amant tel que le ſien ; le faire trembler, lui qui s'eſt fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter ſi elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde ; & n'avoir pas eu ſur elle-même un juſte empire, dans des occa-

ſions qu'elle croit de la plus haute importance pour ſon honneur ? (Tu vois, Belford, que je la juge par ſes propres idées). Mais s'être laiſſé piquer par l'injuſtice d'autrui, juſqu'à promettre d'abandonner la maiſon de ſon père, & de partir avec un homme dont elle connoiſſoit le caractère, en ſtipulant même de faire dépendre ſon mariage de pluſieurs ſuppoſitions éloignées & ſans vraiſemblance ! Quand le ſujet de ſes plaintes auroit été capable de juſtifier toute autre femme, une Clariſſe devoit-elle ouvrir l'entrée de ſon cœur à des reſſentimens dont elle ſe condamne aujourd'hui d'avoir été ſi touchée ?

Mais voyons cette chère créature qui prend la réſolution de révoquer ſa promeſſe ; qui ne s'en détermine pas moins à ſe trouver au rendez-vous avec ſon amant, homme dont elle connoît la hardieſſe & l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la diſpoſition de recueillir le fruit de ſes ſervices, c'eſt-à-dire réſolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enlève actuellement, & qui en devient le maître abſolu. Ne peut-il pas ſe trouver, je le répète, d'autres Lovelaces, d'autres mortels audacieux & conſtans qui lui reſſemblent, quoiqu'ils puiſſent ne pas conduire tout-à-fait leurs deſſeins par les mêmes voies ?

Eſt-il donc vrai qu'une Clariſſe ait été fragile, ſuivant ſes propres règles, fragile ſur des points de cette importance? & ne ſe peut-il pas qu'elle le devienne encore plus; qu'elle le ſoit ſur le plus grand point, vers lequel toutes ſes autres fragilités ſemblent l'acheminer naturellement?

Ne me dis pas que, pour nous comme pour ce ſexe, la vertu eſt une faveur du ciel; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir ſur ſes ſens: & ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuſe aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puiſſent être ſoupçonnées? Vains argumens, puiſque les fautes d'une femme ſont plus injurieuſes pour ſon mari, que celles d'un mari ne le ſont pour ſa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux déſordre les premières jetteroient dans la ſucceſſion des familles? le crime ne ſauroit être égal. D'ailleurs, j'ai lu quelque part que la femme eſt faite pour l'homme: cette dépendance entraîne une obligation plus indiſpenſable à la vertu.

Toi, Lovelace! (me dirois-tu, peut-être, ſi je te connoiſſois moins) toi, demander tant de perfection dans une femme!

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand Céſar? ſais-tu qu'il répudia ſa femme ſur

un ſimple ſoupçon? Céſar étoit auſſi libertin que Lovelace, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché que ma Clariſſe de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamne elle-même? des démarches, dont le public & ſa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ſes plus chers parens ne veulent pas lui pardonner? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de ſa vertu, l'excuſe qu'on peut tirer de ſes juſtes reſſentimens. Les perſécutions & les tentations ne ſont-elles pas l'épreuve des ames vertueuſes? Il n'y a point d'obſtacles ni de reſſentimens qui autoriſent la vertu à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu que celui qui a pu la mener ſi loin, ne ſoit pas encouragé, par le ſuccès, à marcher en avant? Il n'eſt queſtion que d'un eſſai, Belford. Qui s'alarmera d'un eſſai pour une femme toute divine? Tu ſais que je me ſuis quelquefois plu à faire des eſſais ſur de jeunes perſonnes de mérite & d'un aſſez beau nom. C'eſt une choſe étrange que je n'en aie pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou aſſez long-tems pour épuiſer mon invention. J'en ai tiré des concluſions fâcheuſes;

& ſi je n'en découvre aucune dont la vertu ſoit incorruptible, tu vois que je ſerai en état de prêter ſerment contre tout le ſexe. Toutes les femmes ſont donc intéreſſées à l'épreuve que je médite. Quelle eſt celle qui, connoiſſant Clariſſe, ne mît pas volontiers ſur ſa tête l'honneur de toute l'eſpèce? Que celle qui le refuſeroit s'avance, & ſoutienne l'engagement à ſa place.

Je t'aſſure, cher ami, que j'ai des idées prodigieuſement hautes de la vertu comme de toutes les graces & les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de ſe condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractère.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au deſſein que j'ai formé, mit notre premier père à de rudes épreuves; & c'eſt à la conduite que ce bon-homme tint dans ces occaſions, qu'il a dû la réparation de ſon honneur, & les récompenſes qui ſont venues à la ſuite. Une perſonne innocente, qui a le malheur d'être ſoupçonnée, ne doit-elle pas ſouhaiter que tous les doutes ſoient éclaircis?

Renaud, dans l'*Arioſte*, éloigna de lui la coupe du chevalier Mantouan, ſans vouloir tenter

l'expérience (*). L'auteur lui prête de fort bonnes raiſons : « Pourquoi chercherois-je ce que je » ſerois au déſeſpoir de trouver ? Ma femme » eſt d'un ſexe fragile. Je ne puis avoir meil- » leure opinion d'elle. Si je trouve des raiſons » de l'eſtimer moins, la diſgrâce ſera pour moi- » même ». Mais Renaud n'eût pas refuſé de mettre la dame à l'épreuve, avant qu'elle eût été ſa femme, & lorſqu'il auroit pu tirer avantage de ſes lumières.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la coupe, quoique marié ; n'eût-ce été que pour me confirmer la bonne opinion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chère moitié. J'aurois voulu ſavoir ſi j'avois une colombe ou un ſerpent dans mon ſein.

En un mot, que penſer d'une vertu qui redouteroit les épreuves, & par conſéquent d'une femme qui voudroit les éviter ? Je conclus que, pour établir parfaitement l'honneur d'une ſi excellente créature, il eſt néceſſaire qu'elle ſoit éprouvée ; & par qui, ſi ce n'eſt par celui qu'elle accuſe de l'avoir déjà fait mollir ſur des points de moindre importance ? Son propre

(*) Voyez *Roland le Furieux*, liv. 43.

intérêt le demande ; non-ſeulement parce qu'il a déjà fait quelque impreſſion ſur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire préſumer qu'elle ſera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que ſa ſituation préſente eſt un peu à ſon déſavantage ; mais la victoire lui en ſera plus glorieuſe.

Ajoutons qu'une ſeule épreuve ne ſuffiroit pas : pourquoi? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, & toi ſans doute auſſi. Les femmes, diras-tu, ne paſſeroient pas mal leur tems, ſi tous les hommes s'aviſoient de les mettre à l'épreuve. Mais, Belford, ce n'eſt pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne ſuis pas ami du libertinage dans autrui, excepté dans toi & tes camarades. Enfin, recueille cette morale de mon ennuyeuſe diſcuſſion : « Les petites friponnes qui n'ont » pas de goût pour l'épreuve, doivent faire un » choix qui réponde à leurs diſpoſitions. Elles » doivent honorer de la préférence de bons & » ſages mâles, qui ne ſont point accoutumés à » la ruſe ; qui les prendront ſur le pied qu'elles » ſe donnent ; & qui, ne trouvant rien d'abſo- » lument mauvais dans eux-mêmes, ne ſe portent » pas aiſément à ſoupçonner les autres ».

Tu vas me demander à préſent ce que deviendra la belle, ſi la victoire ne ſe range pas ſous ſes étendards? que veux-tu? une fois ſubjuguée, comme tu ſais, elle l'eſt pour toujours. C'eſt une autre de nos maximes libertines. Quelle ſource de plaiſir, pour un ennemi du mariage, de vivre avec une fille du mérite de Clariſſe, ſans cette incommode formalité qui oblige les femmes à changer réellement de nom, & qui entraîne tant d'autres ſujets de dégoût!

Mais ſi Clariſſe eſt toujours divine, ſi Clariſſe ſort glorieuſe de l'épreuve?

Eh bien! je l'épouſerai alors; n'en doute pas. Je bénirai mon étoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? ne refuſera-t-elle pas peut-être..... Non, non, Belford. Dans les circonſtances où nous ſommes, c'eſt ce que je redoute le moins. Me haïr! & pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de repréſailles à faire valoir. Ma réſolution n'eſt-elle pas juſtifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? n'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finiſſons cette grave & éloquente lettre. Toi-même.

même, que je ſuppoſe dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit ſur mon eſprit, pour me perſuader de courber la tête ſous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter ſi je pourrai la réduire au rang des mortelles ; d'eſſayer ſi, dans cette fleur de jeuneſſe, avec tant de charmes, avec une ſanté ſi parfaite, elle eſt véritablement inflexible ; & ſupérieure aux foibleſſes de la nature ?

Je veux commencer à la première occaſion. Je veillerai ſur tous ſes pas ; j'obſerverai chaque moment, pour ſaiſir celui que je cherche ; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui ſe préſente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si Clariſſe eſt une femme, ſi Clariſſe m'aime, je la ſurprendrai une fois en défaut. L'amour eſt un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, Lovelace au-dehors, elle ſera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, ſi je ne ſors pas victorieux.

A préſent, Belford, tu es informé de mes deſſeins. Clariſſe eſt à moi ; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le mariage ſoit en mon pouvoir, qui me blâmera d'eſſayer ſi je

ne puis être ſon vainqueur autrement ? Si je manque de ſuccès, ſa gloire n'en peut tirer qu'un nouveau luſtre, & ma confiance ſera parfaite à l'avenir. C'eſt alors qu'elle méritera le ſacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout ſon ſexe lui devra des honneurs preſque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entrepriſe ? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *cabale* (*) eſt le mot. Que mon ſecret ne t'échappe pas, même en ſonge. Perſonne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle paſſera pour telle, lorſque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation ; & ſi je ne puis conduire la belle à Londres, quelqu'une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

(*) Ce mot, dans leur ſociété, étoit le ſceau inviolable du ſecret.

LETTRE CVIII.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

(En réponſe aux lettres VIII & XIV).

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chère amie, ſur les petits différends qui s'élèvent entre ma mère & moi. Je vous aſſure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mère ne m'avoit pas pour exercer ſon humeur, il faudroit qu'elle la tournât ſur un autre : & moi, ne ſuis-je pas une fille très-bizarre ? Ôtez-nous cette occaſion, il nous en renaîtroit mille pour une. Vous m'avez ſouvent entendu dire que c'eſt une ancienne habitude entre nous : & vous ne le ſavez que de moi-même ; car lorſque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle ; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'inſtruction & de douceur, qui fait néceſſairement impreſſion ſur un caractère généreux. La méthode de ma mère eſt différente : « Je le » veux ; je vous l'ordonne ; entendez-vous ? ne » ſais-je pas mieux que vous ce qui vous con» vient ? je ne ſouffrirai point qu'on me déſobli-

» ge ». Quel moyen, pour une fille un peu formée, de ſoutenir continuellement ce langage, & de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéiſſance ?

Ne me conſeillez pas, ma chère, d'obéir à ma mère lorſqu'elle m'interdit toute correſpondance avec vous. Cette défenſe n'eſt pas raiſonnable, & je ſuis ſûre que ce n'eſt pas ſon propre jugement qu'elle conſulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les viſites ſont plus fréquentes que jamais, pouſſé par votre frère & votre ſœur, en eſt l'unique occaſion. Dans l'éloignement où ils ſont de vous, la bouche de ma mère eſt une eſpèce de porte-voix par lequel ils ſe font entendre. Encore une fois, cette défenſe ne peut venir de ſon cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger pour une fille de mon âge, d'écrire à une perſonne de ſon ſexe ? Que le chagrin & l'inquiétude ne vous cauſent pas trop d'abattement, ma très-chère amie, & ne vous faſſent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous ſervir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occaſions, & pour vous écrire, & malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne ſoient pas remplies non plus de reproches & d'accuſations contre vous-même. C'eſt une injuſtice. Je ſouhaiterois que

votre Anne Howe, qui n'a pas quitté la maiſon de ſa mère, fût auſſi bonne de la moitié que miſs Clariſſe Harlove, qu'on a chaſſée de celle de ſon père.

Je ne dirai rien de votre lettre à Bella, juſqu'à ce que j'en aie vu les effets. Vous eſpérez, dites-vous, malgré mes craintes, qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je ſuis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conſeil s'eſt aſſemblé à l'occaſion de votre lettre; & que votre mère, la ſeule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppoſitions qu'elle n'a pu vaincre. Ainſi j'exige abſolument que vous acceptiez mes offres; & que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'eſpoir d'une réconciliation, qu'il vous faſſe négliger l'occaſion de vous aſſurer d'un protecteur, tel que ſeroit votre Lovelace avec la qualité de mari. Je m'imagine, du moins, que, ſi vous aviez quelque inſulte à craindre alors, ce ne ſeroit que de lui. Quelles peuvent être ſes vues, lorſqu'il laiſſe échapper des circonſtances dont on ne ſauroit le ſoupçonner de n'avoir pas connu le prix? Ce n'eſt pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre ſilence & votre rougeur, lorſque cet inſenſé s'eſt

retranché dans ſa ſoumiſſion pour des loix que vous lui avez impoſées dans une autre ſituation. Mais, comme je le diſois quelques lignes plus haut, vous inſpirez réellement de la crainte.... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre : le rôle que vous avez à ſoutenir eſt extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais, quand l'amant eſt exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il eſt naturellement fier & inſolent. Je ne ſais ſi vous ne devriez pas engager ſon orgueil, qu'il nomme ſon honneur; & s'il n'eſt pas à propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, & d'autres plaintes, fuſſent ſupprimés. Que ſervent les regrets, ma chère? Il ne les ſupportera point; vous ne devez pas eſpérer qu'il les ſupporte.

Cependant mon propre orgueil eſt mortellement bleſſé, qu'un miſérable de ce ſexe puiſſe obtenir cette eſpèce de triomphe ſur une perſonne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorſque la douceur eſt convenable; tant de fermeté, lorſque la fermeté eſt néceſſaire; quelle grandeur d'ame!

Mais je ſuis portée à juger que, dans les circonſtances où vous êtes, un peu de réſerve & de politique ne ſeroit pas d'un mauvais uſage. L'humilité, dont il paroît ſe revêtir lorſqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui eſt pas naturelle. Je me le repréſente héſitant, décontenancé, comme vous le peignez, ſous la ſupériorité de vos corrections. Mais Lovelace n'eſt rien moins qu'un ſot. Ne vous expoſez point au mélange du reſſentiment & de l'amour.

Vous êtes très-ſérieuſe, ma chère, dans la première de vos deux lettres, ſur ce qui touche M. Hickman & ma mère. A l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne ſommes pas toujours bien enſemble, dans d'autres tems nous ne ſommes pas trop mal. Auſſi long-tems que je ſuis capable de la faire ſourire, au milieu de ſes plus grands accès d'humeur (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher), c'eſt un fort bon ſigne, un ſigne que ſa colère n'eſt pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-tems. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adreſſe à ſon favori, met toujours l'un en extaſe, & rend l'autre d'une humeur ſupportable. Mais votre ſituation me pénètre le cœur; & malgré ma légèreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne ceſſera qu'avec l'incertitude de votre ſort.

ſur-tout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la néceſſité.

ANNE HOWE.

LETTRE CIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Vous me répétez, ma chère, que mes habits & la petite-ſomme que j'ai laiſſée derrière moi, ne me ſeront point envoyés. Cependant l'eſpérance ne m'abandonne point encore. La plaie eſt récente. Lorſque leurs paſſions viendront à ſe refroidir, ils conſidéreront les choſes d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec un avocat tel que ma chère & mon excellente mère? Charmante indulgence! hélas! que mon cœur a ſaigné, & qu'il ſaigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte ſur une réconciliation! non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les obſtacles. Mais puis-je empêcher que ce ne ſoit le plus cher de mes déſirs?

A l'égard de cet homme, que puis-je de plus? Quand je ſerois diſpoſée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire

pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas abſolument de moi.

Vous dites qu'il eſt fier & inſolent. Il l'eſt ſans doute. Mais votre opinion peut-elle être qu'il ſe propoſe jamais de me réduire au niveau de ſon orgueil ? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorſque vous me conſeillez d'*écarter un peu plus le voile ?* Il me ſemble en vérité que je n'en ai jamais eu. Je vous aſſure hardiment que, ſi j'apperçois dans M. Lovelace quelque apparence qui reſſemble au deſſein de m'humilier, ſon inſolence ne me fera jamais découvrir une foibleſſe indigne de votre amitié ; c'eſt-à-dire, également indigne & de moi & de mon ancien caractère.

Mais, comme je ſuis ſans autre protection que la ſienne, je ne le crois pas capable d'abuſer de ma ſituation. S'il a ſouffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuſe, s'il lui plaît, ſon propre caractère, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Je ne lui ai pas caché là-deſſus mes ſentimens. D'ailleurs, me ſuis-je jamais engagée avec lui par quelque promeſſe ?

Mon affection s'eſt-elle jamais déclarée pour lui ? ai-je jamais déſiré la continuation de ſes ſoins ? ſi la violence de mon frère n'avoit précipité les choſes dans l'origine, n'eſt-il pas fort

vraiſemblable que mon indifférence auroit rebuté cet eſprit fier, & l'auroit fait retourner à Londres, qui eſt ſa demeure ordinaire ? Alors toutes ſes eſpérances & ſes prétentions ſe ſeroient évanouies, parce qu'il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de ſon départ auroit fini notre correſpondance ; & croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, ſans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, inſenſée que j'étois ! & nullement pour le mien. Penſez-vous, & peut-il penſer lui-même que cette correſpondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que paſſagère, & ſur laquelle vous ſavez que ma mère fermoit les yeux, eût abouti à cette malheureuſe fin, ſi je n'avois été pouſſée d'un côté & trompée de l'autre ? Quand vous me ſuppoſeriez donc dans ſa dépendance abſolue, quel prétexte auroit-il pour ſe venger ſur moi des fautes d'autrui, dont il eſt certain, d'ailleurs, qu'il a ſouffert moins que moi ? Non, chère miſs Howe, il n'eſt pas poſſible qu'il me donne ſujet de craindre de lui tant de noirceur & ſi peu de généroſité.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différends qui s'élèvent entre votre mère & vous. Puis-je n'en être pas fort touchée, lorſqu'ils s'élèvent à mon occaſion ? n'eſt-ce pas un ſurcroît de douleur qu'ils ſoient ſuſcités par mon ouele

& par mes autres parens? Mais ſouffrez que j'obſerve, avec trop d'affectation peut-être pour les circonſtances où je ſuis, que les plaintes modeſtes que vous faites de votre mère tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine, *je le veux, je l'ordonne, je prétends être obéie*, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ſes volontés?

J'obſerverai encore, par rapport à notre correſpondance, qui vous paroît ſans danger avec une perſonne de votre ſexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me ſuis permiſe avec M. Lovelace. Mais, ſi l'obéiſſance eſt un devoir, la faute conſiſte à le violer, quelles que puiſſent être les circonſtances. Ce ne ſera jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il eſt vrai, au contraire, qu'elle mérite d'être punie, vous voyez que je le ſuis ſévèrement; & c'eſt ſur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant j'en demande pardon au ciel; mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis ſi contraire à mes intérêts: & de bonne foi, je n'ai pas la force de le ſuivre moi-même. Mais, s'il n'arrive point de changement dans mon ſort, je ferai là-deſſus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conſeils ſur

la conduite que je dois tenir avec mon oncle ; & j'eſſayerai peut-être de m'y conformer : à l'exception de la *politique*, qui ne ſera jamais, ma très-chère miſs Howe, le caractère ni le rôle de votre ſincère & fidelle amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE CX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

VOUS ne ſauriez douter, ma chère miſs Howe, que les circonſtances de ma fuite, & les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'aient laiſſé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la ſeule penſée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité ? Chaque fois qu'il s'eſt préſenté à mes yeux, mon indignation s'eſt réveillée avec cette idée ; d'autant plus que j'ai cru remarquer ſur ſon viſage une ſorte de triomphe qui me reprochoit ma crédulité & ma foibleſſe. Peut-être n'eſt-ce au fond que la même vivacité & le même air d'enjouement qu'il porte naturellement dans ſa phyſionomie.

J'étois réſolue de m'expliquer avec lui ſur cet

important article, la première fois que je me ſentirois aſſez de patience pour lui en parler avec modération ; car, outre la nature de l'artifice, qui me piquoit exceſſivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des excuſes & des évaſions qui devoient m'irriter encore plus ; & s'il déſavouoit mes ſoupçons, je prévoyois que ſon déſaveu me laiſſeroit des doutes qui nourriroient mon inquiétude, & qui augmenteroient mes dégoûts & mes reſſentimens à la moindre offenſe.

L'occaſion que je déſirois s'eſt préſentée, & je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire ſa cour, dans les termes les plus polis ; déplorant le malheur qu'il avoit, diſoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon eſtime, ſans ſavoir à quoi il devoit attribuer cette diſgrâce ; & m'accuſant de je ne ſais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que ſon chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin, il me ſupplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occaſion de reconnoître ſes fautes & de les corriger ; ou celle de juſtifier ſa conduite, & de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu aſſez vivement : eh ! bien, M. Lovelace, je vais m'ouvrir avec une franchiſe

qui convient peut être à mon caractère plus qu'au vôtre (il ſe flattoit que non, m'a-t-il dit), & vous déclarer un ſoupçon qui me donne fort mauvaiſe opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les deſſeins doivent m'inſpirer de la défiance.

J'écoute, mademoiſelle, avec la plus vive attention.

Il m'eſt impoſſible de penſer favorablement de vous, auſſi long-tems que la voix qui s'eſt fait entendre du jardin, & qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure ſans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi ſincérement le fond de cette circonſtance, & celui de vos intrigues avec ce vil Joſeph Léman. La bonne foi que vous aurez ſur ce point ſera ma règle, à l'avenir, pour juger de vos proteſtations.

Comptez, très-chère Clariſſe, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout, ſans le moindre déguiſement. J'eſpère que la ſincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offenſant dans l'action.

» Je ne connoiſſois pas ce Léman, & j'aurois » dédaigné l'infâme méthode de corrompre les » domeſtiques d'autrui, pour découvrir les » ſecrets d'une famille, ſi je n'avois pas été

» informé qu'il s'efforçoit d'engager un de mes
» gens à lui rendre compte de tous mes mou-
» vemens & de toutes mes intrigues ſuppoſées,
» en un mot, de toutes les actions de ma vie
» privée. Ses motifs ne demandoient pas d'é-
» claircissement. J'ordonnai à mon valet-de-
» chambre, car c'étoit à lui-même que les
» offres étoient adreſſées, de me faire entendre
» la première converſation qu'il auroit avec lui;
» &, prenant le moment où j'entendis propoſer
» une ſomme aſſez conſidérable pour une infor-
» mation qu'on demandoit particuliérement,
» avec promeſſe d'une récompenſe encore plus
» forte après le ſervice, je me préſentai bruſ-
» quement, j'affectai de faire beaucoup de bruit;
» &, demandant un couteau pour couper les
» oreilles du traître, dont je tenois déjà l'une,
» dans la vue, lui dis-je, d'en faire un préſent
» à ceux qui l'employoient, je le forçai de m'ap-
» prendre leur nom.

» Votre frère, mademoiſelle, & votre oncle
» Antonin, furent les deux perſonnes qu'il
» nomma.

» Il ne me fut pas difficile, après lui avoir
» fait grâce, en lui repréſentant l'énormité de
» ſon entrepriſe & mes honorables intentions,
» de l'engager dans mes intérêts par l'eſpoir
» d'une groſſe récompenſe, ſur-tout lorſque je

» lui eus fait concevoir qu'il pouvoit conſerver
» en même tems la faveur de votre frère & de
» votre oncle, & que je ne déſirois ſes ſervices
» que par rapport à vous & à moi, pour nous
» garantir des effets d'une mauvaiſe volonté,
» dans laquelle il me confeſſa que lui & vos
» autres domeſtiques trouvoient beaucoup d'in-
» juſtice.

» C'eſt par cette voie, je vous l'avoue, ma-
» demoiſelle, que j'ai ſouvent fait tourner ſes
» maîtres ſur le pivot que je tenois à la main,
» ſans qu'ils aient pu s'en défier. Mon agent,
» qui ne ceſſe pas de ſe donner pour honnête
» homme, & qui me rappelle toujours à ſa
» conſcience, s'eſt trouvé d'autant plus à l'aiſe,
» que je l'ai aſſuré continuellement de la droi-
» ture de mes vues, & qu'il a reconnu par lui-
» même que ſes ſoins avoient prévenu plus d'un
» fâcheux accident.

» Ce qui a ſervi encore à me les rendre plus
» agréables, permettez que je le reconnoiſſe
» devant vous, mademoiſelle, c'eſt que, ſans
» votre participation, ils vous ont procuré conſ-
» tamment la liberté d'aller au jardin & au bu-
» cher, qu'on ne vous auroit peut-être pas
» laiſſée ſi long-tems. Il s'étoit chargé, auprès
» de la famille, d'obſerver toutes vos démar-
» ches; & ſon attention étoit d'autant plus em-

empreſſée,

» empreſſée, qu'elle ſervoit à écarter tous les » autres domeſtiques ».

Ainſi, ma chère, il ſe trouve que, ſans le ſavoir, j'avois obligation moi-même à ce profond politique.

Je ſuis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

« A l'égard de l'autre circonſtance, qui vous » a fait prendre, mademoiſelle, une ſi mauvaiſe » opinion de moi, je confeſſe ingénument que » votre réſolution de partir m'étant un peu ſuſ- » pecte, & la mienne étant de ne rien épargner » pour vous ſoutenir dans votre première idée, » la crainte de n'avoir pas aſſez de tems pour » vous faire goûter mes raiſons, m'avoit fait » ordonner à Léman d'éloigner tous ceux qui ſe » préſenteroient, & de ſe tenir lui-même à » peu de diſtance de la porte ».

Mais, monſieur, ai-je interrompu, comment vous eſt-il arrivé de craindre que je ne changeaſſe de réſolution? Je vous avois écrit, à la vérité, pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma lettre: & comme je m'étois réſervé le droit d'abandonner mon premier deſſein, avez-vous pu ſavoir ſi ma famille ne s'étoit pas laiſſé fléchir, & ſi je n'avois pas de bonnes raiſons pour demeurer?

« Je ſerai ſincère, mademoiſelle. Vous m'a-

» viez fait eſpérer que, ſi vous changiez de » réſolution, vous m'accorderiez une entrevue, » pour m'en apprendre les motifs. Je trouvai » votre lettre; mais n'ignorant pas que vos amis » étoient inébranlables dans leurs idées, & ne » doutant pas néanmoins que vous ne m'écri- » viſſiez pour ſuſpendre votre réſolution, & pro- » bablement pour éviter auſſi l'entrevue, je pris » le parti de laiſſer votre lettre, dans l'eſpérance » de vous engager du moins à me voir : & » n'étant pas venu ſans quelque préparation, » j'étois réſolu, quelles que fuſſent vos nou- » velles vues, de ne vous pas laiſſer retourner » au château. Si j'euſſe pris votre lettre, il au- » roit fallu s'en tenir à ces nouveaux ordres, » du moins juſqu'à d'autres événemens : mais ne » l'ayant pas reçue, & vous croyant bien per- » ſuadée que, dans une ſituation ſi déſeſpérée, » j'étois capable de rendre une viſite à vos amis, » je comptai abſolument ſur l'entrevue que vous » m'aviez fait eſpérer ».

Méchant eſprit que vous êtes! lui ai-je dit, c'eſt mon chagrin de vous avoir donné l'occaſion de prendre des meſures ſi juſtes pour abuſer de ma foibleſſe! Mais eſt-il vrai que vous auriez pouſſé la hardieſſe juſqu'à rendre viſite à ma famille?

« Oui, mademoiſelle. J'avois quelques amis

» prêts à m'accompagner; & ſi les vôtres avoient » refuſé de me voir & de m'entendre, je ſerois » allé directement chez Solmes avec le même » cortége ».

Qu'auriez-vous donc fait à M. Solmes ?

« Pas le moindre mal, s'il nous eût reçus » de bonne grâce ».

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçus de bonne grâce, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait ? Cette queſtion a paru l'embarraſſer. Pas le moindre mal dans ſa perſonne, m'a-t-il répété. Je l'ai preſſé de s'expliquer mieux :

« Si je lui permettois de le dire, il s'étoit » propoſé ſeulement d'enlever ce pauvre miſé- » rable, & de le tenir enfermé l'eſpace d'un ou » deux mois. C'étoit une entrepriſe dont l'exé- » cution étoit jurée, quelles qu'en puſſent être » les ſuites ».

A-t-on jamais rien entendu de ſi horrible ? J'ai pouſſé un profond ſoupir, & je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.

« J'avois ordonné à Léman de ſe tenir à peu » de diſtance de la porte ; &, s'il entendoit » quelque diſpute entre nous, ou s'il voyoit » paroître quelqu'un dont l'arrivée pût nous trou-

» bler, de pouſſer les cris que vous avez entendus ; & cela, dans la double vue de le mettre à » couvert des ſoupçons de votre famille, & » d'être averti qu'il étoit tems pour moi de » vous engager, s'il étoit poſſible, à partir, » ſuivant votre promeſſe. J'eſpère, mademoi- » ſelle, que, ſi vous conſidérez toutes les cir- » conſtances, & le danger où j'étois de vous » perdre ſans retour, l'aveu que je vous fais de » cette invention, & de celle qui regarde Sol- » mes, ne m'attirera point votre haine. Sup- » poſez que vos parens fuſſent arrivés, comme » nous pouvions nous y attendre tous deux ; » n'aurois-je pas été le plus mépriſable de tous » les hommes, ſi je vous avois abandonnée aux » inſultes d'un frère & de toute une famille, » qui vous ont traitée ſi cruellement ſans avoir » le prétexte que notre entrevue leur auroit » fourni » ?

Que d'horreurs ! me ſuis-je écriée. Mais, monſieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités, s'il eſt venu quelqu'un, pourquoi n'ai-je vu que Léman à la porte ? pourquoi nous a-t-il ſuivis ſeul, & à tant de diſtance ?

Il eſt fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu, en mettant la main dans une de ſes poches, &

puis dans une autre..... j'eſpère que je ne l'ai pas jetée.... elle eſt peut-être dans l'habit que je portois hier. Je penſois peu qu'il ſeroit néceſſaire de la produire..... mais je ſuis bien-aiſe d'en venir à la démonſtration, quand l'occaſion s'en préſente..... je puis être un étourdi..... je puis être un négligent..... & je ſuis en vérité l'un & l'autre. Mais, par rapport à vous, mademoiſelle, jamais un cœur ne fut plus ſincère.

Il s'eſt levé là-deſſus; & s'avançant vers la porte, il s'eſt fait apporter le dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a tiré une lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte: la voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joyeux.

Elle eſt datée, lundi au ſoir, & de la main de Joſeph Léman: « qui lui demandoit pardon » d'avoir crié trop tôt. La crainte d'être ſoup-» çonné lui avoit fait prendre le bruit d'un petit » chien, qui le ſuit toujours, & qui avoit tra-» verſé la charmille, pour le mouvement de » quelqu'un de ſes maîtres. Lorſqu'il s'étoit » apperçu de ſon erreur, il avoit ouvert la porte » avec ſa propre clé; & ſortant avec précipi-» tation, il avoit voulu lui apprendre que ſa » ſeule frayeur l'avoit fait crier. Mais bientôt, » ajoutoit-il, pluſieurs perſonnes de la maiſon

» avoient pris l'alarme ; & les recherches étoient » commencées à ſon retour (*) ».

J'ai branlé la tête après cette lecture. Ruſes, ruſes, ai-je dit ; c'eſt ce que je puis penſer de plus favorable. Ah, monſieur Lovelace ! que le ciel vous pardonne, & qu'il aide à votre réformation ! mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme rempli d'artifice.

» L'amour, ma très-chère vie, eſt une in-» génieuſe paſſion. Nuit & jour j'ai mis ma » ſtupide cervelle à la torture (quelle ſtupidité ! » ai-je dit en moi-même) pour trouver le moyen » de prévenir un odieux ſacrifice, & tous les » malheurs qui ſeroient venus à la ſuite. Si » peu d'aſſurance de votre affection ! une anti-» pathie ſi injuſte de la part de vos amis ! un » danger ſi preſſant de vous perdre par cette » double raiſon ! je n'avois pas fermé l'œil » depuis quinze jours ; & je vous avoue, ma-» demoiſelle, que, ſi j'avois négligé quelque » choſe pour empêcher votre retour au château, » je ne me le ſerois pardonné de ma vie ».

(*) On a vu, dans une lettre de M. Lovelace, qu'il avoit promis à Léman, de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

Je ſuis revenue à me blâmer moi-même d'avoir conſenti à le voir ; & mes remords ſont juſtes ; car, ſans cette malheureuſe entrevue, toutes ſes méditations de quinze jours ne lui auroient ſervi de rien ; & peut-être n'en ſerois-je pas moins échappée à M. Solmes.

Cependant s'il eût exécuté la réſolution de ſe préſenter à ma famille, & s'il en eût reçu quelque inſulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir, à quels déſaſtres ne falloit-il pas s'attendre ?

Mais que penſer de ce deſſein formé d'enlever le pauvre Solmes, & de le tenir priſonnier pendant deux mois ? O, ma chère ! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au lieu de Solmes ?

Je lui ai demandé s'il croyoit que des énormités de cette nature, & cette audace à braver les loix de la ſociété, puſſent demeurer impunies ?

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoiſſez, qu'il n'avoit vu que ce moyen pour arrêter la malice de ſes ennemis, & pour me garantir d'un mariage forcé ; que ces entrepriſes déſeſpérées lui cauſoient peu de plaiſir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la perſonne de Solmes ; qu'il ſe feroit expoſé ſans doute à la néceſſité de quitter ſon pays, du moins pour quelques

années ; mais que s'il avoit été réduit à l'exil, parti d'ailleurs qu'il auroit embraſſé volontairement après avoir perdu l'eſpérance d'obtenir mon cœur, il ſe ſeroit procuré un compagnon de voyage, de ſon ſexe & de ma famille, auquel je ne penſois guère.

A-t-on jamais rien vu d'approchant ? Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frère !

Voilà donc, monſieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif reſſentiment, l'uſage que vous faites de votre agent corrompu....

Mon agent, mademoiſelle ! il eſt celui de votre frère comme le mien. Vous ſavez, par mes aveux ſincères, qui a commencé la corruption. Je vous aſſure, mademoiſelle, que je me ſuis échappé à bien des choſes, en qualité de repréſailles dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reſte à dire là-deſſus, M. Lovelace, c'eſt que ce miſérable agent à double face ayant cauſé probablement de grands maux de part & d'autre, & paroiſſant continuer ſes viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel ſerpent ils nourriſſent dans leur ſein.

Oh ! par rapport à lui, mademoiſelle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; le tems de ſes ſervices touche à ſa fin. Le coquin en a tiré bon

parti. Son deſſein n'eſt pas de vieillir dans ſa condition. Il eſt actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le ſommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la Betty de votre ſœur; & cela, par mon conſeil. Ils doivent ſe marier, lorſque Léman ſera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée ſoubrette, de toutes les inſolences que vous avez eſſuyées d'elle, & de l'en faire repentir juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Que de miſérables projets, monſieur! comment ne craignez-vous pas de trouver auſſi quelque vengeur pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable? je pardonne de tout mon cœur à Betty. Elle n'étoit point à moi; &, ſuivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéiſſance, avec plus de ſoumiſſion que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu, peut-être, ma chère, dans la vue de m'effrayer. « Le décret » étoit prononcé. Il falloit que, Betty portât la » peine de ſon inſolence: & ſi je croyois que » Léman ne méritât pas moins d'être puni, il » me promettoit que dans ſon plan, qui étoit » double, l'un & l'autre auroient part à ſa

» vengeance. Le mari & la femme ne devoient » pas ſouffrir ſéparément ».

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, monſieur, lui ai-je dit, avec quel homme je ſuis condamnée à vivre; & me retirant, je l'ai laiſſé dans un état que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras & de la confuſion.

LETTRE CXI.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

LA franchiſe avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorſque j'ai revu M. Lovelace, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ſes idées, pour ſes manières & pour ſes diſcours, paroiſſent l'avoir un peu rappelé à lui-même. Il veut tourner en plaiſanterie les menaces auxquelles il s'eſt échappé contre mon frère & M. Solmes. « Il a, dit-il, trop de ménagemens à » garder dans ſa patrie, pour s'abandonner à » des projets de vengeance qui le mettroient » dans la néceſſité de la quitter. Il prétend, » d'ailleurs, qu'il a permis à Léman de rappor» ter de lui mille choſes qui n'ont & qui ne » peuvent avoir aucune vérité, dans la ſeule » intention de ſe rendre formidable aux yeux

» de quelques perſonnes, & de prévenir de
» grands déſordres par cette voie. C'eſt un mal-
» heur pour lui d'avoir quelque réputation d'eſ-
» prit & de vivacité; on lui attribue ſouvent
» ce qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas fait, &
» plus encore; on juge de lui ſur quelques
» diſcours échappés, qu'il oublie, comme dans
» cette occaſion, auſſi-tôt qu'ils ont paſſé ſes
» lèvres ».

Il ſe peut, ma chère, qu'il ſoit de bonne foi dans une partie de ſes excuſes. J'ai peine à croire qu'à ſon âge, il puiſſe être auſſi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ſes compagnons, tous riches, intrépides, & capables des entrepriſes dont j'ai le malheur d'être un exemple, me paroît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique eſt une autre de ſes excuſes. Je la trouve très-mauvaiſe. Que peut eſpérer une femme, d'un homme qui a ſi peu d'égards pour ſa propre réputation? Ces agréables libertins peuvent amuſer, une heure ou deux, dans une converſation mêlée. Mais c'eſt l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut déſirer la ſociété pour tous les momens de ſa vie. Quelle eſt la femme qui conſente, lorſqu'elle pourra s'en diſpenſer, à

s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connoît aucune loi morale; dans le doute s'il daignera remplir, de ſon côté, les obligations conjugales, & la traiter, du moins, avec les égards de la politeſſe?

Avec ces principes, ma chère, avec ces réflexions, me jeter moi-même à la tête d'un homme... Plût au ciel... Mais que ſervent à préſent les regrets? à quelle protection recourir, quand je ſerois libre de renoncer à la ſienne?

LETTRE CXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 avril.

JE ne connois rien de ſi inſenſé que tous ces Harloves. Que veux-tu que je te diſe, Belford? Il faut que la belle tombe, eût-elle tous les génies immortels pour ſa garde; à moins que, ſe raſſemblant viſiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras, pour l'enlever avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma ſeule crainte, c'eſt qu'une fille, qui m'a ſuivi avec tant de répugnance, n'offre à ſon père des conditions qui pourroient être acceptées; telles que de m'abandonner, pour

être délivrée de Solmes. Je cherchois le moyen de me garantir d'une ſi cruelle eſpèce de danger. Mais les Harloves paroiſſent réſolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il ſe trouve de ſtupides créatures dans le monde ! n'eſt-ce pas un génie bien fin que ce frère, de n'avoir pas conçu que celui qui eſt capable de ſe laiſſer corrompre pour entreprendre une mauvaiſe action, peut être auſſi ſûrement corrompu contre celui qui l'emploie, ſur-tout lorſqu'on lui offre l'occaſion de tirer un double avantage de ſa perfidie ? Toi-même, Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de de mes inventions.

(*Il lui raconte ici la converſation qu'il a eue avec Clariſſe, ſur les cris de ſon agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Les circonſtances ſont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Enſuite il continue :*

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami, pour les glorieuſes impoſtures ? Vois combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en ſuis écarté qu'en aſſurant que le bruit s'étoit fait ſans ordre, & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, ſon orgueil, mortifié de ſe voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le haſard avoit fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me ſeroit inutile. Je renverſerois tous mes ennemis par la ſeule force de mes ſtratagêmes, en faiſant retomber tous leurs deſſeins ſur leur tête.

Mais que dis-tu de ces pères & de ces mères?.. Que le ciel les prenne en pitié! ſi la providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la diſcrétion, ſauveroient-ils une de leurs filles? James & Arabelle peuvent avoir leurs motifs; mais que dire d'un père à qui le bon ſens a manqué dans une affaire de cette importance? que dire d'une mère, d'une tante, de deux oncles? qui peut penſer ſans impatience à cette troupe d'imbécilles?

Ma charmante apprendra bientôt juſqu'où leur reſſentiment va contre elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance en moi. C'eſt alors que je ſerai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur déſire, & que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour & de la reconnoiſſance. Alors, je ſerai libre de prendre un baiſer ſur ſes lèvres; & je ne reſſemblerai point *à un pauvre affamé qui voit devant lui un morceau délicieux, auquel il n'oſe toucher ſur ſa vie* (*).

(*) Deux vers d'une comédie angloiſe.

Mais je me ſouviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le ſuis encore avec celle-ci. Timide ! cependant qui connoît ce ſexe mieux que moi ? C'eſt ſans doute par cette raiſon même, que je le connois ſi bien. Lorſque j'ai réfléchi ſur moi-même, par comparaiſon avec l'autre ſexe, j'ai trouvé, Belford, qu'un homme de mon caractère, a dans l'ame quelque choſe qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainſi, comme Tirésias, il eſt capable de connoître leurs penſées & leurs inclinations preſqu'auſſi-bien qu'elles-mêmes. Les femmes modeſtes, & moi, nous ſommes à peu-près au même point, avec cette ſeule différence, que ce qu'elles penſent, je l'exécute. Mais les femmes immodeſtes vont beaucoup plus loin que moi, & dans leurs penſées & dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée ? C'eſt que nous autres libertins, nous ne laiſſons pas d'aimer la modeſtie dans une femme; tandis que les femmes modeſtes, j'entends celles qui affectent de le paroître, préfèrent toujours un homme impudent. D'où cela viendroit-il, ſi ce n'étoit d'une véritable reſſemblance dans le fond de la nature ? C'eſt apparemment ce qui a fait dire au poëte, *que toute femme eſt un libertin dans le cœur.* C'eſt à elles de prouver, ſi elles le peuvent, la fauſſeté de cette imputation.

Je me ſouviens auſſi d'avoir lu, dans quelque philoſophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme*. Peux-tu me dire, Belford, de qui eſt ce bon mot? n'eſt-ce pas de Socrate? Sa femme étoit un diable. Seroit-ce de Salomon (*)? Le roi Salomon! tu as ſans doute entendu parler d'un roi de ce nom. Ma mère, qui étoit une femme ſimple, m'avoit appris dans mon enfance à répondre, Salomon, lorſqu'elle me demandoit qui étoit le plus ſage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venoit la partie de ſa ſageſſe qui n'étoit pas inſpirée.

Ma foi, Belford, nous ne ſommes pas ſi méchans, toi & moi, qu'on ne puiſſe l'être encore plus. Il n'eſt queſtion que de ſavoir nous arrêter au point où nous ſommes.

(*) M. Lovelace ne devinoit pas plus juſte en citant Salomon, que Socrate. Ce paſſage eſt de l'*Eccléſiaſte*, chap. 25.

LETTRE

LETTRE CXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Vendredi, 14 avril.

VOICI les circonſtances d'une converſation dont je ſors, avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes amis ont abandonné tout d'un coup la réſolution de me pourſuivre, ou de me faire rentrer ſous le joug; & qu'il ne lui reſtoit par conſéquent que de ſavoir mes intentions, c'eſt-à-dire ce que je voulois faire, & ce que je voulois qu'il fît.

Je ſouhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorſqu'on ſauroit dans le monde que je ſerois abſolument indépendante de lui, on ſe perſuaderoit ſans peine que les mauvais traitemens de mon frère m'ont forcée de quitter la maiſon paternelle; & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec juſtice, autant pour la juſtification de mon père que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que, ſi mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle réſolution, il n'avoit aucune objection

à former contre mes volontés; mais, qu'étant assuré en même tems qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frère pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussi-tôt qu'ils croiroient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant, je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle résolution, que je me suis cru obligé de vous en instruire, & de prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien-aise, lui ai-je dit (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particulière), de savoir quel est votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire, si ce n'étoit pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut, (le courage, ma chère! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus

capable de vous plaire. Suppoſons, ſi votre penchant ne vous porte pas chez miladi Lawrence; que vous fiſſiez un tour du côté de Windſor.

Pourquoi Windſor ?

Parce que c'eſt un lieu agréable; parce qu'il eſt à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres : de Berkshire, où milord M.... eſt à préſent; d'Oxford, dans le voiſinage duquel miladi Lawrence fait ſa demeure; de Londres, où vous ſerez toujours libre de vous retirer, & où je pourrai moi-même, ſi vous l'exigez, choiſir ma retraite pendant votre ſéjour à Windſor, ſans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le déſagrément de me voir trop loin de miſs Howe, à qui je ſouhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles dans l'eſpace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vues ſur quelque autre lieu que Windſor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode. Mais, de quelque côté que je tournaſſe mon choix, plus près ou plus loin de miſs Howe, il avoit des domeſtiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une propoſition dont je lui ai ſu bon gré, celle de reprendre mon ancienne

Hannah, auſſi-tôt que je ſerois fixée, à moins que je n'aimaſſe mieux avoir près de moi une des deux filles de madame Sorlings, dont il m'avoit entendu louer le caractère.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaiſir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà penſé à rappeler cette bonne fille; qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur famille, où chacune avoit ſon office, qu'elles rempliſſoient toutes deux avec une ardeur admirable; que, dans la ſatisfaction que je prenois à les voir, je paſſerois volontiers mes jours avec elles, ſur-tout, lorſqu'après ſon départ, le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas beſoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient ce deſſein. A l'égard de Windſor, ou de tout autre lieu que je pourrois choiſir, je déciderois auſſi s'il devoit m'y accompagner; parce que, dans tous les points où non-ſeulement ma réputation, mais ma délicateſſe même ſeroient intéreſſées, il ne conſulteroit point d'autres idées que les miennes; &, puiſqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laiſſer dans cette occupation, & de monter à cheval ſur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoiſſez-vous quelqu'un à Windſor? lui

ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes ?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est, de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite ; & je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver une chambre seulement pour moi, & un cabinet pour Hannah, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fonds de mes richesses n'étoit pas considérable, & que je voulois éviter d'avoir obligation à personne. Enfin, je lui ai fait entendre que le plus tôt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du

château, lui ai-je dit, qu'il ſera poſſible; parce que j'aurai la facilité d'aſſiſter au ſervice divin, dont je n'ai été privée que trop long-tems.

Il ſeroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginoit que, par diverſes raiſons, je me plairois plus que dans tout autre lieu; &, pouvant ſe repoſer ſur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a ſi joyeuſement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que ſon rôle, à préſent, eſt de mériter mon eſtime, par la ſeule voie qu'il connoît propre à la lui faire obtenir. « Je ne ſuis qu'un jeune » homme, mademoiſelle, a-t-il ajouté d'un » air fort ſérieux; mais j'ai fait une longue » courſe. Que cet aveu ne m'attire pas le mé- » pris d'une ame auſſi pure que la vôtre. Il » eſt tems d'abandonner un train de vie dont » je ſuis fatigué; car je puis dire, comme Sa- » lomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour » moi ſous le ſoleil. Mais je ſuis perſuadé » qu'une conduite vertueuſe offre des plaiſirs » qui ne s'altèrent point, & qui ont toujours » le charme de la nouveauté ».

Ce diſcours m'a cauſé la plus agréable ſurpriſe. Je l'ai regardé attentivement, comme ſi je m'étois défiée du témoignage de mes yeux &

de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec ſon langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru ſi touché, qu'il trouvoit plus de ſatisfaction, m'a-t-il dit, dans cette aurore de ſes beaux jours & dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais reſſenti du ſuccès de ſes paſſions les plus emportées.

Aſſurément, ma chère, il parle de bonne foi. Il ne ſeroit pas capable de ce langage ni de ces idées, ſi ſon cœur n'y avoit autant de part que ſon eſprit. Ce qui ſuit m'a diſpoſée encore plus à le croire ſincère.

« Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris, » j'ai conſervé du reſpect pour la religion & » pour ceux qui lui ſont ſincèrement attachés. » J'ai toujours changé de diſcours, lorſque mes » compagnons de libertinage, en vertu du *Teſt* » *de milord Shaſtbury*, qui fait partie du ſym- » bole des libertins, & que je puis nommer la » pierre de touche de l'infidélité, ſe ſont » efforcés de tourner les choſes ſaintes en » ridicule. C'eſt ce qui m'a fait donner le nom » de *libertin décent*, par quelques honnêtes prê- » tres, qui ne m'en croyoient pas plus réglé » dans la pratique; & mes déſordres m'ont » laiſſé une ſorte d'orgueil, qui ne m'a pas » permis de déſavouer ce nom.

» Je ſuis d'autant plus porté à cet aveu, » mademoiſelle, qu'il peut vous faire eſpérer » que l'entrepriſe de ma réformation, dont je « me flatte que vous aurez la bonté de vous » charger, ne ſera pas auſſi difficile que vous » avez pu le craindre. Il m'eſt arrivé plus d'une » fois, dans mes heures de retraite, lorſqu'a- » près quelques mauvaiſes actions la pointe du » remords ſe faiſoit ſentir, de prendre plaiſir » à penſer que je mènerois quelque jour une » vie plus réglée. Sans ce fonds de goût pour » le bien, je m'imagine qu'il ne faudroit rien » eſpérer de durable dans la plus parfaite réfor- » mation. Mais votre exemple, mademoiſelle, » doit tout faire & tout confirmer ».

C'eſt de la grâce du ciel, M. Lovelace, que vous devez tout vous promettre. Vous ne ſavez pas combien vous me faites de plaiſir, lorſque vous me donnez occaſion de vous parler dans ces termes.

Là-deſſus, ma chère, je me ſuis rappelé ſa généroſité pour la jolie payſanne, & ſa bonté pour ſes fermiers.

» Cependant, mademoiſelle, a-t-il repris » encore, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que » la réformation ne ſauroit être l'ouvrage d'un » inſtant. Je ſuis d'une vivacité infinie. Souvent » elle m'emporte. Jugez, mademoiſelle, par ce

» que vous allez entendre, quel prodigieux » chemin j'ai à faire, avant qu'une bonne ame » puiſſe penſer un peu de bien de moi : quoique » j'aie quelquefois jeté les yeux ſur les ouvrages » de nos *myſtiques*, & que j'en aie aſſez lu pour » faire trembler de plus honnêtes gens que moi, » je n'ai jamais pu comprendre ce que c'eſt » que *la grâce* dont vous parlez, ni la manière » dont ils expliquent ſes opérations. Permettez » donc que votre exemple ſoit d'abord mon » appui ſenſible ; & qu'au lieu d'employer des » termes que je n'entends pas encore, je ren- » ferme tout le reſte dans cette eſpérance ».

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque choſe de choquant dans ſon expreſſion ; & que j'étois ſurpriſe qu'avec ſon eſprit & ſes talens, il n'eût pas fait plus de progrès, du moins dans la théorie de la religion. Cependant ſon ingénuité m'a plu. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiſer plus de lumières, qu'il ne manqueroit pas d'y trouver, lorſqu'il y apporteroit de meilleures intentions ; & j'ai ajouté que ſa remarque ſur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroiſſoit juſte ; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chère miſs Howe, l'indocile

perſonnage m'a juré que ſes réſolutions étoient ſincères. J'eſpère que je n'aurai point occaſion, dans mes lettres ſuivantes, de contredire de ſi belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de ſon côté, je ſerois bien éloignée d'oublier ma faute, & le tort que je me ſuis fait par mon imprudente démarche : mais il m'eſt ſi doux de voir luire quelque rayon d'eſpérance, où je n'appercevois que d'épaiſſes ténèbres, que j'ai pris la première occaſion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéreſſe.

Cependant ſoyez sûre, ma chère, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuſe à mon honneur : mais il eſt homme à pluſieurs faces ; & j'ai reconnu, dans ſon caractère, une inſtabilité qui me cauſe de l'inquiétude. Ainſi je ſuis réſolue de le tenir auſſi éloigné qu'il me ſera poſſible, & de ma perſonne & de mes penſées. Que tous les hommes ſoient des ſéducteurs ou n'en ſoient pas, je ſuis sûre que M. Lovelace en eſt un. De-là vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être ſon but ; dans chaque propoſition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occaſions qui pourront me laiſſer du doute, mes

plus heureuſes eſpérances ſeront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que, dans une ſituation telle que la mienne, il vaut mieux craindre ſans ſujet, que de s'expoſer au danger ſans précaution.

M. Lovelace eſt parti pour Windſor, d'où il ſe propoſe de revenir demain. Il a laiſſé deux de ſes gens pour me ſervir pendant ſon abſence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, dans l'eſpérance de l'engager à ſe joindre à ma mère, pour me faire obtenir mes habits, mes livres & mon argent. Je l'aſſure que, ſi je puis rentrer en grâce avec ma famille, en me réduiſant à la ſimple négative pour tous les hommes qui pourront m'être propoſés, & me voir traitée comme une fille, une nièce & une ſœur, je perſiſte encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne ſera point approuvé de mon père. Je lui inſinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frère & de ma ſœur, il ſeroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux; j'entends à ma ménagerie, & je ſuppoſe qu'on ne l'interprêtera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, ſoit pour ma conduite, ſoit pour la forme de mon domeſtique, & pour les moin-

dres circonſtances qui pourront lui prouver ma ſoumiſſion.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma ſœur où ſa réponſe doit m'être adreſſée.

Je ne marque pas moins d'empreſſement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma ſœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puiſſe m'empêcher d'être précipitée plus loin. » Un peu de douceur, lui » dis-je, peut encore faire paſſer ce malheureux » événement pour une ſimple méſintelligence : » mais le délai la rendroit également honteuſe » pour eux & pour moi. J'appelle à elle de » la néceſſité où la violence d'autrui m'a réduite ».

LETTRE CXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 avril.

Tu m'as ſouvent reproché ma vanité, Belford, ſans diſtinguer l'agrément qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans le tems même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de diſtinguer. La nature t'inſpire de l'admiration, ſans que tu ſaches comment. Tu es un mortel trop épais & d'une vue trop bor-

idée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'inſtinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il eſt vrai, cher ami; & tu peux ajouter que j'en ai une doſe abominable. Mais ſi l'on ne paſſe pas la vanité aux gens de mérite, à qui ſera-t-elle pardonnable? Cependant il eſt vrai auſſi que, de tous les hommes, ils ſont ceux qui ont le moins occaſion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoît facilement à leur marque, & qu'on eſt diſpoſé à les exalter. Un ſot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut aſſez volontiers qu'un tel homme doit être un ſujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle eſt la concluſion générale qu'il faut tirer des choſes *ſuſdites?* C'eſt, ſans doute, que perſonne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher? peut-être ſuis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions; &, pour la vie, je ne puis prendre ſur moi de cacher ce ſentiment. Cependant il pourroit bien ſervir à me perdre dans l'eſprit de ma pénétrante déeſſe.

Je m'apperçois qu'elle me craint. Je me ſuis

étudié, devant elle & devant miſs Howe, chaque fois que je les ai vues, à paſſer pour une tête légère & ſans réflexion. Quelle folie donc, d'avoir été ſi ſincère dans mes explications ſur le bruit du jardin? Oui; mais le ſuccès de cette invention (le ſuccès, Belford, aveugle les plus grands hommes) a répondu ſi parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le deſſus & m'a fait oublier des précautions. La menace qui regardoit Solmes, l'idée d'emmener le frère dans ma fuite, & mon projet de vengeance ſur les deux domeſtiques, ont cauſé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu beſoin de rappeler toutes les forces de mon eſprit, pour me rétablir dans le ſien. Il m'eſt arrivé, en même tems, quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans ſa famille, ou du moins quelques nouvelles auxquelles je me ſuis déterminé à donner un tour favorable. J'ai ſaiſi l'occaſion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le tems de former des réſolutions contre moi; c'eſt-à-dire pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ſes réſolutions en ſuſpens. Dans le deſſein qui me conduiſoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la ſérénité. Comme il m'eſt venu par-ci, par-là, dans ma vie, quelques bons mouvemens, je les ai rappelés à ma mé-

moire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chère perſonne de bonne humeur avec moi. Qui ſait, ai-je penſé, s'ils ne tiendront point, & ſi ma converſion n'eſt pas plus proche que je ne penſe? Mais, à tout haſard, c'eſt un fondement jeté pour mon grand ſyſtême. L'amour, me ſuis-je dit, eſt naturellement ennemi du doute: la crainte ne l'eſt pas; je veux eſſayer de la bannir. Il ne reſtera donc plus que l'amour. La crédulité eſt ſon premier miniſtre, & jamais on ne voit l'un ſans l'autre.

(*Il raconte ici à ſon ami tout ce qui s'eſt paſſé entre Clariſſe & lui dans leur dernier entretien. Lorſqu'il eſt arrivé à la propoſition de prendre un logement à Windſor, il continue ainſi:*)

A préſent, Belford, mon deſſein entre-t-il dans ton cerveau de plomb? Non, j'en ſuis ſûr; & je ſuis obligé par conſéquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la ſervir par mon abſence, ç'eût été lui marquer que je me fiois trop à ſes diſpoſitions pour moi. J'avois fait valoir, comme tu ſais, la néceſſité de ne la pas quitter tandis que j'aurois raiſon de croire que ſes amis penſoient à nous pourſuivre; & je commençois à craindre qu'elle ne me ſoupçonnât d'abuſer de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à préſent qu'ils ſe ſont

déclarés contre ce deſſein, & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas quand elle prendroit le parti de retourner, quelle raiſon m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéiſſance en m'éloignant, ſur-tout lorſque je puis laiſſer auprès d'elle mon valet Will, qui eſt un homme intelligent, & qui ſait tout, excepté lire & écrire, avec le brave Jonas; celui-ci pour m'être dépêché dans l'occaſion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens? D'ailleurs, je ſuis bien aiſe de m'informer s'il ne m'eſt pas venu des lettres de félicitation de mes tantes & de mes couſines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, ſuivant les termes dans leſquels elles ſeront conçues, pourront me ſervir utilement dans l'occaſion.

A l'égard de Windſor, je n'avois aucun deſſein qui regardât particulièrement ce lieu, mais il falloit en nommer un, lorſqu'elle me demandoit mon avis. Je n'oſe parler de Londres, ſans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vînt d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perverſité, qui les porte à vous demander votre opinion, pour avoir le plaiſir de s'y oppoſer après l'avoir connue, quoique leur choix eût peut-être été le même ſi ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés

contre

contre Windſor, lorſque je lui aurai fait croire que j'en ſuis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que, ce lieu étant de ma nomination, ce ſera lui faire voir que je n'ai pas de ſyſtême arrêté. Jamais il n'y eut de femme auſſi pénétrante, auſſi défiante que celle-ci. Cependant il eſt aſſez mortifiant pour un honnête homme d'être ſoupçonné.

J'ajoute qu'en paſſant je pourrai voir madame Greme, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je ſavois ce qui en a fait la matière, & que, dès le premier moment de leur connoiſſance, l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me ſeroit aiſé d'inventer quelque moyen de les ſervir toutes deux ſans me nuire à moi-même. C'eſt la manière la plus prudente de former des amitiés, qui ne ſont même jamais ſuivies d'aucun regret, quand les perſonnes qu'on ſert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs, madame Greme eſt en correſpondance de lettres avec la fermière, ſa ſœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque choſe d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque choſe de fâcheux dont je puis me garantir.

Aſſurez-vous toujours une porte de derrière, eſt une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoiſſent ne m'accuſeront pas d'être un homme fier. Je m'entre-

tiens familièrement avec un valet, lorſque je me propoſe de l'engager à m'être utile. Les valets reſſemblent aux ſoldats. Ils commettent toutes ſortes de maux, ſans mauvaiſe intention, & ſimplement, (les bonnes ames!) pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette miſs Howe. Elle a de l'eſprit comme un diable, & tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occaſion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât ſur moi, avec tous mes ſtratagêmes & l'opinion que j'en ai, je ſerois homme à me pendre, à me noyer, ou à me caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Pauvre Hickman! j'ai pitié du ſort qui l'attend avec cette Virago. Mais c'eſt un imbécille, à qui je ne prétends pas donner plus de ſens; &, lorſque j'y penſe, il me ſemble que, dans l'état du mariage, c'eſt une néceſſité abſolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un ſoit un ſot. J'ai traité autrefois cette matière avec miſs Howe. Mais il faut auſſi que le ſot ſoit perſuadé qu'il l'eſt; ſans quoi la ſottiſe opiniâtre déconcerteroit ſouvent la ſageſſe.

Avec le ſecours de Joſeph, mon honnête agent, je me ſuis mis à couvert, autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.

LETTRE CXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

N'EST-il pas cruel, que je ne puiſſe lier cette fière beauté par aucune obligation ? J'ai deux motifs pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits : l'un eſt le plaiſir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine dans une ſituation plus commode, & de penſer qu'elle auroit près d'elle, ou ſur elle, quelque choſe que je puſſe dire à moi : l'autre, d'abattre ſa fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabaiſſe plus un eſprit fier que les obligations pécuniaires ; & c'eſt par cette raiſon que j'ai toujours apporté beaucoup de ſoin à les éviter. Cependant il m'eſt arrivé quelquefois d'en avoir ; mais je maudiſſois la lenteur du tems juſqu'à mon quartier. J'ai toujours évité auſſi les anticipations. C'eſt ce que milord M..... appelleroit *manger ſon bled en herbe*, & ce que je regarde comme une manière ſervile de tenir ſon bien de ſes propres fermiers. A quelles inſolences ne ſe croient-ils pas autoriſés ? moi, qui me crois en droit de caſſer la tête au premier paſſant, ſi je ne ſuis pas content de ſes regards, comment ſupporterois-je l'audace d'un payſan qui me par-

lera ſon chapeau ſur la tête, parce qu'il eſt revêtu de la qualité de mon créancier? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'emprunter d'un oncle inſolent ou d'une tante curieuſe, qui en prendroient droit de ſe faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour le plaiſir d'exercer leur cenſure.

Ma charmante eſt là-deſſus d'une fierté qui ne le cède point à la mienne. Mais elle n'entend pas les diſtinctions. La pauvre novice ne ſait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je ſuis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu, plus d'une fois, cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire ſouvent la beauté, ne manque point, lorſqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeler autour de lui toutes ſes maîtreſſes. Il prend le grain dans ſon bec; il le laiſſe tomber cinq ou ſix fois, en continuant ſon invitation. Enſuite, pendant que deux ou trois de ſes belles emplumées ſe diſputent l'honneur de la préférence (un coq, Belford, eſt le *grand-ſeigneur* entre les oiſeaux), il dirige vers le grain le bec de la plus avancée; &, lorſqu'elle l'a pris, il confirme, par des careſſes, les marques fières de ſa joie. La belle, d'un autre côté, par ſes complaiſances, fait voir qu'elle n'a pas

été appelée ſeulement pour le grain d'orge, & qu'elle le ſait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propoſitions, j'ai fait celle de rappeler Hannah, ou de prendre une des filles de la fermière. Devineras-tu mon deſſein, Belford? Je te donne un mois pour le deviner. Mais, comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire ſimplement.

Ne doutant pas qu'auſſi-tôt qu'elle ſe verroit établie, elle ne ſouhaitât de reprendre cette ſervante favorite, je l'avois fait chercher, dans le deſſein d'employer ſecrètement quelques reſſorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette fille eſt fort mal d'un rhumatiſme qui l'a obligée de quitter ſa place, & de ſe confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! que je la plains! ces rhumatiſmes ſont des accidens bien fâcheux pour de ſi bons domeſtiques. Cependant, en me réjouiſſant de l'aventure, j'enverrai un petit préſent à cette pauvre malade. Je ſais que ma charmante y ſera ſenſible.

Ainſi, Belford, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai preſſée de rappeler ſon ancienne ſervante. Elle ſait que j'ai toujours eu de la conſidération pour cette fille, parce que je connois ſon attachement pour ſa maîtreſſe. Mais je ſens aug-

menter, dans cette occaſion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de riſque à propoſer une des deux jeunes Sorlings. Si l'une avoit conſenti à venir, & que la mère l'eût permis (deux difficultés pour une), ce n'eût été que pour en attendre une autre; &, ſi je m'étois apperçu que ma charmante s'y fût affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque ſujet de jalouſie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obſtacle; ou, à la fille qui auroit quitté ſa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure reſſource que d'épouſer mon valet-de-chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de milord M..... qui cherche à gagner les bonnes grâces de l'héritier préſomptif de ſon maître.

Bénit ſoit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace! il penſe, comme tu vois, à la ſatisfaction de tout le monde.

Mon rôle eſt devenu plus difficile, lorſque l'entretien eſt tombé ſur l'article de ma réformation. En proteſtant que mes réſolutions étoient ſincères, j'ai répété pluſieurs fois que ces changemens ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi? ne reconnois-tu pas mon ingénuité? L'obſervation, j'oſe le dire,

eſt fondée ſur la vérité & la nature. Mais il y entroit auſſi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puiſſe m'accuſer d'une hypocriſie trop groſſière. Je lui ai dit même qu'il étoit à craindre que mes déſirs de réformation ne fuſſent que des accès; mais que ſon exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, les avis d'une ſi bonne & ſi charmante maîtreſſe ôtent le courage. Je te jure que je ſuis embarraſſé à lever les yeux ſur elle; &, quand j'y penſe, ſi je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'eſt-à-dire l'engager à quelque choſe qui ſentît l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous nous entendrions bien mieux. Les conſolations ſeroient mutuelles, & le remords ne ſeroit pas d'un ſeul côté.

Cette divine perſonne traite les matières ſérieuſes avec tant d'agrément, &, juſqu'au ſon de ſa voix, tout eſt ſi charmant dans ſon langage, lorſqu'elle touche quelque ſujet de ſon goût, que j'aurois paſſé une journée entière à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes? C'eſt que, ſi la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation & de cette noble confiance qui donne, comme je m'en apperçois, une ſupériorité

viſible aux ames honnêtes, ſur celles qui le ſont moins.

Après tout, Belford, je voudrois ſavoir pourquoi l'on traite d'hypocrites ceux qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'eſt un terme que je hais, & que je ſerois très-offenſé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvemens, & peut-être auſſi ſouvent que ceux qui ſe piquent de vertu. Le mal eſt qu'ils ne ſe ſoutiennent point; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le ſoin de déguiſer mes chutes.

LETTRE CXVI.

Miſs HOWE *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 15 avril.

QUOIQUE aſſez preſſée par le tems, & comme opprimée par la vigilance de ma mère, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, ſur le nouveau rayon de lumière qui ſemble luire à votre proſélyte.

En vérité, je ne ſais que penſer de cette converſion. Il parle bien; mais, ſi l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'eſt qu'un

diſſimulé, auſſi odieux qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le ſont pour lui. De bonne foi, ma chère, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, ſi ces deux vices ne lui étoient pas familiers?

Son ingénuité eſt le ſeul point qui m'embarraſſe. Cependant il eſt aſſez ruſé, pour ſavoir que celui qui s'accuſe le premier, émouſſe la pointe des accuſations d'autrui.

On ne peut diſconvenir qu'il n'ait la tête fort bonne. Il y a plus à ſe promettre d'un homme d'eſprit que d'un ſot. Il eſt vrai auſſi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en ſa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le ſeul, pour juger de ſes ſpécieuſes confeſſions, & de cette facilité avec laquelle il s'accuſe lui-même. Vous avoue-t-il quelque choſe que vous ne ſuſſiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puiſſiez apprendre d'un autre? s'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à ſon déſavantage? Vous avez entendu parler de ſes duels, & de ſes ſéductions. Perſonne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; & ſon ingénuité ſert à faire dire : Bon! vous ne reprochez à M. Lovelace que ce qu'il confeſſe lui-même!

A quoi donc ſe réſoudre ? car c'eſt la queſtion qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre ſituation ; & j'eſpère, comme vous, qu'elle ne ſera pas toujours mauvaiſe. J'approuve l'ouverture qui regarde Windſor & la maiſon du chanoine. L'empreſſement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, eſt auſſi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maiſon du chanoine ou non, je penſe toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'eſt que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, & tout ce que vous avez fait juſqu'à préſent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que, dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement ; car vous ne pouviez pas deviner quelle ſeroit la concluſion de cette entrevue. Votre Lovelace eſt un diable, ſur ſon propre récit. S'il avoit pris la fuite avec le miſérable Solmes & votre frère, & que, lui-même, il eût été tranſporté aux colonies pour le reſte de ſes jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein & libre conſentement.

Quel étrange uſage fait-il de ce Joſeph Léman ? Il faut que je le répète ; ſon ingénuité me

confond. Mais, ſi vous faites grâce là-deſſus à votre frère, je ne vois pas pourquoi il vous ſeroit plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai ſouhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fuſſiez délivrée de lui, ſoit par une fièvre ardente, ſoit par l'eau, ſoit par le feu, ſoit par quelque accident qui pût lui rompre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir miſe dans la néceſſité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejetez mes offres, & je ne ceſſe pas de les renouveler. Dites; vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle ? Quelques raiſons m'empêchent d'employer le valet d'Hickman, à moins que je ne puſſe me procurer une lettre-de-change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'expoſeroient aux ſoupçons. Ma mère eſt ſi curieuſe! ſi fatigante! je n'aime guère ces caractères ſoupçonneux.

Il me ſemble que je l'entends ſans ceſſe autour de moi. La crainte m'oblige de finir. M. Hickman me prie de vous faire agréer ſes reſpects & l'offre de ſes ſervices. Je lui ai dit que j'aurois cette complaiſance pour lui, parce que, dans l'embarras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas eſpérer de s'en faire un mérite auprès

de moi, puiſqu'il faudroit être aveugle ou ſtupide, pour ne pas admirer une perſonne telle que vous, & pour ne pas ſouhaiter de lui être utile, ſans autre vue que l'honneur de la ſervir. » C'étoit ſans doute ſon principal motif, m'a-t-il » dit d'un air précieux, mais (baiſant ſa main, » & ſe courbant juſqu'à terre) il eſpéroit que » l'amitié qui eſt entre vous & moi ne dimi- » nueroit pas le mérite du reſpect qu'il a réelle- » ment pour vous ».

Adieu, ma chère. Croyez-moi ce que je ſerai toujours, c'eſt-à-dire votre très-fidelle amie. ANNE HOWE.

LETTRE CXVII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Samedi, après-midi.

MON vieux meſſager n'étant point en bonne ſanté, j'arrête le vôtre pour le charger de ma réponſe.

Vous ne fortifiez pas mon courage par vos dernières réflexions. Si ces apparences de réformation ne ſont que des apparences, quelles peuvent être ſes vues? Mais un homme eſt-il capable d'avoir le cœur ſi bas? oſeroit-il inſulter au tout-puiſſant, ne ſuis-je pas autoriſée à

juger plus favorablement de lui par cette triſte réflexion, que, dans la dépendance où je ſuis de ſon pouvoir, il n'a pas beſoin d'un ſi horrible excès d'hypocriſie, à moins que ſes deſſeins ſur moi ne ſoient de la dernière baſſeſſe? Il doit être du moins de bonne foi dans le tems qu'il me donne de meilleures eſpérances. Comment pouvoir en douter? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne ſauriez ſouhaiter de me voir ſous un joug ſi terrible.

Mais, après tout, j'aimerois mieux être indépendante de lui & de ſa famille, quoique j'aie une haute opinion de tous ſes proches. Je l'aimerois beaucoup mieux; du moins juſqu'à ce que j'aie vu à quoi les miens ſe laiſſeront engager. Sans une raiſon ſi forte, il me ſemble que le meilleur parti ſeroit de me jeter tout d'un coup ſous la protection de miladi Lawrance. Tout ſeroit conduit alors avec décence: & peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais auſſi, dans cette ſuppoſition, il faudroit me regarder comme néceſſairement à lui, & paſſer pour une fille qui brave ſa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel ſera le ſuccès de ma première tentative? Je le dois ſans doute; & cependant je ne puis en faire aucune avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, & ſéparée de lui.

Madame Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au ſoir. Elle eſt de ſa ſœur Greme, qui, « eſpérant, dit-elle, que » je lui pardonnerai l'excès de ſon zèle, ſi ſa » ſœur juge à propos de me faire voir ſa lettre, » ſouhaite, pour l'intérêt de la noble famille » & pour le mien, que je me détermine à rendre » ſon jeune ſeigneur heureux ». Ce ſont ſes termes. Elle fonde ſon empreſſement ſur la réponſe qu'il lui fit hier, en allant à Windſor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander ſi le tems des félicitations approchoit. Il lui répondit « Que jamais on n'avoit eu, pour » une femme, plus de tendreſſe qu'il en avoit » pour moi; que jamais une femme n'avoit » mérité plus d'attachement; que chaque en- » tretien qu'il avoit avec moi, lui donnoit de » nouveaux ſujets d'admiration; qu'il m'aimoit » avec une pureté de ſentimens dont il ne s'é- » toit jamais cru capable; & qu'il me regardoit » comme un ange deſcendu du ciel pour le » rappeler de ſes égaremens : mais qu'il appré- » hendoit que ſon bonheur ne fût plus éloigné » qu'il ne déſiroit, & qu'il avoit à ſe plaindre » des loix trop ſévères que je lui avois impoſées; » loix néanmoins auſſi ſacrées pour lui, que ſi » elles faiſoient partie du contrat de notre ma- » riage, &c ».

Que dois-je dire, ma chère? que dois-je penſer? Madame Greme & madame Sorlings ſont d'honnêtes femmes: & cette lettre s'accorde avec la converſation qui m'a paru agréable, & qui me le paroît encore. Cependant, que ſe propoſoit-il, lorſqu'il a laiſſé échapper l'occaſion de me déclarer ſes ſentimens? pourquoi faire des plaintes à madame Greme? Ce n'eſt point un homme timide. Mais j'inſpire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi! ma chère. Dites-moi donc comment?

Je ſuis quelquefois hors de moi-même, de la néceſſité où je me trouve d'obſerver la manœuvre de cet eſprit ſubtil, ou de cette tête folle; je ne ſais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle eſt ſévèrement punie, me dis-je ſouvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait eſpérer de ſervir de modèle aux jeunes perſonnes de mon ſexe! Si mon exemple ſert déſormais à leur inſpirer des précautions, je dois être aſſez contente. A quelque ſort que le ciel me deſtine, il ne faut plus compter que je puiſſe jamais lever la tête entre mes meilleurs amis & mes plus dignes compagnes. C'eſt une des plus cruelles circonſtances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle eſt aimée, & de ne cauſer de la joie qu'à ſes ennemis & à ceux de ſa famille. Que cette leçon ſeroit utile,

ſi l'on prenoit ſoin de ſe la rappeler vivement dans l'attention, lorſque l'eſprit balance ſur une démarche douteuſe !

Vous ne connoiſſez pas, ma chère, tout le prix d'un homme vertueux ; &, malgré la nobleſſe de votre ame, vous participez à la foibleſſe commune de la nature, en faiſant trop peu de cas du bien qui eſt entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendît des ſoins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites ; le traiteriez-vous de même ? Vous ſavez qui diſoit, en parlant de ma mère : *Celui qui ſouffre beaucoup, s'apprête beaucoup à ſouffrir* (*). Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers de qui vient cette obſervation. Il auroit peine à croire qu'une perſonne qui penſe ſi bien, ne tirât pas quelque fruit de ſa propre remarque, & il ſouhaiteroit ſans doute qu'elle fût en liaiſon d'amitié avec ſa chère miſs Howe.

La douceur, loin d'être une qualité mépriſable dans un homme, entre néceſſairement dans l'idée du *galant homme* ; c'eſt-à-dire qu'elle fait

(*) C'eſt une expreſſion de miſs Howe, dans une lettre précédente.

une

une partie eſſentielle de la perfection qui convient à ce ſexe. Un prince peut être indigne d'un ſi beau titre; car ce ſont les ſentimens & les manières, plus que la fortune, la naiſſance & les dignités, qui forment cet honorable caractère. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre ſexe eſt pour les hommes violens, impétueux? & miſs Howe ne ſera-t-elle pas du moins une exception?

Pardon, ma chère; & que votre amitié pour moi n'en ſouffre pas. Ma fortune eſt changée; mais mon cœur ſera toujours le même.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Samedi au ſoir.

MONSIEUR Lovelace a vu divers appartemens à Windſor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un ſeul qui me convienne, & qui réponde à ma deſcription.

Il a ſuivi mes inſtructions à la lettre. C'eſt un aſſez bon ſigne. Je ſuis d'autant plus contente de ſon exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit propoſé cette ville, & qu'à ſon

retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la proposition fut venue de lui, étoit un mauvais choix, parce que je cherche la retraite, & que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que, si madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerois volontiers quelque tems de plus; à condition qu'il me quittât pour se rendre à Londres ou chez milord M.....

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frère; &, dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y employerois votre secours. En effet, je vous prie, ma chère, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidelle Robert saura sans doute ce qu'elle est devenue.

M. Lovelace s'est apperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée, & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la manière la plus respectueuse, & s'il n'eût point ajouté, au récit qu'il m'a fait,

la diſpoſition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée ſi vivement, que, lorſqu'il s'eſt préſenté, je n'ai pu voir ſans indignation le ſéducteur à qui je dois attribuer les maux que je ſouffre, & tous ceux que j'ai ſoufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de miladi Lawrance, & une autre, ſi j'ai bien compris, d'une des miſs Montaigu. Si ces deux dames y parlent de moi, il eſt étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chère, que ſes parens ne ſoient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcuſable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, ſi je leur laiſſe penſer que ma fuite ait été volontaire. Ah, ma chère! que nos propres réflexions nous cauſent de peine à chaque occaſion douteuſe, lorſque la conſcience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

Dimanche matin.

QUEL ſurcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorſque je conſidère la haine que M. Lovelace porte à tous mes proches? Il en traite quelques-uns d'*implacables* : mais j'ap-

préhende qu'il ne ſoit auſſi implacable lui-même que le plus emporté d'entr'eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation ; & de preſſer ſon départ, comme une démarche néceſſaire pour commencer le traité. Il s'eſt donné de grands airs à cette occaſion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le premier de mes ſacrifices. Enſuite il s'eſt expliqué ſur mon frère en termes fort libres, ſans faire plus de grâce à mon père même.

Si peu de conſidération pour moi, ma chère! il eſt vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été ſa politeſſe, & qu'il n'a jamais ceſſé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas : que je ſuis coupable d'avoir entretenu la moindre correſpondance avec lui!

Mais apprenez, monſieur, lui ai-je dit, que, ſi votre naturel violent & votre mépris pour moi vous font ménager ſi peu mon frère, je ne ſouffrirai pas que vous me parliez mal de mon père. C'eſt aſſez, ſans doute, que ma déſobéiſſance ait fait le malheur de ſa vie, & qu'une fille qu'il aimoit ſi tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ſes peines, c'eſt ce que je ne ſupporterai jamais.

Il s'eſt jeté ſur ſa propre juſtification ; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas ſe permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit ſe permettre encore moins de prononcer. Enfin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec aſſez peu d'humilité. Mais, pour changer de ſujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avoit reçues, l'une de miladi Lawrance, l'autre de miſs Montaigu ; &, ſans attendre ma réponſe, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au ſoir ? appréhendoit-il de me cauſer trop de plaiſir ?

Miladi Lawrance s'exprime, par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. » Elle » l'exhorte à tenir une conduite qui puiſſe m'en» gager à recevoir bientôt ſa main. Elle me » fait ſes complimens, avec une vive impatience, » dit-elle, d'embraſſer, en qualité de nièce, » une perſonne ſi vantée ; c'eſt ſa flatteuſe expreſ» ſion. Elle ſe croira honorée de l'occaſion de » m'obliger. Elle eſpère que la cétémonie ne » ſera pas différée trop long-tems, parce que » cette heureuſe concluſion ſera, pour elle, » pour milord M..... & pour miladi Sadlair,

» un témoignage sûr du mérite & des bonnes » diſpoſitions de leur neveu.

» Elle aſſure qu'elle a toujours pris un vif » intérêt aux peines que j'ai eſſuyées à ſon occa- » ſion; qu'il ſeroit le plus ingrat de tous les » hommes s'il ne s'efforçoit pas de m'en dé- » dommager; qu'elle regarde comme un de- » voir, pour toute leur famille, de ſuppléer à » la mienne; & que, de ſa part, elle ne me » laiſſera rien à déſirer. Le traitement que j'ai » reçu de tous mes proches ſeroit plus ſur- » prenant, lui fait-elle obſerver, ſur-tout avec » tous les avantages qu'il poſsède du côté de la » nature & de la fortune, s'il ne falloit l'attri- » buer à ſes propres négligences; mais, à préſent » qu'il eſt le maître d'établir à jamais ſon carac- » tère, elle ſe flatte qu'il convaincra les Har- » love, qu'on avoit jugé plus mal de lui qu'il » ne le mérite; ce qu'elle demande au ciel, » pour ſon honneur, & pour celui de leur » maiſon. Enfin, elle ſouhaite d'être informée » de notre mariage immédiatement après la » cérémonie, pour être des premières & des » plus ardentes à m'en féliciter ».

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration, quoique j'euſſe pu m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire enſuite une partie de la ſeconde

lettre, où miſs Montaigu le félicite « d'avoir » obtenu *la confiance d'une ſi admirable per-* » *ſonne* ». Tels ſont ſes termes. Ma confiance, chère miſs Howe! Perſonne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité : vous voyez que miſs Montaigu, & toute ſa famille ſans doute, jugent du moins ma démarche fort extraordinaire. « Elle ſouhaite auſſi que la cérémonie ſoit » bientôt célébrée ; & c'eſt le vœu, dit-elle, » de milord M..... de ſes tantes, de ſa ſœur, » & de tous ceux qui veulent du bien à leur » famille. Après cet heureux jour, elle ſe pro- » poſe de ſe rendre auprès de moi, pour groſſir » mon cortége. Milord M..... s'y rendra » lui-même, s'il eſt un peu ſoulagé de ſa » goutte. Enſuite il nous abandonnera un de » ſes trois châteaux, où nous ſerons libres » de nous établir, ſi nous n'avons pas d'autres » vues ».

Miſs Montaigu ne dit rien pour s'excuſer de ne s'être pas trouvée ſur ma route, ou à Saint-Albans, comme il me l'avoit fait eſpérer. Cependant elle parle d'une indiſpoſition qui l'a tenue quelque tems renfermée. Il m'avoit dit auſſi que milord M.... étoit attaqué de la goutte ; ce qui ſe trouve confirmé par la lettre de ſa couſine.

Vous ne douterez pas, ma chère, que ces deux lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lu les marques sur son visage, & j'ai remarqué, à mon tour, qu'il s'en applaudissoit. Cependant je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressée de me rendre directement chez miladi Lawrance, sur le seul témoignage des sentimens de cette dame, tel que je l'ai vu dans sa lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particulière ?

Il se croit sûr que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée; sans quoi, elle me le feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa tante, qui connoît si bien les loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, monsieur, grâces à vos arrangemens, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter ?

Oh! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour

paroître à la cour même, ſi l'on exceptoit les pierreries : & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire *la plus extraordinaire*). L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroiſſois avec autant d'avantage que ſi j'avois changé d'habit tous les jours : & puis ſes couſines Montaigu me fourniroient tout ce qui me manque ; il alloit écrire à miſs Charlotte, ſi je lui en accordois la permiſſion.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable ? voudriez-vous que j'empruntaſſe des habits, pour rendre viſite à ceux qui me les auroient prêtés ? Aſſurément, M. Lovelace, vous me croyez trop de baſſeſſe ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours ſeulement, & pour y acheter des habits ?

Peut-être oui, ſi ce n'étoit pas à ſes dépens. Je n'étois pas prête encore à porter ſa livrée.

Vous concevez, ma chère, que mon reſſentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas ſérieux, ſi je ne lui marquois pas, dans l'occaſion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il eſt difficile d'éviter les récriminations.

Il ſouhaitoit de pouvoir pénétrer mes déſirs. Cette connoiſſance ſerviroit à diriger toutes ſes

propoſitions. Il ſeroit ſes délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes déſirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter ſans ceſſe ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, ſi j'inſiſtois ſur ce point. Mais il lui ſembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un ſeul, auquel il n'oſoit toucher qu'en paſſant, étoit de faire valoir mes droits, parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuſer ſes viſites, & le réduiſant au ſimple commerce de lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois penſé qu'à me rendre juſtice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, monſieur, que je ne veux point de procès avec mon père ? croyez-vous que ma triſte ſituation puiſſe changer quelque choſe à mes principes, du moins lorſque j'aurai le pouvoir de les obſerver ? comment pourrois-je m'établir dans ma terre ſans employer les formalités de la juſtice & ſans l'aſſiſtance de mes curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre eſt abſent. Quand je ſerois diſpoſée à prendre quelques meſures, il faudroit plus de tems que les circonſtances ne m'en accordent ; & ce qui m'eſt néceſſaire à préſent, c'eſt l'indépendance, c'eſt votre départ immédiat.

Il m'a proteſté, avec ſerment, que par diverſes raiſons qu'il m'avoit repréſentées, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer ſeule. Son eſpérance étoit de trouver quelque lieu que je puſſe agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire qu'il ſe flattoit de n'avoir pas mérité, par ſa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné; d'autant plus qu'aſſurément j'apportois aſſez de ſoins à lui fermer ma porte, quoiqu'il pût me proteſter, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée ſans ſe ſentir meilleur, & ſans une ferme réſolution de ſe confirmer dans ce ſentiment par mon exemple.

Des ſoins à vous fermer ma porte! ai-je répété. J'eſpère, monſieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, ſi je prétends qu'on me laiſſe un peu de tranquillité dans ma retraite. J'eſpère que, toute novice que vous m'avez trouvée ſur le point capital, vous ne me croyez pas aſſez foible pour aimer l'occaſion d'entendre vos élégans diſcours, ſur-tout lorſqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos viſites; & que vous ne croyez pas non plus qu'il ſoit néceſſaire de m'interrompre à tous momens, comme ſi j'avois beſoin de vos proteſtations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je déſire ſi ardemment votre abſence. C'eſt pour faire connnoître au public que je ſuis indépendante de vous, & dans l'eſpérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour ſatisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être ſi bien dans l'eſprit de vos proches, je conſens volontiers à vous inſtruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir, ſans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaiſance, dans mes démarches & dans mes réſolutions. Mes amis ſavent que le teſtament de mon grand-père m'autoriſe à diſpoſer de ma terre & de ma part des effets, d'une manière qui peut leur être déſagréable, quoique je n'en aie pas la diſpoſition abſolue. Cette conſidération pourra m'attirer quelques égards, lorſque leur première chaleur ſera refroidie, & qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raiſonnement! Il pouvoit me proteſter que l'aſſurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ſes déſirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la généroſité & l'honneur faiſoient

le fondement de ſon repos ! Et ſi le ciel, à ſon entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il auroit toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il eſpéroit que le paſſé même tourneroit à ſon avantage, parce que, dans cette ſuppoſition, ſes parens l'ayant toujours preſſé de ſe marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux; &, comme il n'avoit pas été auſſi méchant que ſes ennemis ſe plaiſoient à le publier, il ſe flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc ſur ſon conſentement pour ce qu'il paroiſſoit approuver, & que je me croyois sûre de ſon départ. Enſuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il penſoit réellement de ma ſituation, & quel conſeil il me donneroit dans le calme de ſon eſprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarraſſée ; Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois ſans guide, ſans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit bien des choſes, ſinon pour la connoiſſance, du moins pour la pratique de quantité de bienſéances, qui me paroiſſoient indiſpenſables dans le caractère d'un homme de naiſſance & d'éducation.

Il ſe regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir,

comme un homme d'une politeſſe achevée ; & ſon amour-propre eſt bleſſé qu'on en juge autrement. J'en ſuis bien fâché, mademoiſelle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, ſouffrez que je le diſe, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues juſqu'aujourd'hui.

C'eſt votre malheur comme le mien, M. Lovelace. Je ſuis perſuadé qu'avec un peu de diſcernement il n'y a point de femme qui, vous connoiſſant, comme je fais à préſent (j'avois deſſein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge, comme moi, que votre politeſſe n'eſt ni régulière ni conſtante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par ſaillies, qui n'ont pas leur ſource en vous-même. Vous avez beſoin d'y être rappelé.

Ciel ! ciel ! que je ſuis à plaindre ! Il ne s'eſt défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers duquel j'ai vu facilement qu'il étoit à demi-fâché.

J'ai continué : En vérité, monſieur, vous n'êtes point un homme auſſi accompli qu'on devoit l'attendre de vos talens, & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'eſt un terme qu'il avoit employé dans une de nos converſations précé-

dentes) ſur mille choſes louables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

Je n'aurois pas ſi tôt ceſſé de lui parler avec cette franchiſe, parce qu'après m'en avoir donné l'occaſion, il m'avoit paru traiter aſſez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très-grave; mais il m'a interrompu : mademoiſelle, épargnez-moi. Mon regret eſt extrême d'avoir vécu inutilement juſqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous ſeriez pas écartée d'un ſujet plus agréable & plus conforme à notre ſituation, ſi vous n'aviez pris un plaiſir trop cruel à mortifier un homme qui a paru juſqu'ici devant vous avec trop de défiance de ſon propre mérite, pour avoir oſé vous ouvrir librement ſon ame. Ayez la bonté de revenir au ſujet que vous avez quitté; &, dans un autre tems, j'embraſſerai volontiers ma correction, de la ſeule bouche du monde de qui je puiſſe la recevoir avec joie.

Vous parlez ſouvent de réformation, M. Lovelace, & c'eſt une confeſſion de vos erreurs; mais je vois que vous recevez fort mal des reproches, auxquels vous craignez peut-être aſſez peu de donner occaſion. Je ſuis bien éloignée de prendre plaiſir à relever vos défauts. Dans la ſituation où ſuis, il ſeroit à ſouhaiter pour vous & pour moi que je n'euſſe à faire que votre

éloge. Mais puis-je fermer les yeux ſur ce qui le bleſſe, lorſque je ſouhaite qu'on me croie ſérieuſement attachée à mes propres devoirs?

J'admire votre délicateſſe; mademoiſelle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aie quelque choſe à ſouffrir, je ne déſirerois pas que vous en euſſiez moins. Elle vient du ſentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au-deſſus de mon ſexe, & même au-deſſus du vôtre: elle vous eſt naturelle: elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu?

Enſuite reprenant notre premier ſujet; vous m'avez fait la grâce de me demander mon conſeil: je ne déſire que de vous rendre tranquille; de vous voir fixée à votre gré; votre fidelle Hannah près de vous; votre réconciliation heureuſement commencée. Mais je prends la liberté de vous propoſer différentes ouvertures, dans l'eſpérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez madame Howe, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence auprès de M. Morden, votre couſin & votre curateur? je vous offre des commodités pour

ce

le voyage, ſoit par mer juſqu'à Livourne, ſoit par terre en traverſant la France. Peut-être engagerai-je quelque dame de ma famille à vous accompagner. Miſs Charlotte ou miſs Patty ſaiſiront volontiers l'occaſion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous ſervirai que d'eſcorte, déguiſé, ſi vous le ſouhaitez, couvert de votre livrée, afin que votre délicateſſe ne ſoit pas bleſſée de me voir à votre ſuite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexions, mais qu'ayant écrit à ma ſœur & à ma tante Hervey, leur réponſe, ſi j'en recevois quelqu'une, pourroit ſervir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit ſe retirer, j'examinerois particulièrement la propoſition qui regardoit M. Morden; & que, ſi je la goûtois aſſez pour la communiquer à miſs Howe, il ſeroit informé de mes réſolutions dans l'eſpace d'une heure.

Il eſt ſorti reſpectueuſement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroiſſoit inutile de vous conſulter; que le retour de M. Morden ne pouvoit être éloigné; que dans la ſuppoſition même de mon départ pour l'Italie, je ne ſouffrirois point qu'il m'accompagnât ſous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ſes deux couſines fût diſpoſée à m'honorer de ſa compagnie; & que d'ailleurs

ce ſeroit la même choſe, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponſe a produit une autre converſation, qui fera le ſujet de ma première lettre.

LETTRE CXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

MONSIEUR Lovelace m'a dit que, dans l'incertitude de ma réſolution ſur le voyage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelqu'autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du moins qu'il préféroit ma ſatisfaction à la ſienne. Alors il s'eſt offert à partir lui-même, pour chercher Hannah, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refuſé les deux jeunes Sorlings, il ſouhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une ſervante à laquelle je puſſe accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah, & de me l'envoyer auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelqu'obſtacle. Feroit-il ſi mal de ſe rendre chez miſs Howe, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter ſa femme-de-chambre? Je lui ai fait entendre que le mécontentement

de votre mère, depuis la démarche dans laquelle tout le monde ſuppoſe que je me ſuis engagée volontairement, m'a privée de tous les ſecours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru ſurpris que madame Howe, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & ſur laquelle on ſuppoſoit tant d'influence à ſa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il ſouhaitoit que le même homme qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les paſſions de mon père & de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux myſtère.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frère. Mon oncle Antonin, j'oſois le dire, ne ſe ſeroit pas porté de lui-même à prévenir madame Howe contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puiſque mon deſſein n'étoit pas de rendre viſite à ſes tantes, il m'a demandé ſi je voulois recevoir celle de ſa couſine Charlotte Montaigu, & prendre une ſervante de ſa main.

Cette propoſition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejetter. Mais j'étois bien aiſe auparavant de voir ſi mes amis m'enverroient mes habits, pour n'avoir pas, aux yeux des ſiens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un ſecond voyage à Windſor, où ſes recherches ſeroient

encore plus exactes, parmi les chanoines, & dans les plus honnêtes maiſons de la ville. Je lui ai demandé ſi ſes objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me ſouviens, ma chère, que, dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus sûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ſes prétextes pour ne me pas laiſſer ici, me faiſant aſſez connoître que ce n'étoit pas ſon deſſein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorſque je ſerai dans un autre lieu, devant me perſuader qu'il y ſera fidelle auſſitôt que j'aurai changé de demeure; ſans compter que ſa préſence rend ici mon logement fort incommode, je n'aurois pas d'éloignement pour le ſéjour de Londres, ſi j'avois quelque connoiſſance dans cette grande ville.

Comme il m'a propoſé pluſieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embraſſeroit ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vu de diſpoſition à la ſaiſir. Cependant ſes yeux m'ont paru l'approuver. Nous ſommes de grands obſervateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il ſemble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait enſuite une propoſition fort agréable; celle d'inviter madame Norton à ſe rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit auſſi-tôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux

expédient qui pouvoit répondre à nos déſirs communs. Il s'eſt reproché de n'y avoir pas penſé plus tôt : &, ſaiſiſſant ma main, écrirai-je, mademoiſelle ? ferai-je partir quelqu'un ? irai-je moi-même, vous chercher cette excellente femme ?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me propoſer de plus charmant ; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre ; qu'une femme ſi prudente craindroit de ſe déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ſes parens ; & que le parti qu'elle prendroit de me ſuivre lui feroit perdre la protection de ma mère, ſans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah ! chère Clariſſe, s'eſt-il écrié aſſez généreuſement, que cet obſtacle ne vous arrête point ! je ferai pour cette bonne femme, tout ce que vous ſouhaiteriez de faire vous-même : ſouffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que ſa généroſité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impoſſible que je ne reçuſſe pas bientôt quelques nouvelles de mes amis ; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner perſonne dans leur eſprit, ſurtout madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mère ; & que d'ailleurs cette vertueuſe femme, qui

TAYLOR INST.

avoit le cœur au-deſſus de ſa fortune, manqueroit plutôt du néceſſaire, que d'avoir obligation mal-à-propos aux libéralités d'autrui.

Mal-à-propos ! a-t-il répliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir ? Madame Norton eſt une ſi honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à ſa bonté, ſi elle m'accorde la ſatisfaction de l'obliger ; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occaſion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Compreſſez-vous, ma chère amie, qu'un homme qui penſe ſi bien, puiſſe avoir laiſſé prendre aſſez de force aux mauvaiſes habitudes, pour avoir avili ſes talens par ſes actions ? n'y a-t-il donc aucune eſpérance, me ſuis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner, pour notre intérêt commun, puiſſe opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage ?

Permettez, monſieur, ai-je repris, que j'admire le ſingulier mêlange qui règne dans vos ſentimens. Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorſqu'elles ſe ſont élevées dans votre eſprit ; ou, par un autre excès qui n'eſt pas moins ſurprenant, la légèreté doit

avoir merveilleuſement prévalu. Mais, pour revenir à notre ſujet; je ne vois aucune réſolution à prendre avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, mademoiſelle, je m'efforçois ſeulement de trouver, s'il m'eût été poſſible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais, puiſque je n'ai pas le bonheur de réuſſir, aurez-vous la bonté de me dire quelles ſont vos intentions? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réſerve de vous laiſſer ici, dans un ſi grand éloignement du lieu où je dois me retirer, & dans un canton où, faute d'avoir gardé d'abord aſſez de précautions, mes coquins de valets m'ont rendu comme public. Ces miſérables, a-t-il ajouté, ſont orgueilleux à leur manière, lorqu'ils ſervent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître, comme s'ils étoient de la même race: & tout ce qu'ils ſavent de lui ou de ſes affaires n'eſt jamais un ſecret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel eſt leur caractère, ai-je penſé, les perſonnes de naiſſance devroient éviter plus ſoigneuſement de leur donner des ſujets d'indiſcrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne ſais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieuſement, M. Lovelace, me conſeilleriez-vous d'aller à Londres?

Je le regardois avec attention. Mais je n'ai pu rien démêler dans ſes yeux.

D'abord, mademoiſelle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres : parce que j'appréhendois beaucoup plus les pourſuites. A préſent que votre famille paroît un peu refroidie, je ſuis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choiſir. Si je vous y vois paiſible & contente, je n'ai rien à déſirer.

Il eſt certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la ſeule vue de l'entendre, s'il connoiſſoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoiſſoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité, ſon ami Belford avoit un très-bel appartement près de Soho (*), chez une dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ſes parentes. Comme M. Belford paſſoit une partie de ſon tems à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres meſures.

J'étois bien réſolue de refuſer ce logement, & tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant je

(*) Place de Londres.

veux voir, ai-je penſé, ſi c'eſt de bonne foi qu'il me le propoſe. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empreſſement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce deſſein.

Cependant, après tant de généreuſes ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme ſi je le croyois capable de la plus noire & de la plus ingrate baſſeſſe. Mais ſon caractère, ſes principes ſont ſi équivoques ! il eſt ſi léger, ſi vain, ſi changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il ſoit une heure après, ce qu'il eſt au moment qu'il vous parle ; & puis, ma chère, je n'ai plus à préſent de gardien ! je n'ai plus de père, ni de mère ! il ne me reſte que la pitié du ciel & ma vigilance : & je n'ai aucune raiſon d'eſpérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, monſieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque réſolution ; mais remettons cette matière à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-tems. Je lui ai promis de le voir demain, d'auſſi bonne heure qu'il le ſouhaiteroit ; & je lui ai dit que, dans l'intervalle, il pouvoit penſer à quelque

endroit convenable, ſoit dans Londres, ſoit aux environs.

Nous nous ſommes ſéparés aſſez paiſiblement. J'ai employé le reſte de la ſoirée à vous écrire; & je quitte la plume, avec l'eſpérance de trouver un peu plus de repos dans le ſommeil, que je n'en ai goûté depuis long-tems.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Lundi matin, 17 avril.

Quoique je fûſſe hier aſſez tard lorſque je me mis au lit, je n'ai pas eu long-tems les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le ſommeil & moi: en vain je lui fais ma cour, pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repoſe plus tranquillement au château d'Harlove; car le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon frere & ma ſœur, j'oſe le dire, ſont tous deux à couvert de l'inſomnie.

M. Lovelace, qui eſt comme moi dans l'habitude de ſe lever matin, m'a trouvée au jardin vers ſix heures. Après les complimens ordinaires, il m'a priée de reprendre le ſujet qui nous avoit

occupés la veille. Il étoit queſtion, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me ſemble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, mademoiſelle (obſervant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous aſſurer qu'il eſt à votre diſpoſition, que dans l'eſpérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'eſt point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorſque je cherche à faire croire que je ſuis indépendante de vous, & ſur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adreſſer s'il daignent me faire quelque réponſe, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il repliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusſe l'accepter. Il avoit voulu me confirmer ſeulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoiſſoit aucun qui me convînt. Votre famille, mademoiſelle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez leſquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'achéterois leur fidélité à toute ſorte de prix; & ces gens-là ne ſe mènent que par l'intérêt.

Les gens d'affaires de ma famille, lui ai-je

dit, ſeront ſans doute les premiers qu'elle employera pour découvrir où je ſuis. Ainſi, cette propoſition n'eſt pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-tems ſur le même ſujet. Enfin, pour réſultat, il s'eſt chargé d'écrire à un autre de ſes amis, nommé M. Doleman, pour le prier de chercher un appartement ſimple, mais décent, qui doit conſiſter, ſuivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un domeſtique, avec l'uſage d'une ſalle à manger, par le bas. Il m'a donné ſa lettre à lire; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir auſſi-tôt par un de ſes gens, qui doit attendre la réponſe de ce M. Doleman, & nous l'apporter.

Je verrai quel ſera le ſuccès. Dans l'intervalle, je me diſpoſe à partir pour Londres, à moins que vous ne ſoyez d'un avis contraire.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, dimanche, lundi.

IL commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la dernière lettre de miſs Clariſſe. Il raconte enſuite à ſon ami, qu'ayant paſſé par le château de Médian, en allant à celui de Hall (car il avoue qu'il n'a point été à Windſor), il y a trouvé des lettres de ſa tante & de ſa couſine, que madame Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'eſt expliqué avec cette femme ſur la converſation qu'elle avoit eue, dans la chaiſe avec miſs Clariſſe; & la manière dont il lui a parlé de ſa paſſion & de ſes vues honorables l'a portée à écrire à ſa ſœur Sorlings la lettre qu'on a lue en ſubſtance dans celles de miſs Clariſſe à miſs Howe. Il continue dans ces termes :

Je l'avois laiſſée de ſi bonne humeur à mon départ, que j'ai été ſurpris de lui trouver l'air ſi grave à mon retour, & de reconnoître, à la rougeur de ſes beaux yeux, qu'elle avoit pleuré. Mais lorſque j'ai ſu qu'il lui étoit venu des lettres de miſs Howe, j'ai compris facilement

que ce petit diable l'avoit irritée contre moi. J'ai ſenti naître une vive curioſité de découvrir le ſujet de leur commerce. Mais c'eſt une entrepriſe qu'il n'eſt pas encore à propos de tenter. Une invaſion ſur un point ſi ſacré me raineroit ſans reſſource. Cependant, je ne puis penſer, ſans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui ſe paſſe entre elle & moi; tandis que je ſuis ſous le même toit, & dans une réſerve qui me dérobe le fond d'une correſpondance nuiſible peut-être à tous mes deſſeins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un ſi grand mal à caſſer la tête au meſſager, lorſqu'il eſt chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de miſs Howe? Entreprendre de le corrompre, & n'y pas réuſſir, ce ſeroit me perdre entièrement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, & ſi tranquille dans ſon état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger & pour boire, il n'aſpire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre un miſérable qui eſt ſans déſirs & ſans ambition? Cependant le coquin ne vit qu'à demi, & cette moitié de vie n'eſt pour lui qu'un fardeau. Si je le tuois, ſerois-je reſponſable d'une vie entière? Un miniſtre d'état ne le marchanderoit pas tant. Mais laiſſons-le vivre.

Tu ſais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté eſt une vapeur qui ſert à montrer mon talent pour l'invention, & qu'il dépendroit de moi d'être méchant, ſi je le voulois.

Il rappelle ici diverſes expreſſions de miſs Clariſſe qui ont vivement piqué ſon orgueil, avec menace de s'en reſſouvenir dans l'occaſion. Il s'applaudit de ſes propoſitions, qu'il reconnoît pour autant de ruſes, ſur-tout celle d'emprunter une ſervante de miſs Howe juſqu'à l'arrivée d'Hannah. Il continue :

Tu vois, Belford, combien ma charmante eſt éloignée de croire que miſs Howe même n'eſt qu'une marionnette, que je fais danſer ſur mes fils-d'archal, par des reſſorts de la ſeconde ou de la troiſième main. Tromper deux femmes de cette eſpèce, qui s'imaginent tout ſavoir; faire ſervir l'orgueil & la malignité des pères & des mères à leur donner le mouvement qu'il me plaît; & les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup, quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorſque je parois douter ſi ſon frère n'a pas de part au reſſentiment de madame Howe, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup, parce qu'autrement, ſon

oncle n'auroit pas enflammé madame Howe contre elle ? La chère petite ! quelle innocence !

Ne vas pas non plus juſqu'à m'attribuer la malignité de ſa famille. Elle eſt concentrée dans le cœur de tous les Harlove. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnois à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le feu, par le poignard, ou par le miniſtère de la juſtice. Mais je guide à propos les effets de leur haine ; & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus.

Il falloit amener la déeſſe Clariſſe à faire elle-même la propoſition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre, que de renouveler celle de Windſor. Quand tu voudras qu'une femme faſſe une choſe, ne manque point de lui en propoſer une autre. Voilà les femmes ! les voilà, ſur ma damnation ! Qu'en arrive-t-il ? Elles nous mettent dans la néceſſité de jouer le double avec elles ; &, lorſqu'elles s'en trouvent les dupes, elles ſe plaignent d'un honnête homme qui s'eſt trop bien ſervi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me ſentois le cœur gonflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me ſuis-je dit à moi-même. Une envie de

de touſſer m'a aidé fort à propos. Enſuite recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini ſon diſcours; &, lorſqu'elle a ceſſé de parler, au lieu de l'entretenir de Londres, je lui ai propoſé de faire venir ſa madame Norton.

Comme je ſuis bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, ſi elle avoit accepté mes offres, j'aurois pu lui propoſer de faire tant de bien à cette femme & à ſon fils, que cette ſeule raiſon l'auroit fait changer de ſentiment: non, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépenſe; mais il ne faut penſer à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de ſa Norton. J'aimerois autant voir auprès d'elle ſa mère ou ſa tante Hervey. Hannah, ſi ſa ſituation lui eût permis de venir, m'auroit moins embarraſſé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de valets oiſifs, ſi ce n'eſt pour faire l'amour, & ſe marier même, quand je le juge à propos?

Ma foi, je ſuis fort ſatisfait de mes arrangemens. Chaque heure ne peut qu'augmenter à préſent mes progrès dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impoliteſſe au point préciſément néceſſaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne ſuis point un amant langoureux. Les moindres civilités dou-

bleront déſormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire eſt d'obtenir l'aveu d'une flamme ſecrète, ou, du moins, d'une préférence qu'on m'accorde ſur tous les autres hommes ; après quoi, l'heureux moment ne ſera pas éloigné. Une préférence reconnue, ſanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déeſſe me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'eſt un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles ?

Lorſque j'ai propoſé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoiſſois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque ſujet d'alarme. Madame Oſgood eſt une femme trop vertueuſe, & qui ſeroit bientôt ſon amie plus que la mienne. Mais je voulois lui faire prendre une haute idée de ſa propre pénétration. Mon plaiſir, lorſque je creuſe une foſſe, eſt d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr & les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en haut, eſt en droit de dire alors : ho, ho, charmante ! par quel haſard êtes-vous-là ?

Lundi, 17 avril.

Il m'arrive, à l'inſtant, de nouveaux avis de mon honnête Joſeph. Tu ſais l'aventure de la

pauvre miſs Betterton de Nottingham. James Harlove travaille à rallumer contre moi le reſſentiment de cette famille. Tous les Harlove du monde n'ont rien épargné, depuis quelque tems, pour approfondir la vérité de cette hiſtoire; mais les inſenſés ſont enfin réſolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de James un eſprit ruſé & un joli garçon, dans la vue de faire tourner plus glorieuſement toutes ſes ruſes à mon avantage; car je ſuppoſe que ma belle tend à m'éloigner d'elle, auſſi-tôt que nous ſerons à Londres. Je te communiquerai, lorſqu'il en ſera tems, la lettre de Joſeph & celle que je vais lui écrire. Etre informé à propos du mal qu'on médite, c'eſt aſſez, avec ton ami, pour le faire avorter, & retomber ſur la tête de ſon auteur.

Joſeph fait encore le ſcrupuleux. Mais je ſais qu'il ne cherche, par ſes délicateſſes, qu'à relever le mérite de ſes ſervices. Ah, Belford, Belford! quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche!

LETTRE CXXII.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

(En réponſe à ſes deux dernières).

Mardi, 18 avril.

VOUS avez une famille implacable. Une nouvelle viſite de votre oncle Antonin a non-ſeulement confirmé ma mère dans ſon oppoſition à notre correſpondance, mais l'a fait preſque entrer dans tous leurs principes.

Paſſons à d'autres ſujets. Vous plaidez avec beaucoup de généroſité pour M. Hickman. Peut-être ai-je fait à ſon égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, & de continuer néanmoins, plutôt que de recommencer, quoique ma voix ſoit obligée de ſe contraindre. Mais il eſt certain qu'il en eſt plus reſpectueux; & vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement eſt capable d'humilier, deviennent inſolens lorſqu'ils ſont mieux traités. Ainſi, bon & grave M. Hickman, un peu plus de diſtance, je vous en ſupplie. Vous m'avez élevé un autel, & j'eſpère que vous ne refuſerez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez ſi je traiterois M. Lovelace comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chère, je m'imagine que non. J'ai conſidéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux ſexes; & je vous avouerai franchement le réſultat de mes réflexions. J'ai conclu que, de la part des hommes, la politeſſe eſt néceſſaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers ſoins, dans la vue de nous engager à plier le cou ſous un joug dont l'inégalité n'eſt que trop ſenſible. Mais, en conſcience, je doute s'ils n'ont pas beſoin d'un petit mélange d'inſolence pour ſe ſoutenir dans notre eſtime lorſqu'ils y ſont parvenus. Ils ne doivent pas nous laiſſer voir que nous puiſſions les traiter comme des ſots. D'ailleurs, je m'imagine qu'un amour trop uni, c'eſt-à-dire une paſſion ſans épines, en d'autres termes, une *paſſion* ſans *paſſion*, reſſemble à ces ruiſſeaux dormans, où l'on n'appercevroit pas le mouvement d'une paille, de ſorte qu'un peu de crainte, & même de haine, qu'on nous inſpire quelquefois, produit des ſentimens tout oppoſés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'eſt montré d'abord l'homme du monde le plus poli & le plus reſpectueux, a ſaiſi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, ſa facilité à faire une offenſe, ſon égale facilité à

s'humilier, me paroiſſent capables, ſur-tout dans un homme à qui l'on connoît du ſens & du courage, de ſoutenir vivement la paſſion d'une femme, & de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une ſorte de *non-réſiſtance*, qui différera peu de la ſoumiſſion qu'un mari tyran peut déſirer dans la ſienne.

Il me ſemble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes porte la vérité de cette doctrine juſqu'à la démonſtration. Pour moi, je ſuis ſi accoutumée aux langueurs, aux ſoins rampans & à la ſoumiſſion du mien, que je n'attends de lui que des ſoupirs & des révérences; & je ſuis ſi peu touchée de ſes ſots diſcours, que ſouvent, pour le faire taire ou pour me réveiller, je ſuis forcée d'avoir recours à mon claveſſin. Au contraire, Lovelace ſait tenir la balle en l'air; & ſon adroite vivacité dans la converſation, eſt un jeu continuel de raquettes.

Vos diſputes & vos réconciliations fréquentes vérifient cette obſervation. Je crois réellement que, ſi M. Hickman avoit eu l'art de ſoutenir mon attention à la manière de votre Lovelace, je ſerois déjà ſa femme. Mais il devoit commencer ſur ce ton; car il eſt trop tard à préſent pour y revenir. Jamais, jamais il ne ſe rétablira; c'eſt ſur quoi il peut compter. Son ſort eſt de

faire le nigaud juſqu'au jour de notre mariage; &, ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la ſoumiſſion juſqu'à ſon dernier ſoupir.

Pauvre Hickman ! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho : pauvre Hickman ! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chère, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windſor, les lettres de ſa tante & de ſa couſine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un ſeul moment à vous communiquer des pièces ſi intéreſſantes, & qui ont un rapport ſi néceſſaire aux conjonctures. Cette affectation de ne vous les montrer que le lendemain, lorſque vous étiez irritée contre lui, ſemble marquer qu'il les tenoit en réſerve, pour faire ſa paix dans l'occaſion : & concluez de-là que le ſujet de colère étoit donc prévu. De toutes les circonſtances qui ſont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'eſt celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut ſembler petite à des yeux indifférens; mais elle ſuffit aux miens pour juſtifier toutes vos précautions. Cependant je crois auſſi que la lettre de madame Greme à ſa ſœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, & ſur-tout pour madame Norton, ſont d'agréables contre-poids. Ces quatre circonſtances m'empêchent de dire tout ce que je penſe de

l'autre. L'étourdi ! de vous avoir déclaré le ſoir qu'il avoit les lettres, ſans offrir de vous les montrer. Je ne ſais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaiſir ce que les dames lui écrivent, d'autant plus que, les ayant fait ſonder encore, je trouve que toute la famille déſire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me ſemble qu'il n'y a point d'objection raiſonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous ſerez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, & de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'abſence à laquelle il s'eſt engagé, ou par d'autres eſſais de cette nature. Mais, au fond, ma chère, je penſe toujours qu'il n'y a rien de plus preſſant que votre mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais, au moment qu'elle aura refuſé vos propoſitions, ſoumettez-vous au joug, & tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace ſeroit un tigre, s'il vous mettoit dans la néceſſité de vous expliquer. Cependant c'eſt mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut ſouffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ſes maximes, qui avoit rapport à moi ; « Une femme, m'a-t-il dit un jour,

» qui ſe propoſe tôt ou tard de faire tomber » ſon choix ſur un homme, doit faire connoî- » tre, pour ſon propre intérêt, qu'elle diſtingue » ſon adorateur de la troupe commune ».

Vous rapporterai-je de lui une autre belle ſentence, prononcée dans ſon ſtyle libertin, avec un geſte convenable au diſcours ? « Il ſe donnoit » au diable, malgré le peu de délicateſſe qu'on » lui ſuppoſoit, s'il prenoit pour ſa femme la » première princeſſe de l'univers, qui balance- » roit une minute entre un empereur & lui ».

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On eſt perſuadé que vous n'avez quitté la maiſon de votre père que dans cette vue. Plus la cérémonie eſt différée, moins les apparences vous ſont favorables aux yeux du public. Ce ne ſera point la faute de vos proches, ſi votre réputation demeure ſans tache pendant que vous ne ſerez point mariée. Votre oncle Antonin tient un langage fort groſſier, fondé ſur les anciennes mœurs de Lovelace. Mais juſqu'à préſent votre admirable caractère a ſervi d'antidote au poiſon. Le *harangueur* eſt mépriſé, & n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous appercevrez même que ma lettre eſt pliée & chiffonnée, parce que l'arrivée ſubite de ma mère m'oblige ſouvent de la cacher dans mon

ſein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous aſſure. Ce n'eſt pas la peine de vous fatiguer par ce récit..... mais en vérité..... Nous verrons, nous verrons.

Votre Hannah ne peut ſe rendre auprès de vous. La pauvre fille eſt retenue depuis quinze jours par un rhumatiſme qui ne lui permet pas de ſe remuer ſans douleur. Elle a fondu en larmes, lorſque je lui ai fait déclarer le déſir que vous avez de la reprendre. Elle ſe croit doublement malheureuſe, de ne pouvoir rejoindre une maîtreſſe ſi chère. Si ma mère avoit répondu à mes déſirs, M. Lovelace n'auroit pas été le premier qui vous eût propoſé ma Kitty, en attendant Hannah. Je ſens combien il eſt déſagréable de ſe voir parmi des étrangers, & de n'avoir que des étrangers pour nous ſervir. Mais votre bonté vous fera des domeſtiques fidelles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laiſſer ſuivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, ſi vous vous expoſiez à quelque incommodité que j'euſſe pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mère (ſi c'eſt votre objection) n'a pas beſoin d'en être informée.

Votre première lettre me viendra ſans doute de Londres. Adreſſez-la, je vous prie, & celles qui la ſuivront, juſqu'à nouvel avis, *à M. Hick-*

man, dans ſa propre maiſon. Il vous eſt entièrement dévoué; ne vous chagrinez pas tant de la partialité & des préventions de ma mère. Il me ſemble que je ne ſuis plus dans l'âge des poupées.

Que le ciel veille ſur vous, & qu'il vous rende auſſi heureuſe que je vous crois digne de l'être! c'eſt le vœu continuel de votre fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE à miſs HOWE.

Mercredi au ſoir, 19 avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chère amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différends domeſtiques me cauſent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les groſſit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonſtances de celui que vous nommez *un joli débat.* Je ſuis accoutumée à votre langage. Lorſque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mère ait eue pour moi, j'en ſerai plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenſer du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un

dans le royaume, ce ne ſera qu'à vous. Il n'eſt pas beſoin, dites-vous, que votre mère ſache les bontés que vous avez pour moi ! dites au contraire qu'elle doit les ſavoir, ſi je les accepte, & ſi ſa curioſité vous preſſe là-deſſus. Voudriez-vous mentir ou la tromper ? Je ſouhaiterois bien qu'elle fût ſans inquiétude ſur ce point. Pardon, ma chère, mais je ſais... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche ! que tu me coûtes déjà de regrets ! pardon encore une fois. La fierté, quand elle eſt naturelle, ſe montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas ! la mienne eſt entièrement abattue.

Il eſt malheureux pour moi, que ma digne Hannah ne puiſſe venir. Je ſuis auſſi fâchée de ſa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chère miſs Howe, puiſque vous me preſſez de vous avoir obligation, & que vous m'accuſeriez de fierté, ſi je refuſois abſolument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre reſſource que le mariage, c'eſt une conſolation que les parens de M. Lovelace n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois

le craindre de l'orgueil de leur naiſſance & de leur rang.

Mais que mon oncle eſt cruel ! ah ! ma chère, quelle cruauté de ſuppoſer..... Le tremblement de mon cœur ſe communique à ma plume, & ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils ſont tous dans les mêmes idées, je ne ſerai pas ſurpriſe de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon inſenſible frère ! je reconnois ſes barbares ſoupçons. Que le ciel lui pardonne ! c'eſt la prière d'une ſœur outragée.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Jeudi, 20 avril.

LE courrier de M. Lovelace eſt déjà de retour, avec la réponſe de ſon ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ſes recherches, & qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné ſa lettre, après l'avoir lue, & comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît,

par la première occaſion. Elle vous apprendra que ſes amis de Londres nous croient déjà mariés.

A M. LOVELACE.

Mercredi au ſoir, 18 avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'APPRENDS avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la ville, après une ſi longue abſence. Votre retour ſera plus agréable encore à vos amis, s'il eſt vrai, comme on le publie, que vous ſoyez actuellement marié avec la belle dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Madame Doleman & ma ſœur prennent beaucoup de part à votre ſatisfaction, ſi vous l'êtes; ou à vos eſpérances, ſi vous ne l'êtes pas encore. Je ſuis depuis quelque tems à la ville, pour trouver un peu de ſoulagement à mes anciennes infirmités, & je ſuis actuellement dans les remèdes; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous déſirez. Voici le réſultat de mes ſoins.

Vous pouvez avoir un premier étage, fort bien meublé, chez un mercier, rue de Belford, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domeſtiques; ſoit par mois, ſoit par quartier.

Madame Doleman a vu pluſieurs logemens dans la rue de Norfolk ; & d'autres dans celle de Cecil ; mais, quoique la vue de la Tamiſe & des collines de Surrey rende ces deux rues très-agréables, je ſuppoſe qu'elles ſont trop proches de la cité.

Les propriétaires de la rue de Norfolk ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs maiſons. Ce ſeroit beaucoup plus que vous ne demandez ; & je m'imagine que vous ne penſez point à conſerver un appartement garni, après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de Cecil eſt propre & commode. La propriétaire eſt une veuve, de fort bonne réputation ; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de Douvres, chez la veuve d'un officier des gardes, qui, étant mort peu de tems après avoir acheté ſa commiſſion, à laquelle il avoit employé la meilleure partie de ſon bien, a laiſſé ſa femme dans la néceſſité de louer des appartemens pour vivre. Cette raiſon peut faire une difficulté : mais on m'aſſure qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne ſoient d'un nom & d'un caractère connus. Elle a pris en rente deux bonnes maiſons, ſéparées l'une de l'autre par un paſſage qui leur ſert de cour commune. La maiſon

intérieure eſt la plus jolie & la mieux meublée; mais vous pourrez obtenir l'uſage d'une fort belle chambre ſur le devant, ſi vous voulez avoir une vue ſur la rue. Derrière la maiſon intérieure eſt un petit jardin, où la vieille dame a déployé ſon imagination dans un grand nombre de figures & de vaſes dont elle a pris plaiſir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui ſe trouve à louer eſt dans la maiſon intérieure. Il eſt compoſé d'une ſalle à manger, deux ſalles de compagnie, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garde-robes, & d'un fort joli cabinet, dont la vue donne ſur le petit jardin. Tout eſt fort bien meublé. Un eccléſiaſtique en dignité, avec ſa femme & une jeune fille à marier, eſt le dernier qui l'a occupé. Il en eſt ſorti depuis peu, pour aller prendre poſſeſſion d'un bénéfice conſidérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avoit loué d'abord que pour trois mois; mais qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, & qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret. Elle ſe vante qu'il en eſt de même de tous ſes locataires; ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus long-tems qu'ils ne ſe l'étoient propoſé.

J'ai eu quelque connoiſſance du mari, qui avoit

avoit la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'eſt la première fois que j'aie vu ſa veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, & quelque choſe de rude dans le regard. Mais, en obſervant ſes manières & ſes attentions pour deux jeunes perſonnes fort agréables, qui ſont les nièces de ſon mari & qui ſe louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer ſon embonpoint qu'à ſa bonne humeur; car il eſt rare que les perſonnes hargneuſes ſoient fort graſſes. Elle eſt reſpectée dans le quartier, & j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette deſcription, ou celle des autres logemens que j'ai nommés, ne convient pas à madame Lovelace, elle ſera libre de n'y pas demeurer long-tems & de ne s'en rapporter qu'à ſon propre choix. La veuve conſent à louer par mois, & à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarraſſe pas des termes, dit-elle; & ce qu'elle voudroit ſavoir uniquement, c'eſt ce qu'il faudra fournir à madame votre épouſe, & quelle ſera la conduite de ſes gens ou des vôtres : parce que l'expérience lui apprend que les domeſtiques ſont ordinairement plus difficiles que les maîtres.

Madame Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte, ou de ſe faire ſervir chez elle.

Comme nous vous ſuppoſons mariés, & peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne ſeroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque choſe à la veuve, quoique ſans l'aſſurer de rien; & je lui ai demandé ſi, dans cette ſuppoſition, elle pouvoit vous loger auſſi, vous & vos domeſtiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, & qu'elle le ſouhaitoit beaucoup; parce que la circonſtance d'une femme ſeule, lorſque les témoignages n'étoient pas auſſi certains qu'ils le ſont ici, étoit ordinairement pour elle un ſujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logemens, il ne faut pas douter qu'on n'en puiſſe trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, ſur-tout vers les nouvelles places. Madame Doleman, ſa ſœur & moi, nous vous offrons, dans notre maiſon d'Uxbridge, toutes les commodités qui dépendront de nous, & pour votre chère moitié & pour vous-même, ſi vous jouiſſez du bonheur que nous vous déſirons, en attendant que vous ſoyez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du mercier dans la rue de Cecil, & celui de la veuve, dans la rue de Douvres, peuvent être prêts en avertiſſant la veille. Ne doutez pas;

monſieur & cher ami, du zèle & de l'affection avec leſquels je ſuis, &c.

THO. DOLEMAN.

VOUS jugerez aiſément, ma chère, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logemens je me ſuis déterminée. Mais, voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve, ſur un point qui me paroît demander beaucoup de circonſpection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de Norfolk, par la raiſon même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne ſoit pas de mon goût; c'eſt-à-dire parce qu'il eſt proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voiſinage d'une ville auſſi bien gouvernée qu'on repréſente Londres; & je ne ſais même s'il ne ſeroit pas plus à propos de me loger au centre, que dans les faubourgs, dont on ne parle pas ſi avantageuſement. J'ai paru pencher enſuite pour l'appartement de la rue Cecil; enſuite pour celui du mercier. Mais il ne s'eſt déclaré pour aucun; & lorſque je lui ai demandé ſon ſentiment ſur celui de la rue de Douvres, il m'a dit qu'il le jugeoit le plus commode & le plus convenable à mon goût; mais qu'oſant ſe flatter que je n'y ferois pas un long ſéjour, il ne ſavoit pas auquel il devoit donner ſa voix.

Je me ſuis fixée alors à celui de la veuve ; & ſur le champ il a marqué ma réſolution à M. Doleman, avec des remercîmens de ma part pour ſes offres obligeantes.

J'ai fait retenir la ſalle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propoſe de faire beaucoup d'uſage, ſi je paſſe quelque tems chez la veuve) & une chambre de domeſtique. Notre deſſein eſt de partir ſamedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup. Mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme-de-chambre, juſqu'à ce qu'Hannah ſoit mieux, ou que j'en trouve une à mon gré ; & vous ſavez que je n'ai pas beſoin d'une groſſe ſuite.

M. Lovelace m'a donné, de ſon propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoie ſous cette enveloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, & de lui apprendre de quelle main lui vient ce préſent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité, j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a propoſé de rappeler cette fille.

Je viens de recevoir une autre marque de ſon attention. Il eſt venu me dire qu'après y avoir penſé mieux, il ne jugeoit pas que je

duſſe partir ſans une femme à ma ſuite, ne fût-ce que pour l'apparence aux yeux de la veuve & de ſes deux nièces, qui, ſuivant le récit de M. Doleman, ſont dans une ſituation fort aiſée, ſur-tout lorſqu'exigeant qu'il me quitte ſitôt après notre arrivée, je dois me trouver ſeule entre des étrangers. Il m'a conſeillé de prendre, pour quelque tems, une des deux ſervantes de madame Sorlings, ou de lui demander une de ſes filles. Si je choiſiſſois le ſecond de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embraſsât volontiers l'occaſion de voir un peu les curioſités de la ville, ſans compter qu'elle ſeroit plus propre qu'une ſervante commune à me tenir compagnie, lorſque je voudrois les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les ſervantes de madame Sorlings & ſes deux filles étoient également néceſſaires dans leurs offices, & que l'abſence d'un domeſtique ne pouvoit cauſer que de l'embarras dans une ferme; qu'à l'égard des curioſités de Londres, je ne penſerois pas ſi tôt à me procurer ces amuſemens, & que je n'avois pas beſoin, par conſéquent, de compagne pour le dehors.

A préſent, ma chère, de peur que, dans une ſituation auſſi variable que la mienne, il

ne ſurvienne quelque choſe de nuiſible à mes eſpérances, qui n'ont point encore été ſi flatteuſes depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais obſerver, plus que jamais, la conduite & les ſentimens de mon guide.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 10 avril.

IL commence par communiquer à ſon ami la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de miſs Clariſſe, & la réponſe qu'il a reçue, &c. Enſuite il s'applaudit de ſon projet.

Tu connois la veuve; tu connois ſes nièces; tu connois le logement. As-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman? Il prévient toutes les objections; il pourvoit à tous les accidens. Chaque mot eſt une ruſe à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de ſourire, en voyant ma charmante qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, & qui pèſe les différentes propoſitions, comme ſi

ſon deſſein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues ? que dis-tu de cette chère friponne, qui me regarde avec la dernière attention, pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puiſſe s'aider à lire dans mon cœur ? Le puits eſt trop profond pour être pénétré par ſes regards ; c'eſt de quoi je puis l'aſſurer, quand ils ſeroient auſſi perçans qu'un rayon du ſoleil.

Nulle confiance en moi, ma belle ? il eſt donc clair que vous n'en avez aucune ? ſi j'étois porté à changer de diſpoſitions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuſe confiance à mon honneur ? Oh bien ! il ne ſera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer ſoit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante, qui, dans la ſatisfaction qu'elle reſſent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman, pour la communiquer à ſa chère miſs Howe ! ſottes petites coquines ! pourquoi ſe fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorſque l'expérience eſt ſeule capable de leur apprendre à parer nos attaques, & de leur donner la prudence de leurs grand-mères ? Alors, ſans doute elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Caſſandres, & prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter,

mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, auſſi-tôt qu'un jeune & hardi libertin, tel que moi, viendra croiſer leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce ruſé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle de notre bonne veuve? quel crois-tu qu'ait été ſon deſſein? Tu ne le devineras jamais. Ainſi, pour t'en épargner l'embarras, ſuppoſe que quelque officieuſe perſonne, (miſs Howe eſt fine & active comme le diable) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'aſſurer des caractères; lorſque dans cette rue on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une maiſon qui reſſemble à ce qu'on cherche, le plus habile chaſſeur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'apperçoive de la tromperie, & que ſa défiance n'augmente encore, lorſqu'elle ſe verra dans une autre rue?

Ne t'embarraſſe point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruſe, ou nous ſerons déjà ſi bien enſemble qu'elle prendra tout de bonne grâce; ou, ſi je ne ſuis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître aſſez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à ſon amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le ſache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le ſache?

Oui; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne ſache le nom de la rue, ou que ſon amie ne lui écrive dans cette rue; ce qui reviendra au même?

Repoſe-toi de ce ſoin ſur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'eſprit trop épais pour avoir fait cette réponſe à ma lettre..... Eſt-il ſi difficile de t'imaginer, que, pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi, qui connois ſi bien la ville, je lui ai envoyé ſon modèle, & je ne lui ai laiſſé que le ſoin de tranſcrire?

Que dis-tu de moi, Belford?

Et, ſi j'ajoute que je t'avois deſtiné cette commiſſion, & que la belle s'y eſt oppoſée, par la ſeule raiſon qu'elle connoît mon eſtime pour toi; que diras-tu d'elle?

C'eſt à préſent que je vois bien loin devant moi, & que j'ai du loiſir de reſte. Conviens que ton ami eſt un homme incomparable. Que je te trouve petit, du ſommet de ma gloire & de mon excellence! Ne t'étonnes pas que je te mépriſe ſincèrement; on ne peut avoir ſi bonne opinion de ſoi-même, ſans mépriſer à proportion tout le reſte du genre humain.

Je compte tirer un bon parti du mariage

prétendu dont on me félicite ; mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vues. D'ailleurs, cette partie de mon projet n'eſt pas encore tout-à-fait digérée. Un général qui eſt obligé de régler ſes démarches par celles d'un adverſaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sainclair, entends-tu, Belford? Oui, Sainclair, je le le répète ; & garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits & l'air hommaſſe, je la ſuppoſerai deſcendue de quelque montagnard d'écoſſe. Son mari, le colonel, (grave cela auſſi dans ta mémoire), étoit un écoſſois, honnête homme, & brave comme Céſar.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles ſervent quelquefois plus qu'un millier de ſermens & de proteſtations, qui n'ont été inventés que pour y ſuppléer, ſur-tout lorſqu'il faut prévenir les ſoupçons d'un eſprit défiant.

Tu tomberois d'admiration, ſi tu ſavois la moitié ſeulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juge par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres, que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante ; la plupart, de la ſeconde main, afin qu'ils ne paſſent pas pour un meuble inutile ; & tu ſais que les dames de cette maiſon ne ſont

pas mal verſées dans la lecture. Mais je me garde bien de trop promettre à ma belle. Il faut laiſſer quelque choſe aux ſoins de la veuve, mon ancienne amie, qui m'a ſecondé à merveille dans une infinité d'autres entrepriſes, & qui ſe croiroit offenſée, ſi je paroiſſois me défier de ſon habileté.

LETTRE CXXVI.

Miſs HOWE *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 19 avril.

IL m'eſt venu des lumières, qu'il eſt important de vous communiquer. Votre frère, ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la réſolution de découvrir votre retraite, & de vous faire enlever. Un de ſes amis, capitaine de vaiſſeau, entreprend de vous prendre à bord, & de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maiſons de M. James Harlove.

Ils ont l'eſprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez paſſé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'aſſurer, après l'enlèvement, que vous ſoyez encore fille, ils vous tiendront ſous une bonne garde juſqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même

tems, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le pourſuivre en juſtice, & de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croient capable de le conduire au ſupplice, ou du moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles ſont très-récentes. Miſs Arabelle les a dites en confidence, & d'un air de triomphe, à miſs Loyd, qui eſt à préſent ſa favorite, quoiqu'auſſi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miſs Loyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent ſuivre une entrepriſe de cette nature, m'a fait ce récit, & m'a permis de vous en informer ſecrètement. Cependant ni elle ni moi, nous ne ſerions peut-être pas fâchées que M. Lovelace fût pendu par les bonnes voies, c'eſt-à-dire, ma chère, ſi vous n'y mettiez pas d'oppoſition. Mais nous ne pouvons ſupporter que le chef-d'œuvre de la nature ſoit ballotté par deux eſprits violens, & beaucoup moins, que vous ſoyez ſaiſie & bientôt expoſée au brutal traitement d'une troupe de miſérables qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à ſe modérer, je ſuis d'avis que vous lui découvriez tout, mais ſans nommer miſs Loyd. Peut-être ſon vil agent eſt-il dans le ſecret, & ne tarderat-il point à l'en inſtruire. Je laiſſe à votre diſcrétion le ménagement d'une affaire ſi délicate;

Ma plus grande inquiétude eſt que ce furieux projet, ſi l'on a la témérité de l'entreprendre, ne ſerve à lui donner ſur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation, je ſouhaiterois que vous fuſſiez mariée, pour quelque crime que votre Lovelace doive être pourſuivi, à l'exception de l'aſſaſſinat & du viol.

Hannah eſt pénétrée de reconnoiſſance pour votre préſent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis auſſi le préſent de M. Lovelace.

Je ſuis extrêmement contente de M. Hickman, qui s'eſt ſervi de la même occaſion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La manière m'a fait plus de plaiſir que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui ſont familières, & le ſilence les accompagne ſi parfaitement, qu'elles ne ſe découvrent que par la reconnoiſſance de ceux qui en ſont l'objet. Il eſt quelquefois mon aumônier, & je crois qu'il joint toujours quelque choſe à mes petites libéralités. Mais le tems de le louer n'eſt pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait beſoin de cet encouragement.

Je ne puis déſavouer que ce ne ſoit une fort bonne ame; & l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités

réunies. Mais réellement, ma chère, je le trouve bien ſot de ſe donner tant de peine pour moi, lorſqu'il doit s'appercevoir du mépris que j'ai pour tout ſon ſexe, & plus ſot encore de ne pas comprendre, que dans ſes vues, il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts & nos dégoûts, comme je l'ai ſouvent penſé, ſont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chère, eſt allié ſi étroitement avec le cœur! & tous deux ſont ennemis ſi déclarés du jugement! quelle union mal aſſortie que celle de l'eſprit & du corps! tous les ſens, comme la famille des Harlove, ſont ligués contre ce qui devroit les animer & faire leur honneur, ſi l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en ſupplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la ſomme, pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre Hannah, *je reconnois* que vous m'en devrez cinquante. C'eſt aller au-devant de vos objections. Vous ſavez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ait dit que je poſsède le double de cette ſomme, & que ma mère ne m'en connoît que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu qui vous reſte? Vous ne ſauriez prévoir les beſoins

qui naîtront, pour des meſſages, pour des informations & d'autres occurences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté auſſi abattue que vous le dites, & qu'il me ſemble qu'elle doit l'être en particulier ſur ce point.

A l'égard des termes où j'en ſuis avec ma mère, il n'eſt pas beſoin de vous dire, à vous qui la connoiſſez ſi parfaitement, qu'elle n'épouſe jamais rien avec modération. Ne devroit-elle pas ſe ſouvenir du moins que je ſuis ſa fille? Mais non, je ne ſuis jamais pour elle que la fille de mon père. Il faut qu'elle ait été bien ſenſible au violent naturel de ce pauvre cher père, pour en conſerver ſi long-tems la mémoire; tandis que toutes les marques de tendreſſe & d'affection paroiſſent oubliées. D'autres filles ſeroient tentées de croire que l'eſprit de domination doit être bien puiſſant dans une mère qui veut exercer ſans ceſſe toute l'autorité qu'elle a ſur ſes enfans, & qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas eu ſur lui le même empire. Si ce langage n'eſt pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excuſable par la tendre affection que je portois à mon père, & par le reſpect que j'aurai éternellement pour ſa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les pères; & peut-être n'au-

roit-il pas été un mari moins tendre, ſi l'humeur de ma mère & la ſienne n'avoient pas eu trop de reſſemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'eſt que l'un ne pouvoit être fâché, ſans que l'autre voulût l'être auſſi : tous deux, d'ailleurs, avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug auſſi peſant pour ma mère, qu'elle paroît vouloir me le perſuader, lorſqu'il lui plaît de déſavouer ſa part à mon exiſtence.

J'ai ſouvent penſé que, pour empêcher les partages d'affection dans leurs enfans, les pères & les mères devroient éviter, ſur toutes choſes, ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre ſon parti entre deux perſonnes ſi chères, lorſqu'il ſeroit porté à les reſpecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différend, après vous avoir confeſſé en général que votre malheureuſe affaire en étoit l'occaſion, il faut vous ſatisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer ? Je ſens la rougeur qui me monte au viſage. Apprenez-donc, ma chère, que j'ai été... pour ainſi dire... oui, que j'ai été battue. Rien n'eſt plus vrai. Ma

mère

mère a jugé à propos de me donner un grand coup ſur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, & que j'ai déchirée en pièces & jetée au feu devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je ſais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conſéquent la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques momens après. Je ne voulus pas le voir. Je ſuis, ou trop grande pour être battue, ou trop enfant pour avoir un très-humble ſerviteur. C'eſt ce que je déclarai à ma mère. Quelles autres armes que du chagrin & de la mauvaiſe humeur, lorſqu'il ne ſeroit pas pardonnable de penſer même à lever le petit doigt!

Elle me dit, en ſtyle d'Harlove, qu'elle vouloit être obéie; & que la maiſon ſeroit fermée à M. Hickman même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correſpondance qu'elle m'avoit défendue.

Pauvre Hickman! ſon rôle eſt aſſez bizarre entre la mère & la fille. Mais il ſait qu'il eſt sûr de ma mère, & qu'il ne l'eſt pas de moi. Ainſi ſon embarras n'eſt pas grand à choiſir, quand il ne ſeroit pas porté d'inclination à vous rendre ſervice.

Je m'enfermai pendant tout le jour; & le

peu de nourriture que je pris, je le pris ſeule. Le ſoir, je reçus un ordre ſolemnel de deſcendre pour le ſouper. Je deſcendis, mais environnée du nuage le plus épais. Oui & non furent les ſeules réponſes que je fis aſſez longtems. Cette conduite, me dit ma mère, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'étoit, répliqua-t-elle, la hardieſſe de ma réſiſtance qui l'avoit provoquée à me donner un coup ſur la main. Elle étoit fâchée que je l'euſſe irritée juſqu'à ce point : mais elle n'en exigeoit pas moins, de deux choſes l'une ; ou que ma correſpondance fût abſolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fuſſent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choſes également impoſſibles ; & qu'il convenoit auſſi peu à mon honneur qu'à mon inclination, d'abandonner une amie dans l'infortune.... ſur-tout pour ſatisfaire des ames baſſes & cruelles.

Elle ne manqua point de rappeler tous les lieux communs du devoir & de l'obéiſſance.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraiſonnable de rigueur avoit cauſé toutes vos diſgrâces ; que, ſi elle me croyoit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du moins d'entretenir des amitiés,

particulièrement avec une perſonne, dont elle m'avoit félicitée mille fois, dans d'autres tems, d'avoir obtenu l'eſtime & la confiance; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature, & qu'ils pouvoient tous s'accorder; qu'un commandement injuſte, j'oſois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie; & que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laiſsât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'une femme, & que le ſexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à ſon argument, c'eſt qu'elle ſe réduiſoit à demander la communication de nos lettres. Elle inſiſta beaucoup ſur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes; qui, ſuivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit ſon Hickman en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous & de moi, qui pouvoit lui répondre des ſuites de notre correſpondance?

Ainſi, ma chère, vous voyez que l'intérêt de M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir mes lettres à ma mère, ſi je n'étois perſuadée que votre plume & la mienne en ſeroient moins libres; & ſi je ne la voyois ſi attachée au parti

contraire, que ſes raiſonnemens, ſes cenſures, ſes inductions & ſes interprétations deviendroient un ſujet perpétuel de difficultés & de nouveaux débats. D'ailleurs, je ne ſerois pas bien aiſe qu'elle sût comment votre ruſé monſtre a joué une perſonne d'un mérite ſi ſupérieur au ſien. Je connois cette grandeur d'ame qui vous élève au-deſſus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correſpondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'hiſtoire, m'a offert ſes ſervices; & ma dernière lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il ſoit ſi bien avec ma mère, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous & pour moi. Il a *eu la bonté* de me dire (& j'ai cru voir dans ſon diſcours un air de protection) que non-ſeulement *il approuvoit* notre correſpondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; & que, n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il eſt perſuadé que mes informations & mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fonds de ce diſcours m'a plu, & c'eſt un grand bonheur pour lui; ſans quoi, je ferois entrée en compte ſur le terme d'*approuver*, & je lui aurois demandé depuis quand il me croyoit

diſpoſée à le ſouffrir. Vous voyez, ma chère, ce que c'eſt que cette race d'hommes : vous ne leur avez pas plus tôt accordé l'occaſion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions ; dans lequel eſt renfermé apparemment celui de les déſapprouver, lorſqu'ils le jugeront à propos.

J'ai dit à ma mère combien vous ſouhaitez de vous réconcilier avec votre famille, & combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La ſuite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du ſecond point. A l'égard du premier, elle ſait, dit-elle, & ſon opinion eſt auſſi, que vous ne devez eſpérer de réconciliation qu'en retournant au château d'Harlove, ſans prétendre au moindre droit d'impoſer des conditions. C'eſt le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chère, dans l'opinion de ma mère.

Je ſuppoſe que votre première lettre, adreſſée à M. Hickman, me viendra de Londres.

Votre honneur & votre sûreté ſont l'unique objet de mes prières.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma ſurpriſe augmente ſans ceſſe, de voir l'obſtination de vos proches à vous laiſſer dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent

être leurs vues. Ils vous jetteront entre ſes bras, ſoit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de tems, & je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardens ſervices. Adieu, ma très-chère, & mon unique amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXVII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Jeudi, 20 avril.

JE me croirois abſolument indigne de votre amitié, ſi mes plus preſſans intérêts ne me laiſſoient pas trouver aſſez de loiſir pour déclarer en peu de mots, à ma chère amie, combien je ſuis éloignée d'approuver ſa conduite, dans des circonſtances où ſa généroſité l'empêche apparemment de reconnoître ſa faute, mais où j'ai plus de raiſon qu'une autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occaſion.

Vous ſavez, dites-vous, que vos démêlés avec votre mère m'affligeront beaucoup; & vous voulez que, par conſéquent, je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'eſt pas là, ma chère, ce que vous déſiriez autrefois. Vous me répétiez ſouvent

que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorſque je vous faiſois des plaintes de cette exceſſive vivacité, dont votre bon ſens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureuſement tombée, quoique dans l'infortune, ſi jamais j'ai valu quelque choſe par le jugement, c'eſt aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi même auſſi librement que d'aucune autre; & lorſque ma faute devient contagieuſe, lorſqu'elle vous entraîne dans une correſpondance qui vous eſt défendue, n'élèverai-je point ma voix contre une déſobéiſſance dont les ſuites, quelles qu'elles puiſſent être, aggraveront mon erreur, & la feront regarder comme la racine d'une ſi mauvaiſe branche?

L'ame qui peut mettre ſa gloire dans la conſtance & la fermeté d'une auſſi noble amitié que la vôtre; d'une amitié qui eſt à l'épreuve de la fortune, & qui croît avec les diſgrâces de la perſonne aimée, cette ame doit être incapable de prendre mal les avertiſſemens ou les conſeils de l'ami pour lequel elle a des ſentimens ſi diſtingués. Ainſi la liberté que je prends n'a pas beſoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que, dans les conjonctures préſentes, elle eſt l'effet d'un déſintéreſſement ſi abſolu, qu'il tend à me priver de la ſeule conſolation qui me reſte.

Votre humeur chagrine ; l'action de déchirer entre les mains de votre mère une lettre qu'elle avoit droit de lire, & de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ſes propres yeux ; le refus de voir un homme qui eſt ſi diſpoſé à vous obéir pour le ſervice de votre malheureuſe amie, & ce refus dans la ſeule vue de mortifier votre mère ; pouvez-vous penſer, ma chère amie, que toutes ces fautes, qui ne ſont pas la moitié de celles que vous reconnoiſſez, ſoient excuſables dans une perſonne qui eſt ſi bien inſtruite de ſes devoirs ?

Votre mère étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'eſt-ce pas une raiſon de la ménager davantage, aujourd'hui que, ſuivant ſes idées, j'ai perdu juſtement ſon eſtime ? Les préventions favorables, comme celles qui ne le ſont pas, ne s'effacent guère entièrement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle aſſez pour l'éloigner tout-à-fait de moi ?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'eſt le premier de tous les devoirs ; un devoir qui a précédé en quelque ſorte votre exiſtence même : & quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorſque vous les ſuppoſerez en concurrence ?

Vous êtes perſuadée qu'ils peuvent s'accorder,

Votre mère penſe autrement. Quelle eſt la conclusion qu'il faut tirer de ces prémiſſes?

Quand votre mère voit combien je ſouffre, dans ma réputation, de la malheureuſe démarche où je me ſuis engagée, moi, de qui tout le monde avoit de meilleures eſpérances, quelle raiſon n'a-t-elle pas de trembler pour vous? Un mal en attire un autre après ſoi; & comment ſaura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter?

Une perſonne qui entreprend de juſtifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la ſoupçonner ou de corruption, ou de foibleſſe? & les cenſeurs ne penſeront-ils pas qu'avec les mêmes motifs, & dans les mêmes circonſtances, elle ſeroit capable des mêmes erreurs?

Mettons à part les perſécutions extraordinaires que j'ai eſſuyées: la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible que celui que j'ai donné, dans un eſpace fort court, de la néceſſité qui oblige des parens à veiller ſans ceſſe ſur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de ſa prudence?

N'eſt-ce pas depuis ſeize ans juſqu'à vingt-un, que cette vigilance eſt plus néceſſaire que dans aucun autre tems de la vie d'une femme? C'eſt dans cet eſpace que nous attirons ordinairement

les yeux des hommes, & que nous devenons l'objet de leurs ſoins, ou de leurs attaques; & n'eſt-ce pas dans le même tems que nous nous faiſons une réputation de bonne ou de mauvaiſe conduite, qui nous accompagne preſque inſéparablement juſqu'à la fin de nos jours?

Ne ſommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cauſe de la diſtinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre ſexe?

Et, lorſque nos dangers ſe multiplient au-dedans comme au-dehors, nos parens ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler? notre taille, qui commence à ſe former, ſera-t-elle une raiſon de nous en plaindre?

Si c'en eſt une, dites-moi donc quelle ſera préciſément la taille, quel ſera l'âge qui exemptera une honnête fille de la ſoumiſſion qu'elle doit à ſes parens, & qui pourra les autoriſer, à l'exemple des animaux, à ſe dépouiller de la tendreſſe, & des ſoins qu'ils doivent à leurs enfans?

Il vous paroît dur, ma chère, d'être traitée comme une petite fille! Eh! pouvez-vous penſer qu'il ne ſoit pas auſſi dur à d'honnêtes parens de ſe croire dans la néceſſité de tenir cette conduite? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mère, ſi votre fille vous avoit refuſé ce que

votre mère demandoit de vous, & vous avoit diſputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui euſſiez pas donné un coup ſur la main, pour lui faire quitter un papier défendu? C'eſt une grande vérité, comme votre mère vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur; & c'eſt de ſa part une extrême condeſcendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons ſous une autre eſpèce de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature), il n'y a point d'âge auquel notre ſauve-garde la plus néceſſaire & la plus puiſſante ne ſoit les ailes de nos parens, pour nous garantir des vautours, des milans, des éperviers & d'autres vilains animaux de proie, qui voltigent ſans ceſſe au-deſſus de nos têtes, avec le deſſein de nous ſurprendre & de nous dévorer, auſſi-tôt qu'ils nous voient écartées de la vue, c'eſt-à-dire du ſoin de nos gardiens & de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous puiſſiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correſpondance autrefois approuvée, ſi votre mère juge néanmoins, qu'après ma faute elle ſoit capable de jeter une tache ſur votre réputation, c'eſt une dureté à laquelle il faut ſe ſoumettre. Ne doit-elle pas même ſe confirmer dans ſon

opinion, lorſqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre, eſt de vous inſpirer de l'humeur & de la répugnance à lui obéir ?

Je ſais, ma chère, qu'en parlant d'*humeur* & du *nuage épais* que vous m'avez repréſenté, vous ne penſez qu'à mettre dans vos termes ce ſel délicieux qui fait le charme de votre converſation & de vos lettres. Mais, en vérité, ma chère amie, je le crois déplacé dans cette occaſion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus, dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la manière dont votre père & votre mère vivoient enſemble. J'oſe dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fuſſent peut-être trop fréquens. Mais votre mère eſt moins comptable à ſa fille qu'à tout autre, de ce qui s'eſt paſſé entre elle & M. Howe, dont je dirai ſeulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu ſi le petit reſſentiment qui vous reſtoit contre votre mère, lorſque vous aviez la plume à la main, n'a pas ſervi à réveiller vos ſentimens de reſpect pour votre père ?

Chacun a ſes défauts. Quand votre mère auroit tort de rappeler des mécontentemens dont

le ſujet n'exiſte plus, vous ne devez pas avoir beſoin qu'on vous faſſe conſidérer à l'occaſion de qui & de quoi ces idées renaiſſent dans ſon eſprit. Ce n'eſt pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être paſſé entre un père & une mère, pour faire vivre, & pour aigrir même d'anciens ſouvenirs dans la mémoire du ſurvivant.

LETTRE CXXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

LE ſujet que j'ai traité dans ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je paſſe avec plus de plaiſir, quoiqu'avec auſſi peu d'*approbation*, à une autre de vos exceſſives vivacités : c'eſt aux grands airs que vous vous donnez à l'occaſion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne, qu'étant auſſi généreuſe que vous l'êtes, votre généroſité ne ſoit pas plus uniforme ; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence & la gratitude, vous en font une loi preſque égale. M. Hickman, comme vous le reconnoiſſez, eſt une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-tems, il n'auroit pas trouvé en moi un avocat en

ſa faveur, auprès de ma chère miſs Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le tems que j'ai paſſé chez vous, qu'après une converſation, où il avoit fort bien fait ſon rôle dans votre abſence, il devenoit muet au moment que vous paroiſſiez ?

Je vous l'ai reproché pluſieurs fois ; & je crois vous avoir fait remarquer auſſi que l'air impoſant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil. Il pouvoit être expliqué à ſon avantage, & nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chère, eſt un homme modeſte. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, ſans être perſuadée que c'eſt uniquement l'occaſion qui lui manque, & qu'il renferme des tréſors qui n'ont beſoin que d'une clé pour s'ouvrir, c'eſt-à-dire d'un juſte encouragement pour paroître avec éclat.

Le préſomptueux, au contraire, qui ne peut être tel ſans penſer auſſi mal d'autrui qu'il penſe avantageuſement de lui-même, prend un ton de maître ſur toutes ſortes de ſujets ; &, ſe repoſant ſur ſon aſſurance pour ſortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un tréſor qu'il ne poſsède point.

Mais un homme modeſte ! ah ! ma chère, une femme modeſte ne diſtinguera-t-elle pas un

homme modeſte, & ne ſouhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de ſa vie ? un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir ſes lèvres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra ſon jugement avec tous les égards de la politeſſe, & qui doit par conſéquent lui inſpirer une douce confiance!

Quel rôle je fais ici! tout le monde eſt porté à s'ériger en prédicateur. Mais aſſurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penſer juſte ſur cette matière. Cependant je veux abandonner un ſujet que j'étois réſolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chère, ma très-chère amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre mère même devroit avoir fait! à la vérité, je me ſouviens de vous avoir entendu dire que, comme les différens exercices demandent différens talens, il peut arriver, en matière d'eſprit, qu'une perſonne ſoit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le ſoit pas de faire elle-même d'excellens ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, ſentant ſes propres défauts, aime généralement l'emploi

de corriger. Le mal eſt que, pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors ; ou ; ſi vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique ſur autrui plus ſouvent que ſur ſoi-même.

LETTRE CXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE à miſs HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chère amie, à la défenſe que vous avez reçue de votre mère. C'eſt un ſujet que j'ai touché fort ſouvent, mais comme à la hâte, parce que, ſentant fort bien que mon jugement ſeroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu juſqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correſpondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, & combien il eſt obligeant, de permettre qu'elle paſſe par ſes mains. Mais ce n'eſt point aſſez pour me ſatisfaire entièrement.

Je ſuis un fort mauvais caſuiſte ; & le plaiſir que je prends à vous écrire, peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres déſirs. Sans cette crainte, & ſi je n'appréhendois auſſi que la franchiſe & la bonne foi ne fuſſent bleſſées

bleſſées par des évaſions, je ſerois tentée de vous propoſer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conſerver une ſatisfaction ſi douce, & ne recevoir de vous, ſuivant les occaſions, qu'une réponſe paſſagère, non-ſeulement ſous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorſque je m'écarte, pour me confirmer lorſque je penſe bien, & pour me guider dans mes doutes? Ce ſecours me feroit marcher avec plus d'aſſurance dans le chemin obſcur qui s'ouvre devant moi; car, malgré l'injuſtice de mes cenſeurs, malgré toutes les nouvelles diſgrâces dont je ſuis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuſe, ſi je puis conſerver votre eſtime.

Véritablement, ma chère, je ne ſais comment je pourrois prendre ſur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amuſement. Il faudroit que je fiſſe uſage de ma plume, quand je n'aurois perſonne à qui je puſſe envoyer mes lettres. Vous m'avez entendu relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter ſur le papier tout ce qui m'arrive, actions, penſées: je m'imagine que c'eſt le moyen de faire tourner le préſent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le ſtyle, & qu'il ſert à développer les idées, il n'y a perſonne à qui il n'arrive de perdre une bonne

penſée, qui s'évapore après la réflexion; ou d'oublier une bonne réſolution, parce qu'elle eſt chaſſée de la mémoire par de ſecondes vues qui ne valent pas toujours les premières; mais, lorſque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action ou la réſolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'eſt une ſorte de traité que j'ai fait avec moi-même; & qui, étant ſcellé de ma propre main, devient une règle de conduite, & comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, ſi je le puis ſans offenſe, d'autant plus, qu'outre le plaiſir de ſatisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorſqu'en écrivant j'ai quelque objet en vûe, quelque amie à qui je déſire de plaire.

Mais, quoi! ſi votre mère permet notre correſpondance, à condition que nos lettres lui ſoient communiquées; & ſi c'eſt le ſeul moyen de la ſatisfaire, eſt-il impoſſible de ſe ſoumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chère, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point aſſez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne ſache de quelle manière j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuſe ſuppoſition, je n'au-

rois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon hiſtoire à votre mère & à tous mes amis. Mon propre honneur & leur ſatisfaction m'y porteroient également.

Mais, ſi je n'ai pas cette eſpérance, à quoi ſerviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à ſuivre M. Lovelace, & les artifices par leſquels il a ſu m'effrayer? Votre mère vous a fait entendre que mes amis inſiſteroient ſur un retour pur & ſimple, ſans aucune condition, pour diſpoſer arbitrairement de moi. Si je paroiſſois balancer là-deſſus, mon frère s'en feroit un ſujet de triomphe, plutôt que de garder mon ſecret. M. Lovelace, dont la fierté s'offenſe déjà du regret que j'ai de l'avoir ſuivi, lorſqu'il penſe qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Réduite ainſi à manquer d'aſile & de protection, je deviendrois l'objet des railleries publiques, & je jetterois plus de honte que jamais ſur mon ſexe, puiſque l'amour, ſuivi du mariage, ſera toujours excuſé plus facilement que des fautes préméditées.

En ſuppoſant que votre mère conſente à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite paſſée ne mérite pas abſolument ſa haine & ſon mépris, j'y gagnerai peut-être le

ſecours de ſes conſeils, avec celui des vôtres; &; ſi dans la ſuite je me rends volontairement coupable, je reconnoîtrai que je ſuis pour jamais indigne & des vôtres & des ſiens.

Quand vous craignez de l'appeſantiſſement pour mon eſprit & pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres paſſent ſous les yeux de votre mère, vous oubliez, ma chère, que l'un & l'autre ſont déjà fort appeſantis; & vous jugez trop mal de votre mère, ſi vous la croyez capable de partialité dans ſes interprétations. Nous ne ſaurions douter, ni vous, ni moi, que, livrée à elle-même, ſon inclination ne ſe fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Ma charité s'étend encore plus loin; car je ſuis quelquefois portée à croire que, ſi mon frère & ma ſœur étoient abſolument certains de m'avoir aſſez ruinée dans l'eſprit de mes oncles, pour n'avoir plus rien à redouter ſur l'article de l'intérêt, ils pourroient, ſinon déſirer ma réconciliation, du moins ne pas s'oppoſer à ma grâce; ſur-tout ſi je voulois leur faire quelques petits ſacrifices, pour leſquels je vous aſſure que je n'aurois pas d'éloignement, ſi j'étois tout-à-fait libre, & dans l'indépendance que je déſire. Vous ſavez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquiſitions mondaines, & au legs de mon grand-père, qu'autant que ces

avantages me mettoient en état de ſuivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier ſujet, eſſayez, ma chère amie, ſi votre mère veut permettre notre correſpondance en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas diſpoſée, à cette condition même, quelle ſordide amitié ſeroit la mienne, de vouloir acheter ma ſatiſfaction aux dépens de votre devoir?

Il me reſte un mot à dire ſur les reproches libres dont cette lettre eſt remplie. Je me flatte que vous me le pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent ſur les mêmes fondemens que la nôtre, c'eſt-à-dire ſur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & ſur la certitude que ces avis ſeront reçus avec une tendre reconnoiſſance, en partant de ce principe, qu'il eſt plus doux & plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'expoſer, par une aveugle perſévérance dans l'erreur, à la cenſure & aux railleries du public.

Mais je ſuis perſuadée qu'il eſt auſſi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les obſerver rigoureuſement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies ni mes fautes.

CL. HARLOVE.

P. S. Je m'étois proposé, dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation : mais trouvez bon, ma chère, que cette lettre que je vous promets, & votre réponse, qui contiendra s'il vous plaît vos avis, & la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défense continue.

Je crains, hélas ! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, & de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les alarmes que votre mère a conçues de notre correspondance, que, s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persévérer dans mon égarement, je ne serois pas long-tems sans m'en repentir ; & je m'efforcerois de regagner le terrein que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai

dans ma première lettre, qui eſt déjà commencée ; mais trouvant une occaſion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir ſeule.

LETTRE CXXX.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

Vendredi matin, 11 avril.

MA mère refuſe d'accepter votre condition, chère amie. Je la lui ai propoſée comme de moi : mais les Harlove (pardonnez l'expreſſion) poſsèdent abſolument ſon eſprit. C'eſt un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille ; elle me défie de la ſurprendre.

Ayez moins d'inquiétude ſur ce qui nous regarde, elle & moi ; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien enſemble. Tantôt une querelle, tantôt un raccommodement : c'eſt une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût queſtion de vous.

Cependant je vous fais des remercîmens ſincères pour chaque ligne de vos trois dernières lettres, que je me propoſe de relire attentivement lorſque ma bile ſera prête à s'échauffer. Je

ne vous diſſimule point que j'ai un peu regimbé à la première lecture ; mais chaque fois que je la recommence, je ſens croître pour vous, s'il eſt poſſible, ma tendreſſe & ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage ſur vous, que je conſerverai dans cette lettre & dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir ; c'eſt qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchiſe ait beſoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, & à quelques petites réflexions que je ne laiſſe pas de faire, en paſſant, ſur la vivacité du mien. Il faut que je vous diſe une fois mon ſentiment ſur l'un & l'autre. Vous êtes perſuadée, ma chère, que la douceur n'eſt pas un défaut dans une femme ; & moi je tiens qu'un peu de chaleur, juſte & bien placée, n'en eſt pas un non plus. Au fond, c'eſt louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne déſirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous eſt pas plus libre de ſortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une & l'autre ſe fiſſent violence. Ainſi nous approuver, chacune de notre côté, dans l'état qui nous eſt propre, c'eſt transformer la néceſſité en vertu. Mais j'obſerverai que, ſi votre caractère & le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle pein-

ture demande également des lumières & des ombres. La vôtre ſeroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puiſſe, ma chère, puiſſe votre douceur ne vous expoſer à rien de fâcheux, de la part d'un monde qui n'eſt pas capable d'en ſentir le prix! pour moi, dont la pétulance ſait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve ſi bien, qu'en reconnoiſſant que ce caractère eſt moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcuſable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, ſi j'avois à faire à un eſprit tel que le vôtre. La vérité, ma chère, eſt ennemie des déguiſemens. C'eſt pour les caractères nobles & ouverts que je réſerve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'eſt-à-dire celui de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui eſt digne de l'être, vous verriez qu'au défaut de principes & de conviction, la honte corrigeroit le monde; & que, dans une ou deux générations, peut-être la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chère, preſqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a

que les belles ames qui méritent une obéiſſance implicite. La vérité, comme j'ai dit, eſt ennemie de toute ſorte de fard.

M. Hickman eſt à votre avis un homme modeſte : mais la modeſtie a quelquefois ſes inconvéniens. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête perſonnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureuſement cet air de ſatisfaction n'étoit pas encore paſſé, lorſque ma mère, entrant tout d'un coup, s'eſt également apperçue & de la joie qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon ſein. Elle ne s'eſt pas trompée dans ſes conjectures. Lorſque la colère a réuſſi à certaines perſonnes, vous les voyez toujours en colère, ou cherchant l'occaſion d'en marquer. Eh bien ! M. Hickman ! eh bien, Nancy, c'eſt encore une lettre qu'on a la hardieſſe d'apporter & de recevoir ? Là, votre homme modeſte s'eſt trahi plus que jamais, par ſon embarras & par ſes diſcours interrompus. Il ne ſavoit s'il devoit ſortir, & me laiſſer vider la querelle avec ma mère; ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au menſonge. Ma mère s'eſt retirée bruſquement;

& je ne m'en ſuis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet, laiſſant à monſieur Hickman la liberté d'exercer ſes dents blanches ſur l'ongle de ſon pouce.

Après avoir lu vos lettres, je ſuis allée chercher hardiment ma mère. Je lui ai rendu compte de vos généreux ſentimens, & du déſir que vous aviez de vous conformer à ſes volontés. Je lui ai propoſé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne ſe fît d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'eſprit que de prudence. Aulieu d'être touchée de votre généroſité, elle n'a fait uſage de votre opinion que pour ſe confirmer dans la ſienne. Elle m'a renouvelé ſa défenſe, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette réſolution, a-t-elle ajouté, ne changera point juſqu'à ce que vous ſoyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, & qu'elle comptoit ſur ma ſoumiſſion.

Je me ſuis ſouvenue heureuſement de vos reproches, & j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Mais je vous déclare, ma chère, qu'auſſi long-tems que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, & que je ſerai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à ſe promettre de notre correſpondance; auſſi

long-tems qu'il me reſtera dans la mémoire que cette défenſe vient de la même ſource que toutes vos diſgrâces ; auſſi long-tems que je ſaurai, comme je le fais, que ce n'eſt pas votre faute ſi vos amis ne ſe réconcilient point avec vous, & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raiſon ne leur permettent pas de refuſer, toute la déférence que j'ai pour votre jugement, & pour vos excellentes leçons, qui conviendroient preſqu'à tous les cas différens du vôtre, n'empêchera pas que je n'inſiſte ſur la continuation de notre commerce, & que je n'exige dans vos lettres le même détail que ſi cette défenſe n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perverſité, dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur eſt intéreſſé à votre ſituation. En un mot, vous devez me permettre de penſer que, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour vous être utile par mes lettres, la défenſe de ma mère ne ſera jamais ſi bien juſtifiée que ma conſtance à vous écrire.

Cependant, pour vous ſatisfaire autant qu'il m'eſt poſſible, je me priverai, en partie, d'une ſatisfaction ſi chère, & je bornerai mes réponſes, pendant l'*interdit*, aux occaſions où mes principes d'amitié me les feront juger indiſpenſables.

L'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le tour de votre homme *modeſte*, ma chère; & comme vous aimez la modeſtie dans ſon ſexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juſte éloignement, pour lui conſerver votre eſtime), cet expédient, dis-je, eſt un petit piége dans lequel je ne donne pas aiſément. L'intention de ma tendre amie eſt de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correſpondance ira ſon train, quels que ſoient vos ſcrupules; c'eſt de quoi je puis vous aſſurer: ainſi votre propoſition en faveur d'Hickman devient inutile. Vous le dirai-je? je crois que c'eſt aſſez d'honneur pour lui, d'être nommé ſi ſouvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder ſuffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant ſa main blanche, & faiſant briller ſon beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ſes ſervices, & la gloire qu'il y attache, & ſa diligence, & ſa fidélité, & ſes inventions pour garder notre ſecret, & ſes excuſes, & ſes évaſions avec ma mère, lorſqu'elle le preſſe de parler; avec cinquante &, qu'il aura l'art de coudre enſemble. Ne ſera-ce pas, d'ailleurs, un prétexte pour faire ſa cour plus aſſiduement que jamais *à la charmante* fille *de la bonne* madame Howe?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête-à-tête

avec moi, auſſi ſouvent que je ſouhaiterois de vous écrire, moi, ſeulement pour dicter à ſa plume; ma mère ſuppoſant, dans l'intervalle, que je commence à prendre ſérieuſement de l'amour pour lui! le rendre maître de mes ſentimens, & comme de mon cœur, lorſque je vous écrirois! en vérité, ma chère, il n'en ſera rien. Quand je ſerois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correſpondances. Non, non, c'eſt aſſez pour un Hickman de pouvoir ſe glorifier de la qualité de notre agent, & de voir ſon nom ſur l'adreſſe de nos lettres. N'ayez point d'embarras; tout modeſte que vous le croyez, il ſaura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez ſans ceſſe de manquer de générosité pour lui, & d'abuſer du pouvoir. Mais je vous proteſte, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grâce, permettez que j'étende un peu mes plumes, & que je me faſſe quelquefois redouter. C'eſt mon tems, voyez-vous? car il ne ſeroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je ſerai ſa femme. Il reſſent une joie, lorſqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas ſi mon mécontentement ne lui cauſoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je ſerois expoſée ſi je ne le faiſois pas quelquefois trembler? Il s'effor-

ceroit lui-même de ſe faire craindre. Tous les animaux de la création ſont plus ou moins entre eux dans l'état d'hoſtilité. Le loup qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me ſouviens d'avoir été un jour ſi piquée contre un poulet qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginois) que dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenſeur, & je lui fis tordre le cou. Qu'arriva-t-il après cette exécution? L'autre devint inſolent, auſſitôt qu'il ſe vit délivré de ſon perſécuteur, & je le vis béqueter, à ſon tour, un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Ils méritoient tous d'être étranglés, m'écriai-je; ou plutôt, j'aurois auſſi bien fait de pardonner au premier, car je vois que c'eſt la nature de l'eſpèce.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un ſourire, comme il m'eſt arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faiſois de vous accompagner? Mais vous êtes révoltée contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez y garde. Vous me fâcherez contre vous; & lorſque je ſuis fâchée, vous ſavez que je ne ménage perſonne. Il m'eſt auſſi impoſſible de n'être pas un peu

impertinente, que de ceſſer d'être votre tendre & fidelle amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXI.

Miſs CLARISSE HARLOVE à miſs HOWE.

Vendredi, 21 avril.

MONSIEUR Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frère, qu'il a reçu de ſon agent. Je lui ſais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, ſi vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque choſe, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ, d'autant plus que lui-même, il ſouhaite depuis long-tems d'être à Londres. Il m'a lu cet article de lettre, qui s'accorde aſſez avec ce que vous m'avez écrit ſur le témoignage de miſs Loyd. Il ajoute ſeulement que celui qui ſe charge d'une ſi violente entrepriſe, eſt un capitaine de vaiſſeau, nommé Singleton.

J'ai vu cet homme-là. Il eſt venu deux fois au château d'Harlove en qualité d'ami de mon frère. Il a l'air intrépide : & je m'imagine que le

le projet vient de lui ; car mon frère parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres tems, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce Singleton demeure à Leith. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frère, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur système, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace, ne puisse être tenté ; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, mademoiselle, quelles sont vos propres idées ? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que, dans la crainte de vous déplaire, je ne sais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de miss Howe, & que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin

de l'autre, & qu'il eſt plus aiſé de ſuivre vos traces que les miennes.

Vous ne ſouhaitez pas aſſurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frère, par des voies auſſi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propoſe pas de me jeter officieuſement dans leur chemin; mais, s'ils avoient raiſon de ſe figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroit-elles pas plus ardentes? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne ſerois-je pas expoſé à des inſultes dont un homme d'honneur n'eſt pas capable de ſupporter l'idée?

Grand dieu! me ſuis-je écriée, quelles ſuites fatales du malheur que j'ai eu de me laiſſer tromper!

Très-chère Clariſſe! a-t-il repris affectueuſement, ne me déſeſpérez point par un langage ſi dur, lorſque ce nouveau projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la ſociété, comme ce frère y paroît réſolu, du moins, s'il y a quelque choſe de plus qu'une vaine oſtentation dans ſon ſyſtême? Je me flatte que vous aurez la bonté d'obſerver qu'il y a des complots plus noirs & plus violens que les miens; mais celui-ci eſt d'une ſi horrible nature, qu'il m'en paroît moins propre à vous alarmer. Je connois

parfaitement votre frère. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarrasser & à le confondre; une demi-invention, une présomption complète, sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, & pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir & l'occasion par leur propre folie.

Voilà, monsieur, une volubilité merveilleuse! mais tous les esprits violens ne se ressemblent que trop, du moins dans leurs ressentimens particuliers. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné cette témérité, & n'eût pas sauvé mes parens de l'insulte?

Eh quoi, chère Clarisse! vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité?* vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à vos proches de mériter votre estime & votre affection? Mille pardons, très-chère Clarisse! si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que

vous avez ſouffert de moi. Quel ſujet vous ai-je donné de me traiter avec tant de rigueur & ſi peu de confiance? au contraire, que n'avez-vous pas eu à ſouffrir d'eux? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable; mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoiſſance?

Cette queſtion m'a cauſé de l'embarras. Mais j'étois réſolue de ne me pas manquer à moi-même.

Eſt-ce le tems, M. Lovelace, eſt-ce l'occaſion de prendre de ſi grands airs avec une jeune perſonne deſtituée de toute protection? C'eſt une queſtion bien ſurprenante que la vôtre: ſi j'ai quelque choſe à vous reprocher de ma connoiſſance! je puis vous répondre, monſieur..... & me ſentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever bruſquement pour ſortir.

Il s'eſt ſaiſi de ma main. Il m'a conjurée de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir ſa paſſion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine & les violens projets faiſoient la matière de notre délibération.

Je me ſuis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chère Clariſſe, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il eſt fort aiſé, permettez que je le diſe, de vous repréſenter

ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'eſpère que, dans cette nouvelle occaſion, vous ne prendrez point mon avis pour une offenſe. Vous voyez qu'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, mademoiſelle, que vous puiſſiez conſentir à honorer de votre main un miſérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire*?

Quelle idée, ma chère! quelle ſorte de récrimination ou de reproche? Je ne m'attendois, dans ce moment, ni à de telles queſtions, ni à la manière dont celle-ci m'étoit propoſée. La rougeur me monte encore au viſage, lorſque je me rappelle ma confuſion. Tous vos avis me ſont revenus à la mémoire. Cependant ſes termes étoient ſi déciſifs, & le ton ſi impérieux! j'ai cru voir qu'il jouiſſoit de mon embarras (en vérité, ma chère, il ne connoît pas ce que c'eſt que l'amour reſpectueux). Il me regardoit comme s'il eût voulu pénétrer juſqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes quelques momens après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à demi arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colère & la honte de me voir pouſſée juſqu'à ce point par un homme qui ſembloit commander à toutes ſes paſſions, tandis que j'avois ſi peu

d'empire ſur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le paſſage; & je me retirois, avec les marques d'un amer chagrin, lorſque, jetant ſes bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre & le plus reſpectueux, il a donné un tour aſſez ſtupide au ſujet : ſon cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'inſenſé projet de mon frère m'avoit jetée, pour renouveler, ſans mon aveu, une propoſition que j'avois déjà mal reçue, & qui, par cette raiſon..., Le reſte de ſon diſcours ne m'a paru qu'un tiſſu mal ordonné de phraſes vagues & de ſentences, par leſquelles il prétendoit ſe juſtifier d'une hardieſſe qui ne s'étoit expliquée, diſoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'inſolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour eſſayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon ſexe; mais quel qu'ait été ſon deſſein, il m'a ſi vivement irritée, que mon cœur, ſe révoltant contre ſes diſcours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuſe : &, faiſant réflexion à l'air apprivoiſé que j'avois entre ſes bras, je m'en ſuis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main, lorſque j'allois ſortir de la chambre; il s'eſt jeté à genoux, pour me ſupplier de demeurer un moment; &,

Il s'est offert à moy comme le souverain moyen de prevenir les desseins de mon frere.

dans les termes les plus clairs, il s'eſt offert à moi, comme le ſouverain moyen de prévenir les deſſeins de mon frère, & de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, & plutôt l'effet de ſa pitié que de ſon amour. Quel parti prendre? Je ſuis demeurée la bouche ouverte, & l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joui du ſpectacle, attendant ſans doute que je lui fiſſe quelque réponſe. Enfin, confuſe de mon propre embarras, & cherchant à l'excuſer par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les meſures.... qui étoient capables d'augmenter les alarmes..... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchiſſant ſur le caractère irréconciliable de mes amis, & ſur les malheureuſes ſuites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon frère.

Il m'a promis de ſe gouverner uniquement par mes volontés, & le miſérable m'a demandé encore une fois ſi je lui pardonnois ſon humble propoſition. Que me reſtoit-il à faire ſi ce n'étoit de chercher de nouvelles excuſes pour ma confuſion, puiſqu'elle étoit ſi mal entendue. Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-tems; que ſans doute il

ſeroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait uſage de l'aſſiſtance de M. Lovelace que pour me délivrer de M. Solmes ; & que, par conſéquent, il étoit à ſouhaiter pour moi que les choſes demeuraſſent dans la ſituation où elles étoient, juſqu'à l'arrivée de mon couſin!.

Toute irritée que je pouvois être, il me ſemble, ma chère, que cette réponſe n'a pas l'air d'un refus. N'eſt-il pas vrai qu'à ſa place un autre homme auroit tenté ici de perſuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportemens ? Mais il a plu à M. Lovelace de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne ſupportera jamais ; & ſon injurieuſe chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réſerve.

« Eh quoi ! s'eſt-il écrié, vous êtes donc » réſolue, mademoiſelle, de me faire connoître, » juſqu'à la fin, que je ne dois rien attendre » de votre affection, tandis qu'il vous reſtera » le moindre eſpoir de renouer avec mes plus » cruels ennemis, au prix de mon bonheur, » qui ſera ſans doute votre premier ſacrifice » ?

Ce ton, chère miſs Howe, m'a échauffé le ſang à mon tour. Cependant j'ai gardé quelques meſures. « Vous avez vu, lui ai-je dit, com- » bien j'ai été choquée de la violence de mon

» frère : vous vous trompez beaucoup, M. Lo-
» velace, ſi vous croyez m'effrayer aſſez par la
» vôtre, pour me faire embraſſer un parti oppoſé
» à vos propres conventions ».

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'eſt réduit à me prier de ſouffrir que ſes actions parlaſſent déſormais pour lui ; &, ſi je le trouvois digne de quelque bonté, il eſpéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne ſeroit pas le ſeul au monde à qui je refuſaſſe un peu de juſtice. « Vous en appelez » au futur, lui ai-je répondu : j'y appelle auſſi, » pour la preuve d'un mérite ſur lequel vous » ſemblez paſſer condamnation juſqu'à préſent, » & qui vous manque en effet ».

J'étois prête encore à me retirer : il m'a conjurée de l'entendre. Sa réſolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter ſoigneuſement toutes ſortes d'accidens fâcheux, & de renoncer à toutes les meſures qui pouvoient l'y conduire, quels que fuſſent les procédés de mon frère, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma perſonne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât ſpectateur tranquille, c'eſt-à-dire qu'il me vît enlever, conduire à bord par Singleton ? & dans une ſi funeſte extrêmité, ne lui ſeroit-il pas permis de prendre ma défenſe ?

Prendre ma défenſe, M. Lovelace ! je ſerois

donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puiſſe être en ſûreté à Londres? Il me ſemble, ſur la deſcription qu'on vous fait de cette maiſon de la veuve, que j'y ſerois libre & en ſûreté.

Il eſt convenu que cette maiſon de la veuve, telle que M. Doleman la repréſente, c'eſt-à-dire un édifice intérieur, derrière l'édifice de front, avec un jardin qui en fait l'unique vue, ſembloit promettre beaucoup de ſecret; & que, d'ailleurs, ſi je ne l'approuvois pas lorſque je l'aurois vue, il ne ſeroit pas difficile d'en trouver une qui me convînt mieux. Mais, puiſque je lui avois demandé ſon conſeil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon oncle Harlove, en qualité d'un de mes curateurs, & d'attendre le ſuccès de ma lettre chez madame Sorlings, où il falloit le prier hardiment d'adreſſer ſa réponſe. Avec les petits eſprits, a-t-il ajouté, c'eſt encourager l'inſulte que de la craindre. « La » ſubſtance de la lettre devoit être de demander, » à titre de droit, ce qui ne manqueroit pas de » m'être refuſé comme une grâce; de reconnoître » que je m'étois jetée ſous la protection des dames » de ſa famille, par l'ordre deſquelles & de mi- » lord M...., il paroîtroit s'employer lui-même » à mon ſervice; mais d'ajouter que c'étoit à des » conditions que j'avois réglées, & qui ne m'aſſu-

» jétiſſoient à rien, pour une faveur qu'ils au-
» roient accordée, dans les mêmes circonſtances,
» à toute autre perſonne de mon ſexe ». Si je ne goûtois pas cette méthode, il ſe croiroit fort honoré que je vouluſſe lui permettre de faire la même demande en ſon nom; mais (avec ſes reſtrictions ordinaires) c'étoit un point auquel il n'oſoit toucher ſi tôt, quoiqu'il eſpérât que les violences de ma famille pourroient m'amener à cette heureuſe réſolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit propoſé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, & que je m'attendois à l'exécution de cette promeſſe; que lorſqu'on ne pourroit ignorer que je ſerois abſolument indépendante, il ſeroit tems d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire; mais que, tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être ſincère, m'a-t-il dit d'un air plus penſif. Ce projet de mon frère avoit changé les circonſtances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit ſe diſpenſer de voir ſi la veuve de Londres & ſa maiſon me conviendroient, en ſuppoſant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fuſſent pas capables de ſe laiſſer corrompre par mon frère? S'il voyoit qu'il y eût

quelque fond à faire ſur leur honneur, il pourroit s'abſenter pendant quelques jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui ſeroit impoſſible de s'éloigner plus long-tems.

Quoi donc, monſieur! ai-je interrompu, votre deſſein eſt-il de prendre logement dans la même maiſon?

Non, m'a-t-il répondu; parce qu'il connoiſſoit mes délicateſſes, & l'uſage d'ailleurs que je voulois faire de ſon abſence. Cependant on faiſoit actuellement quelques réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit ſe loger dans l'appartement de ſon ami Belford; ou ſe rendre peut-être à Edgware, qui eſt la maiſon de campagne du même ami, & revenir chaque jour au matin, juſqu'à ce qu'il eût raiſon de croire que mon frère eût abandonné ſon miſérable ſyſtême.

Le réſultat d'une ſi longue conférence eſt de partir pour Londres lundi prochain. Puiſſe l'heure de mon départ être heureuſe!

Je ne puis vous répéter trop ſouvent, ma chère amie, combien je ſuis pénétrée de vos bienfaits, & de cette merveilleuſe généroſité qui en eſt la ſource.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 avril.

L'ÉDITEUR ſupprime encore, dans cette lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conſerver quelques détails de la confuſion de Clariſſe, dans leſquels il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ne ſoit pas entrée elle-même, à l'occaſion des offres de M. Lovelace.

Ici, Belford, que diras-tu, ſi ton ami, comme un papillon qui cherche ſa ruine autour d'un flambeau, avoit failli de brûler les ailes de ſa liberté? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ſes propres piéges, de voir toutes ſes vues renverſées, tous ſes projets inutiles, ſans avoir conduit l'admirable Clariſſe à Londres, & ſans avoir fait un effort pour découvrir ſi c'eſt réellement un ange ou une femme.

Je me ſuis offert à elle, avec ſi peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le tems de s'envelopper dans les réſerves de ſon ſexe. Mes expreſſions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher ſon indifférence paſſée, &

lui rappeloient malicieuſement ſes propres loix : car ce n'eſt pas l'amour, c'eſt le noir complot de ſon frère, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en diſpenſer. De toute ma vie, je n'ai vu de confuſion ſi charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit repréſenter ce ſpectacle, & le mêlange d'impatience qui animoit viſiblement chaque trait du plus expreſſif & du plus beau viſage du monde ! Elle a touſſé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'eſt fait lire d'abord dans ſes regards ; enſuite une ſorte d'attendriſſement, qui ſembloit venir de l'incertitude de ſes déſirs ; juſqu'à ce que l'aimable *boudeuſe*, irritée de l'air d'héſitation avec lequel j'attendois ſa réponſe, ne pouvant plus articuler une parole, s'eſt miſe à verſer des larmes, & m'a tourné le dos pour ſortir avec précipitation. Mais je me ſuis hâté auſſi-tôt de la ſuivre ; je l'ai retenue entre mes heureux bras : Unique objet de mes affections, ah ! ne penſez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paroître contraire à vos premières loix, vienne d'aucun deſſein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si, malgré la tendreſſe reſpectueuſe qui accompagnoit ma propoſition, elle avoit été capable de vous déſobliger, mes ſoins les plus ardens ſeroient à l'avenir..... J'ai ceſſé ici de parler, comme ſi la

force du ſentiment avoit étouffé ma voix. Elle a fait entendre la ſienne, mais d'un ton chagrin : je ſuis.... je ſuis malheureuſe. Ses larmes couloient en abondance; &, tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde, ſon viſage ſe cachoit contre mon épaule, ſans qu'elle s'apperçût de la liberté qu'elle ſembloit m'accorder.

Pourquoi, pourquoi *malheureuſe ?* ma très-chère vie. Toute la reconnoiſſance que vous pouvez attendre du cœur le plus ſenſible & le plus obligé..... Ici la juſtice m'a fermé la bouche, car je ne lui dois point de reconnoiſſance pour des obligations ſi peu volontaires.

Mais revenant à elle-même, & s'appercevant qu'elle étoit entre mes bras; comment donc, monſieur? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation, le viſage plus enflammé & les yeux brillant d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ſes efforts; mais abſolument vaincu par les charmes de cette innocente confuſion, j'ai ſaiſi ſa main lorſqu'elle me quittoit; & me jetant à genoux devant elle, ô chère Clariſſe! lui ai-je dit, ſans la moindre réſerve, & ſentant à peine la force de mes termes (ma foi! s'il s'étoit trouvé là un prêtre, j'étois un homme perdu) recevez les ſermens de votre fidelle Lovelace! Faites qu'il ſoit à vous, à vous ſeule, & pour toujours!

C'eſt le moyen de parer à tout. Qui oſera former des complots & des entrepriſes contre ma femme? Leurs folles & inſolentes eſpérances ſe fondent ſur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous; & l'on s'empreſſera d'applaudir à un événement qui eſt attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps? Je ne penſois non plus à cette impertinente extaſe, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuſe fille eſt toute puiſſante! ce n'eſt pas elle, à ce compte, c'eſt moi qui dois ſuccomber dans la grande épreuve!

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des ſermens ſolennels, par une impulſion involontaire, en dépit d'une réſolution préméditée & des plus orgueilleux ſyſtêmes? Mais cette charmante créature eſt capable de faire renoncer un barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire: & je crois véritablement que je ſerois diſpoſé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu juſqu'à préſent), s'il n'étoit queſtion d'une ſorte de contention que ſa vigilance a fait naître entre nous, & qui conſiſte à ſavoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu ſais quelle eſt ma généroſité quand on ne me diſpute rien.

Fort

Fort bien ; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulſion? ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot? Une offre prononcée ſi ſolennellement, & même à genoux, Belford!

Rien moins. La petite badine m'a laiſſé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu déſirer. Le projet de ſon frère, le déſeſpoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, ont été les cauſes auxquelles il lui a plu d'attribuer ſa confuſion; ſans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu? Regarder notre mariage comme ſa ſeconde reſſource; & me dire, du moins en équivalent, que ſa confuſion eſt venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a riſqué ſa vie pour elle, & qui eſt prêt encore à s'expoſer au même danger.

J'ai recommencé à la preſſer de me rendre heureux : mais elle m'a remis après l'arrivée de ſon couſin Morden. C'eſt en lui qu'elle met à préſent toutes ſes eſpérances.

J'ai paru furieux, mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une ſeconde lettre à la tante Hervey; & l'on ſe promettoit une réponſe.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pu diminuer par degrés, ſi j'avois été

homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenſer?... Le diable n'eſt pas pire. Un galant ſi timide! une princeſſe qui exige des ſoins ſi réguliers!. comment s'accorder jamais enſemble; ſur-tout ſans le ſecours d'une obligeante médiation? Il eſt rare néanmoins, diable! Belford, il eſt rare qu'un amour ſi ardent ſe trouve dans le même cœur avec tant de réſignation. Le véritable amour, j'en ſuis convaincu à préſent, ſe borne aux déſirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante perſonne! revenir encore d'elle-même à me parler de Londres! Si, par haſard, le complot de Singleton avoit été de mon invention, je n'aurois pu ſouhaiter de plus heureux expédient pour hâter ſon départ. Elle l'avoit différé, je ne ſaurois deviner pourquoi.

Tu trouveras ſous cette enveloppe la lettre de Joſeph Léman, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, & ma profonde réponſe à cette lettre. Je ne puis réſiſter à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raiſon ſi forte, il ſeroit peut-être mieux de te laiſſer penſer que l'étoile de la belle combat contre elle, & diſpoſe des occaſions à mon avantage; quoiqu'elles ſoient l'unique effet de mon invention ſupérieure.

LETTRE CXXXIII.

JOSEPH LÉMAN à M. LOVELACE.

16 avril.

IL informe M. *Lovelace de la perſécution à laquelle ſes maîtres ſe préparent contre lui, pour le rapt de miſs Betterton, qu'il avoit enlevée à ſa famille, & qui, étant morte en couches, avoit laiſſé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'acuſoit de ne prendre aucun ſoin. Joſeph lui apprend, avec ſa ſimplicité ordinaire, que ſes maîtres donnent le nom d'infâme à cette aventure; mais il eſpère, dit-il, que dieu ne permettra pas qu'elle le ſoit, quoiqu'on publie que M. Lovelace a été obligé de quitter le royaume pour ſe mettre à couvert, & que le déſir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'eſt une des hiſtoires que M. Solmes auroit ſouhaité de pouvoir raconter à mademoiſelle Clariſſe, ſi elle avoit été diſpoſée à l'écouter.*

Il prie M. Lovelace de lui avouer ſi cette affaire peut mettre ſa vie en danger; &, par l'affection qu'il lui porte, il ſouhaite qu'il ne ſoit pas pendu, comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête coupée; &

qu'il ait la bonté de ſe ſouvenir de lui avant la ſentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au roi ou à la juſtice.

Il lui marque que le capitaine Singleton eſt ſouvent en conférence ſecrète avec ſon jeune maître & ſa jeune maîtreſſe, & que ſon jeune maître a dit, en ſa préſence, au capitaine, *que ſon ſang bouilloit pour la vengeance;* qu'en même tems ſon jeune maître a fait l'éloge de lui Joſeph, en vantant au capitaine ſa fidélité & ſon entendement. Enſuite il offre ſes ſervices à M. Lovelace, pour prévenir les accidens fâcheux, & pour mériter ſa protection dans la vue qu'il a de prendre l'hôtellerie de l'*ours bleu*, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'eſt pas tout, ajoute-t-il : la *jolie ourſe*, c'eſt-à-dire Betty Barnes, lui roule auſſi dans la tête. Il eſpère qu'il pourra l'aimer plus que M. Lovelace ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur, & à l'écouter avec plaiſir lorſqu'il parle de l'*ours bleu;* comme ſi elle étoit déjà, dit-il, pour continuer la figure, *au milieu de l'orge & des féves.* Il demande pardon là-deſſus pour ce bon mot qui lui échappe; parce que, tout pauvre qu'il eſt, il a toujours aimé l'agréable plaiſanterie.

Il dit que ſa conſcience lui reproche quelque-

fois ce qu'il a fait, & qu'il croit que, ſans les hiſtoires que M. Lovelace lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impoſſible que le père & la mère euſſent eu le cœur ſi dur, quoique monſieur James & mademoiſelle Arabelle aient beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'eſt que M. & madame Harlove ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec mademoiſelle Clariſſe, parce qu'ils croient que toutes ces hiſtoires ſont venues de la bouche du valet-de-chambre de M. Lovelace. Il ſe gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que M. Lovelace ne tue ſon valet-de-chambre & lui auſſi, pour rejeter leur mort ſur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien, dans le fond, de n'être qu'un miſérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il eſpère auſſi que, ſi ſa très-chère & très-honorée jeune maîtreſſe, mademoiſelle Clariſſe, ſe laiſſoit aller à mal, M. Lovelace voudra bien ſe ſouvenir de l'abreuvoir de l'*ours bleu* (*). Mais il prie le ciel de le préſerver de toute mauvaiſe vue, comme de toute mauvaiſe action. N'étant pas encore fort vieux, il eſpère qu'il

(*) Dans la plupart des bourgs d'Angleterre il y a une ſorte de vivier, qui ſert d'abreuvoir, où l'ancien uſage eſt de plonger les femmes ſcandaleuſes.

aura le tems de ſe repentir, s'il pêche par ignorance : & puis, M. Lovelace eſt un homme de grande qualité & de grand eſprit, qui eſt capable de répondre de tout, pour un pauvre domeſtique tel que ſon très-humble & très-fidelle ſerviteur,

JOSEPH LÉMAN.

LETTRE CXXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH LÉMAN.

17 avril.

MONSIEUR Lovelace donne carrière, dans cette lettre, à ſa folle imagination. Il commence par expliquer à Joſeph l'affaire de miſs Betterton, qui n'eſt, dit-il, qu'une folie de jeuneſſe. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune perſonne, qu'il aimoit auſſi. Elle n'étoit que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avoit des vues d'agrandiſſement, & qui s'étoit prêté par cette raiſon aux commencemens de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au père ni à la fille. Tous les parens, à la vérité, auroient voulu qu'elle ſe fût jointe à eux pour l'attaquer en juſtice ; & c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû ſa mort, après avoir

refuſé d'entrer dans leurs reſſentimens. Le petit garçon étoit fort joli, & ne faiſoit pas déshonneur à ſon père. Il l'avoit vu deux fois, à l'inſu d'une tante, qui en prenoit ſoin ; & ſon intention étoit de pourvoir à ſon établiſſement. Toute cette famille étoit folle de l'enfant quoiqu'elle eût la méchanceté de maudire le père.

Il apprend à Joſeph quelles ſont ſes règles en amour : « d'éviter les femmes publiques ; de » marier une maîtreſſe qu'il quitte, avant que » d'en prendre une autre ; de mettre la mère » à couvert du beſoin, lorſqu'elle a des parens » cruels ; de prendre grand ſoin d'elle dans ſes » couches ; de pourvoir à la fortune du petit, » ſuivant la condition de la mère, & de prendre » le deuil pour elle, ſi elle meurt en travail. » Il défie Joſeph de trouver quelqu'un qui s'ac- » quitte de ces devoirs avec plus d'honneur. » Eſt-il ſurprenant, dit-il, que les femmes aient » tant d'inclination pour lui » ?

Il n'a rien à craindre de cette aventure, ni pour ſa tête, ni pour ſon cou. « Une femme » morte en couches, il y a dix-huit mois ; point » de procès commencé pendant ſa vie ; un refus » avéré d'entrer dans les pourſuites ; voilà de » jolies raiſons, Joſeph, pour fonder une accu- » ſation de rapt ! je répète que je l'aimois. Elle

» me fut enlevée par ſes brutaux de parens, » dans l'ardeur de ma paſſion..... Mais c'eſt » parler aſſez de la chère miſs Betterton. Chère, » en vérité; car la mort rend une femme encore » plus chère. Que le ciel faſſe paix à ſes cendres! » Ici, Joſeph, je donne un profond ſoupir à » la mémoire de miſs Betterton ».

Il loue le goût de Joſeph pour les bons mots. « La plaiſanterie, dit-il, convient plus aux » pauvres que les gémiſſemens. Tout ce qui » arrive dans le monde n'eſt-il pas un ſujet de » plaiſanterie? Quiconque ne le prend pas ſur » ce ton eſt un imbécille, qui ne ſait pas » regarder les choſes du bon côté. Celui qui » condamne la joie dans un pauvre, mérite de » n'en reſſentir jamais ».

Il applaudit à l'affection de Joſeph pour ſa jeune & incomparable maîtreſſe. Il vante ſes propres ſentimens pour elle, & ſes honorables intentions. Sa parole eſt un gage ſacré; & là-deſſus, il en appelle à lui : » Vous ſavez, Jo» ſeph, lui dit-il, qu'avec moi les effets ſur» paſſent les promeſſes. Pourquoi? parce que » c'eſt la meilleure façon de montrer que je » n'ai pas l'ame chiche & étroite. Un homme » juſte tient ſa promeſſe. Un homme généreux » paſſe au-delà. Telle eſt ma règle ».

Il rejette ſur miſs Clariſſe le délai de leur

mariage, en gémiſſant de l'éloignement où elle le tient, &, l'attribuant à miſs Howe, qui lui inſpire, dit-il, des défiances continuelles, il ajoute que c'eſt la raiſon qui l'oblige à ſe ſervir de lui, pour faire agir les Harlove ſur l'eſprit de madame Howe.

Il prend enſuite avantage des ouvertures de Joſeph, à l'occaſion des conférences ſecrètes du capitaine Singleton avec M. James Harlove : « Puiſque le capitaine, lui dit-il, qui ſe fie au » témoignage de James, a pris une ſi bonne opi- » nion de vous, ne pourriez-vous, en feignant » beaucoup de haine pour moi, propoſer à » Singleton d'offrir à M. James, qui a tant de » paſſion pour la vengeance, le ſecours de toutes » ſes forces, c'eſt-à-dire ſon vaiſſeau & ſon » équipage, pour enlever ſa ſœur, & la tranſ- » porter à Leith, où ils ont tous deux leurs » établiſſemens ?

» Vous pouvez leur dire que, ſi ce projet » réuſſit, c'eſt le moyen de me réduire au déſeſ- » poir, & de faire entrer mademoiſelle Clariſſe » dans toutes leurs meſures. Vous pouvez les » informer, comme ſur le témoignage de mon » valet-de-chambre, de la diſtance où elle me » tient d'elle, dans l'eſpoir d'obtenir grâce de » ſon père, en renonçant à moi ; ſi l'on inſiſte » ſur ce ſacrifice ; leur dire que le ſeul point dont

» mon valet-de-chambre vous ait fait un myſ-
» tère, étant le lieu de notre retraite, vous ne
» doutez pas qu'avec quelques guinées, vous
» ne puiſſiez tirer de lui cet éclairciſſement,
» & des lumières certaines ſur le tems où je
» pourrai m'éloigner d'elle, afin qu'ils trouvent
» plus de facilité dans leur entrepriſe ; leur dire
» encore, & toujours comme de mon valet,
» que nous ſommes à la veille de changer de
» logement (ce qui eſt vrai, mon cher Joſeph),
» & que mes affaires m'obligent ſouvent de
» m'abſenter ».

S'ils ouvrent l'oreille à votre propoſition, vous vous ferez un mérite auprès de Betty, en la lui communiquant ſous le ſecret. Betty fera la même confidence à miſs Arabelle, qui, embraſſant avec joie toutes les occaſions de vengeance, ne manquera point d'en inſtruire ſon oncle Antonin, ſi elle n'a pas été prévenue par ſon frère. M. Antonin Harlove ſe hâtera probablement de porter cette découverte à madame Howe, qui ne la cachera point à ſa fille, quoiqu'elles ſoient toujours aſſez mal enſemble. Sa fille l'écrira auſſi-tôt à ma chère miſs Clariſſe : & ſi le complot ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en ſecret, ſous prétexte de prévenir toutes ſortes de déſaſtres; ce qui fait, comme vous ſavez, l'objet de tous

vos foins & des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chère miſs. Alors ſa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de ſon amour, dont je ſuis quelquefois tenté de douter. Elle ſe hâtera de choiſir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui ſera de lui ſervir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reſte aucune eſpérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James & à Singleton, de faux avis, que j'aurai ſoin de vous fournir, de ſorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle ſera l'heureuſe, heureuſe & triplement heureuſe conſéquence? Notre chère miſs deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence ſera bientôt rétablie entre ſes parens & les miens. Dix guinées, ſur leſquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare famille. Votre réputation de prudence & de courage ſe répandra dans la bouche de tout le monde... *L'ours bleu* ne vous manquera pas non plus; & ſi vous jugez à propos, quelque jour, de l'acquérir en propre; vos amis ne vous laiſſeront pas dans l'embarras pour la ſomme. Je parie que ce détail eſt déjà clair à vos propres yeux; car Betty croira ſa fortune faite, en devenant votre femme; tous deux, j'en ſuis sûr, vous avez eu la prudence d'épar-

gner quelque choſe ; la famille des Harlove ; que vous avez ſervie ſi fidellement (car c'eſt l'avoir bien ſervie, ſans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés ſur elle), ne peut manquer avec honneur de fournir quelque choſe pour votre établiſſement ; j'ajouterai plus que vous ne penſez, à votre petit tréſor. Ainſi vous ne devez voir, devant vous, que du repos, de l'honneur & de l'abondance.

Chantez de joie, Joſeph, chantez. Un fumier dont vous ſerez le maître ; des domeſtiques qui vous ſerviront à votre tour, une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer ou de quereller, comme l'envie vous en prendra ; *monſieur l'hôte*, à chaque mot ; être payé pour faire bonne chère, au lieu de donner du vôtre : heureux ainſi non-ſeulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes familles, ſans nuire à une ſeule ame chrétienne ; ô Joſeph ! honnête Joſeph ! que vous aurez de jaloux ! qui feroit le dégoûté avec une ſi belle perſpective devant les yeux ?

Ce que je vous propoſe aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire ſeulement former ce deſſein, ſoit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné, LOVELACE.

LETTRE CXXXV.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à madame* HERVEY.

Jeudi, 20 avril.

MADAME, MA TRÈS-HONORÉE TANTE,

N'ayant pas reçu de réponſe à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte, pour ma conſolation, qu'elle n'aura point été juſqu'à vous; car il me ſeroit trop mortifiant de penſer que ma tante Hervey me juge indigne de ſon attention.

Dans cette eſpérance, ayant conſervé une copie de ma lettre, & ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuſes circonſtances, je la tranſcris, je la mets avec celle-ci ſous une enveloppe commune, & je vous ſupplie très-humblement d'appuyer, de votre crédit, ce qu'elle contient (*).

Il eſt toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres; & rien ne ſeroit plus affligeant pour moi que de me voir précipitée dans d'autres meſures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, madame, de vous écrire

(*) On en a vu la ſubſtance dans la lettre CX.

avec l'eſpérance d'une réponſe, je ſuis en état de juſtifier mes intentions dans la démarche où je me ſuis engagée, quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en ſuis sûre, vous auriez pitié de moi, ſi vous ſaviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défenſe, & combien je me crois miſérable d'avoir perdu l'eſtime de tous mes amis.

Il n'eſt pas encore impoſſible de m'y rétablir. Mais, quelle que ſoit ma ſentence au château d'Harlove, ne me refuſez pas, ma chère tante, quelques lignes de réponſe, pour m'apprendre s'il n'y a point d'eſpérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a voulu m'impoſer; ou, m'en préſerve le ciel! ſi je ſuis abandonnée ſans retour.

Du moins, ma chère tante, procurez moi la juſtice que j'ai demandée dans une lettre à ma ſœur, pour mes habits & pour la petite ſomme d'argent; afin que je ne me trouve pas deſtituée des commodités les plus ſimples, & dans la néceſſité d'avoir obligation à ceux auxquels je ſouhaiterois le moins d'accorder cet avantage ſur moi. Permettez-moi d'obſerver que, ſi ma démarche étoit venue d'un deſſein formé, j'aurois pu, du moins, avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai ſouffertes,

& qui ne peuvent qu'augmenter, ſi ma demande eſt rejetée.

Si vous obtenez la permiſſion de recevoir les éclairciſſemens que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on ſe propoſe de me mortifier, ah! faites bien connoître que je le ſuis exceſſivement; & que c'eſt, néanmoins, par mes propres réflexions que je le ſuis, n'ayant point de plaintes à faire de la perſonne dont on appréhendoit toutes ſortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le tems d'attendre votre réponſe, ſi vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter ſamedi au matin. C'eſt une occaſion que je n'avois pas prévue. Je ſuis, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. Perſonne ne ſaura jamais que vous ayez eu la bonté de m'écrire, ſi vous ſouhaitez que votre réponſe demeure ſecrète.

LETTRE CXXXVI.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 22 avril.

JE ne ſais quelle explication donner aux méthodes de votre perſonnage ; mais il doute certainement que votre cœur ſoit à lui : & là-deſſus, du moins, je le trouve fort modeſte, car c'eſt confeſſer tacitement qu'il n'en eſt pas digne.

Il ne peut ſoutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, & de ſe voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, & ce que vous nommez ſes artifices. J'ai paſſé en revue toute ſa conduite : je l'ai comparée avec ſon caractère général ; & je trouve qu'il y a plus de conſtance & d'uniformité dans ſon orgueil & dans ſon humeur vindicative, c'eſt-à-dire dans ſa petiteſſe, que nous ne nous l'étions imaginé l'une & l'autre. Dès le berceau, ſa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin, capricieux, méchant, le gouverneur de ſes gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fieffé petit-maître, qui reſpecte peu les bienſéances, & qui mépriſe notre ſexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulières qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'eſt-il conduit dans votre famille, avec

les

les vues qu'il avoit pour vous ? Depuis le tems que votre inſenſé de frère s'eſt mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades ; il vous a fait tomber dans ſes filets, par un mêlange de terreur & d'artifice. Quelle politeſſe attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe ?

Oui ; mais que faire, dans la ſituation où vous êtes ? Il me ſemble que vous devez le mépriſer ; le haïr.... ſi vous le pouvez.... & vous dérober à lui : mais pour aller où ? ſur-tout à préſent que votre frère médite de ridicules complots, & veut rendre votre ſort encore plus miſérable.

Si vous ne pouvez le mépriſer & le haïr ; ſi vous ne vous ſouciez pas de rompre avec lui ; il faut vous relâcher un peu de vos délicateſſes. Si ce changement n'amène pas la célébration, je me jetterois ſous la protection des dames de ſa famille. Le reſpect dont elles paroiſſent remplies pour vous, eſt de lui-même une ſûreté pour votre honneur, quand on pourroit ſuppoſer quelque autre ſujet de doute. Vous devriez lui rappeler du moins l'offre qu'il vous a faite d'engager une de ſes couſines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, juſqu'à l'heureuſe concluſion de tous vos ſcrupules.

Mais ce ſeroit déclarer que vous êtes à lui.

D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à préſent? Le projet de votre frère n'achève-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reſte pas d'autre reſſource?

Croyez-moi donc, ma très-chère amie; il eſt tems de renoncer à toutes ces vaines eſpérances de réconciliation, qui vous ont tenue en ſuſpens juſqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'eſt offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ſes expreſſions; & je vois qu'il vous a même expliqué les raiſons qui doivent vous faire accepter ſes offres. C'eſt une généroſité peu commune aux gens de ſon eſpèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous diſant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en ſont, par la ſeule raiſon qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicateſſes que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, ſans doute, me voir preſſée avec une reſpectueuſe ardeur, ſuppliée avec conſtance, & que tous les diſcours, comme toutes les actions d'un amant, tendiſſent à cet unique point. Cependant, ſi je ſoupçonnois de l'art dans ſa conduite, ou quelque délai fondé ſur le doute de mes ſentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ſes doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas

étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je raſſemblerois toutes mes forces, ſoit pour vous trouver un aſile ignoré, ſoit pour me réſoudre à partager votre fortune.

Quel miſérable, de s'être rendu ſi facilement à votre réponſe, lorſque vous l'avez remis au rétour de votre couſin Morden ! mais je crains auſſi que vous n'ayez été trop ſcrupuleuſe ; car vous convenez qu'il s'eſt reſſenti de cette évaſion. Si j'étois informée par ſes propres mémoires, je m'imagine, ma chère, que je trouverois de l'excès dans vos délicateſſes & vos ſcrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis ſur lui le pouvoir que je lui vois à préſent ſur vous. Il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'une femme qui eſt tombée dans le piége où vous êtes, doit ſe ſoumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoiſſez, je vous aſſure que dans un quart-d'heure, qui ſeroit tout le tems que je voudrois accorder aux délicateſſes, je verrois clair juſqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaiſes : ſont-elles mauvaiſes ? vous ne ſauriez en être aſſurée trop tôt : ſi c'eſt heureuſement le contraire, n'eſt-ce pas la modeſtie de ſa femme qu'il ſe plaît à tourmenter ?

Il me ſemble que j'éviterois auſſi toutes les récriminations, qui ne ſont capables que d'aigrir,

& tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; ſur-tout lorſque vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir pas l'occaſion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque ſatisfaction pour une belle ame à ſe déclarer contre le vice : mais ſi cette attaque eſt hors de ſaiſon, & ſi le vicieux paroît diſpoſé à ſe corriger, elle ſervira moins à faciliter ſa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocriſie.

Le peu de cas qu'il a fait du ſage projet de votre frère, me plaît comme à vous. Pauvre James Harlove ! cette tête manquée s'aviſe donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ſes chefs d'accuſation contre Lovelace? Un méchant, qui eſt homme d'eſprit, mérite, à mon gré, d'être pendu tout de ſuite, & s'il vous plaît, ſans cérémonie : mais un imbécille, qui ſe mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os caſſés ſur la roue; ſauf d'être pendu après, ſi vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous, ſi vous le voulez; mais je ſuis ſûre que cette pauvre eſpèce que quelques-uns nomment votre frère, s'applaudiſſant d'être parvenu à vous faire quitter la maiſon de votre père, & à n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, ſe croit

égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre Lovelace avec ſes propres armes. Ne vous ſouvenez-vous pas de ſon triomphe, tel que vous me l'avez dépeint vous-même ſur le récit de votre tante, lorſqu'il s'enfloit encore des applaudiſſemens de l'inſolente Betty Barnes?

Je n'attends rien de votre lettre à madame Hervey, & j'eſpère que Lovelace ne ſaura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il ſe reſſent, autant qu'il l'oſe, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en reſſentirois pas moins, ſi j'étois à ſa place; du moins, ſi mon cœur me rendoit témoignage que je méritaſſe d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, ſi vous penſez à vous mettre ſous la protection des dames de ſa famille. Elles ſavent dans quels termes vous êtes avec vos proches; & la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obſtinez-vous à rendre mes offres inutiles?

Je ſais que vous ne demanderez pas la poſſeſſion de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. Recevez mes tendres embraſſemens, dont l'ardeur n'a rien d'égal

que celle des vœux que je fais continuellement pour votre bonheur & votre repos. ANNE HOWE.

LETTRE CXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 11 avril.

DEPUIS long-tems, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, & je me réduis à celui de ton humble lecteur. Je ne me ſuis pas embarraſſé de te communiquer mes remarques ſur les progrès & le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que le mérite incomparable de la belle Clariſſe feroit toujours ſa défenſe & ſa ſûreté. Mais aujourd'hui que je te vois aſſez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber ſon choix ſur une maiſon dont les habitans ne réuſſiront que trop à te faire étouffer tous les mouvemens honorables qui peuvent te naître en ſa faveur, je me crois obligé de prendre la plume; & je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clariſſe Harlove.

Mes motifs ne ſont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de-là, quelle impreſſion feroient-ils ſur ton cœur à ce titre?

Un homme tel que toi ne ſeroit pas touché, quand je lui repréſenterois à quelle vengeance

il s'expoſe, en outrageant une fille du caractère, de la naiſſance & de la fortune de Clariſſe.

La généroſité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, ſur des gens de notre eſpèce, qui regardent tous les individus de ce ſexe comme un butin de bonne priſe. L'*honneur*, dans nos idées, & l'*honneur*, ſuivant l'acception générale, ſont deux choſes qui ne ſe reſſemblent pas.

Quel eſt donc mon motif? En vérité, Lovelace, c'eſt la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille, dans l'opinion que j'ai de la juſtice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que ſon intérêt tienne le premier rang parmi ces conſidérations.

Dans la dernière viſite que j'ai rendue à ton oncle, ce bon ſeigneur me preſſa fort inſtamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules ſous le joug du mariage, & m'apporta des raiſons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de les approuver. Je ſavois que tes intentions, pour cette fille extraordinaire, étoient alors dignes d'elle. J'en aſſurai milord M.., qui s'en défioit beaucoup, parce que la famille en uſoit mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre

face, je veux te preſſer par d'autres conſidérations.

Si je juge des perfections de ta Clariſſe par le témoignage public, comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui reſſemble? pourquoi tenterois-tu ſa vertu? quel beſoin d'épreuve, lorſque tu n'as aucune raiſon de doute? Je me ſuppoſe à ta place, avec le deſſein de me marier : ſi j'avois pour une femme les ſentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoiſſant ce ſexe comme nous le connoiſſons tous deux, je tremblerois de pouſſer plus loin l'épreuve, dans la crainte du ſuccès; ſur-tout ſi j'étois perſuadé que perſonne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que, dans ſa ſituation, l'épreuve eſt injuſte, parce qu'elle n'eſt pas égale. Conſidère la profondeur de ta malice & de tes ruſes; conſidère les occaſions, qui ſe renouvelleront ſans ceſſe, en dépit d'elle-même, auſſi long-tems que les folies de ſa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; conſidère qu'elle eſt ſans protection; que la maiſon où tu la conduis ſera remplie de tes ſuppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuſe, & difficiles à pénétrer lorſqu'elles ſe maſquent, ſur-tout pour une jeune perſonne ſans expérience, & qui ne connoît pas

la ville : attache-toi, dis-je ; à toutes ces conſidérations, & dis-moi quelle gloire, quel ſujet de triomphe tu te promets à la faire ſuccomber ? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, ſans remords, capable de veiller patiemment l'occaſion ; un homme qui compte pour rien les ſermens qu'il fait aux femmes ; l'innocente victime attachée ſcrupuleuſement aux ſiens, incapable de ruſe, diſpoſée par conſéquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle, qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur & contre la tentation, au milieu de tant de piéges dont tu veux l'environner. Après tout, lorſque, ſans aucune ſollicitation, notre ſexe eſt ſi fragile, je ne ſais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui ſont nées des mêmes pères & des mêmes mères, & compoſées des mêmes ingrédiens, avec la ſeule différence de l'éducation ; ni quelle ſi grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exiſter, me demandes-tu, quelqu'autre Lovelace, qui, ſéduit par les charmes de ſa beauté entreprenne de triompher d'elle ?

Non, c'eſt ma réponſe. A tout prendre, figure, eſprit, fortune, caractère, il eſt impoſſible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival,

je connois ton infernal orgueil ; tu t'en eſtimerois moins.

Mais je veux parler de ta paſſion dominante, la vengeance ; car l'amour (quel peut-être l'amour d'un libertin ?) ne tient que le ſecond rang dans ton cœur, comme je te l'ai ſoutenu aſſez ſouvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels miſérables prétextes pour te venger d'une maîtreſſe, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever ! j'accorde, ſi tu veux, qu'en demeurant elle auroit couru grand riſque d'être la femme de Solmes ; je te paſſe ſes conditions, que tu as ſu faire tourner cruellement contre elle-même, & la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'eſt autre choſe que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas grâces à ceux qui l'ont comme jetée entre tes mains ? d'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autoriſer ton épreuve, n'eſt-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, ſur la ſuppoſition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur ?

Mais, pour confondre entièrement toutes tes pauvres raiſons de cette nature, je te demande ce que tu penſerois d'elle, ſi c'étoit volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi. Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtreſſe ; mais, pour en faire ta femme, diſconviendras-tu qu'elle te plairoit la moitié moins ?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, & cruel comme un tigre, je ne vois aucune raiſon d'en douter; cependant, quel empire ne faut-il pas qu'elle ait ſur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour-propre auſſi pénétrant que le tien? perſécutée d'un côté, comme elle l'étoit par ſa propre famille, attirée de l'autre, par la ſplendeur de la tienne, où chacun la déſire, & ſe croiroit honoré de la voir entrer?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma propoſition, & que je plaide ici la cauſe de ta belle plus que la tienne. Point du tout, je n'ai rien dit qui ne ſoit plus pour ton intérêt que pour le ſien, puiſqu'elle peut faire ton bonheur, & que, ſi elle conſerve ſa délicateſſe, il me paroît preſque impoſſible qu'elle ſoit heureuſe avec toi. Il eſt inutile d'expliquer mes raiſons. Je te connois aſſez d'ingénuité pour ſouſcrire à mon ſentiment dans l'occaſion.

Au reſte, quand je plaide en faveur du mariage, tu ſais bien que mon goût n'en eſt pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la penſée d'y entrer. Mais, comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang diſtingué dans le royaume, & que tu te crois toi-même deſtiné quelque jour à l'eſclavage conjugal, je veux que tu me diſes ſi tu peux jamais eſpérer une occaſion comparable à celle qui eſt entre

tes mains ; une fille qui, par ſa naiſſance & ſa fortune, n'eſt pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton ſang & celui de ton propre cœur te faſſent quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaiſent point) ; une beauté qui fait l'admiration de tout le monde ; une perſonne, en même tems, qui jouit d'une égale réputation d'eſprit, de jugement & de vertu !

Si tu n'es pas une de ces ames étroites qui préfèrent leur ſimple & unique ſatisfaction à la poſtérité, toi, qui dois ſouhaiter des enfans pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins, c'eſt-à-dire à ce tems où les années & les maladies viendront fondre ſur toi. Songe que tu expoſerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes deſcendans, pour leur avoir donné une miſérable exiſtence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui deſcendroient d'eux, & qui autoriſeroit toute ta race, en ſuppoſant qu'elle pût ſubſiſter long-tems, à te maudire juſqu'aux dernières générations.

Tout méchant que le monde réformé nous ſuppoſe, il n'eſt pas certain que nous le ſoyions ſans retour. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en compoſer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nous paroiſſent mépriſables ;

& nous ne ſommes pas même aſſez ignorans pour nous dégrader juſqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompenſe & de punition ; mais, avec beaucoup de jeuneſſe & de ſanté, nous eſpérons que le tems ne nous manquera pas pour le repentir ; ce qui ſignifie, en bon anglois, (ne m'accuſe pas d'être trop grave, Lovelace ; tu l'es quelquefois auſſi), que nous eſpérons de vivre pour les ſens, auſſi long-tems qu'ils ſeront capables de nous rendre ſervice ; & que, pour quitter le péché, nous attendrons que le plaiſir nous quitte. Quoi ! ton admirable maîtreſſe ſera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, & du déſir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de ſe donner à toi ?

Concluons. Je t'exhorte à bien conſidérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carrière. Juſqu'à préſent les apparences de ta marche ſont ſi droites, que, ſi ta belle ſe défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de l'*honnêteté*, dans le ſens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le ſais, ne rira de ton mariage ; & ſi quelqu'un le trouvoit plaiſant, après t'avoir entendu tourner ſi ſouvent cet état en ridicule,

tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi, 22.

AYANT différé à fermer ma lettre juſqu'au jour de poſte, j'en reçois une des mains d'Oſgood, qui lui eſt venue, depuis deux heures, pour votre chère dame, & qui eſt cachetée des armes d'Harlove. Comme elle peut être d'importance (*), je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courrier que je vous dépêche exprès.

Je ſuppoſe qu'on vous verra bientôt à Londres, ſans la dame, comme je l'eſpère. Adieu. Soyez *honnête*, & ſoyez heureux.

BELFORD.

(*) C'étoit celle de miſs Arabelle Harlove, qui eſt après les deux ſuivantes.

LETTRE CXXXVIII.

Madame HERVEY *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 21 avril.

CHÈRE NIÈCE,

Il ſeroit bien dur de refuſer quelques lignes aux inſtances d'une nièce que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première lettre, mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; & je viole ma promeſſe pour vous écrire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit de vous tous les jours! Le miſérable avec qui vous êtes, triomphe, dit-on, & nous brave à chaque inſtant. Vous connoiſſez ſon indomptable caractère. Quoiqu'on ne puiſſe vous refuſer des qualités admirables, ſon humeur lui eſt plus chère que vous. Combien de fois vous ai-je avertie? Jamais une jeune perſonne ne l'a été plus que vous. Miſs Clariſſe Harlove s'oublier juſqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'aſſemblée de vos amis. Si votre averſion s'étoit ſoutenue, ils auroient eu la complaiſance de céder. Auſſi-tôt que j'ai ſu moi-même quelle étoit leur intention, je me ſuis hâtée de vous

le faire entendre (*); en termes obſcurs peut-être : mais qui ſe ſeroit imaginé..... O miſs! une fuite ſi artificieuſe! tant de ruſe dans les préparatifs!

Vous m'offrez des éclairciſſemens. Eh! que pouvez-vous éclaircir? n'êtes-vous pas partie? & partie avec un Lovelace? que voulez-vous donc éclaircir?

Votre deſſein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi vous êtes-vous trouvée avec lui? le carroſſe à ſix chevaux, les gens à cheval, tout n'étoit-il pas préparé? O ma chère! comme l'artifice produit l'artifice! eſt-il croyable que ce n'ait pas été votre deſſein? ſi vous voulez qu'on le croie, quel pouvoir ne faut-il pas lui ſuppoſer ſur vous? lui! qui? Lovelace; le plus infâme des libertins. Sur qui? ſur Clariſſe Harlove. Votre amour pour un homme de ce caractère, étoit-il plus fort que votre raiſon, plus fort que votre courage? quelle opinion cette idée donneroit-elle de vous? quel remède apporteroit-elle au mal? ah! que n'avez-vous attendu le jour de l'aſſemblée!

Je veux vous apprendre ce qui devoit s'y paſſer. On s'imaginoit à la vérité que vous ne réſiſteriez

(*) Tome II. Voyez la lettre XLIV.

pas

pas aux prières & aux ordres de votre père, lorſqu'il vous auroit propoſé de ſigner les articles. Il étoit réſolu de vous traiter avec une condeſcendance paternelle, ſi vous ne lui aviez pas donné de nouveaux ſujets de colère. « J'aime » ma Clariſſe, diſoit-il une heure avant l'affreuſe » nouvelle; je l'aime comme ma vie. Je me » mettrai à genoux devant elle, s'il ne me reſte » que cette voie pour la faire conſentir à m'obli- » ger ». Ainſi, par un renverſement d'ordre aſſez étrange, votre père & votre mère ſe ſeroient humiliés devant vous; & ſi vous aviez pu les refuſer, ils auroient cédé, quoiqu'à regret.

Mais on préſumoit que, du caractère doux & déſintéreſſé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts poſſibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capable de cette réſiſtance; à moins que votre entêtement pour l'autre ne fût beaucoup plus fort que vous n'aviez donné raiſon de le croire.

Si vous aviez refuſé de ſigner, l'aſſemblée du mercredi n'auroit été qu'une ſimple formalité. On vous auroit préſentée à tous vos amis, avec cette courte harangue: « La voilà, cette jeune » fille, autrefois ſi ſoumiſe, ſi obligeante, qui » fait gloire aujourd'hui de ſon triomphe ſur » un père, ſur une mère, ſur des oncles, ſur » l'intérêt & les vues de toute une famille, &

» qui préfère ſa propre volonté à celle de tout » le monde : pourquoi ? parce qu'entre deux » hommes qui demandent ſa main, elle donne » la préférence à celui qui eſt décrié pour ſes » mœurs » !

Après vous avoir accordé ainſi la victoire, & peut-être après avoir prié le ciel de détourner les ſuites de votre déſobéiſſance, on en auroit appelé à votre généroſité, puiſque le motif du devoir ſe ſeroit trouvé trop foible ; & vous auriez reçu ordre de ſortir, pour faire encore une demi-heure de réflexion. Alors les articles vous auroient été préſentés une ſeconde fois par quelque perſonne de votre goût ; par votre bonne Norton peut-être. Votre père auroit pu la ſeconder par quelques nouveaux efforts. Enfin, ſi vous aviez perſiſté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'aſſemblée. On auroit inſiſté ſur quelques-unes des reſtrictions que vous aviez propoſées vous-même. On vous auroit permis d'aller paſſer quelque tems chez votre oncle Antonin, ou chez moi, pour attendre le rétour de M. Morden ; ou juſqu'à ce que votre père eût pu ſupporter votre vue ; ou, peut-être, juſqu'à ce que Lovelace eût abandonné tout-à-fait ſes prétentions.

Le projet ayant été tel que je vous le repréſente, & votre père ayant tant compté ſur votre

ſoumiſſion, tant eſpéré que vous vous laiſſeriez toucher par des voies ſi tendres & ſi douces, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait paru comme hors de lui-même à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite ſi préméditée.... avec vos promenades du jardin, vos ſoins affectés pour des oiſeaux, & combien d'autres ruſes pour nous aveugler tous! malicieuſe, malicieuſe jeune créature!

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorſqu'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvoit ſe le perſuader non plus. Nous nous attendions, en tremblant, à quelque aventure encore plus déſeſpérée. Il n'y en avoit qu'une qui pût nous le paroître plus; & j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la caſcade, plutôt que vers la porte du jardin. Votre mère tomba évanouie, pendant que ſon cœur étoit déchiré entre ces deux craintes. Votre père, pauvre homme! votre père fut près d'une heure ſans pouvoir revenir à lui-même. Juſqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant il n'a que vous dans l'eſprit. Votre mérite, ma chère, ne ſert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour nous apporte quelque nouvelle aggravation. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur?

J'en ſuis affligée ; mais je crains que tout ce que vous demandez ne vous ſoit refuſé.

Pourquoi parlez-vous, ma chère, *de vous épargner des mortifications*, vous qui avez pris la fuite avec un homme? quel pitoyable orgueil, d'avoir quelque délicateſſe de reſte !

Je n'ai pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche en votre faveur. Perſonne ne l'oſe plus que moi. Votre lettre ſe préſentera ſeule. Je l'ai envoyée au château d'Harlove. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puiſſiez-vous ſoutenir heureuſement le parti que vous avez embraſſé ! ô ma chère ! que vous avez fait de malheureux ! quel bonheur pouvez-vous eſpérer vous-même? Votre père ſouhaiteroit que vous ne fuſſiez jamais née. Votre pauvre mère... mais pourquoi vous donnerois-je des ſujets d'affliction? Il n'y a plus de remède. Vous devez être effectivement bien changée, *ſi vos propres réflexions ne ſont pas votre malheur.*

Tirez le meilleur parti que vous pourrez de votre ſituation. Mais quoi? pas encore mariée, ſi je ne me trompe !

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il ſe peut que vous vous trompiez vous-même. Vous eſpérez que votre réputation & votre faveur

auprès de vos amis pourront ſe rétablir. Jamais, jamais l'une & l'autre, ſi je juge bien des apparences; & peut-être nulle des deux. Tous vos amis, ajoutez-vous, « *doivent ſe joindre à vous* » pour obtenir votre réconciliation » : tous vos amis! C'eſt-à-dire tous ceux que vous avez offenſés; & comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une ſi mauvaiſe cauſe?

Vous dites » qu'il ſeroit bien affligeant pour » vous, d'*être précipitée* dans des meſures qui » pourroient rendre votre réconciliation plus » difficile ». Eſt-il tems, ma chère, de craindre les *précipitations* ou les *précipices?* Ce n'eſt point à préſent qu'il faut penſer à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il eſt queſtion de voir d'abord la hauteur du *précipice* où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, ſi je ſuis bien inſtruite, qu'il y ait du ſang répandu. L'homme qui eſt avec vous eſt-il diſpoſé à vous quitter volontairement? s'il ne l'eſt pas, qui peut répondre des ſuites? S'il l'eſt effectivement, bon dieu! que faudra-t-il penſer des raiſons qui l'y feront conſentir? J'écarte cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'eſt-il pas vrai, ma chère, que vous êtes ſans protection, & que vous n'êtes pas mariée? n'eſt-il pas vrai qu'au mépris de votre prière de chaque jour, vous *vous êtes jetée* vous-même *dans la tentation?*

& votre homme n'eſt-il pas le plus méchant de tous les ſéducteurs ?

Juſqu'à préſent, dites-vous (& vous le dites, ma chère, d'un air qui me paroît convenir aſſez mal à vos ſentimens de pénitence), vous n'avez point à vous plaindre d'un homme dont on appréhendoit toutes ſortes de maux. Mais le péril eſt-il paſſé ? Je prie le ciel que vous puiſſiez vous louer de ſa conduite juſqu'au dernier moment de votre liaiſon. Puiſſe-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes ſur leſquelles il a eu quelque pouvoir ! ainſi ſoit-il !

Point de réponſe, je vous en ſupplie. Je me flatte que votre meſſager ne publiera point que je vous écris. Pour M. Lovelace, je ſuis bien ſûre que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me ſuis pas trop obſervée, parce que je compte ſur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma fille ignore que je vous écris. Perſonne ne le ſait, ſans en excepter M. Hervey.

Ma fille auroit ſouhaité pluſieurs fois de vous écrire ; mais, ayant défendu votre faute avec tant de chaleur & de partialité, que nous en avons conçu des alarmes (c'eſt l'effet, ma chère, qu'une chute telle que la vôtre doit produire ſur des parens), on lui a interdit tout commerce avec vous, ſous peine d'être privée pour jamais

de nos bonnes grâces. Je puis vous dire néanmoins, quoique ſans ſa participation, que vous faites le ſujet continuel de ſes prières, comme de celles de votre tante très-affligée,

D. HERVEY.

LETTRE CXXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

(En lui envoyant la précédente).

Samedi matin, 22 avril.

JE reçois à l'inſtant cette réponſe de ma tante. Gardez le ſecret, ma chère, ſur la bonté qu'elle a eue d'écrire à ſa malheureuſe nièce.

Vous voyez que je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarraſſe peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à ſuſpendre mon voyage, par l'eſpérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlove. Il me ſembloit que, ſi l'on n'avoit pas marqué d'éloignement pour une réconciliation, j'aurois pu faire connoître à M. Lovelace que, pour être quelque jour à lui, je voulois être maîtreſſe des conditions. Mais je m'apperçois que je ſuis entraînée par un ſort inévitable, & qui m'expoſera peut-être à des mortifications encore plus cuiſantes. Faut-il

que je me voie l'eſclave d'un homme dont je ſuis ſi peu ſatisfaite ?

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, eſt actuellement au château d'Harlove. Je tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque choſe adoucit un peu mon inquiétude, c'eſt qu'elle aura ſervi à purger une tante ſi chère, du ſoupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuſe dont la perte eſt réſolue. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune cette diminution de confiance que j'ai cauſée entre mes amis, & cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre couſine Hervey a ſujet de s'en plaindre comme ſa mère. Miſs Howe, ma chère miſs Howe, ne ſe reſſent que trop des effets de ma faute, puiſqu'à mon occaſion elle a plus de querelles avec ſa mère qu'elle n'en avoit jamais eu. Cependant c'eſt à l'homme qui m'a jetée dans cette confuſion de maux, que je ſuis forcée de me donner ! j'ai fait beaucoup de réflexions, je me ſuis formé bien des ſujets de crainte avant ma faute ; mais je ne l'ai pas conſidérée ſous toutes les faces choquantes que j'y découvre aujourd'hui.

N'apprends-je pas qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite ſuppoſée, mon père déclaroit hautement que je lui étois auſſi chère que ſa vie ?

qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle ; qu'il vouloit.... ah ! ma chère, quelle mortifiante tendreſſe ! ma tante ne devoit pas craindre, qu'on ſut dans quels termes elle m'écrit. Un père à genoux devant ſa fille ! voilà ce qu'il eſt bien certain que je n'aurois jamais ſoutenu. J'ignore ce que j'aurois fait dans une occaſion ſi triſte. La mort m'auroit paru moins terrible que ce ſpectacle, en faveur d'un homme pour lequel mon averſion eſt invincible : mais j'aurois mérité d'être anéantie, ſi j'avois pu voir mon père inutilement à mes pieds.

Cependant s'il n'avoit été queſtion que du ſacrifice de mon penchant & d'une préférence perſonnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix. Mon reſpect ſeul auroit triomphé de mon inclination. Mais une averſion ſi ſincère ! le triomphe d'un frère ambitieux & cruel, joint aux inſultes d'une ſœur jalouſe ! me dérobant tous deux, par leurs intrigues, une faveur, une pitié, dont j'aurois été sûre autrement ! les devoirs du mariage ſi ſacrés, ſi ſolennels ! moi-même d'un caractère naturel qui ne m'a jamais permis de regarder le plus ſimple devoir avec indifférence ; à plus forte raiſon, un devoir volontairement juré au pied des autels ! quelles loix d'honnêteté pouvoient m'autoriſer à mettre ma main dans une main odieuſe, à prononcer mon

conſentement pour une union déteſtée ; ajoutez, pour une union qui devoit durer autant que ma vie ? n'ai-je pas fait là-deſſus des réflexions plus longues & plus profondes que le commun des filles n'en fait à mon âge ? n'ai-je pas tout peſé, tout conſidéré ? Peut-être aurois-je pu marquer moins d'humeur & d'obſtination. La délicateſſe, ſi je puis m'attribuer cette qualité, la maturité d'eſprit, la réflexion, ne ſont pas toujours d'heureux préſens du ciel. Combien de cas, dans leſquels je ſouhaiterois d'avoir connu ce que c'étoit que l'indifférence, ſi je l'avois pu ſans une ignorance criminelle ! ah ! ma chère ! les plus délicates ſenſibilités ne ſervent guère au bonheur.

Quelle méthode mes amis s'étoient-ils propoſé d'employer dans leur aſſemblée ? J'oſe dire qu'elle porte le ſceau de mon frère. C'étoit lui, je le ſuppoſe, qui devoit me préſenter au conſeil, comme une fille capable de préférer ſes volontés à celles de toute ſa famille. L'épreuve auroit été vive ; il n'en faut pas douter. Plût au ciel, néanmoins, que je l'euſſe ſoutenue ! oui, plût au ciel ! quel qu'en pût être le ſuccès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du ſang répandu. Il faut qu'elle ſoit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de précipice : daigne le ciel m'en préſerver !

Elle écarte une idée à laquelle il m'eſt bien plus impoſſible de m'arrêter. Idée cruelle ! mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, ſi elle ſe figure que je ne ſuis pas au-deſſus d'une honteuſe foibleſſe. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de ſon caractère m'ont toujours préſervée d'une forte impreſſion ; & depuis que je le vois de près, je puis dire que j'ai pour lui moins de goût que jamais. En vérité, je n'en ai jamais eu ſi peu qu'à préſent. Je crois de bonne foi que je pourrois le haïr (ſi je ne le hais pas déjà), plutôt du moins qu'aucun autre homme pour lequel j'aie jamais eu quelque eſtime. La raiſon en eſt ſenſible : c'eſt qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui ; quoiqu'elle n'ait jamais été aſſez haute pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix, ſi j'avois eu la liberté de ſuivre mes inclinations. Aujourd'hui même, ſi je croyois ma réconciliation certaine en renonçant à lui, & ſi mes amis me le faiſoient entendre, ils verroient bientôt que je ne lui ſerois jamais rien ; car j'ai la vanité de croire mon ame ſupérieure à la ſienne.

Vous direz que ma raiſon s'égare. Mais, après avoir reçu de ma tante la défenſe de lui écrire,

après avoir appris à déſeſpérer de ma réconciliation, quel moyen de conſerver ma liberté d'eſprit? & vous-même, ma chère, vous devez vous reſſentir de mes agitations paſſionnées. Miſérable que je ſuis, d'avoir cherché volontairement cette fatale entrevue, & de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'aſſemblée générale de mes amis? Je ſerois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; & qui ſait quand mes inquiétudes préſentes doivent finir? Délivrée de l'un & l'autre homme, je me verrois peut-être à préſent chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin; attendant le retour de M. Morden, qui auroit apporté du remède à toutes les diviſions.

Mon intention étoit aſſurément d'attendre. Cependant ſais-je quel nom je porterois aujourd'hui? aurois-je été capable de réſiſter aux condeſcendances, aux ſupplications d'un père à genoux; du moins s'il l'avoit été lui-même de garder un peu de modération avec moi?

Ma tante aſſure néanmoins qu'il ſe ſeroit relâché ſi j'étois demeurée ferme. Peut-être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaiſſer juſqu'à ſe mettre à genoux devant moi. La bonté avec laquelle il ſe propoſoit de me recevoir auroit pu croître en ma faveur. Mais que la réſolution où il étoit, de céder à la fin, juſtifie mes amis, du moins à leurs

propres yeux ! que cette réſolution me condamne ! ah ! pourquoi les avis de ma tante, (je me les rappelle à préſent) étoient-ils ſi réſervés & ſi obſcurs ? auſſi, mon deſſein étoit de la revoir après l'entrevue ; & peut-être alors ſe ſeroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux Lovelace ! cependant je ſuis obligée de le dire encore, c'eſt moi qui dois porter tout le blâme de la funeſte entrevue.

Mais loin, loin de moi, toute vaine récrimination ! loin, dis-je, parce qu'elle eſt vaine ! il ne me reſte que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, & de me conſoler par l'innocence de mes intentions. Puiſqu'il eſt trop tard pour jeter les yeux en arrière, ma ſeule reſſource eſt de recueillir toutes mes forces, pour ſoutenir les coups de la providence irritée, & pour faire tourner du moins à ma correction, des preuves qu'il ne m'eſt plus poſſible d'éviter.

Joignez-vous à moi dans cette prière, ma tendre & fidelle miſs Howe, pour votre propre honneur & pour celui de notre liaiſon ; de peur qu'une chute plus profonde, de la part de votre malheureuſe amie, ne jetât de l'ombre ſur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, & dont la baſe eſt notre mutuelle utilité dans les plus importantes occaſions, comme dans les plus légères.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXL.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Samedi après-midi, 23 avril.

O ma meilleure, ma ſeule amie! c'eſt à préſent que je ne puis plus vivre! j'ai reçu le coup au cœur; je n'en guérirai jamais! Ne penſez plus à la moindre correſpondance avec une miſérable qui ſemble déſormais abſolument dévouée. Quelle autre eſpérance, ſi les malédictions des parens ont le poids que je leur ai toujours attribué, & que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les tems! oui, ma chère miſs Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter déſormais contre les malheureux effets de la malédiction d'un père! Comment aurai-je la force de ſoutenir cette réflexion? Mes terreurs ne ſont-elles pas trop juſtifiées par les circonſtances de ma ſituation?

J'ai reçu enfin une réponſe de mon impitoyable ſœur. Ah! pourquoi me la ſuis-je attirée par ma ſeconde lettre à ma tante? Il ſemble qu'on l'ait tenue prête pour ce ſignal. La foudre dormoit, juſqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la lettre même. Il m'eſt impoſſible de la tranſcrire. L'idée m'en eſt inſupportable.

Terrible idée ! la malédiction s'étend juſqu'à l'autre vie.

Je ſuis dans le trouble & l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter : évitez, fuyez, rompez toute correſpondance avec le malheureux objet des imprécations d'un père.

LETTRE CXLI.

Miſs ARABELLE HARLOVE *à miſs* CLARISSE.

Vendredi, 21 avril.

Nous avions prévu qu'il nous reviendroit quelqu'un de votre part : nous, c'eſt-à-dire ma tante & moi ; & la lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée de votre meſſager. Vous n'aurez aucune réponſe de perſonne, quelles que ſoient vos importunités, à qui qu'elles puiſſent s'adreſſer, & quelque demande que vous puiſſiez faire.

On avoit penſé d'abord à vous ramener par une autorité convenable, ou à vous faire tranſporter dans des lieux où l'on pouvoit eſpérer que la honte dont vous nous avez tous couverts, ſeroit enſévelie quelque jour avec nous. Mais je crois qu'on abandonne ce deſſein. Ainſi vous pouvez marcher en ſûreté. Perſonne ne vous croit digne de lui cauſer le moindre embarras.

Cependant ma mère a obtenu la permiſſion de vous envoyer tous vos habits, mais vos habits ſeulement. C'eſt une faveur, comme vous verrez dans la lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas diſpoſé d'abord à vous accorder, & ſur laquelle on ne ſe relâche point par conſidération pour vous, mais uniquement parce que ma triſte mère ne peut avoir ſous ſes yeux rien qui vous ait appartenu. Liſez & tremblez.

ARABELLE HARLOVE.

A la plus ingrate & la plus rebelle de toutes les filles.

Au château d'Harlove, ſamedi 15 avril.

Vous qui avez été ma ſœur (car je ne ſais plus quel nom il eſt permis de vous donner, ni quel nom vous oſez prendre) apprenez donc, puiſque vous déſirez d'être éclaircie, que vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon père, dans ſes premières agitations, en recevant la nouvelle de votre honteuſe fuite, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible. Votre ſang doit ſe glacer à cette lecture. Il a demandé au ciel « que, dans cette vie & dans l'autre, » vous puiſſiez trouver votre punition, par le » miſérable même en qui vous avez jugé à propos » de mettre votre criminelle confiance ».

Vos habits ne vous ſeront point envoyés. Il paroît

paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue sûre de les obtenir lorſqu'il vous plairoit de les demander. Mais peut-être n'aviez-vous dans l'eſprit que la penſée de joindre votre amant; car tout ſemble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvoit ſervir à votre fuite. Cependant vous avez peut-être jugé, avec raiſon, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pouviez être découverte. Ruſée créature, de n'avoir pas fait une démarche qui ait pu faire deviner votre deſſein! ruſée, c'eſt-à-dire pour votre propre ruine & pour l'opprobre de votre famille.

Mais votre miſérable vous a-t-il conſeillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui faſſiez trop de dépenſe? Je ſuppoſe que c'eſt le motif.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie? C'eſt néanmoins, la célèbre, la brillante Clariſſe.... Comment la nommerai-je? Harlove, ſans doute? oui, Harlove, pour notre honte commune!

Vos deſſeins & tous vos ouvrages de peinture ont été enlevés; de même que votre grand portrait, dans le goût de Vandicke (*), qui étoit

(*) C'eſt-à-dire de grandeur naturelle. Il étoit de M. Highmore, qui a trouvé le moyen de l'obtenir de la famille, & qui le poſsède encore.

dans le *parloir* autrefois *vôtre*. On les a renfermés dans votre cabinet, dont la porte ſera condamnée, comme s'il ne faiſoit plus partie de la maiſon ; pour y périr tous enſemble de pourriture, ou peut-être par le feu du ciel. Qui pourroit en ſoutenir la vue ? Souvenez-vous avec quel empreſſement on prenoit plaiſir à les montrer ; l'un, pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains ; l'autre, pour exalter la prétendue dignité de votre figure, qui eſt maintenant dans la boue. Et qui, qui ſe faiſoit un bonheur de cette complaiſance ? Ces mêmes parens, dont l'aveugle tendreſſe ne vous a point empêchée d'eſcalader les murs de leur jardin, pour fuir avec un homme.

JAMES HARLOVE.

MON frère a juré vengeance contre votre libertin : j'entends, pour l'honneur de la famille, ſans aucun égard pour vous ; car il déclare que, s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique : & il ne doute pas que tôt ou tard ce ne ſoit votre ſort.

Mon oncle Harlove vous renonce pour jamais ;

Ainſi que mon oncle Antonin ;

Ainſi que ma tante Hervey ;

Ainſi que moi ; vile & indigne créature ! diſgrâce de votre famille ! proie d'un infâme libertin,

que vous ſerez infailliblement, ſi vous ne l'êtes pas déjà !

Vos livres, puiſqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre ſexe & à votre éducation, ne vous ſeront point envoyés ; non plus que votre argent, ni les pierreries que vous méritiez ſi peu. On ſouhaiteroit de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pèſe, mettez la main ſur votre cœur, & demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée ?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devroit ſe réjouir néanmoins de vous avoir manquée), ſe font un triomphe de votre honteuſe fuite, & reconnoiſſent à préſent d'où venoient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ſes larmes avec celles de votre mère, & toutes deux ſe reprochent la part qu'elles ont eue à votre naiſſance & à votre éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu ; & plus que de tout autre, celui

D'ARABELLE HARLOVE.

LETTRE CXLII.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

Mardi, 25 avril.

RAPPELEZ votre courage; ne vous livrez point à l'abattement; éloignez toutes les idées de déſeſpoir, ma très-chère amie. L'être tout-puiſſant eſt juſte & miſéricordieux. Il ne ratifie point de téméraires & inhumaines malédictions. S'il abandonnoit ſa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires paſſions triompheroient dans les plus mauvais cœurs; & les bons, proſcrits par l'injuſtice des méchans, ſeroient miſérables dans ce monde & dans l'autre.

Cette malédiction montre ſeulement de quel eſprit vos parens ſont animés, & combien leurs ſordides vues l'emportent ſur les ſentimens de la nature. C'eſt uniquement l'effet de leur rage, & de l'impétueuſe confuſion qu'ils ont eue de voir avorter leurs deſſeins; des deſſeins qui méritoient d'être étouffés dans leur ſource: & ce que vous avez à déplorer n'eſt que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber ſur leurs têtes. Dieu, tout bon & tout-puiſſant,

ne peut confirmer une préſomptueuſe impréca-tion, qui s'étend juſqu'à la vie future.

Fi! fi! diront tous ceux qui ſeront informés de ce débordement de poiſon : & bien plus, lorſqu'ils ſauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de reſſentiment, eſt ſon propre ouvrage.

Ma mère blâme extrêmement cette horrible lettre. Elle a pitié de vous ; & de ſon propre mouvement, elle ſouhaite que je vous écrive, cette fois ſeulement, pour vous donner un peu de conſolation. Il ſeroit affreux, dit-elle, qu'un cœur ſi noble, qui paroît ſentir ſi vivement ſa faute, ſuccombât tout-à-fait ſous le poids de ſes infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage! prétend-elle établir deux droits & deux torts? ſoyez perſuadée, ma chère, qu'elle ſent le mal qu'elle a fait, & qu'ils ſe rendent tous la même juſtice, de quelque manière qu'ils cherchent à s'excuſer. Ils n'entreprendront point, comme vous voyez, de juſtifier leur conduite & leurs vues par des explications ; ils prétendent ſeulement qu'ils étoient réſolus de ſe rendre. Mais, dans tout le cours de vos ennuyeuſes contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donné le moindre eſpoir qu'ils fuſſent diſpoſés à ſe relâcher? Je me rappelle à préſent, comme vous, ſes obſcurs

avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obſcurité, dans une occaſion qui pouvoit être d'un ſi grand avantage pour vous? étoit-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, & qui vous écrit aujourd'hui ſi librement ce qui n'eſt propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs meſures?

Ne me parlez pas, ma chère, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait eſſuyer. Je garderai le ſecret de votre tante, ne craignez rien là-deſſus. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, que ma mère en fût informée.

Vous reconnoîtrez à préſent que votre unique reſſource eſt de ſurmonter vos ſcrupules, & de vous marier à la première occaſion. Ne balançons plus, ma chère; il faut vous déterminer ſur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me regarde moi-même. J'ai réſolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en ſoyez pas fâchée contre moi) de ne pas penſer au mariage auſſi long-tems que votre bonheur ſera ſuſpendu. Ce vœu eſt une juſtice que je rends au mari qui m'eſt deſtiné par le ciel; car, ma chère, n'eſt-il pas certain que je ſerai malheureuſe ſi vous l'êtes? & quelle

indigne femme ne ſerois-je pas néceſſairement, pour un homme dont les complaiſances n'auroient pas le pouvoir de contre-balancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas cauſée!

A votre place, je communiquerois à Lovelace la lettre de votre abominable ſœur. Je vous la renvoie. Elle ne paſſera pas la nuit ſous le même toit que moi. Ce ſera pour vous une occaſion de ramener Lovelace au ſujet qui doit faire à préſent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous ſouffrez pour lui. Il eſt impoſſible qu'il n'en ſoit pas touché. Je perdrois le ſens & la raiſon, ſi cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite ſi diſtingué, vous ne ſerez que trop punie de votre faute involontaire, par la néceſſité d'être ſa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous cruſſiez trop aſſurée qu'on ait renoncé au deſſein de vous faire enlever. L'expreſſion de cette déteſtable Arabelle me paroît ménagée pour vous inſpirer une fauſſe ſécurité. *Elle croit*, dit-elle, *que ce deſſein eſt abandonné.* Cependant je n'apprends pas de miſs Loyd qu'on ait commencé à le déſavouer. Le meilleur parti, lorſque vous ſerez à Londres, eſt de vous tenir à couvert, & de faire paſſer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adreſſé. Je ne voudrois pas pour

ma vie, vous voir tomber, par quelque ſurpriſe, entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; & j'en tirerai un avantage, qui ſera de pouvoir aſſurer ma mère, ou tout autre, dans l'occaſion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces meſures vous laiſſeront moins de crainte pour les ſuites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adreſſer directement toutes vos lettres à M. Hickman; & même votre réponſe à celle-ci. J'ai quelques raiſons pour le ſouhaiter; ſans compter que, malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma mère eſt toujours obſtinée dans ſa défenſe.

Le conſeil que je vous donne eſt d'éloigner de vos idées ce nouveau ſujet d'affliction. Je connois quelle impreſſion il peut faire ſur vous. Mais ne le permettez pas. Eſſayez de le réduire à ſa juſte valeur. L'oublier eſt au-deſſus de vos forces: cependant votre eſprit peut s'occuper de mille ſujets différens; de ceux qui ſont devant vous. Apprenez-moi, ſans vous y arrêter trop, ce que Lovelace aura penſé de l'abominable lettre, & de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amènera naturellement le grand ſujet, & que vous n'aurez pas beſoin de médiateur.

Allons, ma chère; que votre courage ſe réveille. C'eſt à l'extrêmité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient ſouvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureuſement ménagée, peut devenir une ſource de bénédictions pour vous. Mais l'eſpoir du remède s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin; car il eſt clair pour moi que c'eſt ce qu'ils ſe propoſent à préſent.

Quelle petiteſſe, de vous refuſer vos livres, vos pierreries & votre argent! Je ne vois que l'argent dont vous ayez un beſoin abſolu, puiſqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoie, par le porteur, les mêlanges *de Norris* (*), où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas. Il m'en reſte à votre ſervice. Ainſi, lorſque vous arriverez à Londres, ſi votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaiſent, quittez ſur le champ l'un & l'autre.

Je vous conſeillerois auſſi d'écrire ſans délai à M. Morden. S'il ſe diſpoſe à revenir, votre lettre hâtera ſon départ; & vous en ſerez plus tranquille juſqu'à ſon arrivée. Mais Lovelace eſt un imbécille, s'il n'obtient pas ſon bonheur de

(*) Livre eſtimé.

votre conſentement, avant que le retour de votre couſin rende le ſien néceſſaire.

Courage encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur. Ces violences même en ſont le préſage. Suppoſez que vous ſoyez moi, & que je ſois vous (c'eſt une ſuppoſition que vous pouvez faire; car vos malheurs ſont les miens), & donnez-vous à vous-même les conſolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des parens: mais diſtinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs enfans, pour les fautes même dont leur emportement s'autoriſe. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les parens doivent être ſans reproche; & la déſobéiſſance ou l'ingratitude d'un enfant doit être ſans excuſe.

Voilà, dans mes humbles idées, le jour ſous lequel votre diſgrâce doit frapper mes yeux & ceux du public. Si vous ne laiſſez pas prendre, ſur vous, trop d'empire à la douleur & à la défiance de votre ſort, vous fortifierez ce rayon de lumière, & vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE.

LETTRE C·XLIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Mercredi matin, 26 avril.

VOTRE lettre, chère & fidelle miſs Howe, m'apporte beaucoup de conſolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du ſage, *qu'un ami fidelle eſt la médecine de la vie !*

Votre meſſager arrive au moment que je pars pour Londres; la chaiſe à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, à la prière de M. Lovelace, l'aînée de ſes filles, pour m'accompagner dans le voyage. Cette jeune perſonne doit retourner dans deux ou trois jours, avec la chaiſe, qui ſera renvoyée au château de milord M.... dans Hertfordshire.

J'avois reçu cette lettre terrible le dimanche, pendant que M. Lovelace étoit abſent. Il s'apperçut, à ſon retour, de l'excès de ma douleur & de mon abattement; & ſes gens lui apprirent que j'avois été beaucoup plus mal : en effet, je m'étois évanouie deux fois. Je crois que ma tête s'en reſſent comme mon cœur.

Il auroit ſouhaité de voir la lettre. Mais je m'y

oppoſai, à cauſe des menaces dont elle eſt remplie contre lui-même. L'effet qu'elle a produit ſur moi ne laiſſa point de le jeter dans un furieux emportement. J'étois ſi foible, qu'il me conſeilla de remettre mon départ à lundi, comme je me l'étois déjà propoſé.

Il eſt extrêmement tendre & reſpectueux. Tout ce que vous avez prévu de ſa part eſt venu à la ſuite de ce fatal incident. Il s'eſt offert à moi avec ſi peu de réſerve, que je me fais un reproche de ma défiance, & de vous l'avoir marquée trop librement. Je vous demande en grâce, ma très-chère amie, de ne faire voir à perſonne tout ce qui pourroit nuire de mon côté à ſa réputation.

Je dois vous avouer que ſa conduite obligeante & l'abattement de mon eſprit, joints à vos avis précédens & aux circonſtances de ma ſituation, me déterminèrent dimanche à recevoir ouvertement ſes offres. Ainſi, je dépends à préſent de lui plus que jamais. Il me demande à tous momens de nouvelles marques de mon eſtime & de ma confiance. Il confeſſe qu'il a douté de l'une, & qu'il étoit prêt à déſeſpérer de l'autre. Comme je n'ai pu me diſpenſer de quelques aveux favorables pour lui, il eſt certain que, s'il s'en rend indigne, j'aurai bien ſujet de blâmer cette violente lettre de ma ſœur; car je ne me ſens

point de réſolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre ſeule pitié pour conſolation (pitié reſtreinte, ſi je puis ainſi la nommer), je me ſuis vue forcée de tourner mon cœur affligé vers l'unique protection qui s'eſt préſentée. Cependant votre avis me ſoutient. Non-ſeulement il a ſervi à me déterminer; mais, répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une ſorte de joie. Auparavant, je me ſentois comme un poids ſur le cœur; & quoique mon départ me parut le meilleur & le plus sûr parti, la force me manquoit, je ne ſais pourquoi, à chaque pas que je faiſois pour les préparatifs. J'eſpère qu'il n'arrivera rien de fâcheux ſur la route. J'eſpère que ces eſprits violens n'auront pas le malheur de ſe rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très-bonne, ma très-obligeante amie, ſi je vous renvoie votre Norris. Dans la perſpective un peu plus flatteuſe qui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre argent puiſſe m'être néceſſaire. D'ailleurs, j'ai quelque eſpérance qu'avec mes habits, on m'enverra ce que j'ai demandé, quoiqu'on me le refuſe dans la lettre. Si je me trompe, & s'il m'arrive d'être preſſée par le beſoin, il me ſera aiſé d'en inſtruire une amie ſi ardente à m'obliger. Mais j'aimerois bien

mieux que vous puſſiez dire, dans l'occaſion; qu'on ne vous a fait aucune demande, & que vous n'avez fait aucune faveur de cette nature. Mes vues, dans ce que je dis ici, ſe rapportent à l'eſpérance que j'ai de me rétablir dans l'eſtime de votre mère, qui, après celle de mon père & de ma mère, eſt ce que je déſire le plus au monde.

Je dois ajouter, malgré la précipitation avec laquelle j'écris, que M. Lovelace m'offrit hier de ſe rendre avec moi chez milord M.... ou de faire venir ici l'aumônier du château. Il me preſſa beaucoup d'y conſentir, en me témoignant même que la célébration lui ſeroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avois dit qu'il ſeroit tems d'y penſer à la ville. Mais, depuis que j'ai reçu votre tendre & conſolante réponſe, je crois ſentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ſes ardentes ſollicitations. Cette affreuſe lettre de ma ſœur a comme décompoſé mon être. Et puis, il y a quelques petites délicateſſes, ſur leſquelles il me ſeroit difficile de paſſer. Point de préparations; point d'articles dreſſés; point de permiſſion eccléſiaſtique; un fond de douleur continuelle; nul plaiſir en perſpective, pas même dans mes plus vagues déſirs: ô ma chère! qui pourroit, dans cette ſituation, penſer à des engagemens ſi ſolennels? qui pourroit paroître prête, & l'être ſi peu?

Si j'oſois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de la vie vint d'un juſte motif, & qu'elle n'ait pas plutôt ſa ſource dans l'amertume de mon cœur & dans les mortifications que mon orgueil ſe laſſe d'eſſuyer, que la mort auroit d'attraits pour moi! & que j'épouſerois un cercueil bien plus volontiers qu'aucun homme!

En vérité, je ne connois plus de plaiſir que dans votre amitié. Aſſurez-moi qu'il ne me manquera jamais. Si mon cœur devient capable d'en déſirer d'autres, ce ne peut être que ſur ce fondement.

L'abattement de mes eſprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires qui me dérobent juſqu'à l'eſpérance, ſeule reſſource des malheureux, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux jours.

Mais il eſt tems de vous laiſſer reſpirer. Adieu, très-chère & très-tendre amie. Priez pour votre

CL. HARLOVE.

LETTRE CXLIV.

Miſs HOWE *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi, 27 avril.

JE ne ſuis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon Norris. Mais il faut ſe rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit eſpérer de l'autre qu'elle faſſe ce qu'il y a de mieux; & peu de jeunes filles néanmoins ſavent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me ſéparer de vous, ma chère; quoique je donne une double preuve de ma vanité dans ce compliment que je me fais à moi-même.

C'eſt de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement ſi avantageux dans votre ſituation. Le bien, comme j'ai oſé vous le promettre, eſt venu du mal. Quelle idée aurois-je conçue de votre homme, & quelles auroient dû être ſes vues, s'il n'avoit pas pris ce parti ſur une lettre ſi infâme, & ſur un traitement ſi barbare; principalement, lorſqu'il en eſt l'occaſion?

Vous ſavez mieux que perſonne quels ont été vos motifs: mais je ſouhaiterois que vous vous fuſſiez rendue à des inſtances ſi ſérieuſes. Pourquoi n'auriez-vous

n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fît venir le chapelain de milord M....? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permiſſion, des préparatifs, & d'autres ſcrupules de cette nature, votre ſervante, ma chère! Vous ne ſentez donc pas que la grande cérémonie eſt un équivalent pour tous les autres. Gardez-vous de retomber dans vos mélancoliques délicateſſes, juſqu'à préférer un drap mortuaires à ce qui doit faire l'objet de vos déſirs, lorſque vous l'avez actuellement entre les mains, & lorſqu'il eſt vrai, comme vous l'avez dit dans une occaſion plus juſte, qu'on n'a pas la liberté de mourir quand on veut. Mais je ne ſais quelle étrange perverſité de la nature humaine fait déſirer, dans l'éloignement, ce qu'on mépriſe auſſi-tôt qu'on croit y toucher.

Vous n'avez à vous propoſer qu'un ſeul point. C'eſt le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en ſupplie. Abandonnez le reſte à la providence, & fiez-vous à ſa conduite. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable, qui ne manqueroit pas de ſageſſe, s'il n'étoit pas vain de ſes talens, & poſſédé de l'eſprit de libertinage & d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, ſéduits par une ſi belle figure & par des qualités ſi brillantes, entretiendront ſa vanité, vous prendrez patience, en

attendant que les cheveux gris & la prudence entrent enſemble ſur la ſcène. Pouvez-vous eſpérer que tout ſe réuniſſe pour vous dans le même homme?

Je ſuis perſuadée que M. Hickman ne connoît point de voies détournées; mais il marche de mauvaiſe grâce dans la voie droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaiſe point à mes yeux, & qu'il amuſe peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le diſois dernièrement, ſoutiendra ſans ceſſe votre attention; vous ſerez toujours occupée avec lui, quoiqu'un peu plus, peut-être, de vos craintes que de vos eſpérances; tandis qu'Hickman ne ſera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ſes diſcours, que de troubler ſon ſommeil par de fâcheuſes aventures.

Je crois ſavoir à préſent ſur lequel des deux une perſonne auſſi prudente que vous auroit d'abord fait tomber ſon choix: & je ne doute pas non plus, que vous ne puiſſiez deviner lequel j'aurois choiſi, ſi j'avois eu cette liberté. Mais, fières comme nous ſommes, celle qui l'eſt le plus ne peut que refuſer; & la plupart ſe déterminent à recevoir un homme à demi-digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre quelque choſe de pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des eſprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure que, pendant les ſix premiers mois, du moins, je lui aurois rendu peine de cœur pour peine de cœur : pendant que vous, avec mon doucereux berger, vous auriez coulé des jours auſſi ſereins, auſſi calmes, auſſi compaſſés que l'ordre des ſaiſons, & ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités & d'agrémens.

J'AUROIS continué dans le même ſtyle. Mais j'ai été interrompue par ma mère, qui eſt entrée ſubitement, & d'un air qui portoit la défenſe; en me faiſant ſouvenir, qu'elle ne m'avoit accordé ſa permiſſion que pour une fois. Elle a vu votre odieux oncle, & leur conférence ſecrète a duré long-tems. Ces allures me chagrinent beaucoup.

Il faudra que je garde ma lettre, en attendant de vos nouvelles; car je ne ſais plus où vous l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adreſſe un lieu tiers, comme je vous en ai priée.

Ma mère m'ayant preſſée, je lui ai dit, qu'à la vérité, c'étoit à vous que j'écrivois; mais que

c'étoit pour mon ſeul amuſement, & que je ne ſavois pas où vous adreſſer ma lettre.

J'eſpère que la première des vôtres m'apprendra votre mariage ; quand vous devriez m'apprendre, par la ſeconde, que vous avez à faire au plus ingrat de tous les monſtres, comme il ſeroit néceſſairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mère me chagrine beaucoup : mais j'aurois pu dire, dans vos termes, qu'elle m'a comme *décompoſée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiſer Hickman, pour la part qu'elle lui ſuppoſe à notre correſpondance ; & qu'elle le catéchiſe très-ſévèrement, je vous en aſſure? Je commence à croire que je ne ſuis pas ſans quelque ſentiment de *pitié*, pour le *pitoyable* perſonnage; car je ne puis ſouffrir qu'il ſoit traité comme un ſot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne dame s'eſt un peu oubliée. Je l'ai entendue crier très-haut. Elle s'eſt peut-être imaginé que mon père étoit revenu au monde. Cependant la docilité de l'homme devroit la détromper ; car je m'imagine, en me rappelant le paſſé, que mon père auroit parlé auſſi haut qu'elle.

Je ſais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences ; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine ? Si je ne m'en reſſentois pas un

peu ; on pourroit douter de qui je ſuis fille, des deux côtés.

Cependant vous ne devez pas me gronder trop ſévèrement ; parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort ; & vous conviendrez que c'eſt aſſez : ou vous ne ſeriez pas auſſi généreuſe ici que vous l'êtes toujours.

Adieu, ma chère. Je dois, je veux vous aimer, & vous aimer toute ma vie. Je le ſigne de mon nom. Je le ſignerois de mon ſang, comme le plus cher & le plus ſaint de tous les devoirs.

ANNE HOWE.

LETTRE CXLV.

Miſs HOWE *à miſs* CLARISSE HARLOWE.

(Cette lettre ne partit qu'avec la précédente).

Jeudi, 27 avril.

UN juſte intérêt m'a fait appprofondir ſi vos parens étoient ſérieuſement réſolus, avant votre départ, de renoncer à leurs meſures, comme votre tante ne fait pas difficulté de vous en aſſurer dans ſa lettre. En rapprochant différentes informations, les unes tirées de ma mère,

par les confidences de votre oncle Antonin ; les autres de votre ſœur, par miſs. Loyd ; & quelques-unes, par une troiſième voie, que je ne vous nommerai point à préſent ; j'ai raiſon de croire que je puis vous donner le récit ſuivant pour une vérité certaine.

On n'avoit aucune diſpoſition à changer de meſures, juſqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frère & votre ſœur, quoique ſans eſpérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient réſolus de ne ſe relâcher de leurs perſécutions, qu'après vous avoir pouſſée à quelque démarche qui, avec le ſecours de leurs bons offices, vous auroit fait juger indigne d'excuſe par les êtres à demi-raiſonnables qu'ils avoient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mère, laſſe, & peut-être honteuſe, du rôle paſſif qu'elle avoit joué juſqu'alors, prit le parti de déclarer à miſs Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en uſage pour finir les diviſions domeſtiques, & pour engager votre oncle Harlove à ſeconder ſes efforts.

Cette déclaration alarma votre frère & votre ſœur. Ce fut alors qu'on réſolut de changer quelque choſe au premier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins trop avantageuſes pour

être abandonnées : mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre père à des excès de bonté & de condeſcendance. On s'en promit même plus de ſuccès que de la rigueur : & telle, comme ils le publient, devoit être votre dernière épreuve.

Au fond, ma chère, je crois que le ſuccès de cette voie auroit répondu à leurs eſpérances. Je ne doute pas un moment que, ſi votre père eût conſenti à fléchir les genoux, c'eſt à-dire à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais enſuite, que ſeroit-il arrivé ? Peut-être auriez-vous conſenti à voir Lovelace, dans la vue de l'appaiſer & de prévenir les déſaſtres, du moins, ſi votre famille vous en avoit laiſſé le tems, & ſi le mariage n'avoit pas été bruſqué. Croyez-vous que vous fuſſiez revenue librement de cette entrevue ? Si vous la lui aviez refuſée, vous voyez qu'il étoit réſolu de leur rendre une viſite, & bien eſcorté : & quelles en auroient été les ſuites ?

Ainſi, nous ne ſavons pas trop ſi les choſes n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à déſirer.

J'eſpère que votre eſprit ſenſé & capable de réflexion, fera un uſage convenable de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de ſou-

tenir un grand mal, s'il pouvoit ſe perſuader que la providence l'a permis, dans ſa bonté, pour le garantir d'un plus grand? ſur-tout, s'il avoit droit, comme vous, de ſe repoſer tranquillement ſur le témoignage de ſon propre cœur.

Permettez que j'ajoute une obſervation. Ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les ſervices que votre mère auroit pu vous rendre, ſi l'autorité maternelle s'étoit fortement déclarée en faveur d'une fille qui avoit de ſon côté le double droit du mérite & de l'oppreſſion?

Adieu, ma chère. Je ſuis pour jamais à vous.

ANNE HOWE.

(Miſs Harlove, dans ſa réponſe à la première de ces deux dernières lettres, gronde ſon amie de donner ſi peu de poids à ſes avis, par rapport à ſa mère. On croit devoir en inférer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le tems).

JE ne répéterai pas, dit-elle, ce que je vous ai déjà écrit en faveur de M. Hickman. Je vous rappellerai ſeulement une obſervation que vous m'avez entendu faire plus d'une fois; c'eſt « qu'ayant ſurvécu à votre première paſſion, » vous n'auriez que de l'indifférence pour ce

» ſecond amant, quand il auroit les perfections » d'un ange ».

Les motifs qui m'ont fait ſuſpendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de ſimples ſcrupules de formalité. J'étois réellement fort mal. Je ne pouvois ſoutenir ma tête. La fatale lettre m'avoit percé le cœur. D'ailleurs, ma chère, devois-je être auſſi ardente à profiter de ſes offres, que ſi j'euſſe appréhendé qu'il ne me les répétât jamais ?

(Dans la ſeconde lettre, elle fait les réflexions ſuivantes, entre pluſieurs autres).

« Ainſi, ma chère, vous paroiſſez perſuadée » qu'il y a du deſtin dans mon erreur. Je » reconnois ici l'amie tendre & remplie d'é» gards. Cependant, puiſque mon ſort s'eſt » déclaré comme il a fait, plût au ciel que le » caractère de mon père fût à couvert de repro» che aux yeux du public ; ou du moins celui » de ma mère qui a fait l'admiration de tout » le monde avant la naiſſance de nos malheureux » troubles domeſtiques ! que perſonne ne ſache » de vous qu'en faiſant valoir à propos ſes rares » talens, elle auroit pu ſauver une fille infor» tunée. Vous obſerverez, ma chère, qu'avant » qu'il fût trop tard, lorſqu'elle a vu qu'il n'y » avoit pas de fin aux perſécutions de mon

» frère, elle avoit pris la réſolution d'agir avec » force : mais ſa téméraire fille a tout précipité » par la funeſte entrevue, & lui a fait perdre » le fruit de ſes indulgens deſſeins. Ah ! ma » chère, je ſuis convaincue à préſent, par une » triſte expérience, qu'auſſi long-tems que des » enfans ſont aſſez heureux pour avoir des parens » ou des gardiens, qu'ils puiſſent conſulter, ils » ne doivent pas préſumer (non, non, jamais, » même avec les meilleures & les plus pures » intentions) de ſuivre leurs propres idées dans » les affaires d'importance.

» Je crois entrevoir, ajoute miſs Clariſſe, » un rayon d'eſpérance pour ma réconciliation » future, dans l'intention que ma mère avoit » de s'employer en ma faveur, ſi je n'avois » pas ruiné ſon projet par ma coupable déman- » che. Cette favorable idée ſe fortifie d'autant » plus, que le crédit de mon oncle Harlove » ſeroit ſans doute d'un grand poids, comme » le penſe ma mère, s'il avoit la bonté d'entrer » dans mes intérêts. Peut-être me convient-il » d'écrire à ce cher oncle, ſi je puis en trouver » l'occaſion, ou la faire naître. »

LETTRE CXLVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 24 avril.

LE deſtin, mon cher Belford, trame une toile bien bizarre pour ton ami ; & je commence à craindre de m'y voir enveloppé ſans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis long-tems, tantôt à la ſappe, comme un ruſé mineur ; tantôt comme un oiſeleur habile, étendant mes filets, & m'applaudiſſant de mes inventions, pour faire tomber abſolument cette inimitable fille entre mes bras. Tout paroiſſoit agir pour moi. Son frère & ſes oncles n'étoient que mes *pionniers*. Son père faiſoit tonner l'artillerie pour ma direction. Madame Howe étoit remuée par les reſſorts que je conduiſois. Sa fille donnoit le mouvement pour moi, & ſe figuroit néanmoins combattre mes vues. La chère perſonne elle-même avoit déjà la tête paſſée dans mon piége, ſans s'appercevoir qu'elle y étoit priſe ; parce que mes machines n'étoient pas ſenſibles autour d'elle. En un mot, lorſqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes meſures, ce ſeroit-il tombé dans l'imagination que je fuſſe devenu mon ennemi, &

que j'euſſe pris parti pour elle contre moi-même ? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon entrepriſe favorite, juſqu'à lui offrir de l'épouſer avant ſon départ pour Londres, c'eſt-à-dire juſqu'à rendre toutes mes opérations inutiles ?

Lorſque tu ſeras informé de ce changement, ne penſeras-tu pas que c'eſt mon ange noir qui me joue, & qui s'eſt mis dans la tête de me précipiter dans le lien indiſſoluble ; pour être plus sûr de moi, par les *tranſgreſſions complexes* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés ſimples que je me permets depuis ſi long-tems, & pour leſquels il craint que l'habitude ne devienne une excuſe ?

Tu ſeras encore plus ſurpris, ſi j'ajoute que, ſuivant toute apparence, il y a quelque traité de réconciliation commencé entre les anges noirs & les blancs ; car ceux de ma charmante ont changé dans un inſtant toutes ſes idées, & l'ont portée, contre mon attente, à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle ſe propoſe d'être à moi ; à moi, ſans les anciennes conditions. Elle me permet de lui parler d'amour, & de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre ſujet d'admiration ! elle veut que cette cérémonie ſoit différée. Elle eſt déter-

mainée à partir pour Londres, & même à ſe loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, ſans doute, comment ce changement eſt arrivé. Toi, Lovelace, me diras-tu, nous ſavons que tu te plais aux opérations ſurprenantes; mais nous ne te connoiſſions pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais la charmante Clariſſe. Elle étoit prête à prendre ſon eſſor vers les cieux, c'eſt à dire vers ſon élément naturel. Il falloit quelque moyen puiſſant, un moyen extraordinaire, pour la retenir parmi les êtres de notre eſpèce. Quels moyens plus efficaces que les tendres ſons de l'amour & l'offre du mariage, de la part d'un homme qui n'eſt pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui ſouffre de ſes incertitudes, & qui a déſiré impatiemment d'entendre une propoſition ſi douce?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refuſoit de m'avoir la moindre obligation, & que ſa fierté me tenoit éloigné, dans l'eſpérance que le retour de ſon couſin la rendroit abſolument indépendante de moi; mécontente, au fond, de me voir tenir mes paſſions en bride, aulieu de les abandonner à ſa cenſure; elle écrit une lettre pour preſſer la réponſe de ſa ſœur à

une autre lettre, par laquelle ſa crainte même de m'être obligée, & ſa paſſion pour l'indépendance, lui avoient fait demander ſes habits & d'autres commodités qu'elle avoit laiſſées au château d'Harlove. Que reçoit-elle ? une réponſe outrageante, & plus horrible encore par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un père, contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du ciel & de la terre. Mille fois maudit le ſacrilége vieillard qui n'a pas craint la foudre en maudiſſant le modèle de toutes les graces & de toutes les vertus : & malédiction au double ſur l'organe de cette nouvelle déteſtable, ſur l'envieuſe, l'indigne Arabelle !

J'étois abſent à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je trouvai la divine Clariſſe qui n'étoit revenue de pluſieurs évanouiſſemens que pour y retomber ſans ceſſe, & qui tenoit tous les aſſiſtans dans le doute de ſa vie. On avoit dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'eſt pas ſurprenant qu'elle eût été ſi touchée, elle, dont le reſpect exceſſif pour ſon cruel tyran de père lui faiſoit attacher la plus affreuſe idée à ſa malédiction, ſur-tout, comme je l'appris par ſes gémiſſemens auſſi-tôt qu'elle fut en état de parler, à une malédiction qui s'étendoit à ce monde & à l'autre. Que n'eſt-elle tombée, au

même inſtant, ſur la tête de celui qui l'a prononcée, par un accès de quelque mal violent, qui devoit le prendre à la gorge & l'étouffer ſur le champ, pour ſervir d'exemple à tous les pères dénaturés !

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, ſi, dans une occaſion de cette nature, je ne m'étois pas efforcé de la rappeler à la vie par toutes ſortes de conſolations, de vœux, de careſſes, & par toutes les offres que je crus capables de lui plaire ? mon empreſſement eut d'heureux effets. Je lui rendis plus qu'un office de père ; car elle m'eut l'obligation d'une vie que ſon père barbare lui avoit preſque ôtée. Comment ne chérirois-je pas mon propre ouvrage ? Je parlois de bonne foi, lorſque je lui offrois de l'épouſer ; & mon ardeur à demander que la célébration ne fût pas différée, étoit une ardeur réelle. Mais ſon extrême abattement, mêlé d'une délicateſſe qu'elle conſervera, je n'en doute point, juſqu'au dernier ſoupir, lui ont fait refuſer le tems, quoiqu'elle conſente à la ſolennité ; car elle m'a dit « qu'étant abandonnée de tout le » monde, il ne lui reſtoit plus d'autre pro- » tection que la mienne ». Tu vois, par ce diſcours même, que je lui ai moins d'obligation de cette faveur qu'à la cruauté de ſes amis.

Elle n'a pas manqué d'écrire à miſs Howe,

pour l'informer de leur barbarie ; mais elle ne lui a pas marqué le miſérable état de ſa ſanté. Dans la foibleſſe où elle eſt, ſes alarmes, du côté de ſon ſtupide frère, lui font déſirer d'être à Londres. Sans cet accident, &, ce que tu auras peine à croire, ſans mes perſuaſions, qui viennent de l'état où je la vois, elle ſeroit partie dès aujourd'hui ; mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour eſt fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, ſur ta grave prédication. « Tu commences à trembler ſérieuſe-» ment pour la belle ; & c'eſt un miracle, dis-» tu, ſi elle me réſiſte. Avec la connoiſſance que » nous avons de ce ſexe, tu craindrois, à ma » place, de pouſſer plus loin l'épreuve, dans la » crainte du ſuccès. Et, dans un autre endroit, » ſi tu plaides, me dis-tu, pour le mariage, ce » n'eſt point par aucun goût que tu aies à te » reprocher pour cet état ».

Plaiſant avocat ! tu n'as jamais été heureux dans tes raiſonnemens. Toutes les pauvretés rebattues dont ta lettre eſt remplie en faveur de l'état conjugal, ont-elles autant de force que cet aveu doit en avoir contre ta propre thèſe ?

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que, dans la diſgrâce & les chagrins où cette belle perſonne eſt comme enſévelie, (tu m'avoueras, j'eſpère, que c'eſt la faute de ſes implacables

implacables parens, & non la mienne), l'épreuve que je me propoſe eſt injuſte. Moi, je te demande ſi l'infortune n'eſt pas le creuſet de la vertu ? Pourquoi veux-tu que mon eſtime ne porte pas ſur un mérite éprouvé ? Mon intention n'eſt-elle pas de la récompenſer par le mariage, ſi elle réſiſte à l'épreuve ? Il eſt inutile de me jeter dans des répétitions. Relis, beau raiſonneur, relis ma longue lettre du 13. Tu trouveras que je détruis d'avance toutes tes objections juſqu'à la dernière ſyllabe.

Cependant, ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'oppoſition. Comme le feu eſt l'épreuve de l'or, & la tentation celle de la vertu, l'oppoſition eſt celle de l'homme d'eſprit. Avant que tu te fuſſes érigé en avocat de la belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entrepriſe, uniquement pour me relever moi-même en te prouvant que tu n'y entends rien ? à peu-près comme Homère forme des champions, & leur donne des noms terribles pour leur faire caſſer la tête par ſes héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour règle : « Il faut être bien sûr d'avoir raiſon, lorſqu'on entreprend de corriger ſon » maître ».

Mais, pour revenir à mon ſujet, obſerve

avec moi que, de quelque manière que mes vues puiſſent tourner, cette lettre violente que ma charmante a reçue de ſa ſœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à préſent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour & de mariage, ſans craindre aucune cenſure, ſans être borné par des reſtrictions; & de rigoureuſes loix ne ſont plus ma terreur.

C'eſt dans cette douce familiarité que nous partirons pour Londres. La fille aînée de madame Sorlings accompagnera ma belle dans la chaiſe, & je les eſcorterai à cheval. On craint extrêmement le complot de Singleton. On m'a fait promettre une patience d'ange, s'il arrive quelque choſe ſur la route. Mais je ſuis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre, que j'ai reçue aujourd'hui de Joſeph, m'aſſure que James Harlove a déjà quitté ſon ſtupide projet, à la prière de tous ſes amis, qui en redoutent les ſuites. Cependant, c'eſt une affaire à laquelle je ne renonce pas de même; quoique l'uſage que j'en puis faire ne ſoit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ſes habits. Elle eſpère qu'on y joindra ſes pierreries, & quelque argent qu'elle a laiſſé derrière elle. Mais Joſeph m'écrit que ſes habits ſeuls lui ſeront envoyés. Je me garde bien de l'en aver-

tir. Au contraire, je lui répète ſouvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoie tout ce qu'elle a demandé de perſonnel. Plus ſon attente ſera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'eſpère trouver la force d'être *honnête* pour une fille d'un mérite ſi diſtingué. Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inſpirer mal-à-propos, qu'elle pourroit bien ſuccomber.

Je t'entends. Si mon deſſein, diras-tu, eſt d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer à l'affaire de Singleton, comme ſon frère?

S'il faut te répondre, c'eſt qu'un homme modeſte, qui ſe défie toujours de ſes forces, doit ſe réſerver une porte pour fuir. Ajoute, ſi tu veux, que, lorſqu'on s'eſt rempli d'un deſſein qu'on ſe trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raiſon, il eſt bien difficile de n'y pas revenir auſſi-tôt que l'obſtacle ceſſe.

LETTRE CXLVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 25 avril.

TOUT eſt en mouvement pour notre départ. D'où viennent les battemens de cœur que j'éprouve? quel preſſentiment m'agite? je ſuis réſolu d'être honnête; & cette idée augmente l'étonnement que me cauſent des agitations ſi peu volontaires. Mon cœur eſt un traître. Il a toujours été tel, & je crains qu'il ne le ſoit toujours. C'eſt une joie ſi vive, lorſqu'il touche au ſuccès de quelque malice! j'ai ſi peu d'empire ſur lui! ma tête, d'ailleurs, eſt ſi naturellement tournée à favoriſer ſes inclinations! n'importe. Je veux ſoutenir un aſſaut contre toi, vieil ami; & ſi tu es le plus fort dans cette occaſion, je ne te diſputerai jamais rien.

La chère perſonne ne ceſſe point d'être extrêmement foible & abattue. Tendre fleur! qu'elle eſt peu propre à réſiſter aux vents impétueux des paſſions, & aux emportemens de l'orgueil & de l'inſolence! à couvert juſqu'à préſent ſous les aîles d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendreſſe & d'indulgence,

ou plutôt des adorations ; accoutumée à repoſer ſa tête ſur le ſein de ſa mère !

Telle fut ma première réflexion, avec un mêlange de pitié & d'amour redoublé, lorſqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille à peine revenue de pluſieurs longs évanouiſſemens où l'avoient jetée la lettre de ſon exécrable ſœur, la tête appuyée ſur le ſein de la fermière. Elle étoit noyée dans ſes pleurs. Que la douleur avoit de charmes ſur ſon viſage ! ſes yeux, qui ſe tournèrent vers moi lorſqu'elle me vit entrer, ſembloient demander ma protection. Serois-je capable de lui manquer ? J'eſpère que non. Mais, toi, miſérable Belford, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue ? & n'eſt-elle pas coupable auſſi d'avoir penſé ſi tard, & avec tant de répugnance, à mettre ſa confiance dans mon honneur ?

Mais, après tout, ſi ſa foibleſſe & ſes langueurs continuent dans cet excès, ne ſuis-je pas menacé, en l'épouſant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuſe ? Je ſerois doublement perdu. Non qu'après les deux ou trois premières ſemaines je me propoſe d'être fort aſſidu auprès d'elle : mais lorſqu'un homme a paſſé l'eſpace de quinze jours, dans ſes premiers tranſports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuſe abeille, & qu'il pourroit prendre

du goût pour ſa maiſon & pour ſa femme, crois-tu qu'il ne ſoit pas inſupportable d'être reçu par une Niobé dont il commence à ſentir la froideur ?

Que le ciel rende la ſanté & la vigueur à ma charmante ! c'eſt la prière que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui ſe deſtine à elle, puiſſe reconnoître ſi elle eſt capable d'aimer autre choſe que ſon père & ſa mère. Ma crainte eſt qu'il ne dépende toujours d'eux de diminuer le bonheur de ſon mari ; & les haïſſant d'auſſi bonne foi que je fais, je ſuis extrêmement choqué de cette réflexion. Dans pluſieurs points, je vois en elle plus qu'une femme. Dans d'autres, qui lui ſont propres, je vois un ange. Mais dans d'autres auſſi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour ſon père ! tant de paſſion pour ſa famille ! quel ſera le rôle d'un mari avec une femme de cette trempe ? à moins, peut-être, que ſes parens ne daignent ſe réconcilier avec elle, & que cette réconciliation ne ſoit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, & pour elle & pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuſe vie que celle d'un amour libre, avec une fille comme elle ! ah ! ſi je pouvois lui en inſpirer le goût ! des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits inter-

rompues, tantôt par le doute d'avoir déſobligé, tantôt par une abſence qu'on craint de voir durer toujours ! enſuite, quels tranſports au retour, ou dans une réconciliation ! quels dédommagemens ! quelles douces récompenſes ! une paſſion de cette nature entretient l'amour dans une ardeur continuelle. Elle lui donne un air de vie qui ne s'affoiblit jamais. L'heureux couple, au-lieu d'être aſſis, de rêver, de s'endormir, chacun au coin d'une cheminée, dans une ſoirée d'hiver, paroît toujours neuf l'un à l'autre, & n'eſt jamais ſans avoir quelque choſe à ſe dire.

Tu as vu, dans mes derniers vers, ce que je penſe de cet état. Lorſque nous ſerons à Londres, je veux les laiſſer, comme ſans deſſein, dans quelque endroit où elle puiſſe les lire; c'eſt-à-dire néanmoins, ſi je n'obtiens pas bientôt ſon conſentement pour aller à l'Egliſe. Elle y apprendra quelles ſont mes idées ſur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offenſe point, ce ſera un fondement ſur lequel je me réſerve le ſoin de bâtir.

Combien de filles ſe ſont laiſſé entraîner, qui auroient été même à couvert de l'attaque, ſi elles avoient marqué le reſſentiment convenable lorſqu'on a mis le ſiége devant leurs yeux ou leurs oreilles ? Il m'eſt arrivé d'en aſſiéger plus d'une par un mauvais livre, par une citation haſardée,

ou par une peinture indécente : & celles qui n'en paroiſſoient point offenſées, ou qui ſe contentoient de rougir, ſur-tout ſi je les voyois ſourire & lorgner, nous avons toujours compté, le vieux Satan & moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis ſalutaires je ſerois en état de donner à ces fripponnes, ſi je le jugeois à propos ! peut-être leur offrirai-je quelques jours des leçons, moins par vertu que par envie, lorſque la vieilleſſe m'aura fait perdre le goût de la volupté.

Mardi au ſoir.

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne ſerez pas long-tems ſans me voir. Ma charmante ſe trouve un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent ; & ſa voix harmonieuſe, que j'entendois à peine la dernière fois que je l'avois vue, recommence à faire le charme de mes oreilles. Mais point d'amour, point de ſenſibilité. Il ne faut pas penſer, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencemens, car tu ſais qu'elles conduiſent toujours à quelque choſe) qui adouciſſent, ou, ſi tu veux, qui amolliſſent le cœur de ce ſexe. Je trouve cette rigueur d'autant plus étrange, qu'elle ne déſavoue plus la préférence dont elle m'honore, & qu'elle a le cœur capable d'une profonde triſteſſe. La triſteſſe attendrit, énerve,

Une ame affligée tourne la vue autour d'elle, implore en ſilence la conſolation qui lui manque, & ne ſe défend guère d'aimer ſon conſolateur.

LETTRE CXLVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 26 avril.

ENFIN, mon heureuſe étoile nous a conduits au port déſiré, & nous avons pris terre ſans obſtacle. Le poëte a fort bien dit : (*) « L'homme » actif & réſolu ſurmonte les difficultés par la » même hardieſſe qui les lui fait tenter. L'hom- » me lent & ſans courage ſe refroidit, tremble » à la vue de la peine & du danger, & *forme* » l'impoſſibilité qu'il *redoute* ».

Mais, au milieu de mon triomphe, je ne ſais quoi, que je ne puis nommer, rabaiſſe ma joie, & jette un nuage ſur les plus brillantes parties de ma perſpective. Si ce n'eſt pas la conſcience, c'eſt quelque choſe qui reſſemble prodigieuſement à ce que je me ſouviens d'avoir pris autrefois pour elle.

(*) Quatre vers de Rowe.

Sûrement, Lovelace (t'entends-je dire avec ton air épais), tes honnêtes notions ne ſont pas déjà évanouies? Sûrement, tu ne finiras pas en miſérable avec une fille que tu reconnois ſi digne de ton amour?

Je ne ſais que répondre là-deſſus. Pourquoi cette chère fille n'a-t-elle pas voulu m'accepter, lorſque je m'offrois de ſi bonne foi? depuis que je l'ai ici, les choſes ſe préſentent à mes yeux ſous une face toute différente. Notre bonne mère & ſes filles ſont déjà autour de moi. La charmante perſonne! quel teint! quels yeux, quelle majeſté dans toute ſa figure! que vous êtes heureux, M. Lovelace! vous nous la devez; vous nous devez une ſi aimable compagne. Enſuite, ces diableſſes me rappellent mes idées de vengeance & de haine contre toute ſa famille. Sally, frappée d'admiration à la première vue, s'eſt approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden.

« Plus charmante que le plus beau lis ſur ſon » trône de verdure; plus fraîche que Mai » même, avec ſes fleurs nouvellement écloſes ».

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations; mais j'apprends que tu n'as pas quitté ta maiſon d'Edgware.

Ma belle, qui ſe porte à charmer, s'eſt re-

tirée pour ſon office continuel ; c'eſt-à-dire pour exercer ſa plume. Il faut que je me réduiſe au même amuſement, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de m'accorder l'honneur de ſa préſence. Tous les rôles ſont ici diſtribués, & chacun étudie le ſien.

Mais je vois venir la veuve, qui mène Dorcas Wykes par la main. Dorcas Wykes, ami Belford, doit être femme-de-chambre de ma belle ; & je vais l'introduire auprès d'elle. J'aurai déſormais tant de moyens pour emporter la place, que je ne puis être embarraſſé que par le choix.

BON. L'honnête perſonne eſt acceptée. Nous l'avons fait paſſer pour une fille de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée par des malheurs de fortune, juſqu'au point de ne ſavoir ni lire ni écrire, parente de madame Sinclair. Ainſi, recommandée par elle-même, & propoſée ſeulement juſqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvoit être refuſée. Tu ſens les avantages que j'ai à tirer de cette fable, & qu'il y aura bien du malheur, ſi je ne pénètre pas le fond des correſpondances. On n'a pas l'œil ſi attentif ſur ſes papiers, ni le même ſoin de ne pas les laiſſer ſur ſa table, lorſqu'on croit avoir un domeſtique qui ne ſait pas lire.

Dorcas eſt une fille bien miſe & de fort bonne mine. Je ne ſuis pas ſans eſpérance que, dans une maiſon étrangère, ma charmante la fera coucher avec elle, du moins pendant quelques nuits. Cependant j'ai cru m'appercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la première vue, quoique cette fille ait pris un air fort modeſte, & même un peu trop ſurchargé. La doctrine des ſympathies & des antipathies eſt une ſurprenante doctrine. Mais Dorcas ſera ſi douce & ſi prévenante, qu'elle diſſipera bientôt cette première impreſſion. Je ſuis sûr de ſon incorruptibilité; grand point, comme tu ſais : car une femme & ſa ſervante, du même parti, embarraſſeroient une douzaine de diables.

La chère perſonne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve, lorſqu'elle l'a vue paroître à ſon arrivée. Je m'étois flatté, néanmoins, que la lettre de l'honnête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de ſon hôteſſe.

Mais, à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford; & tu devrois deviner ſur quoi; un compliment ſur mon mariage. Apprends que dire & faire, c'eſt la même choſe pour moi, quand je me le ſuis une fois propoſé, & que nous ſommes actuellement mari & femme. Il y manque ſeulement la conſommation. Je me ſuis engagé au délai par un ſerment

ſolennel, juſqu'à ce que ma chère moitié ſoit réconciliée avec ſa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maiſon. Elles le ſavent avant ma charmante ; incident aſſez bizarre, comme tu vois.

Il me reſte à l'en inſtruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre pour lui faire ce récit ſans l'offenſer ? mais n'eſt-elle pas à préſent dans ma dépendance ? n'eſt-elle pas chez la Sinclair ? Et puis, ſi elle veut entendre raiſon, je la convaincrai qu'elle doit m'approuver.

Je ſuppoſe qu'elle inſiſtera ſur mon éloignement, & qu'elle ne conſentira pas volontiers que je me loge ſous le même toit. Mais les circonſtances ſont changées depuis mes promeſſes. J'ai loué toutes les chambres vacantes, & c'eſt un point qu'il faut que j'emporte auſſi.

Je n'eſpère pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amuſemens publics. Elle ne connoît pas Londres ; & jamais une fille de ſon mérite & de ſa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaiſirs de la ville. La nature & ſes propres réflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fonds admirable de goût & de politeſſe, qui ſurpaſſe tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois perſonne qui ſoit plus capable de juger, par un ſeul trait de lumière, de tout ce qui a

quelque rapport à l'idéequ'elle reçoit. Les amuſemens qu'elle s'étoit faits par choix, avant la perſécution de ſa famille, l'occupoient ſi agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loiſir de reſte pour les plaiſirs de la capitale.

Cependant je ſuis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuſeront; & pendant ce tems-là, je manquerai de bonheur ou d'adreſſe, à préſent qu'elle m'écoute, ſur-tout ayant obtenu d'être ſouffert ſous le même toit, ſi je ne lui découvre pas quelque endroit ſenſible.

Je crois t'avoir dit que mes ſoins ſe ſont étendus juſqu'aux amuſemens intérieurs de la belle, dans la ſolitude de ſon cabinet. Sally & Polly ſeront ſes lecteurs. On lui a fait croire que ſon cabinet étoit leur bibliothèque; & l'on n'a pas manqué de placer, entre les livres, divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la ſeconde main, pour lui perſuader mieux qu'ils ſont ſouvent feuilletés. Les livres du beau ſexe m'ont toujours ſervi à former des jugemens preſque sûrs. C'eſt une obſervation dont j'ai tiré de grands avantages dans les pays étrangers comme dans le nôtre. Une perſonne ſi judicieuſe ſera peut-être auſſi capable de cette réflexion que ſon adorateur.

Finiſſons pour cette fois. Tu comprends que

je ne ſuis pas oiſif. Cependant je te promets bientôt une autre lettre.

(M. Lovelace joint une ſeconde lettre à celle-ci. Mais, comme elle ne contient que les circonſtances du voyage, qui ſe trouvent preſque les mêmes dans la lettre ſuivante, l'éditeur a cru devoir la ſupprimer.

LETTRE CXLIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE à miſs HOWE.

Mercredi, après-midi, 26 avril.

A la fin, ma très-chère miſs Howe, je ſuis à Londres & dans mon nouveau logement. Il eſt proprement meublé, & la ſituation en eſt agréable pour la ville. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas ſi j'ai pris du goût pour la vieille hôteſſe. Elle paroît néanmoins fort civile & fort obligeante. A mon arrivée, ſes nièces ont marqué de l'empreſſement pour me recevoir. Elles paroiſſent de jeunes perſonnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorſque je les connoîtrai mieux.

Miſs Sorlings, qui a ſon oncle à Barnet, l'a

trouvé ſi mal en paſſant par ce bourg, que, dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la ſanté d'un ſecond père, de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuſer la liberté de demeurer pour prendre ſoin de lui. Cependant, comme cet oncle ne l'attendoit pas, j'aurois ſouhaité qu'elle m'eût du moins accompagnée juſqu'à Londres; & M. Lovelace l'en a beaucoup preſſée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux. Mais, l'ayant laiſſée maîtreſſe du choix, après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politeſſe que je m'y étois attendue; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ M. Lovelace ne lui ait fait un préſent fort honnête. Cette nobleſſe, qui éclate à chaque occaſion, me fait regretter ſouvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans ſon caractère.

En arrivant, j'ai pris poſſeſſion de ma chambre, & ſi j'y paſſe quelque tems, je ferai bon uſage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au château de Médian, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à préſent, ma très-chère amie, que je vous gronde beaucoup de la réſolution téméraire que vous avez formée, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tandis

tandis que mon bonheur continuera d'être en ſuſpens. Je ne la crois pas irrévocable. Suppoſons, ma chère, que je fuſſe condamnée à l'infortune; de quoi me ſerviroit votre réſolution? Le mariage eſt le plus ſublime état de l'amitié. S'il eſt heureux, il diminue nos peines en les diviſant; comme il augmente nos plaiſirs par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'eſt-ce pas? Pourquoi donc ne ſeriez-vous pas plutôt portée à me donner un ſecond ami, à moi qui n'en ai pas deux ſur leſquels je puiſſe compter? Si vous aviez conſenti à vous marier la dernière fois que votre mère vous en a preſſée, j'oſe dire que je n'aurois pas manqué d'un aſile qui m'auroit garantie d'un grand nombre de mortifications, & de tout ce que j'appelle ma diſgrâce.

J'AI été interrompue par M. Lovelace & par la veuve, qui ſont venus me préſenter une fille pour mon ſervice, en attendant qu'Hannah puiſſe me joindre, ou que je me ſois procurée une autre ſervante. Elle eſt parente de madame Sinclair; c'eſt le nom de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités, mais en lui reconnoiſſant un grand défaut, qui eſt de ne ſavoir ni lire, ni écrire. Cette partie de ſon éducation, dit-elle, a été négligée dans

ſa jeuneſſe, quoiqu'elle entende fort bien toutes ſortes d'ouvrages à l'aiguille, & que, pour la diſcrétion, la douceur, la fidélité, ſon caractère ne laiſſe rien à déſirer.

Je lui paſſe aiſément ſon défaut. Elle eſt d'une figure très-revenante, trop jolie même pour une femme-de-chambre, Mais ce qui me plaît le moins en elle, c'eſt un œil fort malicieux. Je n'en ai point encore vu de ſemblable; & je crains d'y avoir démêlé une ſorte d'effronterie. La veuve elle-même a dans le regard un tour extrêmement ſingulier; & pour une femme accoutumée au ſéjour de Londres, ſes déférences me paroiſſent trop étudiées. Mais on ne fait pas des yeux ſoi-même; & je ne lui vois rien, d'ailleurs, que de civil & d'obligeant. Pour la jeune fille, qui ſe nomme *Dorcas*, elle ne ſera pas long-tems avec moi.

Je n'ai pas laiſſé de l'accepter. Comment pouvois-je m'en défendre, en préſence de ſa parente, & lorſqu'elle m'étoit propoſée ſi officieuſement par M. Lovelace? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui ſembloit diſpoſé à commencer une converſation avec moi, que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, & que je ſouhaitois qu'il le regardât de même: que je pourrois le voir & l'écouter dans la ſalle à manger; mais

que je demandois en grâce de n'être point interrompue chez moi. Il s'eſt retiré très-reſpectueuſement vers la porte ; mais il s'y eſt arrêté. Il me prioit donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques momens d'entretien dans la ſalle à manger. Je lui ai répondu que, s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à deſcendre ; mais que, s'il ne ſortoit pas à l'heure même, dans cette vue, j'étois bien aiſe de finir ma lettre à miſs Howe.

Je vois qu'il n'a pas deſſein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frère lui fournit un prétexte pour me ſolliciter de le dégager de ſa promeſſe. Mais l'en diſpenſer pour un tems, c'eſt lui donner main-levée pour toujours. Il paroît perſuadé qu'une eſpèce d'approbation, que j'ai donnée à ſes tendres ſoins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend que, pour une femme qui s'embarque une fois avec ce ſexe, il eſt bien difficile de revenir ſur ſes pas. Une grâce accordée eſt le prélude d'une autre grâce. Depuis dimanche dernier, il n'a pas ceſſé de ſe plaindre de la diſtance où je le tiens : il ſe croit autoriſé à révoquer mon eſtime en doute : il ſe fonde ſur la diſpoſition que j'ai marquée à le ſacrifier pour ma réconciliation :

& cependant il eſt déjà bien loin lui-même de cette tendreſſe reſpectueuſe (ſi ces deux mots peuvent s'accorder) qui m'a portée à quelques aveux dont il ſemble ſe prévaloit.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle ſervante eſt venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit deſcendre, mais que j'avois une lettre à continuer; & lui témoignant à lui-même que je me ſentois auſſi peu d'inclination pour le ſouper que pour le thé, je l'ai prié de faire mes excuſes aux dames de la maiſon pour l'un & pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaiſir de leur apprendre que mon deſſein étoit de vivre auſſi retirée qu'il me ſeroit poſſible; & que je promettois, néanmoins, de deſcendre, le matin, pour déjeûner avec la veuve & ſes nièces.

Il m'a demandé ſi je ne craignois pas que cette affectation, ſur-tout pour le ſouper, ne me donnât un air un peu ſingulier dans une maiſon étrangère.

Vous ſavez, lui ai-je dit, & vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le ſoir. Mes eſprits ſont abattus. Je vous demande en grâce de ne me preſſer jamais contre mon inclination. Ayez la bonté, M. Lovelace, d'informer madame Sinclair & ſes nièces de mes petites ſingularités. Avec un peu de complaiſance, elles

me les pardonneront. Je ne ſuis pas venue ici pour faire de nouvelles connoiſſances.

J'ai viſité tous les livres qui ſe trouvent dans mon cabinet. J'en ſuis fort ſatisfaite, & je n'en ai que meilleure opinion de mes hôteſſes. Le nom de madame Sinclair eſt ſur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres, qui ſont des livres d'hiſtoire, de poéſie, ou de littérature légère, portent le nom de *Sally Martin*, ou de *Polly Horton*, c'eſt-à-dire des deux nièces.

Je ſuis fort en colère contre M. Lovelace; & vous conviendrez que ce n'eſt pas ſans raiſon, lorſque vous aurez lu le récit que j'ai à vous faire d'une converſation qui vient de finir; car ſes inſtances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la ſalle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit ſorti pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avoit paru d'autant plus néceſſaire, qu'il me ſuppoſoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, & que je ne penſois point qu'il voulut prendre ſon logement dans la même maiſon que moi. Mais qu'avoit-il recueilli de ſes informations?

Il étoit aſſez ſatisfait, au fond, de tout ce qu'il avoit appris. Cependant, comme il ſavoit de moi-même que, ſuivant l'opinion de miſs Howe, mon frère n'avoit point encore abandonné ſon plan, & comme la veuve, qui ne vivoit que de ſes loyers, avoit, dans le même corps-de-logis que j'occupois, d'autres appartemens, qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoiſſoit pas de méthode plus sûre que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvoit être pour long-tems; à moins que je n'aimaſſe mieux chercher une autre maiſon.

Juſques-là, tout alloit aſſez bien; mais, n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de ſe loger dans la maiſon, je lui ai demandé nettement quelle étoit là-deſſus ſon intention. Il m'a confeſſé, ſans détour, que, dans les conjonctures préſentes, ſi je ne penſois point à changer de logement, il ne pouvoit conſentir à s'éloigner de moi ſix heures entières, & qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne ſerions que peu de jours chez elle, pour nous donner ſeulement la facilité de chercher une maiſon, & de nous établir d'une manière convenable à notre condition. Nous établir! nous! notre! M. Lovelace, dans quel ſens, s'il vous plaît....

Mais, chère Clariſſe, a-t-il repris en m'interrompant, ſi vous aviez la patience de m'entendre.... A la vérité, je crains à demi, d'avoir été trop vîte, & j'ai tort, peut-être, de ne vous avoir pas conſultée; mais, comme tous mes amis de Londres, ſont perſuadés, ſuivant la lettre de Doleman, que nous ſommes déjà mariés....

Qu'entends-je? Aſſurément, monſieur, vous n'aurez pas eu l'audace....

Ecoutez-moi, très-chère Clariſſe.... Vous avez reçu ma propoſition avec bonté. Vous m'avez fait eſpérer l'honneur de votre conſentement. Cependant, en éludant mes ardentes inſtances chez madame Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A préſent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crut capable de vous engager dans une démarche précipitée; cependant, le projet de votre frère n'eſt rien moins qu'abandonné. J'apprends que Singleton eſt actuellement à Londres; qu'il a ſon vaiſſeau à Rotherhith; que votre frère a diſparu du château d'Harlove. S'ils peuvent ſe perſuader une fois que nous ſommes mariés, tous leurs complots tombent d'eux-mêmes. Je ſuis porté à bien juger du caractère de la veuve; mais vous conviendrez que, plus elle eſt honnête femme,

plus le danger ſeroit grand de ſa part, ſi l'agent de votre frère venoit à nous découvrir ; puiſqu'il en ſera plus aiſé de lui perſuader que ſa conſcience l'oblige de prendre le parti d'une famille contre une jeune perſonne qui s'oppoſe aux volontés de ſes proches : au lieu que, nous croyant mariés, ſa probité même devient une défenſe pour nous & la mettra infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris ſoin d'ailleurs, de lui expliquer, par de bonnes raiſons, pourquoi nous n'occupons pas encore le même appartement.

Ce diſcours m'a miſe hors de moi-même ; j'ai voulu le quitter dans ma colère : mais il s'y eſt oppoſé avec reſpect. Que pouvois-je faire ? où trouver un aſile, lorſque la nuit commençoit à s'approcher ?

Vous m'étonnez, lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours ? Vous ne vous plaiſez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du moins, puiſque je ſuis forcée de ſouffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main), apprenez-moi tout ce que vous avez dit de fabuleux. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chère Clariſſe ! avois-je beſoin de vous faire ce récit ? & ne pouvois-je pas me loger dans cette maiſon, ſans que vous en euſſiez

la moindre défiance, ſi je ne m'étois pas propoſé de ſoumettre à votre jugement toutes mes démarches? Voici ce que j'ai dit à la veuve, devant ſes nièces & devant votre nouvelle ſervante : qu'à la vérité nous nous étions mariés ſecrètement à Hertford; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un ſerment ſolennel que je ſuis réſolu d'obſerver religieuſement, de me contenter d'un appartement ſéparé, & de loger même dans une maiſon différente juſqu'au ſuccès d'une certaine réconciliation, qui nous eſt d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la ſainteté de mes intentions, & que ma ſeule vue eſt d'éviter toutes ſortes de fâcheux accidens, je leur ai déclaré que je ne m'étois pas engagé moins ſolennellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme ſi notre union ne conſiſtoit encore que dans la foi donnée; ſans prétendre même à ces petites faveurs innocentes qui ne ſe refuſent point dans les amours les plus ſcrupuleux.

Enſuite, il m'a fait vœu, à moi-même, de s'en tenir fidellement aux mêmes règles.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impoſſible d'approuver ſon roman, & la néceſſité à laquelle il vouloit m'aſſujettir de paroître ce que je ne ſuis point; que chaque pas que je lui voyois

faire étoit tortueux ; que, s'il ne pouvoit ſe diſpenſer de quelque explication ſur mon compte avec les femmes de la maiſon, j'exigeois qu'il rétractât toutes ſes fables, & qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t-il dit, avoit été revêtu de tant de circonſtances, qu'il mourroit plutôt que de ſe rétracter ; & loin de paſſer condamnation ſur le fond même de ſon entrepriſe, il a continué de ſoutenir, par les mêmes raiſons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Hé ! d'où peut venir, a-t-il ajouté, ce vif mécontentement pour un expédient ſi ſimple ? Vous ſavez que, ſi je ſouhaite d'éviter votre frère, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Suppoſez-moi libre ; mon premier mouvement ſeroit de les chercher. C'eſt la manière dont j'en uſe toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il eſt vrai que j'aurois dû vous conſulter, & que je ne devois pas agir ſans vos ordres. Mais, puiſque vous déſapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très-chère Clariſſe, que je vous preſſe de nommer un jour, un jour moins éloigné où mon récit puiſſe devenir une heureuſe vérité ! Ah ! que n'eſt-ce demain ? Au nom de dieu, mademoiſelle, que ce ſoit demain ! ſinon, (étoit-ce à lui, ma chère, à dire *ſinon* avant

que j'euſſe répondu?) je vous demande en grâce, du moins s'il ne m'échappe rien qui vous déplaiſe, de ne pas contredire, demain pendant le déjeûner, ce que vous nommez ma fable. Si je vous donne ſujet de croire que je penſe à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même inſtant, & ne faites pas difficulté de m'expoſer à la confuſion que je mériterai. Je le répète encore une fois; quelle autre vue puis-je me propoſer que celle de vous ſervir, par cet expédient? Je ne penſe qu'à prévenir des malheurs aſſez vraiſemblables, pour le repos de votre eſprit, & pour l'intérêt de ceux qui ne méritent pas de moi la moindre conſidération.

Que pouvois-je dire? que pouvois-je faire? Je crois véritablement que, s'il avoit recommencé à me preſſer dans des termes convenables, j'aurois pu conſentir, malgré mes juſtes mécontentemens, à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus ſolennel que la ſalle où nous étions. Mais ce qui eſt bien décidé dans mon eſprit, c'eſt qu'il n'obtiendra pas mon conſentement pour demeurer une ſeule nuit dans cette maiſon. Il vient de me donner une plus forte raiſon que jamais, pour m'attacher à cette réſolution.

HÉLAS ! ma chère, qu'il eſt inutile de dire ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas, lorſqu'on s'eſt livré au pouvoir de ce ſexe ! Après m'avoir quittée à ma prière, il eſt deſcendu juſqu'à l'heure du ſouper ; & me faiſant redemander alors un moment d'*audience*, comme il l'appelle, il m'a ſuppliée de lui laiſſer paſſer ici cette ſeule nuit, en me promettant de partir demain après le déjeûner, pour ſe rendre auprès de milord M....., ou à Edgware, chez ſon ami Belford. Si je m'y oppoſois abſolument, m'a-t-il dit, il ne pouvoit demeurer à ſouper ; & demain il eſpéroit de me revoir avant huit heures. Mais il s'eſt hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maiſon, mon refus leur paroîtroit ſingulier, d'autant plus qu'il étoit déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois ſeulement, & par la raiſon qu'il m'avoit expliquée : qu'au reſte, rien ne m'obligeoit d'y demeurer deux jours, ſi je prenois quelque dégoût pour la veuve & pour ſes nièces dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la réſolution à laquelle je m'étois arrêtée, j'ai jugé que, dans les circonſtances qu'il me repréſentoit, on pouvoit m'accuſer de pouſſer la délicateſſe trop loin ; ſans compter que je n'étois pas sûre de le trouver diſpoſé à m'obéir ;

car j'ai cru lire dans ſes yeux qu'il étoit réſolu de ne pas ſe rendre aiſément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes amis, & que j'ai commencé à recevoir ſes ſoins avec moins de réſerve, il m'a ſemblé que je ne devois pas quereller avec lui, ſi je pouvois l'éviter; ſurtout, lorſqu'il ne demandoit qu'une ſeule nuit, & qu'il auroit pu demeurer ſans ma participation : ajoutez que, ſuivant votre opinion, la défiance que le fier perſonnage a de mes ſentimens, m'obligera probablement de me relâcher un peu en ſa faveur. Toutes ces raiſons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me reſtoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponſe s'en eſt reſſentie : il ne faut pas eſpérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promeſſes ne vous coûtent rien; mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant vous m'aſſurez que votre réſolution eſt de partir demain. Vous ſavez que j'ai été fort mal. Ma ſanté n'eſt pas aſſez rétablie pour me permettre d'entrer en diſpute ſur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je ſuis très-peu ſatisfaite du roman que vous avez fait ici; & je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maiſon, ce que je ne ſuis point.

Il eſt ſorti de l'air le plus reſpectueux, en me demandant, pour unique faveur de le traiter demain avec aſſez de bonté, pour ne pas faire connoître à la veuve qu'il m'ait donné quelque ſujet de mécontentement.

Je me ſuis retirée dans mon appartement, & Dorcas eſt venue pour recevoir mes ordres: je lui ai dit que je ne demandois pas une aſſiduité gênante, & que mon uſage eſt de m'habiller & de me déshabiller moi-même. Elle en a marqué de l'inquiétude, comme ſi cette réponſe étoit venue de quelque dégoût; & toute ſon étude, m'a-t-elle dit, ſeroit de me plaire & de m'obliger. Je l'ai aſſurée qu'elle y réuſſiroit aiſément, & que je lui ferois connoître de tems en tems quels ſervices je déſirois d'elle; mais que, pour cette nuit, je ne lui en demandois aucun.

Elle eſt non-ſeulement fort jolie, mais civile dans ſes manières & dans ſon langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans ſon éducation, ce qu'on appelle ordinairement la partie de la politeſſe. Mais il eſt étrange que les pères & les mères faſſent ſi peu de cas d'une autre partie plus précieuſe pour les filles, qui conſiſte dans la culture de l'eſprit, d'où découleroient naturellement toutes les autres grâces.

Auſſi-tôt que je me ſuis trouvée ſeule, j'ai

visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet & la garde-robe; & n'y ayant rien découvert qui puisse me donner de la défiance, j'ai repris ma plume.

Madame Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la dispensois de me servir ce soir, elle venoit savoir de moi-même si j'étois satisfaite de l'appartement, & me souhaiter une heureuse nuit. Elle m'a témoigné son regret & celui de ses nièces, d'être privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne serois pas interrompue. Ensuite, après s'être étendue sur ses louanges, & m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin qu'il y avoit peu d'apparence que nous fissions chez elle un long séjour.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de respect, plus grandes, il me semble, que la différence de nos âges ne le demande, sur-tout de la femme d'un officier de considération, qui, dans toute sa maison, comme dans sa manière de se mettre, n'a rien qui sente l'abaissement.

Si vous êtes réſolue, ma chère, de m'écrire quelquefois, malgré la défenſe, ayez la bonté d'adreſſer vos lettres à miſs Letitia Beaumont, chez M. Wilſon, dans Pall-Mall. C'eſt M. Lovelace qui me propoſe cette adreſſe, ſans ſavoir que vous m'avez priée de faire paſſer notre correſpondance par une main tierce. Comme ſon motif eſt d'empêcher que mon frère ne puiſſe découvrir nos traces, je ſuis bien aiſe d'avoir cette preuve, & pluſieurs autres, qu'il ne penſe point à faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait.

Etes-vous informée de la ſanté de ma pauvre Hannah ?

M. Lovelace eſt ſi fertile en inventions, que nous ne ferions pas mal d'examiner avec un peu de ſoin le ſceau de nos lettres. Si je le trouvois infidelle ſur ce point, il n'y auroit pas de baſſeſſe dont je ne le cruſſe capable, & je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.

LETTRE

LETTRE CL.

Miſs HOWE *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au ſoir, 27 avril.

(Cette lettre fut envoyée, ſous une même enveloppe, avec les deux dernières de miſs Howe).

JE reçois vos dépêches des mains de M. Hickman, qui me donne en même tems un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le ſecours de la poſte, de vous écrire tous les jours. Un honnête coquetier, nommé *Simon Collins*, que je charge de cette lettre & des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque ſemaine le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commiſſions, il pourra prendre chez Wilſon ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations ſont extrêmement vives ſur votre arrivée à Londres & ſur le rétabliſſement de votre ſanté. L'occaſion me preſſe. Je ſouhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoyé mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je ſuis très-fâchée que votre Hannah ne puiſſe être auprès de vous. Elle eſt encore très-mal, quoique ſans danger.

Il me tarde beaucoup de ſavoir quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maiſon. Si ce ne ſont pas des gens d'honneur, un déjeûner vous ſuffira pour les démaſquer.

Je ne ſais que vous dire ſur l'opinion qu'il leur a fait prendre de votre mariage. Ses raiſons me paroiſſent plauſibles; mais il aime les inventions & les expédiens bizarres.

Soit que vous conceviez de l'eſtime, ou non, pour vos hôteſſes, il faut prendre garde que votre noble franchiſe ne vous en faſſe des ennemies. Vous êtes dans le monde à préſent; ſongez-y bien.

Je ſuis ravie que vous ayez eu la penſée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvelé ſes offres. Mon étonnement, c'eſt qu'il ne l'ait pas fait. Mais, s'il diffère, & s'il ne le fait pas d'une manière que vous puiſſiez accepter, ne penſez point à demeurer plus long-tems avec lui.

Attendez-vous, ma chère, à préſent qu'il a gagné du terrein, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderois avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint des circonſtances qui vous laiſſent toujours le pouvoir de le tenir dans l'éloigne-

ment. S'il s'échappoit à la moindre familiarité... mais l'avis eſt ſuperflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profeſſion, c'eſt qu'il doit être perſuadé que ſa fable augmentera votre vigilance.

Repoſez-vous ſur le ſoin avec lequel j'examinerai le ſceau de vos lettres. S'il eſt capable, comme vous dites, d'une baſſeſſe ſur ce point, il le ſera de toutes les autres. Mais il eſt impoſſible qu'il ne ſoit qu'un infâme, pour une perſonne de votre mérite, de votre naiſſance & de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de ſa propre famille comme du vôtre, l'oblige d'être honnête. Plût au ciel, néanmoins, que votre mariage fût célébré! C'eſt le plus ardent de mes ſouhaits.

ANNE HOWE.

LETTRE CLI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi, à 8 heures du matin.

MON chagrin ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorſque je conſidère avec quelle hardieſſe il ſe flatte que je ſervirai comme de témoin paſſif pour confirmer la vérité de ſon odieuſe fable. Il ſe trompe s'il la croit propre à m'inſpirer plus de goût pour lui; à moins qu'il n'ait en vue, comme je le reconnoîtrai facilement, de hâter mes réſolutions en ſa faveur, par l'embarras que j'aurai à ſoutenir le nouveau rôle qu'il veut m'impoſer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma ſanté par Dorcas, & la permiſſion de m'entretenir un moment dans la ſalle à manger; apparemment pour découvrir ſi je ſerai de bonne humeur au déjeûner. Mais j'ai répondu que, devant le voir bientôt, je le priois de modérer cette impatience.

A dix heures.

JE me ſuis efforcée, en deſcendant, de compoſer mon viſage, & de prendre un air plus libre que je n'ai le cœur. La veuve & ſes deux

nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de diſtinction. Ces deux jeunes perſonnes ne manquent point d'agrémens dans la figure; mais j'ai cru remarquer un peu de réſerve dans leurs manières : tandis que M. Lovelace en avoit d'auſſi aiſées avec elles, que ſi leur connoiſſance eût été plus ancienne; & cela, je ne puis le déſavouer, avec beaucoup de grace. C'eſt l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé, ſur ceux qui ne ſont pas ſortis du royaume.

Dans la converſation qui a ſuccédé au déjeûner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du lieutenant-colonel ſon mari; & pendant ſon diſcours, elle a porté deux ou trois fois ſon mouchoir à ſes yeux. Je voudrois, pour l'honneur de ſa ſincérité, qu'elle l'eût mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit ſon intention; mais je ne me ſuis point apperçue que ſes yeux fuſſent humides. Elle a prié le ciel que je n'euſſe jamais à regretter un mari que j'aimaſſe autant qu'elle avoit aimé ſon cher colonel; & le mouchoir a recommencé ſon office.

On ne ſauroit douter qu'il ne ſoit fort affligeant pour une femme, de perdre un bon mari, & de demeurer, ſans y avoir contribué par ſa faute, dans une ſituation difficile, qui l'expoſe aux inſultes des ames baſſes & ingrates. C'eſt

le cas où la veuve s'eſt repréſentée, après la mort du ſien ; & je n'ai pu me défendre d'être attendrie en ſa faveur.

Vous ſavez, ma chère, que j'ai le cœur libre & ouvert, & que naturellement ma contenance l'eſt auſſi : du moins, c'eſt un compliment qu'on m'a toujours fait. Lorſque je me ſens du goût pour quelque perſonne de mon ſexe, je me livre ſans réſerve, j'encourage les ouvertures mutuelles, & je prends plaiſir à diſſiper les défiances. Mais avec les deux nièces, je ſens que je n'aurai jamais de familiarité intime, ſans que je puiſſe dire pourquoi. Si les circonſtances, & tout ce qui s'eſt paſſé dans cet entretien, n'avoient combattu un léger ſoupçon, j'aurois cru volontiers que M. Lovelace les connoiſſoit de plus loin qu'hier. J'ai remarqué pluſieurs coups-d'œil, qu'il leur jetoit à la dérobée, auxquels il m'a ſemblé qu'elles répondoient ; & je puis dire que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baiſſés tout d'un coup, ſans pouvoir ſoutenir mes obſervations.

La veuve m'adreſſoit tous ſes diſcours comme à madame Lovelace. Je le ſouffrois, mais impatiemment. Une fois elle m'a témoigné, avec plus de force que je n'en ai mis dans mes remercîmens, combien elle étoit ſurpriſe qu'il y eût quelque vœu, quelque raiſon aſſez puiſſante

ſur un couple ſi charmant, comme elle nous appeloit lui & moi, pour nous obliger de *faire lit à part.*

Les yeux des deux nièces, dans cette occaſion, m'ont fait baiſſer les miens à mon tour. Cependant mon cœur ne ſe reprochoit rien. Suis-je donc certaine, en y penſant mieux, qu'il n'y ait point eu de témérité dans ma cenſure? Je ne doute pas qu'il ne ſe trouve quantité de perſonnes véritablement modeſtes qui, par leur rougeur, dans une accuſation injurieuſe, ont excité les ſoupçons de ceux qui ne ſont pas capables de diſtinguer entre la confuſion qui ſuit le crime, & ce noble reſſentiment qui colore le viſage d'une belle ame, à la ſeule penſée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me ſouviens d'avoir lu qu'un fameux romain, après avoir triomphé d'une partie du monde, dont il a tiré ſon ſurnom, ſe voyant accuſé d'une action vile, aima mieux ſouffrir le banniſſement, ſeule punition qu'il avoit à redouter s'il eût été jugé coupable, que de voir mettre publiquement ſon innocence en queſtion. Croyez-vous, ma chère, que ce grand Scipion l'africain, ne rougit pas d'indignation, lorſqu'il eût appris qu'on oſoit l'accuſer?

Pendant que la veuve me témoignoit ſon admirable étonnement, M. Lovelace me regardoit

d'un air malicieux, pour obſerver comment je prendrois ce diſcours. Enſuite, il a prié les trois dames de remarquer que ſon reſpect pour ma volonté, en me nommant ſa chère ame, avoit plus de pouvoir ſur lui que le ſerment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de répondre, avec auſſi peu de ménagement pour la veuve que pour lui, qu'il étoit fort étrange pour moi, d'entendre mettre un ſerment au ſecond rang, quelque ſorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon obſervation étoit juſte, a dit miſs Martin; & rien ne pouvoit excuſer la violation d'un ſerment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'égliſe la plus proche, & j'ai marqué du regret d'avoir été trop long-tems ſans aſſiſter au ſervice divin. On m'a nommé l'égliſe de Saint-James, celle de Sainte-Anne, & une autre dans Bloomsbury. Les deux nièces ont ajouté qu'elles alloient ſouvent à Saint-James, parce que l'aſſemblée y étoit belle, & les prédicateurs excellens. M. Lovelace a dit que la chapelle royale étoit l'égliſe qu'il fréquentoit le plus, lorſqu'il étoit à Londres. Pauvre homme! je ne m'attendois pas d'apprendre qu'il *fréquentât* quelque égliſe. Je lui ai demandé ſi la préſence d'un roi viſible ne diminuoit pas l'attention qu'on devoit au maître

inviſible des rois? Il croyoit, m'a-t-il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet ſur ceux que la curioſité de voir la famille royale amenoit à la chapelle. Mais, parmi les autres, il y avoit vu autant de viſages contrits que dans toute autre égliſe. Et pourquoi non? Les courtiſans & les voiſins de la cour n'ont-ils pas autant d'ordures à purger que les autres hommes?

Ce diſcours m'a paru prononcé d'un air peu décent. Je n'ai pu m'empêcher de répondre, que perſonne ne doutoit qu'il ne sût choiſir parfaitement ſa compagnie.

Votre ſerviteur, mademoiſelle. Il ne m'a pas fait d'autre réplique. Mais ſe tournant vers la veuve & ſes nièces : lorſque nous nous connoîtrons mieux, meſdames, vous aurez ſouvent l'occaſion d'obſerver que ma chère ame ne m'épargne point ſur cet article. Je l'admire autant dans ſes reproches, que je ſuis paſſionné pour ſon approbation.

Miſs Horton a remarqué que chaque choſe avoit ſon tems; mais qu'elle étoit perſuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeuneſſe.

Je penſe de même, a continué miſs Martin; & Shakeſpear dit fort bien que la *jeuneſſe eſt le printems de la vie, la fleur des années.* Elle a prononcé ces vers d'un ton théatral. Elle ne

pouvoit cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit ſi bien avec l'âge que ſa figure annonçoit.

M. Lovelace lui a fait une profonde révérence. Il eſt paſſionné pour les louanges : plus jaloux, je m'imagine, de les obtenir que de les mériter. Cependant il mérite aſſez les louanges de cette eſpèce. Vous ſavez qu'il a l'air aiſé, & la voix agréable. Ce compliment lui a dilaté le cœur; il s'eſt mis à chanter les vers ſuivans, qui ſont, nous a-t-il dit, de Congreve (*) :

« La jeuneſſe apporte mille plaiſirs, qui » s'envolent à l'approche de la vieilleſſe; des » douceurs charmantes, qui naiſſent en foule » dans le ſein du printems, & qui meurent » dans les froids embraſſemens de l'hiver ».

Les nièces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de ſa politeſſe en le preſſant de recommencer; & ſa complaiſance les a fixés dans ma mémoire.

On a parlé de repas & d'alimens. La veuve m'a offert très-civilement de ſe conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter; que mon inclination me portoit ſouvent à dîner ſeule, & d'un morceau qu'on

(*) Poëte fort galant.

m'enverroit de chaque plat. Mais il eſt inutile de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvée fort ſingulière. Comme je ne les ai pas aſſez goûtées pour changer de réſolution en leur faveur, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a cauſé peu d'inquiétude; d'autant moins que M. Lovelace m'avoit miſe de fort mauvaiſe humeur contre lui. Cependant elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu que je ſerois fort à plaindre, ſi je ne pouvois vivre avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il falloit leur apprendre mon hiſtoire, & qu'elles ſauroient alors comment elles pouvoient entrer dans mes vues. Et s'adreſſant à moi: cependant, ma chère, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit avec ſon air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous ſera poſſible à la mélancolie. Il n'y a que votre douceur naturelle, & vos hautes idées d'un reſpect aſſez mal placé, qui puiſſent vous jeter dans le trouble où vous êtes. Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant ſans doute que ce langage me déplaiſoit; & ſaiſiſſant ma main, il me l'a baiſée.

Je l'ai laiſſé avec les dames, & je me ſuis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt à ce moment de ſa part. Il va

monter à cheval : il me demande la permiſſion de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour deſcendre dans la ſalle à manger.

Je l'ai trouvé aſſez bien dans ſon habit de campagne.

Il a voulu ſavoir quel jugement je portois des femmes de la maiſon. Je lui ai dit que je n'avois pas de reproche conſidérable à leur faire; mais que ma ſituation ne devant pas me donner d'empreſſement pour les nouvelles connoiſſances, j'en aurois peu pour leur ſociété; & que je le priois particulièrement de me ſeconder, dans le déſir que j'avois de déjeûner & de ſouper ſeule. Il m'a répondu que, ſi c'étoit ma réſolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée; que mes hôteſſes n'étoient pas des perſonnes aſſez importantes pour mériter de grands égards dans les points où ma ſatisfaction ſeroit intéreſſée; & que, pour peu que je priſſe de dégoût pour elles en les connoiſſant mieux, il eſpéroit que je ne balancerois pas à choiſir un autre logement.

Il m'a témoigné, par des expreſſions fort vives, le regret qu'il avoit de me quitter. Ce n'étoit que pour ſe ſoumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impoſſible de s'y réſoudre, pendant que le complot de mon frère ſubſiſtoit

encore, ſi je n'avois eu la bonté de confirmer, du moins par mon ſilence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. Cette idée avoit attaché ſi fortement toute la maiſon à ſes intérêts, qu'il partoit avec autant de ſatisfaction que de confiance. Il ſe flattoit qu'à ſon retour je fixerois le jour de ſon bonheur; d'autant plus que je devois être convaincue, par le projet de mon frère, qu'il ne reſtoit aucun eſpoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pouvois écrire à mon oncle Harlove; qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe me rendroit plus tranquille; que je méditois quelques propoſitions, par rapport à la terre de mon grand-père, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille; & que j'eſpérois que ſon abſence ſeroit aſſez longue pour me donner le tems d'écrire & de recevoir une réponſe.

Il me demandoit pardon, m'a-t-il dit; mais c'étoit une promeſſe à laquelle il ne pouvoit s'engager. Son deſſein étoit de prendre des informations ſur les mouvemens de Singleton & de mon frère. S'il ne voyoit aucun ſujet de crainte après ſon retour, il ſe rendroit directement dans Berkshire, d'où il ſe promettoit d'amener miſs Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt

que je n'y paroiſſois diſpoſée. Je l'ai aſſuré que je regarderois la compagnie de ſa couſine comme une grande faveur. En effet, cette propoſition m'a fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle eſt venue de lui-même.

Il m'a preſſée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refuſé. Alors il m'a offert ſon valet-de-chambre, pendant ſon abſence; afin que, s'il arrivoit quelque choſe d'extraordinaire, j'aie ſur ſur le champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y conſentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus reſpectueux, en ſe contentant de me baiſer la main. J'ai trouvé ſur ma table ſon billet de banque, qu'il y avoit laiſſé ſans que je m'en fuſſe apperçue. Soyez sûre qu'il lui ſera remis à ſon retour.

Je ſuis à préſent beaucoup mieux diſpoſée que je ne l'étois en ſa faveur. Lorſque les défiances ont commencé à ſe diſſiper, un eſprit capable de généroſité ſe porte lui-même, par une eſpèce de répatation, à juger avantageuſement de tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'obſerve ſur-tout avec plaiſir que, s'il parle des dames de ſa famille avec la liberté que donne le droit du ſang, ce n'eſt jamais néanmoins ſans quelque marque de tendreſſe. Il me ſemble que les ſentimens d'un

homme pour ſes parentes peuvent donner à une femme quelque raiſon d'eſpérer de lui des manières obligeantes après le mariage, lorſqu'elle eſt réſolue d'apporter tous ſes ſoins à les mériter. Ainſi, ma chère, je me vois au point d'être aſſez contente de lui; d'où je crois pouvoir conclure qu'il n'eſt pas naturellement d'un mauvais caractère. Telles ſont du moins mes réflexions. Puiſſiez-vous, ma chère, être toujours heureuſe dans les vôtres!

CL. HARLOVE.

(M. Lovelace, dans une lettre de la même date à ſon ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il ſe propoſoit; de faire paſſer, dans la maiſon, Clariſſe pour ſa femme, & de coucher une nuit ſous le même toit. Il ſe croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reſte, par ſurpriſe du moins, ſi ce n'eſt pas par perſuaſion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît que le rôle qu'il joue n'eſt pas celui des bons anges: mais, après avoir réuſſi juſqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'eſſayer, ſuivant ſon projet, s'il pourra porter ſes avantages plus loin.

Le détail qu'il fait de ſes débats avec Clariſſe diffère peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paroît que tout ſon mérite, par rap-

port à elle, conſiſte dans la juſtice qu'il rend à ſes perfections de corps & d'eſprit, quoique cet aveu faſſe ſa condamnation.

Dans une ſeconde lettre, il rend compte à ſon ami des circonſtances du déjeûner. Elle commence dans ces termes :

» Te peindrai-je l'air noble, l'air ſerein, & » le port charmant de ma déeſſe, en deſcendant » vers la compagnie qui l'attendoit? Son appro- » che impoſoit le reſpect aux yeux, le ſilence » aux lèvres tremblantes, & le mouvement aux » genoux, pour ſe plier d'eux-mêmes : tandis » qu'armée du ſentiment de ſon mérite & de » ſa ſupériorité, elle s'avançoit, comme une » reine au milieu de ſes vaſſaux; ſans fierté » néanmoins, & ſans hauteur, comme ſi la » dignité lui étoit naturelle & les graces une » habitude ».

Il obſerve la jalouſie de Sally Martin, & de Polly Horton, en voyant ſon reſpect pour miſs Clariſſe. Ces deux filles, ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, & s'étant livrées au goût du plaiſir, étoient devenues facilement la proie de ſes artifices. Elles s'étoient aſſociées depuis quelque tems avec madame Sinclair, pour attendre l'occaſion de ſe faire des amans; & ſuivant la remarque de M. Lovelace, elles n'avoient

n'avoient point encore effacé, dans leur cœur, ce ſentiment de diſtinction qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.

« Qu'il eſt difficile, dit-il, de faire ſouſcrire » une femme à une préférence qui la bleſſe, » quelque juſte qu'elle puiſſe être, ſur-tout, » lorſque l'amour y eſt intéreſſé! Cette petite » enragée de Sally a l'inſolence de ſe comparer » à un ange, en confeſſant néanmoins que c'eſt » un ange. Gardez-vous, m'a-t-elle dit, je » vous en avertis, M. Loveſace, de vous livrer » devant moi à vos tranſports extravagans de » tendreſſe pour cette fière & ſombre beauté; » je ne le ſoutiendrois pas. Enſuite, elle n'a » pas manqué de me rappeler ſes premiers ſa- » crifices. Quel bruit ce ſexe fait pour moins » que rien! Otons les agrémens de l'intrigue; » dis-moi, je te prie, Belford, ce que les » femmes font de ſi merveilleux pour nous.

» Mais tu ſerois ſurpris toi-même des efforts » que ces deux créatures font pour m'animer. » Une femme tombée, cher Belford, devient » plus *diable* que le plus méchant d'entre nous. » Elle eſt au-deſſus des remords. C'eſt où je » ne ſuis point; & je t'aſſure qu'elles ne par- » viendront jamais, quoiqu'aidées de tout le » pouvoir infernal, à me faire traiter cette » admirable fille avec indignité, autant du moins

» que l'indignité peut être diſtinguée des épreu-
» ves, qui m'apprendront ſi c'eſt une femme ou
» un ange.

» Je ne ſuis qu'un poltron, ſi j'en crois ces
» deux coquines. Je l'aurois déjà, ſi je le voulois.
» Si je la traitois comme un compoſé de chair
» & de ſang, je la trouverois telle en effet. Elles
» m'avoient cru bien inſtruit, ſi quelqu'un l'eſt
» au monde, que faire une déeſſe d'une femme,
» c'eſt être ſûr qu'elle prendra les airs d'une
» déeſſe; que lui donner du pouvoir, c'eſt l'au-
» toriſer à l'employer ſur celui qui le donne,
» ſi l'abus ne va pas plus loin; & l'on m'a cité
» la femme de notre ami, qui tient, comme
» tu ſais, le plus complaiſant des maris dans
» une reſpectueuſe diſtance, & qui fait les
» yeux doux à un brutal de laquais. Je me ſuis
» vivement emporté contre tous ces blaſphêmes.
» Je leur ai dit qu'elles me feroient haïr leur
» maiſon, & prendre le parti d'en retirer ma
» charmante. Sur ma foi, Belford, je commence
» à me repentir de l'y avoir amenée. Il eſt vrai
» que, ſans connoître le fond de leur cœur,
» elle eſt déjà réſolue d'avoir avec elles auſſi peu
» de commerce qu'elle pourra. Je n'en ſuis pas
» fâché; car la jalouſie n'échappe guère aux yeux
» d'une femme; & Sally n'a pas le moindre
» empire ſur elle-même ».

LETTRE CLII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Vendredi, 28 avril.

M. Lovelace eſt déjà revenu. Il apporte le complot de mon frère pour prétexte. Mais je ne puis prendre une ſi courte abſence que pour une manière d'éluder ſa promeſſe ; ſur-tout, après le ſoin qu'il avoit eu de ſe précautionner ici, & n'ignorant pas que je m'étois propoſé de garder ſoigneuſement ma chambre. Je ne puis ſupporter d'être jouée. J'ai inſiſté, avec beaucoup de mécontentement, ſur ſon départ pour Berkshire, & ſur la parole qu'il m'avoit donnée de propoſer le voyage de Londres à ſa couſine.

O ma chère vie ! m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre préſence ? Il m'eſt impoſſible de m'éloigner auſſi long-tems que vous ſemblez le déſirer. Je ne me ſuis pas écarté de la ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware ; & mes juſtes craintes, dans une criſe ſi preſſante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous repréſentez-vous ce qui ſe paſſe dans un eſprit alarmé, qui tremble pour tout ce qu'il a de cher & de précieux au monde ? Vous m'avez parlé d'écrire à

votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile? Attendez juſqu'après l'heureuſe cérémonie, qui m'autoriſera ſans doute à donner du poids à vos demandes. Auſſi-tôt que votre famille ſera informée de notre mariage, tous les complots de votre frère s'évanouiront; & votre père, votre mère, vos oncles, ne penſeront qu'à ſe réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le ſceau à mon bonheur? quelle raiſon, encore une fois avez-vous de me bannir de votre préſence? ſi je vous ai jetée dans quelque embarras, pourquoi ne pas m'accorder la ſatisfaction de vous en tirer avec honneur?

Il eſt demeuré en ſilence. La voix m'a manqué pour ſeconder le penchant que je me ſentois à lui faire quelque réponſe qui ne parût pas rejeter tout-à-fait une ſi ardente prière.

Je vais vous dire, a-t-il repris, quel eſt mon deſſein. Si vous l'approuvez, j'irai ſur le champ faire la revue de toutes les nouvelles places & des plus belles rues, & je reviendrai vous apprendre ſi j'y ai trouvé quelque maiſon qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choiſirez. Je me hâterai de la meubler, & je lèverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Enſuite, ayez la bonté de fixer un jour, ſoit avant, ſoit après notre établiſſement, pour me rendre le plus heureux de tous les hom-

mes. Que manquera-t-il alors à notre ſituation ? Vous recevrez dans votre propre maiſon, ſi je puis la meubler auſſi promptement que je le déſire, les félicitations de tous mes parens. Miſs Charlotte ſe rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de tems, vous choiſirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie, en premier, en ſecond, en troiſième rang, pendant les premiers mois de la belle ſaiſon. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure; & nous n'aurons plus plus autour de nous, qu'une chaîne continuelle de plaiſirs. Ah ! chère Clariſſe, prenez-moi près de vous, aulieu de me condamner au banniſſement; & faites que je ſois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chère, que les inſtances ne tomboient pas ici ſur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, & j'en ai repris plus aiſément mes eſprits. Cependant, je ne lui ai pas donné ſujet de ſe plaindre que j'euſſe refuſé l'offre de chercher une maiſon.

Il eſt ſorti dans cette vue. Mais j'apprends qu'il ſe propoſe de paſſer ici la nuit; & s'il y paſſe celle-ci, je dois m'attendre que lorſqu'il fera quelque ſéjour à la ville, il y paſſera toutes les autres. Comme les portes & les fenêtres de mon appartement ſont à l'épreuve; qu'il ne m'a

donné juſqu'à préſent aucun ſujet de défiance; qu'il a le prétexte du complot de mon frère; que les gens de la maiſon ſont fort obligeans & fort civils, particulièrement miſs Horton, qui paroît avoir conçu beaucoup de goût pour moi, & qui a plus de douceur que miſs Martin dans l'humeur & dans les manières; enfin, comme tout a pris une apparence ſupportable, je m'imagine que je ne pourrois inſiſter ſur ſa promeſſe, ſans un air exceſſif d'affectation, & ſans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raiſons pour juſtifier ſes volontés. Ainſi, je crois que je ne prendrai pas connoiſſance du deſſein qu'il a de ſe loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chère, ce que vous penſez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu ſon billet de banque au moment de ſon arrivée.

Vendredi, au ſoir.

Il a vu trois ou quatre maiſons, dont aucune ne lui a plu. Mais on lui a parlé d'une autre, qui promet quelque choſe, dit-il, & dont il ſera mieux informé demain.

Samedi, à midi.

Il a pris des informations. Il a même déjà

vu la maiſon dont on lui avoit parlé hier au ſoir. La propriétaire eſt une jeune veuve, qui eſt inconſolable de la mort de ſon mari. Elle ſe nomme madame Fretcheville. Les meubles ſont du meilleur goût, n'étant faits que depuis ſix mois. Si je ne les trouve pas à mon gré, ils peuvent être loués pour quelque tems, avec la maiſon. Mais ſi j'en ſuis ſatisfaite, on peut louer la maiſon & faire marché ſur le champ pour acheter les meubles.

La dame ne voit perſonne. On n'a pas même la liberté de viſiter les plus beaux appartemens d'en haut, juſqu'à ce qu'elle les ait quittés pour ſe rendre dans une de ſes terres, où elle ſe propoſe de vivre retirée. Elle penſe à partir dans quinze jours, ou dans trois ſemaines au plus tard.

Le ſallon & deux pièces d'en bas, qui ſont la ſeule partie de la maiſon qu'on ait fait voir à M. Lovelace, ſont d'une parfaite élégance. On lui a dit que tout le reſte y répond. Les offices ſont commodes; les remiſes & l'écurie fort bien ſituées. Il ſera fort impatient, dit-il, juſqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; & s'il ne ſe préſente rien d'ailleurs qui me plaiſe plus que ſon récit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'eſt à quoi il ne s'arrête point.

Il vient de recevoir une lettre de miladi Lawrance, qui regarde principalement quelques affaires qu'elle ſollicite à la chancellerie. Mais elle ne laiſſe pas d'y parler de moi dans des termes fort obligeans. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale. Il en a pris occaſion de me dire qu'il ſe flattoit que leurs déſirs & les ſiens ſeroient bientôt remplis : mais, quoique le moment fût ſi favorable, il ne m'a pas preſſée pour le jour. C'eſt ce que je trouve d'autant plus extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empreſſement pour la célébration.

Il m'a demandé en grâce de lui accorder ma compagnie, à lui & à quatre de ſes meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner ici, lundi prochain. Miſs Martin & miſs Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles ſont engagées d'un autre côté, pour une fête annuelle, avec les deux filles du colonel Solcombe & deux nièces du chevalier Holmes. Mais il aura madame Sinclair, qui lui a fait eſpérer d'avoir auſſi miſs Partington, jeune demoiſelle d'un mérite & d'une fortune diſtingués, dont il paroît que le colonel Sinclair a été le tuteur juſqu'à ſa mort, & qui donne, par cette raiſon, le nom de *maman* à madame Sinclair.

Je l'ai prié de m'en diſpenſer. Il m'a miſe,

lui ai-je dit, dans la déſagréable néceſſité de paſſer pour une perſonne mariée ; & je voudrois voir auſſi peu de gens qu'il me ſera poſſible, qui aient de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il ſe garderoit bien de me preſſer, ſi j'y avois trop de répugnance ; mais que c'étoient effectivement ſes meilleurs amis, des gens de mérite & bien établis dans le monde, qui mouroient d'envie de me voir : qu'à la vérité ils croyoient notre mariage réel, comme ſon ami Doleman, mais avec les reſtrictions qu'il avoit expliquées à madame Sinclair ; & que je pouvois compter, d'ailleurs, que ſa politeſſe ſeroit portée devant eux juſqu'au plus profond reſpect.

Lorſqu'il s'eſt bien réſolu à quelque choſe, on n'a pas peu d'embarras, comme je vous l'ai dit, à lui faire abandonner ſon idée. Cependant je ne veux pas être donnée en ſpectacle, ſi je puis l'empêcher ; ſur-tout à des gens dont le caractère & les principes me ſont très-ſuſpects. Adieu, très-chère amie, objet preſque unique de mes tendres affections.

CL. HARLOVE.

(*La lettre ſuivante eſt de M. Lovelace à ſon ami Belford, auquel il fait à peu-près le même détail qu'on vient de lire. Il l'invite à ſa collation, pour le lundi ſuivant*).

Mowbray, Tourville & Belton, dit-il, brûlent de voir ma déeſſe, & ſeront de la partie. Elle m'a refuſé; mais je t'aſſure qu'elle ne laiſſera pas d'en être. Tu auras le plaiſir de voir l'orgueil & la gloire des Harlove, mes ennemis implacables; & tu applaudiras à mon triomphe.

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai ſouvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la Sinclair. Il ne ſortira pas de ſes lèvres une ordure ni un mot équivoque. Elle ſe compoſe devant ma belle. Tous ſes traits ſe reſſerrent, & ſon gros viſage devient un vrai théâtre de minauderies. Sa voix, qui eſt un tonnerre quand il lui plaît, ſe fond en un petit murmure doucereux. Ses jarrets, d'une roideur qui ne leur a pas permis depuis dix ans de ſe plier à la civilité, deviennent ſouples pour faire une révérence à chaque parole. Elle tient ſes gros bras croiſés devant elle; & ce n'eſt pas ſans peine qu'on parvient à la faire aſſeoir en préſence de la déeſſe.

Je m'occupe à vous dreſſer, à tous, des inſtructions pour lundi. Toi, qui te piques d'entendre un peu le cérémonial, & qui as des prétentions à la prudence, je t'abandonne le ſoin de contenir les trois autres.

Samedi, au ſoir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable. Au ſecours, monſieur! s'eſt écriée Dorcas en deſcendant de chez ſa maîtreſſe : madame eſt réſolue d'aller demain à l'égliſe. J'étois à jouer en bas avec les femmes. A l'égliſe! ai-je dit; & j'ai poſé mes cartes ſur la table. A l'égliſe! ont répété mes compagnes, en jetant un regard l'une ſur l'autre. Notre partie eſt demeurée là pour ce ſoir. Qui ſe ſeroit attendu à ce caprice? ſans avis! ſans la moindre queſtion! avant l'arrivée de ſes habits! ſans avoir demandé ma permiſſion..... Il eſt impoſſible qu'elle penſe à devenir ma femme! Quoi! cette belle perſonne ne conſidère donc pas qu'aller à l'égliſe, c'eſt me mettre dans la néceſſité d'y aller auſſi? Cependant, ne pas demander que je ſorte avec elle, lorſqu'elle eſt perſuadée que Singleton & ſon frère ſont aux aguets pour l'enlever! facile à reconnoître par ſes habits, par ſa taille, par ſes traits, qui n'ont rien d'égal dans toute l'Angleterre! à l'égliſe encore, plutôt que dans tout autre lieu! cette fille a-t-elle le diable au corps? C'eſt le blaſphême qui m'eſt échappé après toutes ces réflexions.

Mais remettons cette affaire à demain. Je veux te donner aujourd'hui les inſtructions que j'ai

méditées pour ta conduite & celle de tes camarades, dans l'assemblée de mardi.

« Instructions pour Jean Belford, Richard » Mowbray, Thomas Belton & Jacques Tour- » ville, écuyers du corps de leur général Robert » Lovelace, le jour qu'ils seront admis à la pré- » sence de sa déesse ».

(Il leur donne plaisamment divers ordres ; entre lesquels il leur commande en particulier d'éviter toutes sortes d'expressions libres, & jusqu'aux termes équivoques).

« Vous savez, leur dit-il, que je ne vous » ai jamais permis d'obscénité dans le langage. » Il en sera tems lorsque nous deviendrons » vieux, & que nous ne serons capables que » de parler. Quoi ! vous ai-je répété souvent, » ne pouvez-vous toucher le cœur d'une femme, » sans blesser ses oreilles ?

» Il est inutile de vous avertir que votre respect » pour moi doit être extrême. Le serment de » fidélité vous y oblige. Et qui peut me voir » sans me respecter » ?

(Il les instruit de leur rôle, à l'égard de miss Partington, & du caractère emprunté qu'elle doit soutenir).

« Vous la connoiſſez, dit-il. Avec des yeux » innocens, perſonne n'a plus de fineſſe & de » manége. N'oubliez pas, ſur-tout, que ma » belle ne porte pas d'autre nom que le mien, » & que la tante ſe nomme Sinclair, veuve d'un » lieutenant-colonel ».

(Il leur donne quantité d'autres avis bizarres, auxquels il ajoute, pour concluſion :)

« Cette chère perſonne eſt prodigieuſement » éclairée dans tout ce qui appartient à la théorie. » Mais vous comprenez qu'à ſon âge, c'eſt une » véritable novice pour les choſes de pratique. » Malgré toutes ſes lectures, j'oſe dire que, » juſqu'au moment qu'elle m'a connu, elle ne » s'étoit pas imaginé qu'il y eût au monde des » gens de notre eſpèce. Quel plaiſir n'aurai-je » pas d'obſerver ſon étonnement, lorſqu'elle ſe » verra dans une compagnie ſi nouvelle, & » qu'elle me trouvera le plus poli des cinq con- » vives » ?

Ces inſtructions ſuffiſent. Il me ſemble, à préſent, que tu es curieux de ſavoir quelles peuvent être mes vues, en riſquant de déplaire à ma belle & de lui inſpirer des craintes, après trois ou quatre jours de paix & de confiance. Il faut ſatisfaire ta curioſité.

J'aurai ſoin de ménager aux deux nièces la viſite imprévue de quelques femmes de province, qui rempliront la maiſon. Les lits ſeront rares. Miſs Partington, qui ſe ſera fait connoître pour une fille douce & modeſte, & qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaiſon d'amitié. On ſera long-tems à table. Elle lui demandera la moitié de ſon lit, pour une nuit ſeulement. Qui ſait ſi cette nuit même je ne ferai pas aſſez heureux pour me rendre coupable d'une mortelle offenſe? Les oiſeaux les plus ſauvages ſe laiſſent prendre en dormant. Si ma charmante s'offenſe aſſez pour vouloir me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle? Si ma charmante m'échappe en effet, ne ſerai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile* ou *incivile*, lorſque j'aurai preuves ſur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage? Et, ſoit que je réuſſiſſe ou non, ſi j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, ſi ſa fureur ſe borne aux plaintes, & ſi je m'apperçois ſeulement qu'elle puiſſe ſoutenir ma vue, ne ſuis-je pas sûr qu'elle eſt tout-à-fait à moi? Ma charmante eſt la délicateſſe même. Je ſuis impatient de voir comment une perſonne ſi délicate ſe conduira dans l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions : & tu conviendras que, dans la

ſituation où je me trouve, il eſt juſte que je me précautionne contre toutes ſortes d'accidens. Je connois l'*anguille* que j'ai à retenir, & combien il eſt à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais ouvrirois-je la bouche & les yeux, ſi je la voyois ſauter de mes mains dans ſa rivière bourbeuſe; je veux dire, dans ſa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer?

Voyons: laiſſe-moi compter combien j'aurai de perſonnes, après la nuit du lundi, qui ſeront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, & qu'elle n'a point eu d'autre vue, en quittant ſes amis, que de prendre ſérieuſement mon nom, ſans que ſa propre famille puiſſe le déſavouer? Premièrement, je puis faire fond ſur tous mes gens, ſur ſa ſervante Dorcas, ſur madame Sinclair, ſes deux nièces & miſs Partington.

Mais, comme tous ces témoins pourroient être ſuſpects, voici le point capital. « Quatre » dignes officiers, nobles de perſonne & d'ori- » gine, invités tel jour à une collation par » Robert Lovelace de Sandon-hall, écuyer; en » compagnie de Madelaine de Sinclair, veuve; » de Priſcille Partington, fille nubille, & de » la dame complaignante, dépoſent, que ledit » Robert Lovelace s'eſt adreſſé pluſieurs fois à

» ladite dame comme à ſa femme ; qu'ils ſe » ſont adreſſés à elle, eux & d'autres, en » qualité de madame Lovelace, chacun lui fai- » ſant des complimens & des félicitations ſur » ſon mariage ; que ces complimens & ces féli- » citations, elle les a reçus ſans autres marques » de déplaiſir & de répugnance, que celles qui » ſont ordinaires aux jeunes mariées, c'eſt-à- » dire avec un peu de rougeur & d'agréable » confuſion, qu'on pouvoit attribuer à l'em- » barras naturel dans ces circonſtances ». Point d'emportemens, Belford, point de révolte contre ton chef. T'imagines-tu que j'aie amené ici cette chère perſonne pour n'en tirer aucun fruit ?

Voilà une foible eſquiſſe de mon plan. Applaudiſſez-moi, eſprits ſubalternes, & reconnoiſſez Lovelace pour votre maître.

LETTRE

LETTRE CLIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 30 avril.

J'AI été à l'égliſe, Belford. Apprends même que je m'y ſuis admirablement conduit. Ma déeſſe eſt contente de moi. J'ai donné une attention parfaite au ſermon, & j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé & les paroiſſiens. Mes yeux ne ſe ſont pas trop égarés. Comment aurois-je eu peine à les gouverner, lorſqu'ils avoient devant eux le plus charmant & le plus aimable objet de l'univers ?

Chère créature ! que de ferveur, que de charmes dans ſa piété ! je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'eſpère que les prières d'une ſi belle ame ne ſeront pas ſans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque choſe d'imposant dans le culte de la religion. Le dimanche eſt une inſtitution charmante, pour ſoutenir la vertu dans les cœurs vertueux. Un jour ſur ſept ; que cette loi eſt raiſonnable ! je crois qu'à la fin je ſerai capable d'aller une fois le jour à l'égliſe. Ma réformation en ira plus vîte. Voir une multitude d'honnêtes gens qui ſe réuniſſent dans le même acte d'adoration ! c'eſt

l'exercice d'un être qui penſe & qui ſent. Cependant cette idée ajoute quelques pointes à mes remords, lorſque je veux m'occuper de mes projets. De bonne foi, je crois que, ſi j'allois conſtamment à l'égliſe, je pourrois les abandonner.

Il m'eſt venu de nouvelles inventions à la tête pendant le ſervice divin : mais j'y renonce, parce qu'elles ſont nées dans un ſi bon lieu. Excellente Clariſſe ! combien de ruines n'a-t-elle pas prévenues en m'attachant à elle, en rempliſſant toute mon attention ?

Mais je veux te raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous, dans ma première viſite du matin: & je te ferai enſuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'égliſe.

La permiſſion de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Elle étoit préparée pour ſortir. J'ai feint d'ignorer ſon intention; & j'avois recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informé.

Vous allez ſortir, mademoiſelle? lui ai-je dit, d'un air indifférent.

Oui, monſieur; j'ai deſſein d'aller à l'égliſe.

J'eſpère, mademoiſelle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaiſe à porteurs, & ſe rendre à l'égliſe voiſine.

Ce diſcours m'a fait treſſaillir. Une chaiſe pour aller à l'égliſe voiſine de chez madame Sinclair, dont le vrai nom n'eſt pas Sinclair; & pour la ramener, à la vue de tout le peuple, qui ne doit pas avoir une trop bonne idée de la maiſon! Il n'y avoit pas moyen d'y conſentir. Cependant, j'avois à ſoutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur, qu'elle voulût me permettre de prendre un carroſſe, & de l'accompagner à Saint-Paul.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement: elle m'a dit que, pour aller à Saint-Paul, elle pouvoit prendre un carroſſe, & partir ſans moi.

Je lui ai repréſenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton & de ſon frère, & je lui ai offert de prendre le plus ſimple de mes habits. Ne me refuſez pas, lui ai-je dit, la faveur de vous accompagner. Il y a très-long-tems que je n'ai été à l'égliſe. Nous nous placerons dans différens bans; & la première fois que j'y retournerai, ce ſera, j'eſpère, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puiſſe recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections; mais enfin, elle m'a permis de partir avec elle.

Je me ſuis placé à ſa vue, pour trouver le tems moins ennuyeux; car nous ſommes arrivés

de bonne heure : & je me ſuis ſi bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le ſujet du ſermon étoit aſſez ſingulier : c'étoit l'hiſtoire d'un prophête, ou la parabole d'une jeune brebis enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit chèrement, & qui n'avoit pas d'autre plaiſir au monde. Le prophête avoit en vue d'inſpirer des remords à David, ſur ſon adultère avec Bethſabée, femme d'Urie, & ſur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout tems l'occaſion d'une infinité de déſordres. Enfin, lorſque le roi David eut juré, dans ſon indignation (tu vois, mon ami, que le roi David juroit : mais comment ſaurois-tu qui étoit le roi David ? l'hiſtoire eſt de la bible), auſſi-tôt, dis-je, qu'il eut juré de punir l'homme riche, le prophête, qui ſe nommoit Nathan, honnête perſonnage & de fort bon eſprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte : *Cet homme, c'eſt toi.* Par ma foi ! j'ai cru que le prédicateur jetoit directement les yeux ſur moi ; & les miens ſe ſont tournés au même moment ſur ma jeune brebis. Mais je dois dire auſſi que je me ſuis ſouvenu en même tems de mon *bouton de roſe :* après tout, ſur ce point, me ſuis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le roi David.

A notre retour, nous nous ſommes entretenus du ſermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le prédicateur avoit tiré le plus de parti de ſon ſujet, & ceux qu'il auroit pu toucher avec plus d'avantage; car l'hiſtoire eſt réellement fort touchante, & je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air ſi grave, que la ſatisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus : & je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au ſoir l'honneur de ſa préſence, à ma collation.

Dimanche au ſoir.

Nous avons dîné tous enſemble, dans la ſalle à manger de madame Sinclair. Tout eſt dans la meilleure ſituation. Les deux nièces ont fort bien joué leur rôle, & madame Sinclair le ſien. Je n'ai pas encore vu ma charmante ſi tranquille. » D'abord, m'a-t-elle dit, elle n'avoit pas eu » trop bonne idée de ces gens-là. Madame Sin- » clair lui avoit ſemblé rebutante. Ses nièces » étoient de jeunes perſonnes avec leſquelles » elle n'auroit pas ſouhaité de liaiſon. Mais, » réellement, il ne falloit pas être trop précipité » dans les cenſures. Bien des gens gagnent à » ſe faire connoître. La veuve lui paroiſſoit » ſupportable (c'eſt toute la faveur qu'elle lui

» fait). Miſs Martin & miſs Horton ſont deux » jeunes filles de fort bon ſens, & qui ont » beaucoup de lecture. Ce que miſs Martin, » particulièrement, a dit du mariage & de » l'homme qui la recherche, étoit très-ſolide. » Avec de tels principes, elle ne ſauroit faire » une mauvaiſe femme ». Remarque, en paſſant, que le très-humble ſerviteur de Sally eſt un marchand de grande réputation, & qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une eſquiſſe de ton caractère, & de celui de mes trois autres écuyers, dans l'eſpérance d'exciter ſa curioſité à vous voir lundi. Je lui ai dit le mal comme le bien; autant pour m'exalter moi-même, & pour prévenir toutes les ſurpriſes, que pour lui apprendre quelle ſorte de perſonnages elle doit s'attendre à voir, ſi elle veut m'obliger. Par ſes obſervations ſur chacun de vous, je jugerai des meſures que j'aurai à garder, pour obtenir ou pour conſerver ſon eſtime. Je connoîtrai ce qui eſt de ſon goût, & ce qui ne l'eſt pas. Ainſi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes ſuperficielles, j'entrerai dans ſon cœur, & j'y prendrai langue pour mes eſpérances.

La maiſon ne ſera prête que dans trois ſemaines. Tout ſera fini dans cet intervalle, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui ſait ſi trois

jours ne feront pas l'affaire ? N'ai-je pas emporté le grand point, de la faire paſſer ici pour ma femme ? & l'autre, qui n'eſt pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour ? jamais une femme m'eſt-elle échappée lorſque j'ai pu me loger ſous le même toit ? & la maiſon ? n'eſt-ce rien que la maiſon ? Et les gens ? Will (*) & Dorcas, qui ſont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit : bon ! trois heures.

Je viens d'emporter mon troiſième point, Belford ; quoiqu'au grand mécontentement de la belle. On lui a préſenté, pour la première fois, miſs Partington, qui s'eſt laiſſée engager pour demain ; mais à condition que ma charmante ſeroit de la partie. Quel moyen de refuſer ? une jeune perſonne ſi aimable ! ſecondée par mes ardentes prières.

Mon impatience, à préſent, eſt d'avoir vos opinions ſur ma conquête. Si vous aimez des traits & des yeux pleins de flammes, quoique le cœur ſoit de glace, & qu'il n'ait point encore commencé à *s'amollir* ; ſi vous aimez un ſens exquis, & le plus ſéduiſant langage, qui coule entre des dents d'ivoire & des lèvres de corail ; un regard qui pénètre tout ; un ſon de voix qui eſt l'harmonie même ; un air de no-

(*) Son valet-de-chambre.

bleſſe, mêlé d'une douceur qui ne peut être décrite; une politeſſe qui ne ſera jamais ſurpaſſée, s'il eſt poſſible qu'il y en ait jamais d'égale; vous trouverez toutes ces excellences, & cent fois plus, dans mon Hélène.

(*) « Contemplez cette majeſtueuſe fabrique! » c'eſt un temple ſacré dans ſa naiſſance, & » bâti par des mains divines. Son ame eſt la » divinité qui l'habite; & l'édifice n'eſt pas in» digne du dieu ».

Ou ſi tu veux une deſcription plus douce, dans le ſtyle de Rowe:

» Elle offre tous les charmes des fleurs nou» vellement écloſes; une beauté ſans tache, une » fraîcheur vive & douce, que rien ne ternit » encore: c'eſt l'image de la nature au premier » printems du monde ».

Adieu, mes quatre ſuppôts. Je vous attends demain, à ſix heures du ſoir.

(Miſs Clariſſe, dans une lettre datée du lundi matin, loue la conduite de M. Lovelace à l'égliſe & ſes remarques ſur le ſermon. Elle parle des femmes de la maiſon avec plus de goût que la première fois. Elle obſerve qu'elle ne voit chez elles que des perſonnes de diſtinction. Sous une

(*) Quatre vers de Driden.

autre date, elle déclare, qu'on ne lui a pas fait plaiſir d'introduire chez elle miſs Partington, & moins encore de l'avoir miſe dans la néceſſité d'aſſiſter à la collation de M. Lovelace. Elle prévoit, dit-elle, que c'eſt une ſoirée perdue.

LETTRE CLIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Lundi au ſoir, 1er. mai.

JE m'échappe, à ce moment, de la déſagréable compagnie où je me ſuis vue engagée contre mon inclination. Comme je prendrois peu de plaiſir à me rappeler le détail de la converſation, contentez vous de ce que je pourrai recueillir du ſouvenir qui me reſte de la peinture que M. Lovelace me fit hier de ſes quatre amis, & de quelques obſervations ſur le ſpectacle auquel je viens heureuſement de me dérober.

Les noms des quatre meſſieurs ſont, Belton, Mowbray, Tourville & Belford. Madame Sinclair, miſs Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, M. Lovelace & moi, faiſoient le reſte de la compagnie.

Je vous ai déjà fait le portrait de miſs Partington, du côté favorable, ſur le témoignage de madame Sinclair & de ſes nièces. J'ajouterai

quelques-unes de mes propres remarques ſur la conduite qu'elle a tenue dans l'aſſemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-elle paru avec moins de déſavantage : mais, malgré ſes regards innocens, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'eſt pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus pour ce qui regarde la véritable modeſtie. A l'occaſion de quelques diſcours, qui n'étoient pas aſſez libres pour mériter une cenſure ouverte, mais qui ne laiſſoient pas de renfermer quelque choſe d'indécent pour des perſonnes bien élevées, j'ai obſervé que cette jeune demoiſelle marquoit d'abord une ſorte d'embarras ; mais qu'enſuite, par un ſourire ou par un coup-d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroiſſoit condamner, un grand nombre de libertés qui ſont abſurdes, ſi elles ne ſignifient rien, ou qui doivent paſſer pour des groſſièretés offenſantes ſi elles renferment quelque ſens. Il eſt vrai que j'ai connu pluſieurs femmes, dont j'ai meilleure opinion que de madame Sinclair, qui ne faiſoient pas difficulté de paſſer aux hommes, & de ſe pardonner à elles-mêmes, des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une ſi grande facilité puiſſe s'accorder avec l'honnête pudeur, qui fait le caractère diſtinctif de notre ſexe. Si les paroles ne ſont que le corps ou l'habit des

penſées, l'ame ne ſe fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure ?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs ancêtres ; mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de nobleſſe.

M. Belton a reçu ſon éducation à l'univerſité, parce qu'il étoit deſtiné pour la robe. Cette profeſſion ne s'accordant point avec la vivacité de ſon naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien conſidérable, lui fit quitter le collége pour venir à la ville, où il prit auſſi-tôt les airs du grand monde. On aſſure qu'il eſt homme ſenſé. Il ſe met fort bien, mais ſans affectation. Il eſt grand buveur. Il aime à veiller, & s'en fait gloire. Il a la paſſion du jeu, qui a dérangé ſes affaires. Son âge ne paſſe pas trente ans. Son viſage eſt d'un rouge ardent, un peu taché & boutonné. Les irrégularités de ſa vie ſenſuelle paroiſſent la menacer d'une courte durée ; car il eſt attaqué d'une toux sèche, qui ne marque pas des poumons fort ſains : cependant, il affecte de rire lui-même, & de faire rire ſes amis, de ces menaçans ſymptômes, qui devroient le rendre plus ſérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle pluſieurs langues, comme M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il eſt de bonne

maiſon : ſon âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute & bien priſe, les yeux vifs & le regard audacieux. Son front & ſa joue droite ſont défigurés par deux larges cicatrices. Il ſe met auſſi fort proprement. Il a toujours ſes gens autour de lui, les appelant ſans ceſſe, & les chargeant de quelque meſſage frivole, comme nous en avons eu une douzaine d'exemple pendant le peu de tems que j'ai paſſé dans l'aſſemblée. Ils paroiſſent obſerver, tour-à-tour, le fier mouvement de ſes yeux, pour être prêts à courir avant qu'ils aient entendu la moitié de ſes ordres ; & j'ai cru remarquer qu'ils le ſervent en tremblant. Cependant cet homme paroît ſupportable avec ſes égaux. Il ne parle pas mal des ſpectacles & des amuſemens publics, ſur-tout de ceux des pays étrangers. Mais il a quelque choſe de romaneſque dans l'air & dans le langage ; & ſouvent il aſſure, avec beaucoup de force, des choſes qui n'ont aucune vraiſemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devroit croire ; c'eſt-à-dire qu'il badine librement ſur les choſes ſaintes, & qu'il fait profeſſion de haïr les prêtres de toutes ſortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur ; c'eſt un mot qui ne ſort preſque point de ſa bouche : mais il ne paroît pas qu'il reſpecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne ſais à quelle occaſion, la grâce de nous apprendre ſon âge. Il entre juſtement dans ſa trente-deuxième année. Il eſt auſſi d'ancienne maiſon; mais, dans ſa perſonne & dans ſes manières, il a plus de ce qu'on appelle *petit-maître*, qu'aucun de ſes compagnons. Il eſt vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût, dans le choix de tout ce qui ſert à ſa parure; mais j'y ai trouvé plus de profuſion que d'élégance. On remarque ſans peine, au ſoin qu'il prend de ſon extérieur, & à l'attention qu'il exige pour ce qui le diſtingue au-dehors, que le dedans occupe peu ſon attention. M. Lovelace dit qu'il danſe parfaitement, qu'il eſt grand muſicien, & que le chant eſt une de ſes principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté quelques airs italiens & françois; &, pour lui rendre juſtice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-ſatisfaite; mais ſes plus grands admirateurs ont été madame Sinclair, miſs Partington & lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La converſation & les manières de M. Tourville ſont remplies, dans un excès inſupportable, de ces groſſières offenſes contre le bon ſens de notre ſexe, auxquelles l'uſage moderne a donné le nom de complimens, & qui paſſent pour une

marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment, au fond, qu'un amas d'exagérations ridicules, propres ſeulement à faire connoître la mauvaiſe foi des hommes, & l'opinion déſavantageuſe qu'ils ont des femmes. Il affecte de mêler dans ſes diſcours, des mots françois & italiens; & ſouvent il répond en françois à une queſtion qu'on lui fait en anglois, parce qu'il préfere cette langue, dit-il, au ſifflement de ſa nation. Mais, alors, il ne manque point de donner la traduction de ſa réponſe, dans l'odieuſe langue de ſon pays; de peur, apparemment, qu'on ne le ſoupçonne de ne pas ſavoir ce qu'il dit. Il aime les narrations. Il promet toujours une hiſtoire excellente, avant que de la commencer : mais il ne paroît pas qu'il s'embarraſſe beaucoup de tenir parole. Il eſt rare même qu'il aille juſqu'à la fin du récit, lorſqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un ſi grand nombre de parenthèſes, & de nouveaux incidens, qu'il perd le fil de ſon propre diſcours, & qu'il demeure ſatisfait au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du ſecours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il ſe ſouvient de ce qu'il vouloit dire. Mais c'en eſt aſſez, & beaucoup trop, ſur M. Tourville.

M. Belford eſt le quatrième convive, & celui

pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'eſtime & d'affection. Je crois avoir compris que c'eſt un homme d'une valeur éprouvée. Ils ſont devenus amis à l'occaſion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être), & d'une rencontre aux carrières de Kenſington, où quelques ſurvenans eurent le bonheur de les réconcilier.

Il me ſemble que M. Belford n'a pas plus de vingt-ſept ou vingt-huit ans. C'eſt le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être ſont-ils les deux plus méchans; car ils paroiſſent capables de conduire les trois autres à leur gré. M. Belford eſt mis proprement, comme les autres : mais il n'a pas ces avantages de figure & d'ajuſtement dont M. Lovelace eſt trop vain. Cependant il a l'apparence d'un homme de condition. Les bons auteurs anciens, & nos meilleurs écrivains, lui ſont familiers. La converſation, par ſon moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable : & moi, qui, paſſant parmi eux pour madame Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit poſſible à ma ſituation, je me ſuis jointe alors à eux, & j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de complimens ſur mes obſervations.

M. Belford paroît obligeant & de bon naturel. Quoique plein de complaiſance, il ne la porte

point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime avec beaucoup de facilité & de politeſſe, & j'ai cru remarquer un fonds de bonne logique dans ſon eſprit & dans ſes raiſonnemens. Monſieur Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant, nous autres femmes, comme pour obſerver ſi nous admirions leur ſavoir, lorſqu'ils étoient contens d'eux-mêmes. Mais, avec plus de pénétration & de juſteſſe, M. Belford emportoit viſiblement l'avantage; & le ſentant bien lui-même, il prenoit plaiſir à défendre le côté foible de l'argument.

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les ſujets qui ſe traitent dans ces occaſions, on s'y prête autant que la bienſéance le permet, & par le rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'auroit été difficile de ne pas ſouvent obſerver combien M. Lovelace étoit au-deſſus de ſes quatre amis, dans les choſes mêmes ſur leſquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'eſprit & la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder lorſqu'il ouvroit les lèvres. Le fier Mowbray exhortoit alors Tourville à finir ſon babil; il pouſſoit du coude le ſourcilleux Belton, pour lui faire faire attention que Lovelace alloit parler; & lorſqu'il avoit parlé,

parlé, les termes de *charmant garçon* ſortoient de toutes les bouches, avec quelque expreſſion cavalière d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement, il a des avantages ſi particuliers dans la figure, dans le langage, & dans les manières; que, ſi l'on n'avoit ſoin de veiller ſur ſoi-même, & de diſtinguer la vérité des fauſſes apparences, on ſeroit ſouvent expoſé à l'illuſion.

« Voyez-le, dans une compagnie nombreuſe, » m'a dit M. Belford; on ne fait attention qu'à » lui ». Ce Belford, ayant vu ſortir ſon ami pour un moment, a profité de ſon abſence pour s'approcher de mon oreille; & de l'air d'un favori, qui eſt dans le ſecret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitation ſur mon mariage ſuppoſé; en m'exhortant à ne pas inſiſter trop long-tems ſur les rigoureuſes conditions que j'avois impoſées à un ſi galant homme. Ma confuſion, dont il s'eſt apperçu, lui a fait quitter auſſi-tôt ce ſujet, pour retomber ſur l'éloge de ſon ami.

Réellement, ma chère, il faut avouer que M. Lovelace a, dans l'air, une dignité naturelle, qui rend en lui la hauteur & l'inſolence non-ſeulement inutiles, mais abſolument inexcuſables. Et puis cette douceur trompeuſe qu'il a dans le ſourire, dans le langage & dans toute

ſa contenance, du moins lorſqu'il cherche à plaire, ne marque-t-elle pas qu'il eſt né avec des inclinations innocentes; & qu'il n'eſt pas naturellement cette cruelle, cette violente, cette impétueuſe créature, dans laquelle il ſe peut que la mauvaiſe compagnie l'ait changé? car il a d'ailleurs une phyſionomie ouverte, & je puis dire honnête. Ne le penſez-vous pas auſſi, ma chère? C'eſt ſur toutes ſes ſpécieuſes apparences que je fonde l'eſpoir de ſa réformation.

Mais il eſt ſurprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une ſi grande connoiſſance des hommes & des livres, avec un eſprit ſi cultivé, il puiſſe trouver tant de ſatisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture, & dans une converſation d'une impertinence révoltante, indigne de ſes talens & de tous ſes avantages naturels & acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raiſon; & malheureuſement elle ne marque point une grande ame: c'eſt ſa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à ſe voir le chef des compagnons qu'il s'eſt choiſis. Comment peut-on aimer les louanges, & ſe contenter de celles qui viennent d'une ſource ſi mépriſable?

M. Belford s'eſt aviſé de lui faire un compliment qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante aſſemblée. « Heureux mortel! » lui

a-t-il dit à l'occaſion de quelques flatteries de madame Sinclair, qui étoient approuvées par miſs Partington, « vous êtes ſi bien partagé » du côté de l'eſprit & du courage, qu'il n'y a » point de femme, ni d'homme, qui puiſſent » tenir devant vous ». En parlant, M. Belford avoit les yeux ſur moi. Oui, ma chère, il me regardoit avec un ſourire; & ſes regards ſe ſont tournés enſuite vers ſon ami. Ceux de toute l'aſſemblée, hommes & femmes, ſont tombés auſſi-tôt ſur votre Clariſſe. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penſer; car à peine me ſuis-je ſenti la hardieſſe de lever les yeux.

Ah! ma chère, ſi les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme, (& c'eſt le cas où je ſuis, car à quelle autre cauſe attribuer une fuite qu'on ſuppoſe volontaire?) étoient capables de réfléchir un moment ſur l'orgueil qu'elles lui cauſent & ſur l'humiliation dont elles ſe couvrent; ſur la fauſſe pitié, le mépris tacite, les inſolens ſourires, & les malignes explications auxquelles elles s'expoſent de la part d'un monde de cenſeurs de l'un & de l'autre ſexe; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes? & combien la mort, avec toutes ſes horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaiſſement? Vous devez voir à préſent pourquoi je ne

puis m'étendre davantage ſur toutes les circonſtances de cette converſation.

LETTRE CLV.

Miſs CLARISSE HARLOVE à miſs HOWE.

Lundi, à minuit.

IL m'arrive une aventure fort bizarre, qui me cauſe de la peine & du regret.

Madame Sinclair me quitte à ce moment; & fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maiſon ſe trouvant remplie de quelques femmes arrivées pour ſes nièces, & la nuit, qui eſt fort avancée, ne permettant guère à miſs Partington de s'expoſer dans les rues de Londres, elle eſt venue me prier d'accorder à cette jeune perſonne la moitié de mon lit.

Sa demande peut avoir été fort ſimple, & mon refus lui aura paru dur & peu obligeant: mais, pendant qu'elle s'expliquoit, il m'eſt venu ſubitement à l'eſprit que je ſuis ici comme étrangère pour tout le monde; que je n'ai pas un ſeul domeſtique que je puiſſe dire à moi, ou dont j'aie grande opinion; qu'il y a, dans la maiſon, quatre hommes d'un caractère fort libre; partiſans déclarés de M. Lovelace; lui-

même d'un eſprit entreprenant; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin; que miſs Partington elle-même n'eſt pas une perſonne auſſi timide qu'on me l'a repréſentée; qu'on a pris des peines officieuſes pour me donner bonne opinion d'elle, & que madame Sinclair a mis plus de recherche dans ſon compliment qu'une prière de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air ſingulier, pour des gens qui me croient déjà un peu ſingulière: un conſentement m'expoſe à de fâcheuſes aventures. J'ai trouvé ſi peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé ſur le choix.

J'ai répondu à madame Sinclair que j'avois une longue lettre à finir; que je ne quitterois pas la plume ſans être fort preſſée du ſommeil; que miſs Partington ſeroit gênée, & que je le ſerois moi-même.

Il ſeroit bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette diſtinction fût obligée de partager, avec Dorcas, un lit fort étroit. Mais elle avoit encore plus de regret de m'avoir fait une propoſition dont je puſſe recevoir la moindre incommodité. Rien ne ſeroit plus éloigné de ſes intentions; & miſs Partington attendroit vo-

lontiers avec elle que j'euſſe fini ma lettre. Alarmée de ces inſtances, & moins embarraſſée à perſiſter dans mon refus, qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier, & de me renfermer dans mon cabinet pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre miſs, m'a-t-on dit, ſeroit effrayée de coucher ſeule : d'ailleurs, elle ne conſentiroit jamais à m'incommoder juſqu'à ce point.

Je me ſuis crue délivrée, ſur-tout lorſque j'ai vu madame Sinclair qui ſe retiroit civilement. Mais elle eſt revenue ; & m'ayant demandé pardon de ſon retour, elle m'a dit que miſs Partington étoit tout en larmes ; que jamais elle n'avoit vu de jeune dame pour laquelle elle eût conçu autant d'admiration que pour moi ; que cette chère fille ſe flattoit de n'avoir laiſſé rien échapper dans ſa conduite qui m'eût inſpiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât ?

J'étois fort occupée, lui ai-je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'eſpérois de voir demain miſs Partington, & de lui faire agréer mes excuſes. Alors madame Sinclair, héſitant & paroiſſant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laiſſé de ſe tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre garde à ſes pieds,

Elle s'eſt arrêtée au haut de l'eſcalier : mon dieu ! madame, quelle peine vous prenez ! m'a-t-elle dit. Le ciel connoît mon cœur ; je n'ai pas eu deſſein de vous offenſer ; mais puiſque vous n'approuvez pas une demande trop libre, je vous ſupplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit trop hardie & trop impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, cet incident fort particulier ; ſoit en lui-même, ſoit dans le tour que mes réponſes lui ont fait prendre ? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, ſi l'on ne ſe propoſoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté ; j'ai marqué des ſoupçons auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils ſont juſtes, je dois tout craindre ; je dois fuir & cette maiſon, & l'homme, comme ce qu'il y a de plus infecté. S'ils ne le ſont pas, & que je ne puiſſe me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raiſon plauſible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus long-tems avec honneur ?

Je me ſens irritée contre lui, contre moi-même, & contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons ſont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu ſouhaiter de me voir en ſi mauvaiſe compagnie ? Encore une fois, je ne ſuis pas contente de lui.

LETTRE CLVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Mardi, 2 mai.

IL faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mère (ſous le couvert de M. Lovelace, & par la voie de milord M..), qui me fait là-deſſus des reproches fort vifs, & qui me défend, autant que je m'intéreſſe à ſon bonheur & au vôtre, de vous écrire ſans ſa permiſſion. Ainſi, juſqu'à des tems plus tranquilles, cette lettre eſt la dernière que vous recevrez de moi. Comme la ſituation de mes affaires ſemble devenir plus heureuſe, eſpérons d'obtenir bientôt la liberté de reprendre la plume, & celle même de nous voir. Une alliance avec une famille auſſi honorable que celle de M. Lovelace, ne ſera pas regardée apparemment comme une diſgrâce.

Votre mère ajoute que, ſi je ſouhaite de *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défenſe qu'elle me ſignifie : mais elle ſe flatte que, ſans la compromettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une correſ-

pondance à laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppoſe depuis long-tems. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous prier de n'être point *enflammée*; c'eſt de vous engager par mes inſtances, à ne pas lui faire connoître, ni même ſoupçonner, que je vous aie communiqué la raiſon qui me fait ceſſer de vous écrire. Après avoir continué notre commerce, malgré le ſcrupule que je m'en ſuis fait, & ſur lequel j'ai long-tems inſiſté, comment pourrois-je me diſpenſer honnêtement de vous apprendre ce qui, tout d'un coup, a la force de m'arrêter? Ainſi, ma chère, j'aime mieux, comme vous voyez, me repoſer ſur votre diſcrétion, que de feindre des raiſons dont vous ne feriez pas ſatisfaite, & qui, ne vous empêchant point de vouloir pénétrer le fond du myſtère, me feroient enfin paſſer à vos yeux pour une amie capable de réſerve; ſans compter que vous auriez quelque ſujet de vous croire bleſſée, ſi je ne vous ſuppoſois pas aſſez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répète que mes affaires n'ont point une mauvaiſe face. La maiſon ſera louée inceſſamment. Les femmes de celle-ci ſont fort reſpectueuſes, malgré ma délicateſſe à l'égard de miſs Partington. Miſs Martin, qui doit ſe marier

bientôt avec un riche marchand du Strand (*), eſt venue me conſulter aujourd'hui ſur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occaſion. La veuve eſt moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas diſſimulé que ſes quatre amis ne ſont pas de mon goût, m'aſſure que ni eux ni d'autres, ne paroîtront devant moi ſans ma permiſſion.

Si je raſſemble toutes ces circonſtances, c'eſt pour mettre en repos votre cœur tendre & obligeant, dans la vue de rendre votre ſoumiſſion plus facile à l'ordre de votre mère, & dans la crainte qu'on ne m'accuſe de vous *enflammer*, moi qui ſuis, avec des intentions bien différentes, ma très-chère & très-aimable amie, votre fidelle & dévouée,

CL. HARLOVE.

(*) Fameuſe rue de Londres.

LETTRE CLVII.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 3 mai.

IL me paroît bien étonnant que ma mère ait été capable d'une ſi étrange démarche, uniquement pour exercer mal-à-propos ſon autorité, & pour obliger des cœurs durs & ſans remords. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conſeils ou par mes informations, vous imaginez-vous que je balance jamais à vous les donner ?

M. Hickman, qui croit entendre un peu les cas de cette nature, eſt d'avis que je ne dois pas abandonner une correſpondance telle que la nôtre. Il eſt fort heureux de penſer ſi bien; car, ma mère ayant excité ma bile, j'ai beſoin de quelqu'un que je puiſſe quereller.

Voici ma réſolution, puiſqu'il faut vous ſatisfaire. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, & juſqu'à ce que l'orage ſoit un peu appaiſé. Mais ſoyez ſûre, que je ne vous diſpenſerai pas de m'écrire. Mon cœur, ma conſcience, mon honneur s'y oppoſent.

Mais comment ferai-je ici ? comment ? Rien

ne m'embarraſſe moins ; car je vous aſſure que je n'ai pas beſoin d'être pouſſée beaucoup pour prendre ſecrètement la route de Londres ; & ſi je m'y détermine, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vue mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fléau ! &, dans ce dernier cas, je vous emmène avec moi, en dépit de tout l'univers ; ou, ſi vous refuſez de venir, je demeure avec vous, & je vous ſuis comme votre ombre.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *conſidération* & *une ſeule eſpérance* qui m'arrêtent, veillée comme je ſuis dans tous les momens de ma vie, obligée de lire ſans voix, de travailler ſans goût, & de coucher chaque nuit avec ma mère. La conſidération, c'eſt que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent le nom de faute à votre départ : l'eſpérance conſiſte à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureuſement, & que certaines gens rougiront un jour de l'infâme rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive ſouvent de balancer. Mais la réſolution où vous paroiſſez être de rompre tout commerce avec moi dans cette criſe, emportera néceſſairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous de toutes les conſéquences.

Quelques mots ſur les principaux articles de vos dernières lettres. J'ignore ſi le ſage projet de votre frère eſt abandonné, ou s'il ne l'eſt pas. Un profond ſilence règne dans votre famille. Votre frère s'eſt abſenté pendant trois jours. Il eſt revenu paſſer vingt-quatre heures au château d'Harlove. Enſuite, il a diſparu. S'il eſt avec Singleton ou d'un autre côté, c'eſt ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre perſonnage, je vois aſſez que c'eſt une race infernale, dont il eſt le Belzébuth. Qu'a-t-il pu ſe propoſer, comme vous dites, dans l'empreſſement avec lequel il a ſouhaité de vous voir au milieu d'eux, & de vous donner cette occaſion d'en faire comme autant de miroirs qui réfléchiſſoient la lumière l'un ſur l'autre. Cet homme eſt un fou, n'en doutez pas, ma chère; ou, du moins, un parfait étourdi. Je me figure qu'ils ſe ſont parés devant vous de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des gens du bel air, des ſeigneurs d'un mérite accompli! cependant, qui ſait combien d'ames mépriſables de notre ſexe, le pire d'entr'eux a ſu lier à ſon char?

Vous vous êtes jetée dans l'embarras, comme vous l'obſervez, en refuſant de partager votre lit avec miſs Partington. J'en ai du regret pour

elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver ? S'il penſoit à la violence, il n'attendroit pas le tems de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas toucher. Madame Sinclair vous a trop preſſée, & vous avez pouſſé trop loin le ſcrupule.

S'il vous ſurvenoit quelque choſe qui retardât la célébration, je vous conſeillerois de prendre un autre logement : mais ſi vous vous mariez, je ne vois aucune raiſon qui vous empêche de demeurer où vous êtes, juſqu'à ce que vous ayez obtenu la poſſeſſion de votre terre. Le nœud une fois formé, ſur-tout avec un homme ſi réſolu, il ne faut pas douter que vos parens ne vous reſtituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matière à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir, & vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y oppoſer. Il ſera maître alors de votre bien (*), & vous ne pourriez former d'autres vues ſans injuſtice.

Un point que je vous conſeille de ne pas oublier, c'eſt celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence & de ſa juſtice, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout

(*) Suivant les loix d'Angleterre.

méchant qu'il eſt, il ne paſſe pas pour une ame ſordide; & je m'étonne qu'il ſoit encore à vous faire cette propoſition.

Je ne ſuis pas mécontente de ſes ſoins, pour trouver une maiſon toute meublée. Il me ſemble que celle qu'il a en vue vous conviendra beaucoup. Mais, s'il faut attendre trois ſemaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie ſi loin. D'ailleurs, il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. C'eſt un de mes étonnemens, qu'il paroiſſe ſi ſoumis.

Ma chère, je le répète : continuez de m'écrire. J'inſiſte abſolument ſur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, & dans le plus grand détail; ou prenez ſur vous toutes les ſuites. Il n'y a point de démarches qui m'effraient, lorſque je croirai les devoir à la ſûreté de votre honneur & de votre repos.

ANNE HOWE.

LETTRE CLVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

Jeudi, 4 mai.

JE ferme les yeux ſur tout autre engagement, je ſuſpends tout autre déſir, je bannis toute autre crainte, pour vous ſupplier, très-chère amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié pour lequel je ne puis jamais vous faire de remercîmens, & qui deviendra pour moi la ſource d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je connois votre caractère impatient, lorſque vous croyez votre généroſité ou votre amitié bleſſée. Ma chère miſs Howe ! voudriez-vous encourir la malédiction d'une mère, comme je me ſuis attirée celle de mon père ? ne diroit-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, ſi miſs Howe venoit à la ſuivre ? Il y a des choſes ſi viſiblement mauvaiſes, qu'elles ne ſouffrent pas de diſcuſſion ; celle-ci eſt du nombre. Il eſt inutile d'apporter des raiſons contre une témérité de cette nature. Quelques nobles, quelques généreux que puiſſent être vos motifs, dieu ne plaiſe qu'on ſache jamais qu'il vous ſoit entré ſeulement dans l'idée, de ſuivre un ſi mauvais exemple ! d'autant plus que vous n'auriez

n'auriez pas même les excuſes qu'on peut alléguer en ma faveur ; particulièrement celle d'avoir été malheureuſement ſurpriſe.

La contrainte où votre mère vous retient ne vous paroîtroit pas inſupportable dans une autre occaſion. Auriez-vous regardé autrefois comme un tourment, de partager ſon lit ? Avec quelle joie je recevois cette faveur de la mienne ! quel plaiſir je prenois à travailler ſous ſes yeux ! vous penſiez de même autrefois : & je ſais que, dans les ſoirées d'hiver, c'étoit un de vos plus chers amuſemens de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas ſujet de me reprocher à moi-même la raiſon de ce changement.

Apprenez, ma chère, votre amie vous en conjure, apprenez à ſubjuguer vos propres paſſions. Tout excès eſt blâmable, quels qu'en ſoient les motifs. Ces paſſions de notre ſexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même ſource que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés & violens ; & peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'uſage, ou par la force d'une éducation plus libre. Peſons toutes deux cette réflexion, ma chère ; tournons les yeux ſur nous-mêmes, & tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'inſiſte ſur une interruption de votre part.

Votre ſilence ſur ce point me ſera une preuve que vous ne penſez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, & que vous obéiſſez à votre mère, du moins dans la partie qui vous regarde. Suppoſez des cas d'importance : ne pouvez-vous pas employer la plume de monſieur Hickman ?

Mes caractères tremblans vous feront connoître, ma chère & impétueuſe amie, quel tremblement de cœur vous avez cauſé à votre fidelle,

CL. HARLOVE.

P. S. On m'apporte à ce moment mes habits. Mais vous m'avez jetée dans un trouble qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Un valet de monſieur Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me ſoulage un peu de ce nouveau ſujet d'inquiétude.

LETTRE CLIX.

M. HICKMAN à miſs CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 5 mai.

MADEMOISELLE,

J'ai l'honneur d'être chargé, par miſs Howe, de vous marquer, ſans connoître ſes motifs, qu'elle eſt exceſſivement affligée de l'inquiétude que vous avez conçue de ſa dernière lettre, & que ſi vous continuez ſeulement de lui écrire comme vous l'avez fait juſqu'à préſent, elle renoncera au deſſein qui vous cauſe tant d'alarmes. Cependant, elle m'ordonne d'ajouter que, s'il y a la moindre apparence qu'elle puiſſe *vous ſervir* ou *vous ſauver*, ce ſont ſes propres termes, toutes les cenſures du monde ne tiendront que le ſecond rang dans ſon eſprit. Je ſuis fort tenté, mademoiſelle, de ſaiſir cette occaſion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre ſituation; mais n'en étant pas bien informé, & jugeant ſeulement, par l'agitation d'eſprit de la plus chère perſonne que j'aie au monde, & de la plus ſincère de vos amies, qu'elle n'eſt pas auſſi heureuſe que je le déſire, je ſuis réduit à vous offrir mes fidelles

ſervices, avec des vœux ardens pour la fin de toutes vos peines; car je ſuis, mademoiſelle, avec un dévouement égal à mon reſpect & à mon admiration, votre, &c.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE CLX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 mai.

MERCURE, ſuivant nos fabuliſtes, ayant la curioſité de ſavoir dans quel degré d'eſtime il étoit parmi les mortels, deſcendit ſous quelque déguiſement, & marchanda dans la boutique d'un ſtatuaire, un Jupiter, une Junon, enſuite quelques autres des dieux majeurs; & venant à ſa propre ſtatue, il demanda auſſi de quel prix elle étoit. Oh, lui dit l'artiſte, achetez une des autres, & je vous donnerai celle-là par-deſſus le marché. Le dieu des voleurs dût avoir l'air aſſez ſot en recevant cette mortification pour ſa vanité.

Tu lui reſſemble, Belford. Mille guinées ne te coûteroient rien pour obtenir l'eſtime de cette belle perſonne. Tu te croirois heureux qu'elle te trouvât ſeulement ſupportable, & pas tout-

à-fait indigne de ſa compagnie. En partant hier au ſoir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware, pour t'apprendre ce qu'elle penſe de toi & de tes camarades ſubalternes.

Tes mille guinées ſont à toi, mon pauvre Belford; car vous lui déplaiſez tous parfaitement; & toi comme les autres.

J'en ſuis aſſez fâché pour ta part; & cela par deux raiſons: l'une, que le motif de ta curioſité devoit être crainte & mauvaiſe opinion de toi-même; aulieu que celle du dieu des voleurs ne venant que d'une inſupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé au ciel en rougiſſant d'une aventure dont il y a beaucoup d'apparence qu'il n'oſa pas ſe vanter; l'autre, que ſi on a du dégoût pour toi, je crains de n'être pas mieux dans l'eſprit de la belle; car ne ſommes-nous pas des oiſeaux du même plumage?

Je ne dois jamais parler de réformation, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette eſpèce, & prenant autant de plaiſir que j'en prends à vivre avec eux.

Il ne m'eſt pas tombé dans l'eſprit plus qu'à vous, qu'elle pût vous trouver à ſon gré; mais vous connoiſſant pour mes amis, j'avois cru qu'une perſonne ſi bien élevée garderoit plus de ménagement dans ſes cenſures.

Je ne ſais comment va le monde, Belford; mais les femmes ſe croient en droit de prendre toutes ſortes de libertés avec nous, tandis que nous ſommes impolis, & peut-être beaucoup pires, ſi nous ne débitons pas un tas de menteries maudites, & ſi nous ne faiſons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainſi à l'hypocriſie; & dans d'autres tems, elles nous reprochent de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous, le mieux que j'ai pu : mais, contre des principes tels que les ſiens, vous ſavez qu'on ne peut ſe défendre qu'en retraite. Voici quelques traits de votre apologie.

« A des yeux purs, les moindres écarts paroiſſent une offenſe. Cependant je n'avois pas » remarqué, pendant toute la ſoirée, que, » dans vos diſcours ou dans vos manières, il y » eût quelque choſe à vous reprocher. Bien des » gens n'étoient capables de parler que ſur un » ou deux ſujets; elle ne leur reſſembloit pas, » elle qui les poſſédoit tous : mais il n'étoit » pas ſurprenant que vous euſſiez parlé de ce » que vous ſavez le mieux, & que votre con- » verſation ſe fût bornée aux ſimples objets des » ſens. Si elle nous avoit un peu plus honorés » de la ſienne, elle auroit eu moins de dégoût » pour la nôtre; car elle avoit vu avec quelle » attention tout le monde ſe préparoit à l'ad-

» mirer lorſqu'elle ouvroit les lèvres. Belford, » en particulier, m'avoit dit, auſſi-tôt qu'elle » s'étoit retirée, que la vertu même parloit par » ſa bouche; mais qu'elle lui avoit impoſé tant » de reſpect, qu'il craindroit toujours, devant » elle, de ne pas s'obſerver autant qu'il s'y » croyoit obligé ».

A parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimoit ni mes compagnons, ni la maiſon où elle étoit.

Je lui ai répondu que je n'aimois pas la maiſon plus qu'elle; quoique les gens paruſſent aſſez civils, & qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaiſoient moins qu'à la première vue. Mais n'étions-nous pas à la veille d'en avoir une à nous?

« Elle n'aimoit pas miſs Partington. Quand » ſa fortune ſeroit telle qu'on le diſoit, elle » n'avoit pas d'inclination à la choiſir pour ſon » amie. Il lui ſembloit étrange que la nuit pré- » cédente on ſe fût adreſſé à elle pour une pro- » poſition qui l'avoit embarraſſée; tandis que » les dames de la maiſon avoient ſur le devant » d'autres locataires, avec leſquels elles devoient » être plus libres qu'avec une connoiſſance de » deux jours ».

J'ai feint d'ignorer tout-à-fait cette circonſtance; &, lorſqu'elle s'eſt expliquée plus ouver-

tement, j'ai condamné la demande comme une action indiſcrète. Elle a parlé de ſon refus plus légérement qu'elle n'en jugeoit; je l'ai fort bien remarqué; car il étoit aiſé de voir qu'elle me croyoit aſſez bien fondé à lui reprocher un excès de délicateſſe ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon reſſentiment à madame Sinclair.

« Non; ce n'étoit pas la peine; il valoit » mieux paſſer là-deſſus : on pouvoit trouver » plus de ſingularité dans ſon refus, que dans » la demande de madame Sinclair & dans la » confiance de miſs Partington. Mais, comme » les gens de la maiſon avoient un ſi grand » nombre de connoiſſances, elle craignoit de » n'être pas libre dans ſon appartement, ſi ſa » porte étoit ouverte à tout le monde. Au fond, » elle avoit trouvé, dans les manières de miſs » Partington, des airs de légéreté ſur leſquels » elle ne pouvoit paſſer, du moins pour ſou- » haiter une liaiſon plus intime avec elle. Mais, » ſi ſa fortune étoit ſi conſidérable, elle ne » pouvoit s'empêcher de dire que cette jeune » perſonne lui paroiſſoit plus propre à recevoir » mes ſoins, que.... ».

Je l'ai interrompue d'un air grave : je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour miſs Partington. C'étoit une jeune innocente,

qui me ſembloit juſtifier aſſez la vigilance que ſes tuteurs apportoient à ſa conduite. Cependant, pour la nuit paſſée, je devois avouer que je n'avois rien obſervé de choquant dans ſa conduite; & que je n'y avois vu que l'ouverture d'une jeune fille de bon naturel, qui ſe croit en ſûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageuſement, m'a-t-elle dit, & de moi & de mes compagnons : mais, ſi cette jeune fille avoit été ſi ſatisfaite de la ſoirée qu'elle avoit paſſée avec nous, elle me laiſſoit à juger ſi je n'étois pas trop bon de lui ſuppoſer tant d'innocence. Pour elle, qui ne connoiſſoit point encore Londres, elle m'avouoit naturellement que, de ſa vie, elle ne s'étoit trouvée en ſi mauvaiſe compagnie, & qu'elle ſouhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu, Belford? Il me ſemble que tu es plus maltraité que Mercure.

J'étois piqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus diſcrètes que miſs Partington ne ſeroient pas à couvert devant le tribunal d'une ſi rigoureuſe vertu.

Je prenois mal ſa penſée, a-t-elle repris; mais, ſi réellement je n'avois rien vu dans la conduite de cette jeune perſonne, qui fût cho-

quant pour une ame vertueuſe, elle ne pouvoit me diſſimuler que mon ignorance lui paroiſſoit auſſi digne de pitié que la ſienne; & que, pour l'intérêt de deux caractères ſi bien aſſortis, il étoit à ſouhaiter qu'ils ne fuſſent jamais ſéparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité!

Je l'ai remerciée de la ſienne; mais je n'ai pas fait difficulté de lui dire qu'en général, les *bonnes ames* en avoient fort peu; & qu'à parler de bonne foi, j'aimerois mieux être un peu plus mauvais, & juger moins rigoureuſement de mon prochain.

Elle m'a félicité de ce ſentiment; mais elle eſpéroit, a-t-elle ajouté, que, pour paroître charitable à mes yeux, elle ne ſeroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le ſoir précédent.

Nulle exception en ta faveur, Belford. Tes mille guinées ne courent aucun riſque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyois de goût pour perſonne (franchiſe, ma foi, pour franchiſe. Pourquoi s'aviſe-t-elle de maltraiter mes amis? Milord M.... diroit ici: qui m'aime, aime mon chien); que cependant, ſi elle vouloit me faire connoître ce qui lui plaiſoit ou ce qui ne lui plaiſoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes ſentimens.

Elle m'a dit, d'un air piqué, que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuſe! s'imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le payera pas?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en ſi bon train avant l'aſſemblée d'hier, que je ſouhaitois que le diable eût emporté mes quatre amis & miſs Partington; cependant elle me permettroit de dire que je ne voyois pas comment les bonnes ames pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, ſi jamais elles n'admettoient dans leur compagnie que des gens qui leur reſſemblent.

Je me ſuis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui ſont ſortis de ſes yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris; & ſe hâtant de remonter, elle s'eſt enfermée dans ſa chambre. Je te répète, mon cher Belford, que tes mille guinées te demeureront. Elle prétend que je ne ſuis pas un homme poli; mais te ſemble-t-il que, dans cette occaſion, elle ſoit plus polie pour une femme?

A préſent, ne penſes-tu pas que je lui dois quelque punition pour la cruauté qu'elle a eue de mettre une auſſi jolie perſonne & d'une fortune auſſi conſidérable que miſs Partington, dans la néceſſité de partager le lit d'une ſervante?

miſs Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à madame Sinclair, que, ſi madame Lovelace lui faiſoit l'honneur d'aller à Barnet, les plus beaux appartemens & les meilleurs lits de la maiſon ſeroient à ſon ſervice? crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offenſantes qu'elle a formées ſur mon compte? qu'elle a craint que le mari ſuppoſé n'entreprît de ſe mettre en poſſeſſion de ſes droits, & que miſs Partington ne fût diſpoſée à favoriſer l'exécution d'un devoir ſi juſte? C'eſt donc ainſi que vous me défiez, ma charmante! eh bien! puiſque vous avez plus de confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moyen de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que tu penſes de ma fière Hélène, toi & tes camarades.

Je viens d'apprendre que ſon Hannah eſpère d'être bientôt aſſez rétablie pour ſe rendre auprès d'elle. Il me ſemble que cette fille n'a pas de médecin. Je penſe à lui en envoyer un, par un pur motif d'amour & de reſpect pour ſa maîtreſſe. Qui ſait ſi l'effet de quelque remède ne ſera pas d'augmenter ſa maladie? J'en ai cette eſpérance du moins. Les ſiennes ſont peut-être auſſi trop précipitées. Le tems n'eſt pas favorable aux rhumatiſmes.

LETTRE CLXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 mai.

Au moment que je cachetois ma lettre, il en eſt arrivé une à ma charmante, ſous mon couvert, & par la voie de milord M.... De qui t'imagines-tu qu'elle ſoit? de miſs Howe: & que contient-elle? C'eſt ce que je ne puis ſavoir, avant qu'il plaiſe à cette chère perſonne de me le communiquer. Mais, par l'effet qu'elle a produit ſur elle, je juge que c'eſt une lettre fort cruelle. Deux ruiſſeaux de larmes couloient de ſes yeux en la liſant, & ſa couleur a changé pluſieurs fois. Je crois que ſes perſécutions n'auront pas de fin.

Quelle eſt la cruauté de ſon ſort! s'eſt écrié la belle affligée. C'eſt à préſent qu'il faut renoncer à l'unique conſolation de ſa vie! elle entend ſans doute la correſpondance de miſs Howe. Mais, pourquoi cette grande douleur? C'eſt une défenſe qui avoit été déjà ſignifiée à ſon amie, & qui ne les arrêtoit pas toutes deux, quoiqu'impeccables, s'il vous plaît. Pouvoient-elles s'attendre qu'une mère ne ſoutiendroit pas ſon autorité; & lorſque ſes ordres ont ſi peu de pouvoir

ſur une fille perverſe, n'étoit-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'elle eſſayeroit s'ils auront plus d'effet ſur l'amie de ſa fille ? Je ſuis perſuadé qu'à préſent ils ſeront exécutés à la rigueur; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en faſſe un point de conſcience.

Je hais la cruauté, ſur-tout dans les femmes; & je ſerois plus touché de celle de madame Howe, ſi je n'en avois pas eu, dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de miſs Partington. Puiſqu'elle étoit ſi effrayée pour elle-même, comment pouvoit-elle ſavoir ſi Dorcas n'introduiroit perſonne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devoit ſuppoſer bien moins ſur ſes gardes ? Mais, après tout, je ne ſuis pas trop fâché de cette défenſe, de quelque ſource qu'elle vienne; parce qu'il me paroît certain que j'ai l'obligation à miſs Howe de la vigilance exceſſive de ma belle, & de la mauvaiſe opinion qu'elle a de moi. Elle n'aura perſonne, à préſent, dont elle puiſſe comparer les remarques avec les ſiennes; qui ſe plaiſe à l'alarmer; & je ſerai diſpenſé d'approfondir, par de mauvaiſes voies, une correſpondance qui m'a toujours cauſé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comment tout conſpire en ma faveur ? pourquoi cette charmante Clariſſe me met-elle dans la néceſſité d'avoir recours à

des inventions qui augmentent mon embarras, & qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens ? ou plutôt, pourquoi, voudrois-je lui demander, entreprend-elle de réſiſter à ſon étoile ?

LETTRE CLXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, mardi au ſoir, 2 mai.

SANS attendre l'explication que vous nous avez fait eſpérer, ſur le jugement que votre dame porte de nous, je me hâte de vous aſſurer que nous n'avons qu'une voix dans celle que nous portons d'elle ; c'eſt-à-dire que, pour les qualités de l'eſprit, nous ne croyons point qu'il y ait de femme au monde qui l'emporte ſur elle au même âge. Pour la figure, elle eſt dans ſa fleur. C'eſt une perſonne admirable, une parfaite beauté : mais, à peine s'arrête-t-on à ces éloges inférieurs, lorſqu'on a joui de l'honneur de ſa converſation. Cependant, c'étoit contre ſon inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aſpire à la gloire de ſauver tant de perfections, du danger

continuel auquel je les vois expoſées de la part du plus adroit & du plus intriguant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, & particulièrement les déſirs de milord M.... Je n'avois pas encore eu l'occaſion de la voir. Mais à préſent, j'y joins ſon propre intérêt, celui de l'honneur, les motifs de la juſtice, de la reconnoiſſance & de l'humanité, qui doivent tous s'accorder pour la conſervation d'un ſi bel ouvrage de la nature. Tu ne ſais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, ſans ſavoir à quoi l'attribuer, ſi je n'avois été bien sûr, en te quittant, que cette fille incomparable étoit échappée au maudit projet de lui faire recevoir la coquine de Partington pour ſa compagne de lit.

Il y a quelque choſe de ſi reſpectable & de ſi doux, néanmoins, dans la figure de cette belle perſonne (je ne fais que parler d'elle, depuis que je l'ai vue), que, ſi je voulois avoir toutes les vertus & toutes les grâces dans un même tableau, je demanderois qu'elles fuſſent copiées de ſes différens airs & de ſes attitudes. Elle eſt née pour faire l'ornement de ſon ſiècle. Elle feroit celui de la première dignité. Quelle vivacité perçante, & quelle douceur en même tems dans ſes yeux! j'ai cru voir dans chacun de ſes regards un

mélange

mélange de crainte & d'amour pour vous. Quel divin ſourire ! quel charme de le voir percer au travers du nuage qui couvroit ſon beau viſage, & qui montroit aſſez qu'elle avoit au fond de l'ame plus de triſteſſe & d'inquiétude qu'elle ne vouloit en laiſſer voir !

Vous pouvez m'accuſer d'enthouſiaſme ; mais, en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de ſon eſprit & de ſon jugement, que, loin de pouvoir excuſer celui qui ſeroit capable d'en uſer mal avec elle, je ſuis tenté de regretter qu'avec des qualités ſi angéliques, elle ſoit deſtinée au mariage. Elle eſt tout ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari qui lui reſſemblât, pourquoi mettre à des uſages profanes les charmantes perfections qu'elle poſſède ? pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domeſtique ? Si j'étois ſon mari, à peine oſerois-je ſouhaiter de la voir mère ; à moins que d'avoir une eſpèce de certitude morale, que les ames telles que la ſienne ſont capables de propagation. En un mot, pourquoi ne pas laiſſer l'ouvrage des ſens aux êtres purement corporels ? Je ſais que vous-même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville, penſent comme moi, ne mettent pas de fin à leurs éloges, & jurent que ce ſeroit la plus

grande pitié du monde, de ruiner une jeune perſonne dont la chute ne peut réjouir que l'enfer.

Quel doit être le mérite d'une femme qui eſt capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne ſommes pas plus réguliers que toi, à tes amis déclarés, qui ſe ſont joints à toi dans tes juſtes reſſentimens contre le reſte de ſa famille, & qui t'ont offert leur ſecours pour l'exécution de ta vengeance! mais que veux-tu? Nous ne trouvons aucune ombre de raiſon à punir une fille innocente qui t'aime de tout ſon cœur, qui eſt ſous ta protection, & qui a tant ſouffert, pour toi, de l'injuſtice de ſes parens.

Je veux te faire une ou deux queſtions. Toute charmante qu'eſt ta Clariſſe, penſes-tu ſérieuſement que le but que tu te propoſes réponde aux moyens, c'eſt-à-dire aux peines que tu te cauſes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux, & que tu médites encore? En toutes ſortes de perfections, elle eſt ſupérieure à toutes les femmes du monde : mais, ſur le point que tu veux obtenir, une ſenſuelle du même ſexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un ſenſuel du nôtre mille fois plus heureux qu'il ne pourroit eſpérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieuſes ſont celles qui*

ſe partagent volontairement (*). Voudrois-tu la rendre malheureuſe pour toute ſa vie, ſans pouvoir compter d'être heureux toi-même un inſtant ?

Juſqu'à préſent, il n'eſt pas trop tard : & c'eſt peut-être ce qu'on peut dire de plus, ſi tu as deſſein de conſerver ſon eſtime avec ſa perſonne ; car je crois que, dans la maudite maiſon où elle eſt, il lui eſt impoſſible de ſortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair ! comment a-t-elle pu ſe maſquer juſqu'à ce point pendant tout le tems que ta belle a paſſé avec nous ? Crois-moi, Lovelace ; ſois honnête, & marie-toi : rends grâces à ton étoile, qui fait condeſcendre l'excellente Clariſſe à recevoir ta main. Si tu t'endurcis contre tes propres lumières, tu ſeras condamné dans ce monde & dans l'autre. Tu le ſeras, te dis-je & tu mériteras de l'être, quand tu aurois, pour juge, un homme qui ne s'eſt jamais ſenti ſi fortement touché en faveur d'une femme, & que tu connois pour ton ami partial.

BELFORD.

Nos aſſociés ont conſenti que je t'écriviſſe dans ces termes. Comme ils ne connoiſſent

(*) Vers de Congrève.

rien aux caractères dont nous nous ſervons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent; &, de leur propre mouvement, ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hâte de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes déteſtables ſyſtêmes.

BELTON, MOWBRAI, TOURVILLE.

P. S. On me remet à l'inſtant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, & je ne rabats rien de mes ardentes ſollicitations en ſa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

LETTRE CLXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 3 mai.

APRÈS la peine que je me ſuis donnée de t'expliquer mes vues, mes deſſeins & mes réſolutions par rapport à cette admirable fille, il eſt bien extraordinaire que tu t'évapores, comme tu fais en ſa faveur, lorſque je n'ai fait encore ni eſſai, ni tentative, & que toi-même, dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la

ſituation où elle ſe trouve, & qu'il n'eſt pas impoſſible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaiſirs que peuvent donner les femmes vertueuſes & les femmes libertines, ſont plus propres aux momens qui ſuivent l'expérience qu'aux tems qui la précèdent.

Je reconnois, avec le poëte & toi, que les délicieuſes voluptés ſont celles qui ſe partagent volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée ſe rende à la première attaque? en ſuis-je même aux ſommations? Il me paroît certain que j'aurai des difficultés à combattre : d'où je conclus que j'y dois employer la ſurpriſe. Peut-être ſera-t-il néceſſaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais les oppoſitions peuvent être mêlées de conſentement. On peut ſe rendre au milieu de la réſiſtance. Qui ſait, après le premier choc, ſi les combats ſuivans ne s'affoibliront point par degrés, juſqu'à ce que la ſoumiſſion devienne volontaire? c'eſt le point qui demande d'être éclairci. J'ai vu des oiſeaux refuſer la nourriture, & ſe laiſſer mourir de chagrin d'avoir été pris & renfermés dans une cage; mais je n'ai point encore rencontré de femme ſi ſotte. Cependant j'ai entendu dire que ces chères ames font de furieuſes menaces contre

leur vie dans ces occaſions. Mais ce n'eſt pas dire grand choſe en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de ſens qu'aux oiſeaux. Cependant nous ſommes obligés d'avouer tous qu'un oiſeau eſt plus difficile à prendre qu'une femme.

Ainſi, Belford, ſans aller plus loin, que ſais-je ſi mon charmant oiſeau ne ſe laiſſera point apprivoiſer, & s'il ne parviendra point, avec le tems, à vivre auſſi ſatisfait de ſa condition qu'un grand nombre d'autres que j'ai conduites à ce point ; & quelques-unes, je t'aſſure, d'un naturel fort ſauvage.

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je ſais que tu es en correſpondance avec milord M.... qui eſt depuis longtems dans l'impatience de me voir enchaîné ; & tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ſes nièces. Mais ſonges-tu que mon conſentement te ſera néceſſaire? & ferai-je bien ta cour à miſs Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout ſon ſexe, lorſque tu me demandes ſi je crois qu'après avoir ſubjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire ſoit égal à la peine? Lequel penſes-tu qu'une femme ſenſible trouvera le plus excuſable, du mépriſant perſonnage qui

fait cette queſtion, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueuſe matrone, ou bien aiſe du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voua une haine éternelle à un homme, pour avoir oſé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de plaire?

Mais encore un mot ou deux ſur l'objection qui regarde le fruit de la victoire. Le chaſſeur qui fait la guerre au renard, ne s'expoſe-t-il pas à toutes ſortes de fatigues pour triompher d'une bête qui n'eſt bonne ni pour lui ni pour ſes chiens? & dans toutes les chaſſes nobles, n'eſtime-t-on pas moins le gibier que l'amuſement? pourquoi ſerois-je donc expoſé à ta cenſure, & le ſexe à tes outrages, pour ma patience & ma perſévérance dans la plus noble de toutes les chaſſes, & pour n'être pas un *braconnier* en amour, comme ta queſtion ſemble le faire entendre?

Apprends de ton maître à traiter déſormais plus reſpectueuſement un ſexe qui fait les délices & le principal amuſement du nôtre. Je reprendrai la plume ce ſoir.

LETTRE CLXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

TU me regardes, avec raiſon, comme le plus intriguant de tous les hommes. C'eſt me faire honneur, & je t'en remercie de bonne foi. Je te connois fort bon juge. Auſſi mon orgueil en eſt-il ſi flatté, que je me crois obligé de mériter ton compliment. D'ailleurs, voudrois-tu que je me repentiſſe d'un meurtre avant que de l'avoir commis ?

« Les vertus & les graces ſont les dames » d'atour de ma Clariſſe. Elle eſt née pour » faire l'ornement de ſon ſiècle. Fort bien, Bel» ford ». Elle feroit l'ornement de la première dignité..... Quel froid éloge, mon ami, s'il n'eſt pas vrai que la première dignité ſoit toujours le prix du premier mérite ! dignité, première dignité, pures bagatelles ! toi, qui me connois, es-tu la dupe de l'hermine & des faux brillans ? C'eſt à moi de porter la toiſon (*), puiſque je l'ai gagnée ! Corrige donc ton ſtyle à

(*) Alluſion à celle de Jaſon, & à l'ordre de Bourgogne.

l'avenir; & nomme Clariſſe l'ornement du plus heureux des hommes & du plus glorieux conquérant de l'univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'eſt ce qui ne me paroît pas auſſi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, ſa confiance trop réſervée, m'autoriſent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a vaincue en dépit d'elle-même, & qui l'a priſe de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat obſtiné?

A l'égard de la concluſion que tu tires de ſes regards, je t'aſſure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à ſon cœur; ſi tu t'imagines que l'amour y ait eu la moindre part. J'obſervois ſes yeux, comme toi, & j'ai reconnu, plus ſûrement, qu'ils n'exprimoient que du dégoût pour moi & pour la compagie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de ſe retirer, malgré toutes nos inſtances, devroit t'avoir convaincu qu'il ne ſe paſſoit rien de tendre dans ſon cœur; & jamais ſon cœur n'a été contredit par ſes yeux.

Elle eſt *tout ame*, dis-tu. Je le dis auſſi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la ſienne, *rencontrant* une *ame* telle que la mienne, &, pour m'arrêter ſur les mots, prenant plaiſir

à la *rencontrer*, ne produiroit pas d'autres *ames* de ſon eſpèce ?

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne ſe réjouît de ſa chute. Mais je me repoſe ſur le pouvoir que j'aurai de l'épouſer quand je le voudrai : & ſi je lui fais cette juſtice, n'aurai-je pas droit à ſa reconnoiſſance ? ne ſe croira-t-elle point dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger ? Et puis, s'il faut te le dire, il eſt impoſſible que les mœurs d'une fille comme elle, reçoivent jamais une plaie ſi profonde que celles de quantité d'autres, que toi & tes camarades ſubalternes ont jetées dans les voies de la perdition, & qui ſervent à préſent de tiſons infernaux dans les divers quartiers de la ville. Prends cette réflexion pour toi, Belford.

Vous me répondrez peut-être, qu'entre tous les objets de vos ſéductions, il ne s'en trouve pas une du rang & du mérite de ma Clariſſe.

Mais je demande, ſi ce n'eſt pas une maxime conſtante dans notre ſociété, que plus une femme a de mérite, plus il y a de nobleſſe dans la victoire ? Une pauvre fille, telle, par exemple, que mon bouton de roſe, qui n'a point d'appui dans ſa naiſſance & dans ſon éducation, ni beaucoup de reſſources dans ſes lumières naturelles,

doit être reſpectée en faveur de ſa foibleſſe & de ſon ignorance : mais vous conviendrez tous qu'il eſt plus mâle d'attaquer un lion qu'une brebis. J'imite les aigles. C'eſt aux plus nobles proies qu'ils s'arrêtent. On n'a jamais entendu dire qu'un aigle ait fondu ſur un moineau. Le pis, dans l'occaſion qui m'anime, c'eſt qu'après mon triomphe, je me trouverai ſi couvert de gloire, que rien ne ſera plus capable de piquer mon ambition. Toute autre entrepriſe d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je ſerai auſſi malheureux, par mes réflexions ſur ma conquête, que don Juan d'Autriche l'étoit par les ſiennes, après ſa fameuſe victoire de Lepante; lorſqu'il ſe plaignoit qu'aucun de ſes exploits futurs ne pourroit égaler les prémices de ſa gloire.

Je ne diſconviens pas qu'il ne ſoit facile de répondre à mes raiſonnemens, & qu'ils ne méritent peut-être quelque cenſure; mais de la part de qui? Ce n'eſt pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos aſſociés; ſubalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, long-tems même avant que j'aie pris la qualité de votre général, a juſtifié ce que l'envie ou l'épuiſement vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions; c'eſt tout ce que vous pouviez prétendre,

& ce qu'il me plaît uniquement de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort, & que j'ai raiſon, ſuivant nos principes; ou, du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu : & ne manque point, dans ta première lettre, de m'aſſurer que tu l'es.

LETTRE CLXV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, jeudi, 4 mai.

JE ſais que tu es un méchant ſi abandonné, que te donner les meilleures raiſons du monde contre ce que tu as une fois réſolu, c'eſt imiter ce fou qui eſſayoit d'arrêter un ouragan avec ſon chapeau. Cependant, j'eſpère encore que le mérite de ta dame aura quelque pouvoir ſur toi. Mais, ſi tu perſiſtes; ſi tu veux te venger; ſur ce tendre agneau que tu as ſéparé d'un troupeau que tu hais, de l'inſolence de ceux qui l'avoient en garde; ſi tu n'es pas touché par la beauté, par l'eſprit, par le ſavoir, par la modeſtie & l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante; s'il eſt décidé qu'elle doive tomber, & tomber par la cruauté de l'homme qu'elle a choiſi pour ſon protecteur, je ne vou-

drois pas, pour mille mondes, avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi! Lovelace, le ſujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clariſſe. Mon inquiétude augmente, lorſque je penſe à l'imprécation de ſon brutal de père, & aux infâmes duretés de toute ſa famille. Je ſerois curieux, néanmoins, ſi tu t'obſtines, de ſavoir par quels degrés, par quels artifices & quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entrepriſe; & je te conjure, cher Lovelace, ſi tu es homme, de ne pas ſouffrir que les ſpécieux démons au milieu deſquels tu l'as placée, triomphent d'elle, & de ne pas employer des voies indignes de l'humanité. Si tu n'emploies que la ſimple ſéduction; ſi tu la rends capable d'une foibleſſe, par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne ſoit pas révolté, je la plaindrai moins; & je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ſoit à l'épreuve d'un amant ferme & courageux.

Il m'arrive, à ce moment, un meſſager de la part de mon oncle. J'apprends que ſon mal a gagné les genoux, & que les chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché auſſi-tôt un de ſes gens, avec cette fâcheuſe déclaration, qu'il m'attend pour lui fermer les yeux. Comme je ſerai abſolument obligé d'en-

voyer chaque jour à la ville mon valet, ou quelqu'un des ſiens, pour ſes affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos ordres. C'eſt une charité de m'écrire auſſi ſouvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup à la mort du pauvre homme, je ne ſaurois dire que ces ſcènes de mort & de miniſtre puiſſent me cauſer le moindre plaiſir : de *miniſtre* & de *mort*, aurois-je dû dire, car c'eſt l'ordre naturel ; & l'un eſt ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je ſerai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en avertis pas moins que celui qui n'a pas honte d'un excès, n'a pas droit de ſe choquer du reproche.

BELFORD.

LETTRE CLXVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à miſs* HOWE.

JE vous rends grâce, & à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'écrire avec une diligence ſi obligeante; & je continue de me ſoumettre à votre chère tyrannie.

(Elle lui fait le récit de ce qui s'eſt paſſé le mardi matin entre elle & M. Lovelace, à l'occaſion de ſes quatre amis & de miſs Partington. Les circonſtances diffèrent peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Enſuite elle continue :)

Il ne ceſſe de me reprocher un excès de ſcrupule. Il prétend que je ſuis toujours fâchée contre lui; que je ne puis avoir gardé plus de réſerve avec M. Solmes; & qu'il ne peut concilier avec ſes idées, non plus qu'avec ſes eſpérances, que depuis ſi long-tems il n'ait pas eu le bonheur d'inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe à la perſonne qu'il ſe flatte de pouvoir bientôt nommer ſa femme. Aveugle préſomption! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réſerve avec laquelle je ſuis obligée de le traiter. Mais

ſon orgueil anéantit ſa prudence. Ce ne peut être être qu'un bas orgueil qui a pris la place de cette noble fierté qui le mettroit au-deſſus de la vanité par laquelle il s'eſt laiſſé corrompre. Ne vous ſouvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai paſſés chez vous, regardant autour de lui, lorſqu'il retournoit à ſon carroſſe, comme pour obſerver quels yeux ſa figure & ſon air attiroit à ſa ſuite? Mais nous avons vu de laids & ſots petits-maîtres, auſſi orgueilleux de leur figure, que s'ils avoient toutes les graces en partage; pendant qu'ils devoient penſer que les recherches qu'ils apportent à leur perſonne, ne ſervent qu'à mettre leurs défauts dans un plus grand jour. Celui qui cherche à paroître *plus grand* ou *meilleur* qu'il n'eſt, excite la curioſité ſur ſes prétentions; & cet examen produit preſque toujours le mépris, parce que l'orgueil eſt un ſigne infaillible de foibleſſe, ou de quelque travers dans l'eſprit ou dans le cœur. S'exalter ſoi-même, c'eſt inſulter ſon voiſin, qui ſe ſent alors porté à douter d'un mérite auquel il accorderoit peut-être ce qui lui eſt dû, s'il le voyoit accompagné de modeſtie.

Vous me trouverez fort grave, & je le ſuis en effet depuis lundi au ſoir. M. Lovelace eſt extrêmement tombé dans mon opinion. Je ne vois

plus

plus rien devant moi qui puiſſe me donner une favorable eſpérance. Qu'attendre d'un eſprit ſi inégal ?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez cauſé tant d'agitation, que je ne ſuis pas trop sûre de l'avoir fait, quoique je me ſouvienne d'en avoir eu le deſſein. Ils me ſont venus jeudi dernier ; mais ſans la petite ſomme, & ſans mes livres, à l'exception de *Drexel ſur l'éternité, de l'inſtruction ſur la pénitence*, & de *François Spira* (*). C'eſt apparemment un trait d'eſprit de mon frère. Il croit bien faire de me préſenter des images de mort & de déſeſpoir. Je déſire l'une, & je ſuis quelquefois ſur le bord de l'autre.

Vous ſerez moins ſurpriſe de ma gravité, lorſqu'aux raiſons que vous connoiſſez, & à l'incertitude de ma ſituation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indiſpoſée contre M. Lovelace, & je dois dire auſſi contre moi-même. Je la mets ſous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chère, de la lire ici.

(*) Trois ouvrages de piété fort connus.

LETTRE CLXVII.

M. MORDEN à miſs CLARISSE HARLOVE.

A Florence, 13 avril.

J'APPRENDS, avec un extrême chagrin, le différend qui s'eſt élevé entre toute une famille qui m'eſt ſi chère, & qui me touche de ſi près par le ſang, & vous, ma très-chère couſine, qui avez des droits encore plus particuliers ſur mon cœur. Mon couſin a pris la peine de m'informer des offres & du refus. Je ne trouve rien de ſurprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorſque j'ai quitté l'Angleterre? & ces charmantes eſpérances ſe trouvant ſurpaſſées, comme j'ai pris ſouvent plaiſir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, & qu'il y a très-peu d'hommes qui ſoient dignes de vous.

Monſieur & madame Harlove, les meilleurs parens du monde & les plus remplis d'indulgence pour une fille qu'ils ont tant de raiſon d'aimer, ont donné les mains aux refus que vous avez fait de pluſieurs partis. Ils ſe ſont contentés de

vous en proposer un plus sérieusement, parce qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas supposé apparemment beaucoup d'aversion pour celui qu'ils vous offroient; &, dans cette idée, ils ont suivi leurs propres vues, un peu trop vîte peut-être pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais, lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, & qu'ils ont cru vous avoir assuré des conditions extrêmement avantageuses qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous éloignez de leurs désirs avec une chaleur & une véhémence où je ne reconnois pas cette douceur naturelle qui donne de la grace à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des deux prétendans; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chère cousine, c'est que je souhaiterois de pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'une seule qualité, votre frère avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrens; mais cette qualité seule est d'un plus grand poids que tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que miss Clarisse Harlove compte les mœurs pour rien dans un mari.

Quel ſera, ma très-chère miſs, le premier argument que j'emploierai dans cette occaſion ? Votre devoir, votre intérêt, votre avantage éternel & temporel, peuvent dépendre de ce ſeul point, *les bonnes mœurs d'un mari.* Avec un méchant mari, il n'eſt pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conſervez, m'écrit-on, tous vos principes de piété : je n'en ſuis pas ſurpris, & je le ſerois beaucoup que vous les oubliaſſiez jamais ; mais quel eſpoir auriez-vous d'y perſévérer avec un mari ſans mœurs ?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occaſion, permettez que je vous demande, ma chère couſine, lequel des deux doit céder à l'autre ? Je ne vous diſſimulerai pas que, de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler avec cette liberté, d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adreſſoit ſes ſoins à toute autre que ma couſine. Mais, dans cette occaſion, vous me permettrez de vous dire, ma chère Clariſſe, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut ſe réformer, direz-vous : peut-être ne ſe réformera-t-il pas. L'habitude ne

change pas facilement. Les libertins, qui ſont tels au mépris de leurs talens, de leurs lumières ſupérieures & de leur propre conviction, ne ſe réforment preſque jamais que par un miracle ou par impuiſſance. Je connois parfaitement mon ſexe : je ſuis capable de juger s'il y a quelque eſpérance de réformation pour un jeune homme licentieux qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adverſité; qui jouit d'une fortune brillante; ſans compter ſes hautes eſpérances; qui a les ſentimens élevés, l'humeur indomptable; & qui, vivant peut-être avec des gens du même caractere, s'y confirme par leur exemple & par l'aſſiſtance qu'il reçoit d'eux dans toutes ſes entrepriſes.

A l'égard de l'autre, ſuppoſons, ma chere couſine, que vous ſoyez à préſent ſans goût pour lui : ce n'eſt pas une preuve abſolue que vous ne puiſſiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous en avez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'eſt ſi rare que de voir les grandes attentes heureuſement remplies. Comment le ſeroient-elles jamais, lorſqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité ? Une femme qui ſe livre à la ſienne, ne découvre aucun défaut dans

l'objet qu'elle favoriſe, ſouvent, parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même ; & l'illuſion de cette généreuſe crédulité ne ſe diſſipe que lorſqu'il eſt trop tard pour y remédier.

Mais ſuppoſons, d'un autre côté, qu'une perſonne telle que vous épouſe un homme dont les talens ſoient inférieurs aux ſiens, quelle femme au monde ſera plus heureuſe que miſs Clariſſe ? quel plaiſir ne prendra-t-elle pas à faire du bien ? quel heureux partage de ſon tems, entre l'exercice de ſes propres vertus & l'avantage de tout ce qui aura quelque rapport à ſa ſphère ! On vous rend cette juſtice, ma chère couſine, que vos qualités naturelles & acquiſes ſont dans un degré ſi rare, que pour le bonheur d'autrui, comme pour le vôtre, tous vos amis doivent ſouhaiter que votre attention ne ſoit pas bornée à des égards qu'on peut nommer excluſifs & purement perſonnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les ſuites de ces égards ou de cette préférence dont on vous ſoupçonne pour un libertin. Une ame auſſi pure que la vôtre, ſe mêler avec une des plus impures de ſon eſpèce ! un homme de ce caractère occupera tous vos ſoins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude pour lui & pour vous-même. Puiſſance divine & humaine, loix les plus ſaintes, vous lui verrez

braver tout ce qui eſt reſpecté par les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Pour lui plaire, & pour vous conſerver quelque pouvoir ſur ſon cœur, vous ſerez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations ; d'entrer dans ſes goûts & dans ſes plaiſirs ; d'abandonner vos compagnies vertueuſes, pour vous livrer aux ſiennes. Peut-être ſerez-vous abandonnée des vôtres, à cauſe du ſcandale continuel de ſes actions. Eſpérez-vous, chère couſine, qu'avec un tel homme vous puiſſiez être long-tems auſſi bonne que vous l'êtes à préſent ? Si vous ne devez pas l'eſpérer, voyez donc laquelle de vos vertus préſentes vous êtes diſpoſée à lui ſacrifier, & lequel de ſes vices vous vous croyez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre le goût d'aucun de ces devoirs que vous trouvez aujourd'hui tant de douceur à remplir ? & ſi vous cédez une fois, comment ſerez-vous ſûre du point auquel il vous ſera permis de vous arrêter ?

Votre frère convient que, pour l'agrément de la perſonne, M. Solmes n'eſt pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'eſt-ce que la figure aux yeux d'une fille telle que vous ? Il reconnoît auſſi que l'un n'a pas les manières de l'autre ; mais cet avantage, ſans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre conſidération ? Il ſeroit bien

plus avantageux pour une femme, de prendre un mari dont elle auroit à former les manières, que de les trouver toutes formées aux dépens de ſes mœurs; prix auquel on n'achète que trop ſouvent les qualités qu'on ſe propoſe d'acquérir dans les voyages. Ah, ma chère couſine, ſi vous pouviez vous trouver ici avec nous, ſoit à Florence, d'où je vous écris, ſoit à Rome, ſoit à Paris, où j'ai réſidé auſſi fort long-tems, & voir quelle ſorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces villes fameuſes, vous les aimeriez mieux tels qu'ils ſont à leur première poſte, lorſqu'on ſuppoſe que leur groſſiéreté naturelle a beſoin de ſe polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroîtroient à la dernière. Vous en voyez la différence à leur retour. Les modes, les vices, & ſouvent les maladies des pays étrangers, font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de ſon propre pays & de ceux qui l'habitent, quoiqu'il mérite plus de mépris lui-même que le plus mépriſable de ceux qu'il mépriſe : voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit de rien, ce qu'on appelle un gentilhomme qui a voyagé.

Je ſais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités diſtinguées & du ſavoir. Il s'eſt acquis de l'eſtime à Florence & à Rome; & l'éclat de ſa figure, joint au tour

noble & généreux de ſon eſprit, lui a donné de grands avantages. Mais il n'eſt pas beſoin de vous dire qu'un libertin homme de ſens eſt infiniment plus dangereux qu'un libertin ſans génie. J'ajouterai même que c'eſt la faute de M. Lovelace, s'il n'a pas obtenu encore plus de conſidération des perſonnes lettrées de Florence. Il s'eſt permis quelques entrepriſes galantes qui ont mis en danger ſa perſonne & ſa liberté, & qui l'ont fait abandonner de ſes plus illuſtres amis. Auſſi ſon ſéjour à Florence & à Rome a-t-il été plus court qu'il ne ſe l'étoit propoſé.

Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. J'aurois beaucoup mieux aimé que la vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-à-fait oppoſé. Mais, pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi, qui me flatte de les connoître, & qui ſais, non-ſeulement qu'ils ont ſans ceſſe dans le cœur quelques mauvais deſſeins contre votre ſexe, mais que ſouvent ils ne ſont que trop heureux à les faire réuſſir : je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions ſur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chère couſine, un intrigant, un ruſé libertin, eſt ordinairement un homme ſans remords. C'eſt toujours un homme injuſte. La noble règle, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît*, eſt la

première règle qu'il viole. Il la viole chaque jour ; & plus il en trouve d'occaſions, plus il s'applaudit de ſon triomphe. Son mépris eſt extrême pour votre ſexe! Il ne croit pas qu'il y ait de femmes chaſtes, parce qu'il eſt lui-même un abandonné. Chaque folle qui le favoriſe, le confirme dans cette odieuſe incrédulité. Son eſprit s'occupe ſans ceſſe à multiplier les excès dont il fait ſes délices. Si quelque femme a le malheur d'aimer un homme de cette eſpèce, comment peut-elle ſoutenir l'idée de partager ſes affections avec la moitié de la ville, & peut-être avec ce qu'il y a de plus mépriſable ? Et puis, livrée ſi groſſiérement aux goûts purement ſenſuels ! quelle femme un peu délicate ne ſeroit pas révoltée contre un ennemi du ſentiment, contre un homme qui jette du ridicule ſur la fidélité & la tendreſſe, & qui eſt capable de rompre un engagement d'amour par une inſulte ? Les prières, les larmes, ne feront qu'enfler ſon orgueil. Il fera gloire, avec ſes compagnons de débauche, & peut-être avec des femmes auſſi abandonnées que lui, des ſouffrances & des humiliations qu'il a cauſées ; & s'il a le droit du mariage, il pouſſera la brutalité juſqu'à les rendre témoins de ſon triomphe. Ne me ſoupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont on ne connoiſſe des exemples.

Parlerai-je des fortunes diſſipées, des terres engagées ou vendues, & des vols faits à la poſtérité; enfin d'une multitude d'autres déſordres, dont la peinture ſeroit groſſière & choquante pour des yeux auſſi délicats que les vôtres?

Que de maux enſemble, & de quelle étrange nature! il n'eſt queſtion, pour les éviter, ma chère couſine; pour vous conſerver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, & de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laiſſera la diſpoſition; pour continuer vos charmans exercices & vos occupations exemplaires; pour aſſurer, en un mot, la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes; il n'eſt queſtion que d'un ſeul ſacrifice: celui du périſſable plaiſir des yeux. Qui feroit difficulté, lorſ qu'il eſt certain que toutes les qualités ne ſe trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaiſir ſi frivole, pour s'en aſſurer de ſi importans & de ſi ſolides?

Peſez toutes ces conſidérations, ſur leſquelles je pourrois inſiſter avec plus d'avantage, s'il en étoit beſoin avec une perſonne de votre prudence. Peſez-les attentivement, mon aimable couſine; & ſi l'intention de vos parens n'eſt pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on ne diſe pas qu'à l'exemple de quantité

d'autres perſonnes de votre ſexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir ſur vous que le devoir & la raiſon. Moins l'homme eſt agréable, plus il y aura de mérite dans la complaiſance. Souvenez-vous que c'eſt un homme réglé, un homme qui a une réputation à perdre, & dont la réputation, par conſéquent, eſt une ſûreté pour ſa bonne conduite avec vous.

C'eſt une occaſion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puiſſe attendre du reſpect filial. Embraſſez-là. L'exemple eſt digne de vous. On l'attend de votre vertu; quoiqu'en faveur de votre inclination, on puiſſe regretter qu'il vous ſoit propoſé. Qu'on diſe, à votre gloire, que vous avez mis vos parens dans le cas de vous avoir obligation. Terme orgueilleux, chère couſine, mais juſtifié par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parens encore qui vous ont comblée de bienfaits; mais qui ſont fermes ſur ce point; qui n'en démordront pas; qui ſe ſont relâchés ſur quantité d'autres points de la même nature, & qui, pour l'honneur de leur jugement & de leur autorité, demandent d'être obligés à leur tour.

J'eſpère de me trouver bientôt en état de vous féliciter perſonnellement d'une ſi glorieuſe complaiſance. Le déſir d'arranger & de finir tout

ce qui appartient à ma qualité de curateur, eſt un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je ſerai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir, à la ſatisfaction de tout le monde; & ſur-tout, ma chère couſine, à la vôtre. Si je trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une famille ſi chère, ce ſera pour moi un plaiſir inexprimable; & je diſpoſerai peut-être, mes affaires pour paſſer le reſte de mes jours près de vous.

Ma lettre eſt d'une longueur extrême. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer du profond reſpect avec lequel je ſuis, ma très-chère couſine, votre, &c.

MORDEN.

Je ſuppoſe, chère miſs Howe, que vous avez lu la lettre de mon couſin. Il eſt trop tard pour ſouhaiter qu'elle fût arrivée plutôt. Quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me réſoudre à l'entrevue, puiſque je penſois ſi peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne crois pas qu'avant l'entrevue, je lui euſſe donné l'eſpérance qui le fit venir préparé, & dont ſes artifices rendirent ſi malheureuſement la révocation inutile.

Perſécutée comme je l'étois, & m'attendant

ſi peu à la condeſcendance qu'on ſe propoſoit d'avoir pour moi, ſuivant que ma tante me l'a marqué, & que vous me l'avez confirmé; quand la lettre ſeroit arrivée aſſez tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à l'entrevue. Mais, voici un effet que je crois véritablement qu'elle auroit produit ſur moi : elle m'auroit fait inſiſter de toutes mes forces ſur le projet de me rendre auprès de ſon obligeant auteur, pour trouver un père & un protecteur, auſſi bien qu'un ami, dans un couſin qui eſt un de mes curateurs. Cette protection étoit la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable. Mais j'étois deſtinée à l'infortune. Que le cœur me ſaigne, de me voir déjà preſque obligée de ſouſcrire au caractère que M. Morden me trace ſi vivement d'un libertin, dans la lettre dont je ſuppoſe que vous avez fait la lecture!

Eſt-il poſſible que ce vil caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, ſoit devenu mon partage? J'ai fait trop de fond ſur mes forces. N'ayant rien à craindre des impulſions de la violence, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le directeur ſuprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance; ſur-tout lorſque j'ai vu tant de perſévérance dans les ſoins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience & la préſomption, avec le ſecours de mon frère & de ma ſœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma diſgrâce, ont cauſé ma ruine. Quel mot, ma chère ! Mais je le répète avec délibération, puiſqu'en ſuppoſant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation eſt détruite; un libertin eſt mon partage : & ce que c'eſt qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, juſqu'à ce que j'aie l'occaſion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avois point encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, qu'elle tombât ſous les yeux de M. Lovelace ; elle pourroit devenir l'occaſion de quelque déſaſtre entre le plus violent de tous les hommes, & le brave qui ſe poſsède le plus, tel qu'on repréſente M. Morden.

Cette lettre étoit ſous une enveloppe, ouverte & ſans adreſſe. Qu'ils aient pour moi autant de haine & de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une ſeule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire ſentir plus vivement le deſſein, par le même eſprit qui les a portés à m'envoyer Spira.

J'avois commencé une lettre pour mon couſin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner, à cauſe de

l'incertitude de ma ſituation, & parce que je m'attendois de jour en jour à des éclairciſſemens plus certains. Vous m'avez conſeillé, il y a quelque tems, de lui écrire; & c'eſt alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaiſir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorſque je le puis; car vous êtes la ſeule amie qui me reſte, & vous avez, d'ailleurs, la même déférence pour les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner, qu'à choiſir entre ceux qu'on me donne : je ſuis forcée de le dire; car je me crois perdue par une démarche téméraire, ſans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chère, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me ſemble que je puis l'expliquer moi-même : une faute, dans l'origine; voilà le myſtère à découvert : cette fatale correſpondance, qui m'a menée ſi loin par degrés, que je me trouve dans un labyrinthe de doutes & d'erreurs, où je perds l'eſpérance de découvrir le chemin pour en ſortir : un ſeul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon ſentier; & la pauvre égarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable paſſant qui l'aide à ſe retrouver.

Préſomptueuſe

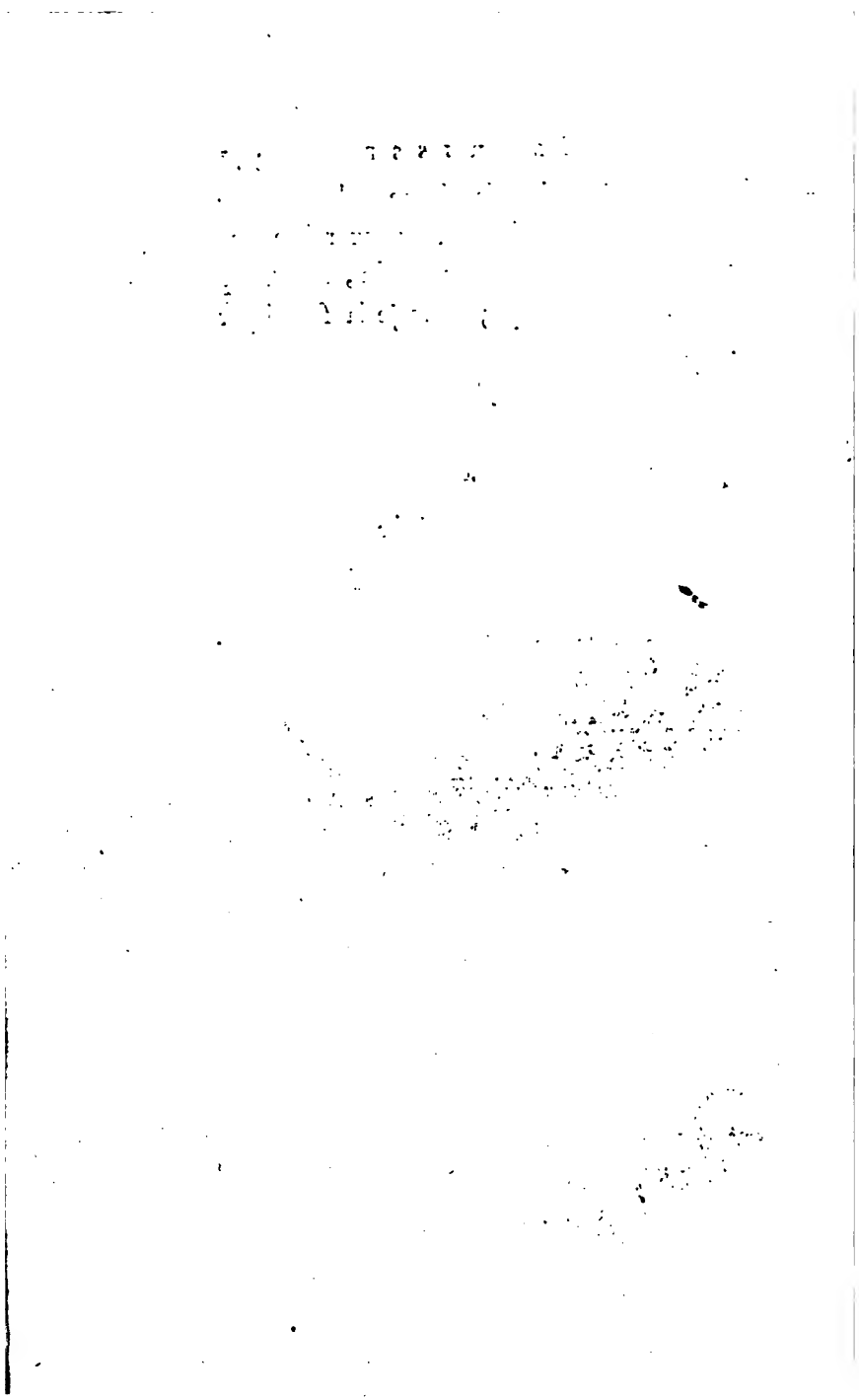
Préſomptueuſe que je ſuis! d'avoir trop compté ſur la connoiſſance que j'avois du véritable chemin ; ſans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ſes fauſſes lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue! Au milieu des terres marécageuſes où je ſuis à préſent, il voltige autour de moi, ſans diſparoître un moment ; & s'il m'éclaire, c'eſt pour me rejeter en arrière, lorſque je crois m'être avancée vers le terme. Ma ſeule conſolation, c'eſt qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne ſe rencontre. Tôt ou tard je m'y repoſerai paiſiblement, & j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais, comment puis-je m'écarter ſi loin de mon ſujet, & m'écarter toujours contre mon intention? Je voulois dire ſeulement que j'avois commencé, il y a quelque tems, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ſes complimens ſont employés mal-à-propos, que ſon conſeil eſt inutile, tous ſes avertiſſemens perdus, & que la plus heureuſe de mes eſpérances eſt de me voir la femme de ce libertin dont il m'exhorte ſi pathétiquement à me garantir?

Cependant, puiſque mon ſort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chère, de joindre vos prières aux miennes, pour demander au ciel que, de quelque manière qu'il diſpoſe de moi, il ne permette pas que cette horrible partie de la malédiction de mon père, *que je puiſſe être punie par l'homme dans lequel* il ſuppoſe *que j'ai mis ma confiance*, ſoit malheureuſement remplie. Demendons-lui cette grâce, pour l'intérêt de M. Lovelace même, & pour celui de la nature humaine : ou, s'il eſt néceſſaire, pour le ſoutien de l'autorité paternelle, que je ſois punie comme mon père le déſire, que ce ne ſoit pas par quelque baſſeſſe infâme & préméditée ; afin que je puiſſe du moins juſtifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de juſtifier ſon action ; ſans quoi, ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement. Cependant, il me ſemble que, d'un autre côté, je ſouhaiterois que la rigueur de mon père & de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été bleſſé de ma faute, pût être juſtifiée ſur tout autre point que cette cruelle malédiction ; & que mon père voulût conſentir à la révoquer avant qu'elle ſoit connue de tout le monde ; du moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future.

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces triſtes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon couſin, avant que de fermer mon enveloppe; alors je la ſaurai par cœur.

Fin du troiſième volume.



920964